

Reid No. 6.

VOYAGES
DE
FRANÇOIS COREAL
AUX
INDES OCCIDENTALES,

CONTENANT

Ce qu'il y a vû de plus remarquable pendant son séjour depuis 1666. jusqu'en 1697.

TRADUITS DE L'ESPAGNOL

AVEC UNE RELATION de la Guiane de Walter Raleigh, & le Voyage de Narbrough à la Mer du Sud par le Détroit de Magellan, &c.

NOUVELLE EDITION,
Revûë, corrigée, & augmentée d'une nouvelle Découverte des Indes Meridionales & des Terres Australes, enrichie de figures.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez ANDRE' CAILLEAU, Place de Sorbonne, au coin de la ruë des Maçons, à Saint André.

M DCC XXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

ſſein que
teur a de
ger.


Tome I. page I.
AMERIQUE
SEPTENTRIONALE
ou Partie des
INDES OCCIDENTALES
Par J. B. Nolin
Septentrion
Occident
Midi
Baye
d'Hudson
Terre
de
Labrador
L. des Issinibouels
F. Nelson
L. des Christinaux
Sioux
Issatis ou
Nadouessi
Pays peu Connu
L. de Buade
C. Gamay
Outaouacs
Abitibis
Monreal
Kebec
Tadouac
L. S. Jean
Isle du C. Breton
ou
I. Royale
Banc Verd
Banc
jaquet
Grand
Banc
Hurons
Iroquois
Algonkins
Nouv. Angleterre
Boston
Acadie
Ecosse
Mozemleck P.
Tahu
Gnacsitares
R. Longue
R. S. Pierre
Essanapes P.
Eoroeros
R. S. Croix
R. des Missoury
R. des Illinois
Illinois
R. Ouabache
I. Longue
C. Mendocin
Nouv. Albion
N. MEXIQUE
S. Fe
Pensilvanie
Philadelphie
Chiracas
Virginie
MER DU NORD
Acansas
LOUISIANE
R. Rouge
S. Antoine
Sumas
R. du Nord
C. l'Engano
Vilage des Canots
CALIFORNIE
S. Louis
R. Mobile
Floride
R. de May
S. Augustin
Les Bermudes
Pensacola
E. du Mississipi
B. S. Louis
Lucayes
Debouq. de Bahama
Tropique du Cancer
P. de la Madeleine
C. de la Trinité
GOLFE DU MEXIQUE
Cullacan
Guadiana
C. S. Lucar
I. S. Thomas
I. S. François
I. des 3 Maries
C. des Courants
I. des 6 Montagnes
Guadalajara
Mechoacan
MEXIQUE
La Vera Cruz
Campeche
C. S. Antoine
la Havane
I. de Cuba
C. Catoche
Archipel
du Mexique
la Jamaique
La Tortue
M. Christo
I. S. Domingue
S. Domingue
Les Tierges
P. Rico
La Barboude
Antigoa
Guadaloupe
Marie Galante
La Martinique
S. Lucie
Les Barbades
I. S. Pierre
La Grenade
Tabago
La Trinité
S. J. de Colima
Acapulco
Guaxaca
Chiapa
YUCATAN
Honduras
Guatimala
Nicaragua
C. Graces à Dieu
Fonseca
C. Blanc
I. Cano
Panama
Carthagene
S. Marthe
C. la Vela
Curaçao
Aves
Caracas
Comana
Merida
Bouches de l'Orenoque
MER DU SUD
TERRE FERME
C. des Courantes
S. F. de Bogota
GUIANE
Surinam
la Cayenne
Popayan
R. Caqueta
Lac Cassipa
ou DORADE
Parime L.
Yayos P.
Caribos P.
Palicours
C. du Nord
C. S. François
I. Galapes
Ligne
Equinoctiale
240
250
260
270
280
290
300
310
320
330
340



RELATION DES VOYAGES De FRANÇOIS COREAL AUX INDES OCCIDENTALES,

Contenant une Description exacte de ce qu'il y a vû de plus remarquable pendant son séjour, depuis 1666. jusques en 1697.

Chapitre Premier.

L'Auteur, après avoir déclaré le sujet de son Voyage aux Indes Occidentales, *donne la Description des principales Isles* Antilles.



JE quittai *Cartagene* ma patrie à l'âge de dix-huit ans, plein de passion pour Voyager, & Dessein que l'Auteur a de *voyager.*

animé de cette curioſité aſſez ordinaire aux jeunes gens, mais qui n'étant pas ſoûtenuë par la prudence & par les biens dégénere facilement en libertinage. Mes Parens voyant qu'ils ne gagneroient rien à contraindre mes volontez, & qu'au contraire ils ne feroient qu'irriter la paſſion, me laiſſerent à ma deſtinée. Ils me firent pourtant mettre ſur un Gallion à la faveur de quelques petites recommandations, qui ne m'éleverent preſque pas au-deſſus du rang de petit apprentif Marinier, tel que je l'étois. Nous nous embarquâmes donc à la garde de Dieu en 1666. le 19 May, & fîmes voiles de *Cadix* deux jours après. Je ne puis aſſez dire av.c quelle facilité je m'accoûtumai pendant cette Navigation à la vie libertine des gens de Mer; ce qui peut-être contribua beaucoup à me faire oublier mon pays natal, & à me faire ſupporter la fatigue de ce voyage. Il faut ajouter à cela les raiſonnemens des Equipages, qui ſe promettoient de faire bonne vie en *Amérique*, où il n'eſt queſtion que de piller aux dépens du Roi, & des Indiens, comme je l'ai remarqué plus d'une fois dans mes courſes, & comme je le dirai dans cette relation.

Le 3. Juin nous mouillâmes à *ſainte*



Tom. I. pag. 3.



Croix , d'où nous repartîmes le 8. nous étant passablement rafraîchis. On trouve toujours toute sorte de bons fruits dans les *Canaries* & sur tout à *sainte Croix:* mais je ne m'arrêterai pas à décrire ces Isles, qui sont à present très-connuës & frequentées d'une infinité de Navigateurs Europeans.

Ayant passé la hauteur de *Gomera* , nous fîmes d'abord le Sud , pour éviter d'être pris des calmes , après quoi nous sillames Ouest-Sud-Ouest jusqu'à 23. degrés de hauteur , où nous prîmes l'Ouest jusqu'aux isles *du Vent* ; sans qu'il se passât rien d'extraordinaire dans notre Navigation depuis le 8. Juin jusqu'au 25. que nous mouillâmes l'ancre à la *Desirada* qui est une Isle gisant à 18. lieuës de la *Guadeloupe.*

Je laisse là le reste de la route de notre Flotte, pour venir à la Description des Isles où j'ai été ; & je crois que l'on ne trouvera pas mauvais que j'épargne ainsi aux Lecteurs la peine de relire des choses qui se trouvent dans toutes les relations. Mon dessein est de n'écrire ici que des choses nouvelles & utiles.

Cette Isle *Desirada* peut avoir vingt lieuës de tour , sa beauté justifie son nom : elle est à l'Orient de la *Guade-* ***Desirada.***

loupe, & n'eſt pas éloignée de *Marie galante*, autre Iſle fort bonne, où il croît quantité d'arbres odoriferans, de racines, &c.

On trouve encore à l'Orient de la *Guadeloupe* ſix petites Iſles nommées *de los Santos* & *ſainte Barbe*; mais on ne tient pas compte de ces Iſles, qui ne ſont que des écueils infertiles. Il eſt dangereux pour les Mariniers de les reconnoître de trop près.

Dominica. La *Dominica*, ainſi nommée à cauſe qu'elle fut découverte un Dimanche, git un peu plus loin. C'étoit une Iſle de Canibales au tems de nos premieres Navigations, & ſi pleine d'arbres, qu'à peine pouvoit-on y paſſer. Les Canibales y ſont en partie détruits, mais cette Iſle eſt encore aujourd'hui couverte de bois. On dit qu'autrefois l'Iſle *Mandanina* ou *Martinique*, qui eſt dans le voiſinage, n'étoit habitée que par des femmes *Amazones*, & que les Canibales les venoient voir de tems en tems, & enmenoient les enfans mâles qu'ils en avoient, laiſſant les filles aux Meres : mais je tiens que ce ſont des contes.

Il y a quarante lieuës de là à l'Iſle de *Monſerrat*, & l'on voit ici, outre les

susdites Isles, & sans compter plusieurs rochers; *Saint Vincent*, *Grenade* & *sainte Lucie*, les *Grenadilles*, &c.

Mais *Cuba* est une Isle tout autrement considerable, que celles dont j'ai parlé; c'est une des plus grandes *Antilles* que *Christophe Colomb* découvrit en 1492. & que l'on nomme aussi quelquefois *Ilha de Sant Jago* du nom de la Ville de *San Jago*. L'Isle de *Cuba* a du côté de l'Est celles de *San Domingo*, à l'Ouest *Yucatan*, au Nord la grande pointe de *la Floride* & les Isles *Lucayes*, au Sud l'Isle de la *Jamaïque*. Ainsi sa situation est très-avantageuse soit pour la sortie, soit pour l'entrée de nos Flottes. *Cuba* s'étend plus en longueur qu'en largeur, & a d'un bout à l'autre près de trois cent lieuës d'étenduë; de Nord à Sud soixante & dix; en largeur quinze, & en quelques endroits dix-neuf. Le milieu de l'Isle est à 91. degrés de longitude & à 20. de latitude. *Cuba.*

On a tenu autrefois cette Isle pour une partie du Continent, à cause de sa grandeur, & ses habitans même ne croyoient pas qu'elle en fut separée par la Mer. Le terroir y est rude & montueux, la mer brise en plusieurs endroits, les rivieres sont petites, mais

de bonne eau. On trouve dans l'Isle de l'or & du cuivre. Les Montagnes y renferment des mines très-riches, & l'on trouve aussi du cuivre à *Sierras de Cobre.* L'air y est temperé, mais quelquefois un peu froid. On y trouve encore la matiére des couleurs pour teindre des draps & des peaux. Il y a aussi quantité de bois & d'eau douce, outre plusieurs viviers dont l'eau est naturellement salée. Les Bois ont quantité de Bœufs, de Taureaux sauvages & de Sangliers, & les rivieres y donnent souvent de l'or, à ce qu'on assure.

Il y a six Villes considerables habitées des Espagnols en cette Isle de *Cuba. San-Jago* siége de l'Evêque est la principale. Le port de cette ville est fort beau, ce qui lui procure un grand negoce de sucre, de cuirs & de tabac. Mais *la Havana* est la premiere ville marchande de toute l'Isle, & où se construisent les Navires. C'est une grande & belle ville, où l'on compte 25000 habitans. Tous les Vaisseaux qui navigent d'*Espagne* en *Amerique* y viennent moüiller. Son commerce s'étend dans tout le Continent, à *Campêche*, à *la Nouvelle Espagne*, à *la Floride* &c. Elle a sous son district plusieurs petites vil-

ſes, bourgs & villages. Il y a toujours bonne garniſon dans la ville & à trois forts, dont deux défendent le port, & l'autre domine ſur la ville & ſur le port.

La Havana eſt renommée pour ſes cuirs, dont les meilleurs ſont ceux que les coureurs de bois vont prendre à la chaſſe dans les *Materias*. Le commerce du reſte de l'Iſle, comme de *Baracoa*, *Los Caios Trinidad*, *ſainte Marie*, conſiſte en cuirs, ſucres, tabac & confitures ſêches.

Notre *Gonſale Ovetano* a obſervé deux choſes ſingulieres en l'Iſle; l'une, qu'entre deux Montagnes il s'y trouve une vallée de trois lieuës d'*Eſpagne* en longueur, en laquelle il y a certaines pierres naturellement ſi rondes, qu'on ne ſauroit les arrondir davantage. Elles y ſont en telle quantité, qu'elles pourroient ſervir de *leſt* aux Bâtimens, & de boulets à canon au lieu de plomb ou de fer. L'autre, qu'aſſés près de la Mer, il s'y trouve une Montagne d'où la poix découle abondamment jusques dans la Mer, où elle flotte. On s'en ſert fort bien au lieu de *bray* pour calfeutrer les Navires.

A l'égard des habitans naturels qui

y ſont encore en fort petit nombre, ils n'ont pas tout à fait le même langage que ceux des autres *Antilles*. Ils vont tous nuds, tant les hommes que les femmes. C'étoit une coutume inviolable parmi eux, que l'Epoux ne couchoit pas avec ſon Epouſe la premiere nuit des ſes Nôces. Si c'étoit un *Cacique* qui ſe marioit, il invitoit d'autres chefs à cette expedition amoureuſe; ſi c'étoit une perſonne de moindre rang, elle y invitoit ſes pareils. Les *Caribes* de la plus baſſe claſſe empruntoient en cette occaſion les ſoins charitables de leurs *Caciques* & de leurs Prêtres. Nous autres Europeans ne ſommes pas de ce goût-là. Les hommes abandonnoient leurs femmes pour de très-legeres occaſions, mais les femmes ne pouvoient abandonner leurs maris pour quelque cauſe que ce fût; ce qui rendoit les hommes luxurieux & adonnés aux vices, auſſi-bien que les femmes. D'ailleurs, ces peuples n'avoient ni pudeur, ni vertu; ce qui paroît aſſés dans ceux qui reſtent encore aujourd'hui: car on les a preſque tous exterminés par le fer, par le travail aux mines, & de pluſieurs autres manieres. La faim & la miſére en ont conſumé pluſieurs dans les

bois & dans les rochers.

Il y a dans cette Isle beaucoup de vermine, des serpens & des couleuvres, que les Sauvages mangent hardiment. Ces serpens se nourrissent de certains petits Animaux que les *Caribes* ou *Canibales* appellent *Guaniquinaz*, & l'on en trouve quelquefois sept ou huit dans le ventre de ces couleuvres : bien que ces bêtes soient aussi grandes que des lievres. Le *Guaniquinaz* ressemble de la tête à une belette, de la queuë au renard, & du poil aux daims. Sa couleur est un peu rousse, & sa chair de bon goût & saine.

Le séjour que j'ai fait à la *Jamaïque*, pendant tout le tems que j'ai été parmi les Flibustiers Anglois, m'a donné occasion de la connoître assés exactement. Cette Isle git à l'opposite de *Cuba*, à 17. & 18. degrés de Latitude Septentrionale. Nous l'avons nommée *saint Jacques*, & possedée jusqu'en 16 .... que les Anglois nous l'enleverent. Depuis ce tems-là ils s'y sont si bien multipliés, qu'il y a au delà de seize-mille habitans Anglois. Cette isle leur est d'une très-grande utilité, & ils y font des profits considerables ; à quoi contribuë aussi sa situation avantageuse pour le *Jamaïque.*

commerce des *Indes Occidentales*, & du Continent, d'où les Eſpagnols viennent pour y échanger leurs Marchandiſes pour des habits, des bas, des chapeaux, des ſerges & autres étoffes, des rubans, du ſafran, du cuivre, des ouvrages d'acier & de fer, &c. & ce trafic, qui eſt très-avantageux aux Anglois, l'eſt auſſi beaucoup à nos gens.

La *Jamaïque* a à l'Eſt l'Iſle de *ſaint Domingo*, qui en eſt à 25. lieuës, à l'Oueſt la pointe de *Jucatan*, au Nord *Cuba* dont je viens de parler, & d'où elle eſt éloignée de 20. à 25. lieuës. Elle a une autre petite Iſle au Sud. *Chriſtophe Colomb* la decouvrit en ſa deuxiéme Navigation, & ſon fils qui étoit à *San Domingo* s'en rendit maître dans la ſuite. La largeur de l'Iſle excede ſa longueur, car elle a de l'Eſt à l'Oueſt environ cinquante lieuës, & du Nord au Sud autour de vingt, mais comme elle eſt ovale, elle perd de ſon étenduë, à meſure qu'elle ſe reſſerre vers ſes deux extrêmités. Elle étoit, comme j'ai dit, habitée autrefois par nos gens qui en détruiſirent les habitans naturels, comme ils firent ceux des *Lucaies* & des autres Iſles.

On voit à la *Jamaïque* une Montagne

élevée de tous cotés, mais d'ailleurs une chaîne de hautes montagnes la coupe en 2. par le milieu, & il en descend des sources qui forment des ruisseaux fort utiles aux habitans. Les *Caribes* de cette Isle étoient les plus habiles & les plus industrieux de tous les Insulaires de ces parages, à ce qu'on assure dans nos Histoires. La principale ville de l'Isle se nommoit *Seville* au tems que les Espagnols y étoient encore Maîtres, à cause d'un certain *Pierre Martyr*, qui y érigea une Abbaye de ce nom, dont il fut le premier Abbé. Elle porte encore aujourd'hui le même nom, mais outre * *Port-Royal*, *San Jago* est présentement la ville la plus considérable. Le Gouverneur Anglois y réside & elle se peuple de jour en jour par les bons soins des Anglois & par l'avantage du commerce qui s'y fait avec les Espagnols de la Terre Ferme. On a partagé toute cette Isle en . . Paroisses.

Le Sol y est bon & fertile, la Terre en est noirâtre, excepté du côté du Sud, où elle est rouge & sabloneuse. On croit qu'il y a quelques mines d'or, mais du moins il est sûr, qu'il y a quantité de *Savanas* ou terres à Maïz,

* Cette Colonie a été presque toute renversée en 1692. par un Ouragan.

que les Eſpagnols convertirent en pâturages, pour y nourrir le Bétail qui y fut amené d'Eſpagne, & qui s'y multiplia bientôt extraordinairement. De ſorte qu'on trouve dans les bois de grands troupeaux de chevaux & d'autre bétail devenu ſauvage. Outre ces Animaux, les ânes, les mulets, les chevres & les cochons tant ſauvages que domeſtiques y abondent, & la chair de ceux-ci eſt meilleure, plus nouriſſante & moins peſante à l'eſtomac, qu'en aucun autre endroit. Il n'y manque ni poiſſons, ni oiſeaux privés & ſauvages.

A l'égard des productions de l'Iſle, on y trouve du *Gaiac*, de la Racine *China*, de la *Sarſepareille Caſſe*, *Tamarins*, *Vanille*, *Achiote* &c, diverſes Gommes, du *Contra yerva*, du *Sumac*. Le *Sucre* y abonde; il y a beaucoup d'*Indigo*, de même que du *Coton*, des *Tortues*, & du *Tabac* qui ne vaut pas celui de la *Havana*. On y fait auſſi des cuirs. La *Jamaïque* eſt un nid d'Avanturiers & d'écumeurs de Mer, d'autant plus fâcheux pour nous, que les Gouverneurs Anglois & autres Officiers de l'Iſle s'entendent preſque toujours avec eux, & font par ce moïen de groſſes fortunes. Du tems que j'étois avec ces

gens-là, en 1680. & 1681. quelques principaux *Jamaïcains*, & peut-être le Gouverneur étoient si visiblement en societé avec ces pirates, qu'il y eut même des Anglois qui menacerent d'en porter des plaintes en *Angleterre* alleguant avec raison, que de pareilles voleries ruinoient la sureté du commerce, la bonne foi que l'on se doit entre Chrétiens & même les devoirs de l'humanité. Car en ces occasions les Anglois ne sont ni les moins ardens à piller, ni les moins cruels à maltraiter les Espagnols qui tombent entre leurs mains : & ils alleguent pour justifier leur procedé, que les Espagnols ne les épargnent pas non plus. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'en ces occasions l'innocent paye presque toujours pour le coupable.

Les Marées sont ordinairement d'un pied à la *Jamaïque*. Les tempêtes y sont plus rares que dans les autres Isles, de même que les ouragans, qui cependant sont terribles quand une fois ils commencent.

L'Isle Espagnole est pour la grandeur la plus considerable des *Antilles* après l'Isle de *Cuba*. Les *Caribes* ou *Canibales* l'appelloient autrefois *Quisqueia*, *Haiti* & *Cipanga*. *Haiti* en langue *Caribe*

signifie rude, & *Quisqueia* terre étenduë. *Christophe Colomb* qui la découvrit lui donna le nom d'*Espagnole* ; mais elle est plus connuë sous le nom de *San Domingo*, qui est la Capitale de l'Isle Espagnole.

Cette Isle qui fut découverte en 1495, a à l'Orient l'Ile de *saint Jean de Porto-Rico* & quelques autres, à l'Ouest *Cuba* & la *Jamaïque*, au Nord plusieurs des Isles *Caribes*, & au Sud la Terre Ferme du *Cap* de *La Vela*, de *Venezuela* &c. Elle a, dit-on, trois cent cinquante lieuës de tour & même beaucoup plus, suivant quelques Mariniers. Elle s'étend plus en longueur qu'en largeur, car elle a de l'Est à l'Ouest cent cinquante lieuës, & du Nord au Sud en largeur quarante lieuës seulement en quelques endroits. Le milieu de l'Isle git au 19. degré de Latitude. Elle a plusieurs bons havres & de fort bonnes Rivieres, comme *Nayva*, *Niqua*, *Vaques*, & autres qui se rendent à la Mer, & ces rivieres abondent en poisson. Quelques unes ont même de l'or. Il y a deux Lacs, dont l'un vient des Montagnes, d'où la riviere de *Nizao* prend sa source ; l'autre qui se nomme *Xaraca* est salé, bien

que plusieurs rivieres & ruisseaux d'eau douces s'y viennent rendre, & qu'il abonde en poisson, surtout en grandes tortuës & en *Hays* ou *Requiems*. *Xaraqua* est près de la Mer & à onze lieuës de tour. Il croît beaucoup d'Indigo en cette Isle, & il y a en abondance du Bois connu sous le nom de *Bois de Bresil*, & une espece de Cotoniers, dont on ne fait pas grand cas. On y trouve de l'Ambre, & de l'or. La pêche, ainsi que je l'ai deja dit, est assés bonne dans les lacs & dans les rivieres. Cette Isle produit aussi de l'argent & quelques autres métaux, beaucoup de sucre, diverses sortes de racines, herbes & plantes Medicinales & potageres. Le sol y est très-fertile, les laituës, choux & raiforts sont bons à manger quinze jours après y avoir été semés. Il n'en faut que trente-six aux melons, aux concombres & aux citroüilles pour les meurir & les rendre de bon goût.

Cette Isle a la figure d'une feüille de *Chataignier*. Une rangée de montagnes rudes & pierreuses s'étend au milieu, & lui donne la forme d'un dos élevé ; ce qui lui a fait aussi donner le nom de *Cipangi* en langage *Caraïbe*. On en a

tiré autrefois quantité d'or. Quatre grandes rivieres qui en découlent divisent l'Isle en quatre quartiers, dont l'un s'étend à l'Est, où est le Cap de *saint Raphaël*, l'autre à l'Ouest, le troisiéme au Midi, où est *San Domingo*, & le dernier au Nord où il y a beaucoup de *piment* & de *Bois* de *Bresil*.

On y voit sur la montagne de *Cibavos*, un château que les Espagnols ont appellé *saint Thomas*. Il y a aussi plusieurs villes & villages, mais la Capitale de l'Isle est *San-Domingo*, bâtie par *Barthelemi Colomb*, qui lui donna ce nom à l'honneur de *saint Dominique*: car il y arriva le jour de la fête de ce Saint. Cette ville est située au bord de la Mer en une plaine, & ses maisons sont toutes bâties à notre maniere. Elle est le siége d'un Archevêque qui a de bons revenus & quatre Evêchés sufragans. La riviere *Ozama*, ou *Ozonca* a son embouchûre au côté Occidental de la ville, & il y a un bon havre, ou plusieurs navires se peuvent tenir à l'abry. On voit aux environs de grands bois assés épais. L'or, le tabac, le sucre, l'Indigo & les Cuirs y font le principal trafic; & toutes sortes de bêtes à quatre pieds qui y ont été amenées d'*Espagne*, y multiplient de

telle sorte, qu'il se trouve là des habitans possedant sept à huit mille bêtes. Mais les choses y ont bien changé pour le négoce, depuis plusieurs années; soit par les établissemens des *François*, qui peu à peu ont trouvé le secret de profiter de notre nonchalance, soit par les avanies des guerres, & des Avanturiers. Les *François* surtout nous ont fait beaucoup de tort. Ils se sont glissés de la *Tortuë* & de *la Vache* dans l'Isle, à leur maniere ordinaire, par la ruse & par la douceur. Ensuite ils s'y sont maintenus par la force & ont envahi le trafic avec cette premiere fougue qui leur est si naturelle.

Au reste, quelque grand que soit le trafic des cuirs à *San Domingo*, ceux de *Buenos-Ayres* sont encore plus estimables chez les connoisseurs: ainsi que je le dirai dans ma relation de *Buenos-Ayres*. Nos gens n'ont soin d'y chasser qu'aux bêtes d'une bonne taille, afin d'avoir des cuirs qui soient grands & forts; au lieu qu'à *San-Domingo* les coureurs y chassent indiferemment à vaches & veaux, sans y regarder de trop près.

On trouve ici une espece de mouche, ou de petits vers ailés & luisans, que

les habitans appellent *Cucuios*, ou *Cuyeros*. Ces Insectes, qui sont de la grosseur du bout du doigt ont quatre ailes, & luisent de tout le corps pendant la nuit. Ils donnent plus de lueur en volant, & leurs aîles étant étenduës, que quand ils se tiennent sans mouvement: car alors ils n'éclairent que de leurs deux yeux qui sont extrêmement lumineux. On peut même lire & écrire à cette lumiere vivante, & les *Caribes* s'en attachent quelquefois au bras & aux jambes, pour aller de nuit à la chasse. Il y a entre l'*Espagnole* & *saint Jean* de *Porto-Rico* la petite Isle de *Mona*, dont l'étenduë est de trois lieuës, le terroir plat, les eaux bonnes, & où le poisson & les bonnes écrevisses abondent.

Saint Jean de *Porte Rico* est une des meilleurs Isles. Elle a *sainteCroix* à l'Est, & *San Domingo* à l'Oüest & au Nord. Elle s'étend plus en long qu'en large, ayant cinquante lieuës de l'Est à l'Ouest & dix-huit du Nord au Sud. On la divise en deux qnartiers, celui du Nord & celui du Sud. Le milieu de l'Isle est à dix-huit degrés de Latitude, & il n'y manque ni havres, ni bois. Les habitans ont eu autrefois des guerres rudes

& continuelles avec les *Canibales*. Le Nord eſt riche en or, & le Sud abonde en grains, fruits, pâturages & poiſſons.

Les *Canibales* de cette Iſle étoient ſemblables à ceux des autres Antilles, mais ils avoient plus de courage ; auſſi nous ont-ils fait meilleure guerre. On trouve à *Porto-Rico* une gomme que les *Caraïbes* appelloient *Tabanuco*, qui eſt calcineuſe & qui étant détrempée avec de l'huile, leur ſervoit à calfeutrer leurs barques. Cette gomme garantit le bois des vers, par ſon amertume. Il croit auſſi à *Porto-Rico* quantité de *Bois de Guaiac*, qui eſt un ſouverain Antidote contre la Vérole. Les Indiens m'ont dit quelquefois, que quand ce ne ſeroit que pour l'amour de ce Bois, on devroit être bien aiſe de la découverte de *l'Amérique*. En effet, il eſt très-sûr que les débauches que l'on y fait avec les femmes en rendent l'uſage ſouverainement néceſſaire. Il y a même tel Con- „ vent dans le *Nouveau Monde* qui ſeroit „ bien-tôt un déſert, ſi après Dieu les „ *Indes* n'avoient pourvû par d'excellens „ préſervatifs à la gueriſon de ceux qui y „ habitent, dont le libertinage n'eſt pas „ un ſecret : puiſqu'ils diſent quelquefois „ eux-mêmes, qu'il faut aimer les In- „



„ diennes chrétiennement, & pour gagner
„ des ames à Dieu, abusant ainsi de la Re-
„ ligion, par un privilege qu'ils ne per-
„ mettroient pas aux autres. Les *Indiens* m'ont demandé quelquefois, s'il croît en *Europe* des drogues contre la vérolle : & comme je leur disois que beaucoup d'excellens remedes Anti-Vénériens viennent des *Indes Occidentales* ; ils me répondoient avec bon sens, quoique d'une air d'ironie, *que Dieu avoit eu beaucoup de bonté pour les Castillans, de leur avoir donné leur Or, & leurs femmes*, & en même tems du *Guaiac*.

Cette Isle a été découverte par *Christophe Colomb*, à sa deuxiéme expédition aux *Indes Occidentales*. Les Historiens racontent des habitans de *Porto-Rico*, qu'à la premiere arrivée des Espagnols ils les tenoient pour immortels, & que pour le savoir par expérience, *Vragoa de Vacara*, un de leurs *Caciques*, fit plonger dans la riviere un de ses prisonniers Espagnols, Et l'y tint quelque tems, pour voir s'il demeureroit en vie ou non: mais comme il vint à mourir, le *Cacique* s'enhardit à résister à ces nouveaux hôtes & en fit périr en une fois cent cinquante occupés à chercher de l'Or. Car en ces premiers tems de nos découvertes la

ſoif de l'Or étoit d'autant plus extraordinaire, qu'aucune abondance ne la pouvoit appaiſer.

L'Iſle de *Sainte Croix* eſt voiſine de *ſaint Jean de Porto-Rico*. Elle étoit habitée des *Caribes* avant qu'on les eût preſque tous exterminés, & ils la nommoient *Hay*, & la *Guadeloupe Quiera*. L'une & l'autre appatriennent aux *François*. De là on vient à pluſieurs autres Iſles, qui font comme un *Archipelage*, & qui ont pour la plûpart des noms qui ſe rapportent à leur forme, comme *Anguilla*, qui eſt une Iſle longue & étroite comme une Anguille, *Redonda*, qui eſt fort ronde, *Monte-Serrate* ou *Mont-ſerrat*, qui eſt entourrée de hautes montagnes. D'autres, portent des noms de Saints & de Saintes, comme *ſaint Martin*, *ſainte Barbe*, *ſaint Barthelemi*, *ſaint Vincent*, & *ſaint Chriſtophe*. On fait beaucoup " d'honneur à tous ces Saints, mais c'eſt " de nom ſeulement. "

Sainte Croix.

La *Guadeloupe* eſt près d'*Antigoa*. C'eſt une des plus grandes Iſles *Caribes*, à 16 Dégrés de hauteur. Elle peut être de cent trente lieües de tour, & elle eſt diviſée par deux Courans, comme l'*Angleterre* & l'*Ecoſſe*: de ſorte qu'il ſemble qu'il y ait deux Iſles. Elle a divers

Guadelouye.

bons havres, des bourgs, des villages de vingt, trente, quarante maiſons, & de bonne *plantations*. La *Guadeloupe* a ſept belles rivieres. Il s'y trouve entre-autres oiſeaux, des perroquets fort beaux & fort differens des autres; car leur plumage eſt diverſifié agréablement, & leurs aîles marquetées de rouge, de jaune & de bleu. Il croît à la *Guadeloupe* une gomme blanche, qui eſt un remede contre les Rhumatiſmes & les humeurs froides: & l'arbre d'où elle découle produit un fruit aſſés ſemblable aux dates: mais ce n'eſt pas là le ſeul fruit de l'Iſle, car ils en ont quantité d'autres communs par toutes les Indes, & que toutes les relations ont aſſés décrit. On aſſure que cette Iſle a ſouvent pourvû de ſes fruits les Iſles voiſines, tant l'abondance en eſt grande. Les *Caribes* de cette Iſle, tant hommes que femmes, paſſoient pour vaillans & pour habiles à tirer de l'arc & ſe ſervoient de flêches empoiſonnées. Quand les hommes alloient en courſe, les femmes tenoient leur place & ſe défendoient fort courageuſement au logis contre toute inſulte.

C'eſt là ce que j'ai eu occaſion de remarquer plus particulierement dans les

differentes occasions qui m'ont conduit à ces Isles.

CHAPITRE SECOND.

De la Floride.

EN 1669. J'allai à la *Floride*, & j'y séjournai quelques mois. Pendant ce tems-là je tâchai d'apprendre le plus exactement qu'il me fut possible, l'état de ce grand Païs qui n'est pas à beaucoup près si connu que le *Méxique* & le *Pérou*, & dont l'intérieur, non plus que les parties de l'Oüest & du Nord, n'est pas en notre pouvoir.

On sçait assés que la *Floride* a été nommée ainsi, parce qu'elle fut découverte le jour de *Pâques Fleuries*, par *Jean Ponce* de *Léon* en l'année 1512. Les François s'y établirent aussi autrefois & y bâtirent alors *Charlefort*, la *Caroline* &c. La *Floride* s'étend bien avant en pointe ou langue de terre dans la Mer, & l'étenduë de cette pointe est de cent lieuës; sa largeur de vingt, trente, trente-cinq lieuës & plus. Elle a au côté de l'Est la Mer du *Nord* & les Isles de *Cichora*, *Bahama*, qui donne le nom au Canal, *Lucaionec*, *Bimini*, trés-dangereuse &

trés-fameuſe par ſes ſables, ſes écueils & les naufrages qui s'y font ; à l'Occident, du côté de la *Nouvelle Eſpagne* & du Golfe de *Méxique*, elle a le Païs d'*Anavaca*, au Nord & au *Nord* Eſt elle eſt bornée par des terres peu connuës & par la *Virginie*. L'Iſle de Cuba en eſt éloignée de 25 lieuës. Toute la Mer depuis *Jucatan* s'appelle *Golfe de Méxique*, & plus près de la *Floride*. mer de la *Floride*. Celle qu'il y a depuis le milieu du *Cuba* juſqu'aux pointes exterieures de la *Floride* devers *ſaint Auguſtin* & delà aux Iſles *Lucaies* s'appelle le *Canal de Bahama*.

La *Floride* eſt arroſée de pluſieurs rivieres qui la rendent fertile & agreable : mais du côté de la Mer le Païs y eſt ſabloneux. On y voit quantité de pins, de chêne, de ceriſiers ſauvages, de groſeilliers, châtaigniers, de lauriers, de cedres, de ciprès, de maſtic & de vignes ſauvages, &c.

Il y a toutes ſortes de bêtes à quatre pieds, ſauvages & autres en quantité ; comme des cerfs, des daims, des chevreüils, des ours, des léopars, des lions, des loups de pluſieurs ſortes, des chiens ſauvages, & des liévres. A l'égard des oiſeaux, on y voit des pans, des per-

dris

dris, diverſes eſpeces de perroquets, des pigeons, des tourterelles, des corneilles, des faucons, des merles, des gerfauts, des gruës, des cigognes, des vautours, des herons, & diverſes eſpeces d'Oiſeaux de Riviere. Il y a des *Alligadors* ou Crocodiles, & pluſieurs ſortes de ſerpens. Il y a enfin quelque choſe de meilleur que tout cela; c'eſt de l'or & de l'argent, ſur tout vers les *Apalaches*: mais les Indiens évitent de découvrir les treſors que renferment ces Montagnes. La racine China fort en uſage dans la Medecine, & le *Saſſafras* ou *Bois de Canelle* y croiſſent en abondance; outre pluſieurs autres plantes, ſemences & herbes utiles, dont il y en a que les *Floridiens* mettent en uſage pour la teinture de leurs habillemens & de leur corps, qu'ils ſe peignent de diverſes couleurs.

Mais il faut entrer plus particulierement dans le détail à l'égard de ces Peuples, dont je ne dirai preſque autre choſe que ce que j'ai vû. Ils ſont de couleur jaune & olivâtre, fort vigoureux & ayant les membres bien proportionnés. Ils ſont ordinairement nuds, excepté qu'ils portent une peau de cerf qui tombant à moitié cuiſſe couvre leurs

parties naturelles. Ils se peignent le corps de plusieurs couleurs qu'ils font penetrer de telle sorte dans la peau, qu'avec le tems on ne peut plus les effacer. Ils ont la chevelure noire & longue qui leur tombe sur les épaules, mais qu'ils sçavent tresser proprement pour la noüer autour de la tête, quand il leur plaît. Au reste, ces Peuples sont fourbes, hardis, dissimulés & trompeurs. Ils souffrent impatiemment les Europeans, qu'ils haissent à mort, & ils sont fort attachés à leurs superstitions, de sorte que je les tiens pour difficiles à convertir, quoiqu'on en puisse dire en Espagne. Je ne pense pas même que la prévention où ils sont contre nous, puisse contribuer à faire jamais de bons Chretiens de ces Peuples.

Les Floridiens Montagnars se coupent les cheveux du coté droit & laissent croître les autres. Ils sont tous si jaloux de leur chevelure, que pour rien au monde ils ne voudroient pas la perdre; c'est une honte de l'avoir perduë, & de là vient peut-être que dans les combats contre l'ennemi, ils se piquent de lui enlever la chevelure; ce qui est pour eux la plus grande marque de bravoure. Les plus civilisés de

ces Peuples, s'habillent aujourd'hui honnêtement, mais ils aiment les étofes bigarrées & ils ajuſtent enſemble pluſieurs pieces de differentes couleurs. Cela leur paroît auſſi magnifique qu'à nous tout l'apareil des Modes nouvelles. Il n'y a que l'opinion en toutes choſes. Ils ont pour armes l'arc & la fleche.

Ils font les cordes de leurs arcs de boyaux de cerfs, & rien n'eſt mieux peint que ces arcs. Ils ſe ſervent au lieu de fer, de dents de poiſſons ou de pointes de bois aigus. Ils dreſſent leurs enfans à la courſe & à tirer de l'arc dés la plus tendre jeuneſſe. Pour eux ils s'occupent ſans ceſſe à la chaſſe & à la pêche. Leurs Rois ou leurs Chefs, qu'ils appellent *Paraouſtis* ſe font entre eux des guerres continuelles & ils n'épargnent pas les ennemis qu'ils ont vaincus; car aprés les avoir aſſommés, ils leur enlevent la peau de la tête & la chevelure, ce qui eſt, ainſi que je l'ai déja dit, la marque de leur victoire & le trophée des guerriers. Ils épargnent cependant aſſés ſouvent les femmes & les enfans des vaincus, les nourriſſant & les élevant à leur maniere. Revenus de cette Guerre, ils aſſemblent le canton victorieux & font des feſtins à

leurs mode pendant trois jours & trois nuits, qu'ils passent à se divertir à boire, manger, danser & chanter. Aprés cela ils remettent ces chevelures à de vieilles femmes, qu'ils honorent fort, & que je crois être une espece de sorcieres. Elles reçoivent ces chevelures en dansant & en chantant des chansons à l'honneur du Soleil, qu'ils regardent comme l'Auteur de leurs victoires, & de leur felicité.

Les *Floridiens* adorent le Soleil & la Lune comme font aussi quantité d'autres Peuples sauvages des deux *Indes.* Ils respectent beaucoup leurs Prêtres & ils leur sont fort soumis, parce qu'ils les tiennent pour de grands devins & pour des gens inspirés qui connoissent l'avenir. Ces mêmes Prêtres, qui leur servent de Medecins, & de Chirurgiens, portent toujours avec eux un sac plein d'herbes medecinales pour guerir ceux qui sont malades. On tient que ces Peuples sont fort sujets à la verole, & il est bien vrai qu'ils sont extrêmement adonnés aux femmes, qu'ils appellent *Enfans du Soleil.* Chaque Floridien a sa femme, mais il est permis au *Paraousti* d'en avoir trois ou quatre: cependant la premiere épousée est tou-

jours plus honorée que les autres, & ses enfans sont heritiers & succesſeurs du *Paraousti*. Les femmes ont soin du ménage & des enfans. On assure que les maris n'ont point de commerce avec elles, du moment qu'elles sont enceintes, jusqu'à ce qu'elles soient accouchées. Le scrupule va même à ne point manger de ce qu'elles ont touché pendant le tems de leur grossesse. Les hommes sont fort enclins à la sodomie; mais les garçons qui s'abandonnent ainsi sont exclus de la societé des hommes, & envoiés à celle des femmes, comme étant des effeminés. Ils y sont confondus parmi les *Hermaphrodites*, qu'on dit se trouver en quantité chez les *Floridiens*. Je crois que ces *Hermaphrodites* ne sont autres que des garçons effeminés, qui en un sens sont de veritables *Hermaphrodites*. Quoiqu'il en soit, on les emploie tous à divers ouvrages de femmes, à des fonctions serviles & à porter les munitions de bouche & les provisions de guerre. Ils sont aussi distingués des hommes & des femmes par la couleur des plumes qu'ils se mettent sur la tête, & par le mépris qu'on fait d'eux.

Ils font du pain avec des racines. Ils

ont de la farine de Maïz : mais ils mangent quelquefois leur blèd rôti, & quand ils veulent le garder pour la provision, ils le gardent toujours rôti. Ils le font aussi boüillir pour en tirer substance & ils s'en servent pour breuvage. En quelques endroits ils se nourrissent beaucoup de poisson, bien que generalement ils vivent de chasse, outre qu'ils ont aussi quantité de miel & de bons fruits ; sur tout vers les Mont d'*Apalaché*.

Lors qu'ils vont à la guerre, leur Chef ou *Paraousti* marche à la tête des Guerriers, tenant d'une main le dard & de l'autre l'arc, le carquois sur l'épaule & un javelot dans les tresses des cheveux, avec une couronne de grandes plumes de plusieurs couleurs, dont ils trempent le bout dans du miel ou dans quelqu'autre composition, pour les faire mieux tenir. Aprés cela les Guerriers suivent, portant leurs fléches dans les cheveux, ou le carquois sur l'épaule. On dit qu'à l'approche de leurs ennemis ils jettent des cris effroiables : cependant ils n'entreprennent rien sans un Conseil général, qui s'assemble tous les matins. L'assemblée se tient en forme de Croissant autour du *Paraousti*, qui est au milieu sur une espece de siege plus

élevé que les autres, & fait de plusieurs pieces de bois arrondies. Tous les Guerriers & les Conseillers, qui sont les anciens du canton viennent avec beaucoup de respect saluer leur Chef, à commencer par le plus ancien des Vieillards, qui éleve ses mains sur sa tête avec de grans cris. Le reste des assistans fait la même ceremonie, en répondant sur le même ton. Ensuite chacun prend sa place, & lors qu'il y a quelque affaire d'importance, le Roi ou le *Paraousti* fait appeller les *Jaoünas*, (ce sont leurs Prêtres,) & les Anciens, afin que chacun dise son avis. Les *Jaoünas* ont grande influence sur ces délibérations, & sur l'esprit des Guerriers. Le resultat de ces avis vaut la décision d'un Concile. Après ces Déliberations, les vieilles femmes apportent un breuvage fort, qui est le jus qu'elles ont épreint, & fait infuser de quelques herbes. Ce breuvage a cela de dégoûtant qu'il est fait par de vieilles crasseuses, qui ont l'air de sorcieres ou de Démons incarnés : mais pour eux ils n'y trouvent rien de désagreable, & pour dire la verité, lorsqu'il a infusé & bouilli, il est clair & n'est desagreable ni au goût, ni à la vüe. J'en ai goûté au Fort *Augustin* & je n'eus aucune repugnance à en boire, avant que de sçavoir

comment il étoit composé. Une espece d'Echanson le presente au *Paraousti* en élevant les mains sur sa tête, & celui-ci boit le premier dans la coupe, après quoi la Troupe Guerriere & les Vieillards boivent à leur tour.

Ce breuvage est fort estimé chez les *Floridiens*, & il n'y a que les Guerriers & ceux qui ont fait des exploits de guerre, qui soient jugés dignes d'en boire. Il fait suer ceux qui en ont bu, & il anime extrêmement; car, comme je l'ai dit, ce breuvage est fort. On en fait boire une certaine quantité à ceux qui sont destinés à être Guerriers: mais si leur temperamment ne resiste pas à la force de cette liqueur, on les juge inhabiles aux grands exploits militaires, & on ne se fie point à eux pour les affaires d'importance; car ces sauvages jugent de la capacité de l'esprit, par la force de la constitution du corps. Ils disent que cette boisson leur est fort utile à la guerre, où il faut jeûner quelquefois deux ou trois jours: & alors ce breuvage corroboratif ne leur vient pas mal. Aussi les Hermaphrodites dont j'ai parlé, suivent-ils les Guerriers, munis d'une bonne provision de cette liqueur.

Ils sement le *Maïs* deux fois l'année,

aux mois de Mars & de Juillet; de ſorte qu'ils font récolte au bout de trois mois, & la terre ſe repoſe les autres cinq, c'eſt-à-dire, depuis Octobre à Février incluſivement. Pendant ce tems-là ils ne fument point la terre, mais ils y brûlent les herbes, & les cendres ſervent à l'engraiſſer; comme cela ſe pratique auſſi en pluſieurs terres d'*Italie.* Ils labourent, ou plûtôt ils foüiſſent & remuënt la terre avec de certaines pieces de bois pointuës, & jettent tout à la fois dans les ouvertures qu'ils font en bêchant ainſi, deux ou trois grains de *Maïs.* Au tems des ſemailles, les Chefs ordonnent aux Vieillards d'aſſembler les peuples, pour labourer ou fouir. On prépare alors de quoi boire, pour s'animer & ſe réjoüir dans cette cérémonie; ce qui ſe pratique auſſi au tems des moiſſons. Les *Paraouſtis*, font partager à chacun ſelon ſon rang une portion de *Maïs.* Ils ne ſement que pour leurs proviſions de quatre ou cinq mois, ſans ſonger plus loin, & ils ſe moquent de nos ſoucis pour l'avenir, & de l'ardeur avec laquelle nous amaſſons des richeſſes. Plus avant dans le Pays, & vers le Nord-Oueſt, ils ſe retirent dans les bois, où ils demeurent trois ou qua-

tre mois d'hyver dans des Cabanes couvertes de feüilles & de branches d'arbre, & y vivent de racines, de cerfs, de poissons, d'huitres, d'oiseaux & autre gibier. Ils mangent aussi de la chair d'*Alligadors*, [c'est une espece de Crocodiles.]

Ils ne se font pas ouvrir la veine, lorsqu'ils sont malades, ainsi que cela se pratique par deça : mais ils appellent leurs *Jaoünas*, qui sont Prêtres & Medecins. Ceux-ci suçent l'endroit du corps qui fait le plus de mal aux Malades, & cela de la bouche, quelquefois aussi avec une espece de chalumeau, après avoir fait une petite incision près de quelque veine. Ils font aussi des incisions aux parties affligées de ceux qui se mettent entre leurs mains. Avant la cérémonie, le *Jaoüna* prononce quelques paroles, de même qu'après l'opération. Que le Malade meure ou guerisse, le *Jaoüna* ne perd rien de la gravité, qui fait une partie de son art ; ni les Sauvages de l'éstime & de la confiance qu'ils ont pour ces gens.

Les *Jaoünas* sçavent aussi provoquer le vomissement à leurs malades avec une poudre qu'ils font de coquillages calcinés. Il faut être *Floridien* ou Diable,

pour réſiſter à la violence de ce vomitif, car je doute qu'il ſe pût trouver de remede plus efficace pour envoyer un *Européan* à l'autre monde. Ils baignent auſſi leurs malades, & quand il n'y a plus de remede ni d'eſperance, ils les expoſent au Soleil levant, à la porte de leurs cabanes, priant & conjurant le Soleil de les guérir. Dans toutes les Maladies l'ordre des remedes eſt toujours le même. Ils commencent d'abord par ſuçer & faire des inciſions, ils continuënt par le vomitif, par le bain, &c. juſqu'à ce que la guériſon ou la mort s'enſuive. En tout cela ils conſervent bien leur préſomption, qui demeure cachée à ces pauvres Peuples ſous une modeſtie affectée, & dans une abſtinence apparente. Il eſt bien vrai pourtant qu'ils font un rude & long apprentiſſage ſous les vieux *Jaoüna*s, qui ſont les chefs de la Secte: ce qui contribuë ſans doute à la confiance que les *Floridiens* ont pour ces Prêtres-Médecins. Ces *Jaoünas* ſont vêtus de longues robes, faites de diverſes peaux coupées en bandes inégales. Ces robes ſont attachées avec des ceintures de peau de cerf, auſquelles il attachent leurs ſachets pleins d'herbes. Sur la robe ils portent en guiſe de man-

teau, la peau de quelque bête ſauvage. Ils vont les pieds & les bras nuds, & portent ſur la tête un bonnet de peau qui finit en pointe.

Les femmes ſont grandes, fortes & de couleur olivâtre comme les hommes. Elles ont auſſi les bras, les jambes & le corps peints de pluſieurs couleurs, qui ne ſçauroient s'éfacer, parce qu'elles ſont imbibées dans les chairs, par le moyen des piquûres, ſi bien qu'elles y reſtent toujours. Cette couleur olivâtre des uns & des autres ne vient pas tant de l'ardeur du Soleil, que de certaines huiles, dont, pour ainſi dire, ils ſe verniſſent la peau. Elles vont nuës, excepté quelques parties du corps qu'elles couvrent. Ces femmes *Floridiennes* ſont fort agiles, & paſſent fort bien à la nage les grandes Rivieres, même en tenant leurs enfans d'un bras. Elles ſçavent grimper avec une pareille agilité ſur les plus hauts arbres du Pays.

Les Provinces que les Eſpagnols ont découvertes en la *Floride*, ſont celles-ci: *Panuco*, qui eſt la plus voiſine de la *Nouvelle Eſpagne*. *François de Garay* la découvrît en 1518. & y laiſſa pluſieurs de ſes gens, que les Sauvages maſſacrerent, écorcherent & mangerent après

avoir séché leurs peaux, qu'ils pendirent pour trophée au Soleil. Ceux-ci se percent le nés & les oreilles, pour y mettre des plaques & des anneaux. On dit qu'ils se marient tard, & cependant on assûre que les filles de dix à douze ans ont déja perdu leur pucelage à cet âge. Cette partie de la *Floride*, qui avoisine la *Nouvelle-Espagne*, est bonne & fertile. Elle s'étend jusqu'à Rio *Panuco*, Riviere qui a de bons havres pour les vaisseaux. Nos gens ont aussi découvert les *Apalaches* & *Jaquaza*, qui est proprement la *Floride* : mais en général, le Pays est encore aux Naturels, excepté du côté de la *Caroline*, vers les Forteresses de *saint Mathieu*, & de *saint Augustin*, deux Places assés dégarnies, qui assûrent en quelque façon nos établissemens sur les Côtes, vers la Mer du *Nord*, dans la presqu'Isle de la *Floride* ou de *Tegeste*.

Les Mers qui environnent la *Floride* sont remplies d'Isles, de bancs, d'écueils & de bas fons dangereux. Pour ce qui est des Islets, on en compte bien quatre cent, sans parler des Isles *Lucaies* & de quelques autres qu'on trouve au Nord de *Cuba* & de *San-Domingo*, & au débouquement du Canal de *Bahama*.

Les Isles *Lucaies*, sont présentement en assés mauvais état, & presque desertes, parce qu'on en a fait périr autrefois les habitans, & qu'on a transporté en divers tems la plus grande partie de ces malheureux Sauvages, pour les employer à chercher l'or & l'argent dans les Mines, où ils ont péri miserablement. Cependant, pour dire un mot de ces Insulaires, ils sont plus blancs & mieux proportionnés que ceux de *Cuba* & de *Hispaniola*, sur-tout les femmes. Les hommes y vont nuds, excepté qu'en tems de guerre & de réjoüissance, ils portent un habillement de coton & de plumes de diverses couleurs. Ils portent aussi de ces plumes sur la tête, comme nous l'avons dit des Indiens de la *Floride*. Les femmes mariées portent une espece de tablier de coton, qui les couvre par devant & par derriere, depuis la ceinture jusqu'aux genoux : mais les filles vont nuës, avant que d'être nubiles. Quand elles ont atteint l'âge de l'être, on invite les amis & l'on se réjoüit comme il faut. En même tems les filles prennent le tablier, qui marque qu'elles peuvent & doivent devenir femmes, & qu'il est tems de les marier.

Tous ces Peuples sont très-soûmis à leurs Capitaines ou *Caciques*, & exécutent ponctuellement ce que ceux-ci leur commandent, sans demander la raison de ce commandement, & sans se soucier d'aucun péril. Les *Floridiens* ne sement, ne plantent & ne prennent rien ni à la chasse, ni à la pêche, qui ne soit à la disposition de leurs Chefs, qui distribuënt, & donnent comme ils leur plaît, & selon qu'ils jugent à propos. Ils font porter les provenus de leurs terres dans un seul endroit, où la distribution se fait. A dire la verité, ils me paroissent assés heureux, car ils vivent tranquillement, sans soucis & sans convoitise, (au moins en apparence,) mêlans les jeux aux travaux, & toujours appliqués à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Ils n'ont ni querelles, ni procés, ni Procureurs, ni Advocats; & s'il y a quelque chose où ils ne puissent s'accorder, on a recours à l'arbitrage & au jugement des Capitaines, dont la décision sert de Loi, sans appel, & sans mécontentement des parties.

On trouve sur les Côtes de la *Floride* & près des *Lucaies*, certains coquillages d'où les Naturels du Pays tirent de petites pierres rouges, qu'ils pendent à

leurs oreilles. Ils en ont d'autres encore, qu'ils tirent de la tête d'une espece d'escargot qu'ils appellent Cohobo, dont la chair est de fort bon goût. La couleur de ces pierres aproche de celle des rubis. On trouve encore dans les sables du rivage diverses petites pierres transparentes, noires, jaunes & de plusieurs autres couleurs, dont ils font des carquans & des bracelets.

Outre le maïz, les *yucas* & autres racines, le poisson & le gibier, ils ont encore plusieurs bons fruits pour se nourrir : mais la plus grande partie des habitans des *Lucaies*, que nos gens transporterent aux Isles de *Cuba*, de *San-Domingo* & ailleurs, y moururent en mangeant de la chair. En quelques-unes de ces Isles & à la *Floride*, il y a si grande quantité de pigeons sauvages, de perroquets & autres oiseaux, qui font leurs nids sur les arbres, que l'on en emporte souvent des bateaux pleins d'œufs & d'oiseaux. Les arbres où ces oiseaux se nichent ordinairement, sont fort toufus, & semblables aux Grenadiers; l'écorce tient beaucoup du goût de la canelle, de même que l'odeur, qui a pourtant aussi du rapport aux cloux de gerofle. Elle est chaude&amere com-

me le gingembre. Le bois de cet arbre connu en Europe sous le nom de *Sassafras*, & que les Indiens appellent *Pabamvve*, est jaunâtre & âcre, de même que l'écorce dont je viens de parler, qui a plus de vertu que le bois. Il y a encore eu ces Pays-là un fruit qu'ils appellent *Jaruma*, qui est de très-bon goût & sain. Il a un pan & demi de longueur, & il est mol comme nos figues. Aussi l'arbre a-t'il du rapport avec le figuier, mais il est de la grosseur d'un peuplier. Les feüilles de cet arbre sont propres à guérir des blessures. On trouve aussi là le *Copal*, le *Cacaotier*, &c.

Voici le gisement des Côtes de la *Floride* & les distances, depuis les Parties septentrionales.

Le *Capo Sant Helena*, gît à 32. dégrés. C'est là qu'il y a une assés belle & grande Riviere, qui a en plusieurs endroits dix brasses de profondeur. On y voit aux environs des bois de chêne & de cédres, abondans en cerfs & autres bêtes sauvages. L'embouchure de cette Riviere a trois lieuës de largeur, & deux pointes, dont l'une s'étend à l'Ouest, & l'autre au Nord. (*C'est sur cette Riviere, que les François bâtirent leur Fort, nommé par eux* Charlesfort.) Cette Ri-

viere aboutit à une autre, & va dans la mer. Entre les deux pointes susdites & au devant de l'embouchure, git une Isle assés agréable & remplie d'arbres.

De *sainte Helene* à *Rio secco*, on compte quarante lieuës d'Espagne. *Rio Secco* a 31. degrés de hauteur.

De *Rio secco* à *sancta Crux*, il y a vingt lieuës, & de là à la pointe de *Cannaveral*, à 28. degrés, il y a autour de quarante lieuës.

De *sainte Helene* faisant route au Sud le long de la Côte jusqu'à *Rio Grande*, ou de *saint Pierre*, il y a cinq ou six lieuës.

De là à *Guade*, & plus loin à la Riviere de *san Matteo* il y a . . . . . lieuës, ou à peu près. De là à *Rio Agostino*, à peu près autant.

Laissant *Rio Agostino*, ou la Riviere de *saint Augustin*, & tournant encore au Sud le long de la Côte, on passe la petite Riviere de *Serravahi*, puis on vient à *Matanca*. (*C'est la Riviere de May, que l'Auteur nomme* Mantanca.) On voit autour de cette Riviere beaucoup de mûriers rouges & blancs, où se tiennent quantité de vers à soye.

De cette Riviere on vient à un Golfe qui s'étend un peu dans le Pays. (*C'est-là*

qu'arriva pour la premiere fois Laudonier, venant de France, ayant vû plusieurs Dauphins près de l'embouchure d'une Rivierre, il la nomma la Riviere des Dauphins.)

Au côte Méridional de ce Golfe, git *Cabo Francés*, à 30. degrés de hauteur, ainsi nommé des François. C'est une pointe basse, mais qui est bordée d'arbres grands & hauts.

Du *Cap François*, on vient à *Canaveral*, autre Cap à trente-cinq lieuës de là, & qui est ainsi nommé, parce qu'il y a quantité de cannes & de roseaux.

De *Canaveral* au *Cap de la Floride* il y a quarante lieuës. Le Cap susdit est à 25. degrés de hauteur. On trouve au devant plusieurs écueils que l'on appelle *les Martyrs*, & de petites Isles que l'on a nommées *Tortuës* à cause de leur figure. Le *Cap de la Floride* est de vingt lieuës de large. De là à *Ancon baxo* il y en a cent. Cet endroit git à cinquante lieuës de *Rio Secco* Est & Ouest, qui est la largeur de la *Floride*.

D'*Ancon baxo* à *Rio de Nieves* il y a aussi cent lieuës.

De là à *Rio de Flores* il y en a vingt-quatre.

De *Rio de Flores* à *Bahia de Spirito Sancto*, soixante & quinze. Cette Riviere que l'on appelle aussi la *Culara*, a trente lieuës de large.

De *Bahia de Spirito S.* (qui git à 29. degrés,) à *Rio de Pescadores*, il y a soixante & dix lieuës.

De *Rio de Pescadores*, qui git à 28. degrés, jusqu'à *Rio de las Palmas*, cent lieuës & plus.

De *Rio de las Palmas* à *Rio Panuco*, trente lieuës, & de là à *Vera Cruz*, soixante & douze lieuës. *Almeria de Vera Cruz* est à 19. degrés de hauteur. Il y a trente lieuës jusqu'à *Rio d'Alvarada*, que les Indiens nomment *Papa Loapon*.

La *Vera Cruz* est bâtie dans des sables, sous le fort de S. Jean d'Ullua. Elle a des marais au Sud; de sorte que l'air y est fort mauvais & dangereux pour les nouveaux venus d'Espagne : avec cela les chaleurs y sont si extraordinaires, que si l'on n'a soin de s'y ménager, on tombe infailliblement dans des maladies mortelles. On compte que cette Ville a environ quatre mille habitans, dont il y en a de fort riches, par le moyen du grand commerce qu'ils font dans la terre ferme des environs & dans les Is-

les voisines. Cependant les maisons de la *Vera Cruz* ne sont que de bois. Cette Ville est exposée aux insultes des avanturiers & des ennemis en tems de guerre. Le havre y est fort difficile d'entrée. Il n'y a de garnison pour la défense de la Ville, qu'une douzaine de Soldats dans une forteresse assés mauvaise, & qui n'a d'autre mérite que d'être sur un Rocher. Enfin je ne sçaurois guéres dire autre chose de cette Ville, sinon que l'air y est dangereux, & le havre fort mauvais. L'ancienne *Vera Cruz* est tout-à-fait au bord de la mer, & n'est habitée que des Indiens. Il y a cinq ou six lieuës de la vieille à la nouvelle.

De *Rio d'Alvarada* à *Rio Cazocalco*, on compte cinquante bonnes lieuës. De là à *Gritalva* on en compte quarante plus ou moins : après quoi de *Cabo redondo* au *Cap de Cotoche* ou de *Jucatan*, on en met quatre-vingt-dix, c'est-à-dire, jusqu'à vingt & un degrés de hauteur. Ainsi il y a neuf cent lieuës d'étenduë des Côtes Septentrionales de la *Floride* jusqu'à *Jucatan*. Cette pointe de *Jucatan* s'étend vers la terre au Nord, & plus elle s'avance en mer, plus elle va en tournant & en s'élargissant. Elle git à soixante lieuës de l'Isle *Cuba*, qui,

pour ainsi dire, ferme la porte de la Mer qui est entre la *Floride* & le *Jucatan*. Cette Mer s'appelle d'un côté *Golfe de Mexique*, & vers la *Floride*, Mer ou Golfe de la *Floride*. Les Courans sont fort rapides dans ce Golfe entre *Jucatan* & *Cuba*, jusqu'à leur issuë entre la *Floride* & *Cuba*.

CHAPITRE TROISIÉME.

Du *Méxique* que l'on appelle *Nouvelle Espagne*.

JE viens maintenant à la *Nouvelle Espagne*, que l'on peut dire la partie la plus florissante de l'*Amérique*, & celle qui, à mon avis, est la plus utile au Roi d'Espagne, à cause de sa situation. J'y ai séjourné & voyagé pendant quelques années avec beaucoup d'agrément; (sur tout en 1674,) parce qu'outre la jeunesse que j'avois encore, je me trouvois alors de l'argent, beaucoup de respect & beaucoup de vénération héréditaire pour nos saints Peres spirituels.

Il faut ces trois choses à *Mexico*, si l'on veut y vivre avec plaisir & sans inquiétude. La magnificence & le luxe de cette fameuse Ville demandent que ceux qui y sont dépensent & fassent fi-

gure : fur tout, s'ils veulent voir les femmes, qui font auffi voluptueufes, & auffi amoureufes au *Méxique*, malgré la garde des maris, qu'en aucun endroit d'*Efpagne:* quoique cependant les maris de *México* ne foient pas tout à fait fi jaloux que ceux de Madrit. Le refpect & la vénération pour les Religieux & pour les autres Ecclefiaftiques y font auffi abfolument néceffaires; fans quoi il eft impoffible que la plus chétive *Peccadille* ne devienne un peché fi mortel, que le feu fera feul capable de l'effacer. Pour juftifier ce que je dis, il faut fçavoir que les Ecclefiaftiques & les Moines font tout puiffans aux *Indes* Occidentales, & qu'ils dirigent toutes les affaires temporelles; de forte que la plus grande héréfie & la plus digne du feu, c'eft de contredire leurs volontez, & de s'oppofer à leurs fentimens & à leurs paffions. Ce qui regarde les débauches n'eft qu'une bagatelle. Il eft facile d'en avoir l'abfolution, moyennant une petite cenfure *pro forma* & quelques offrandes. Il en eft de même pour avoir fait mourir fon efclave fous le bâton, ou pour avoir tué quelque Indien : car ce font là des chofes comptées pour rien. La fornication eft encore une faute fort legere, à caufe de la fanté, qui la

„demande. Avoir commis avec des hommes le peché contre nature est un cas plus „grave & que le desir de se conserver la „santé n'excuse pas : *parce que les Méxicaines sont faciles & pitoyables*, vous dira-t'on. *Moyennant qu'on se conduise en „cette occasion avec une sainte modération „& l'intention de vivre dans la chasteté, „la nécessité ôte absolument la malice du „peché.* Cependant on ne laisse pas de dire „tout bas dans *Mexico*, que les jeunes „Freres font un double Noviciat. A l'é„gard de la fornication avec les femmes, „soit Indiennes, Criolles, ou Méxicaines, „c'est une chose publique & qui ne souf„fre presque pas de difficulté ; à cause, „comme je l'ai déja dit, de la santé & du „climat, qui porte si fort à l'Amour, que „les Religieux creveroient de trop de santé „sans le commerce des femmes.

La *Nouvelle Espagne* commence au Nord assez près de *Rio Panuco*, sur les frontieres de la *Floride*, & s'étend au Sud à la Province de *Darien*, par où elle est séparée du *Pérou*. Elle a à l'Est la mer du Nord & à l'Ouest la mer *du Sud* ou *pacifique*. Les Indiens appellent leur Pays *cicamacan*, *culhacan* ou *caljacan*. Ils sont venus des environs de *Xalisco*. Ils s'habituerent d'abord à l'endroit où est présen-


RPJCR


Cacao

tement *Mexico*, d'où ils s'étendirent plus loin.

La *Nouvelle Espagne* est donc de fort grande étenduë, & renferme plusieurs peuples compris sous les Audiences de *Mexico*, *Guadalajara*, *Guatimala*, &c. qui se subdivisent en plusieurs Provinces. Ces Provinces sont entr'autres *Mexico*, qui est la premiere, que les Indiens appelloient *Themistitan*, *Yucatan*, *Guatimala*, *les Honduras*, *Nicaragua*, &c. Car je ne nomme que celles dont je parle ici.

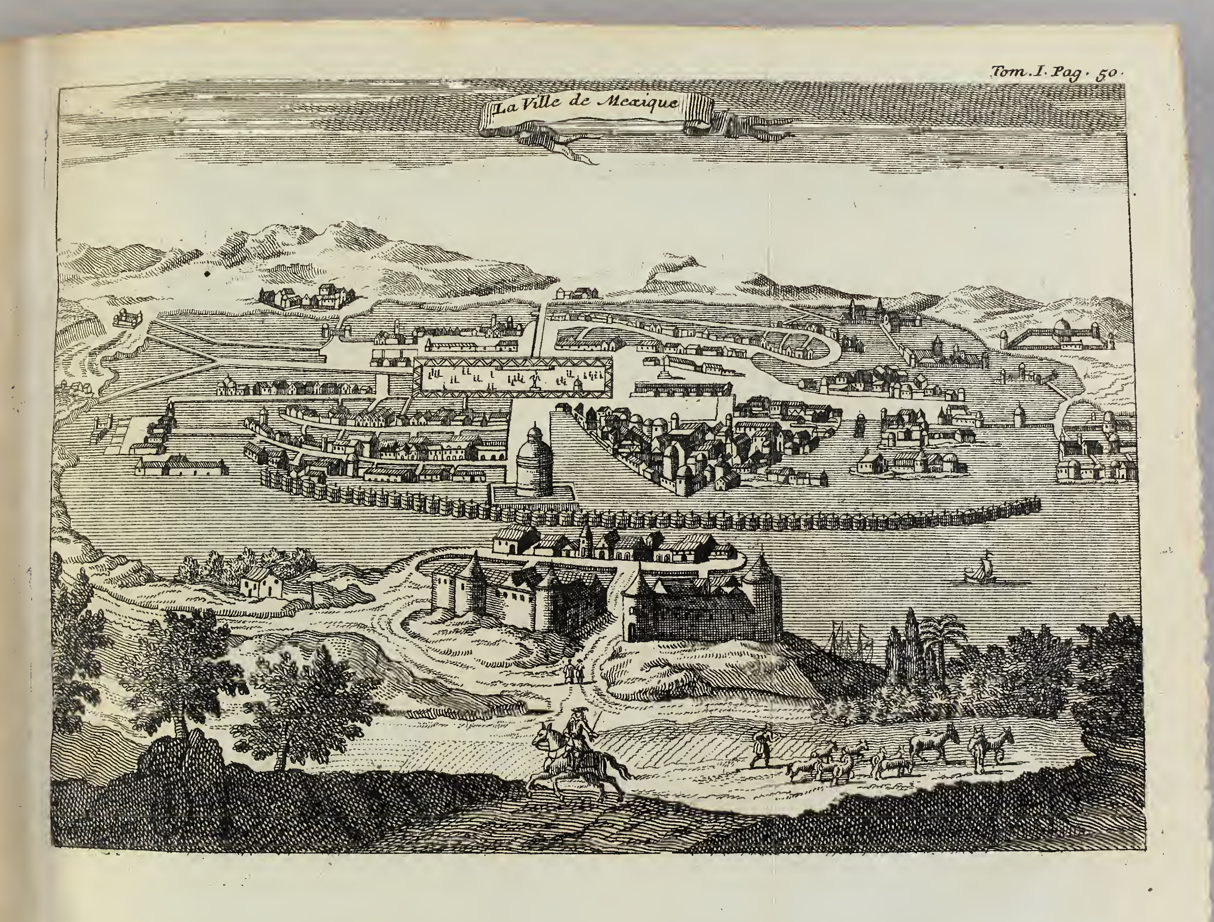
Celle de *Mexico*, que *Fernand Cortez* conquit en 1518. est fort riche en or, en argent, & par le commerce. On trouve dans les Mers voisines beaucoup d'huitres à perles, & l'on y a plusieurs lacs & des étangs, où le sel se forme par l'ardeur du soleil. Je ne dis rien de tant de drogues, de plantes & de fruits, que le terroir y produit en abondance. Tels sont l'Indigo, la Cochenille, le bois appellé communément bois de *Campêche*, le sucre, le tabac, la cassia lignea, les plantains, le *Cacao* qui y croît en abondance & sert de base au Chocolat. Toutes ces Plantes & drogues sont si connuës en Europe, & les Voyageurs en ont si souvent parlé, qu'il seroit inutile

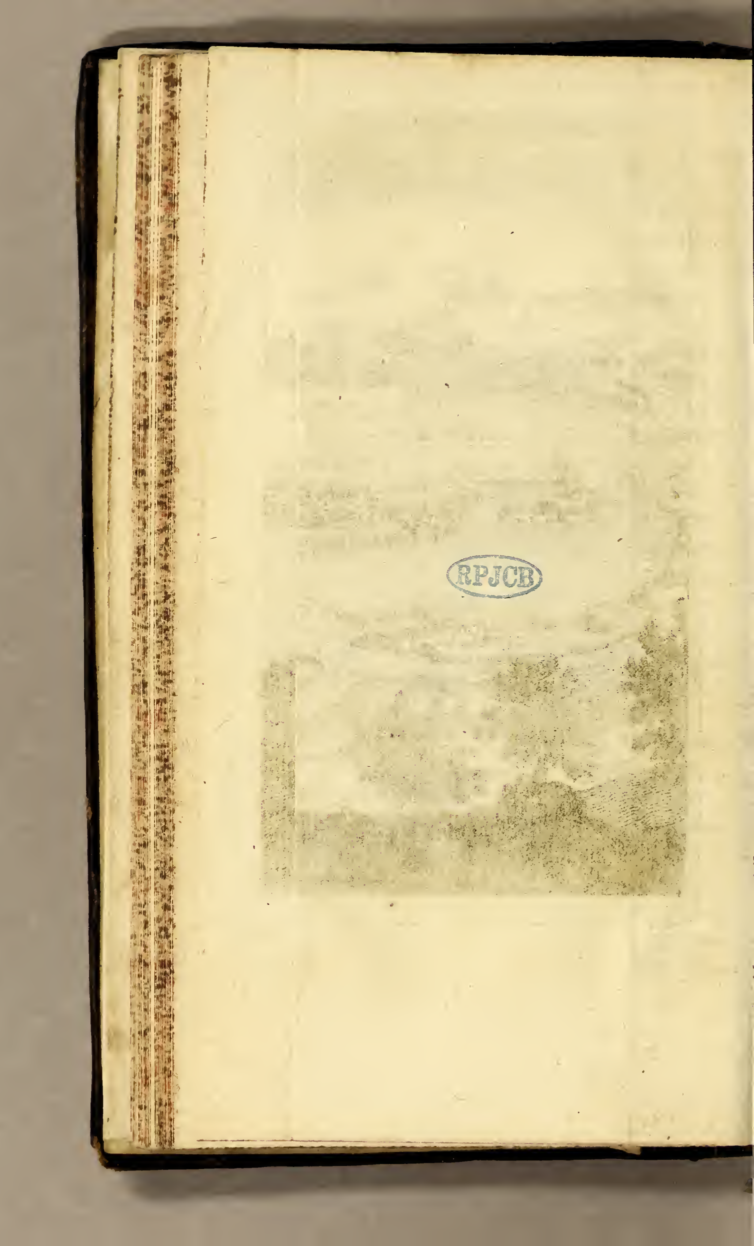
d'en donner ici la description. Le Chocolat est d'un fort grand usage chez les Espagnols & chez les Criolles de *Mexique*; de sorte qu'ils se passeroient aussitôt de la *Mante*, de la *Golille* & des *Amancebadas*, que de cette drogue chaude & nourrissante.

Il faut pourtant avoüer, que ce qui peut contribuër à cet usage fréquent & réïteré à toute heure du *Chocolat*, vient des qualitez de l'air du *Mexique* qui ne permet pas une fort longue diette, & qui, à ce qu'il m'a semblé, use & affoiblit l'estomac. Ainsi il ne faut pas peut-être condamner si legerement les usages des Peuples chez qui l'on se trouve nouveau venu.

La Mer & les rivieres abondent en poisson, & l'on y trouve aussi des crocodiles, dont les Indiens mangent la chair. Il y en a de très-grands.

La ville de *Mexico* ou *Mexique*, donne son nom à toute la *Nouvelle Espagne*, bien que l'Audience de *Mexique* n'en soit, comme je viens de le dire, qu'une partie. C'est une Ville véritablement Royale, & la Reine de toutes les Villes du *Nouveau Monde*. Elle est située près d'une chaîne de montagnes, en partie au bord d'un lac, & en partie dans les


La Ville de Mexique



eaux de ce lac, où elle a ſes marchez & ſes places. Ses ruës, qui ſont grandes & belles ſe croiſent parfaitement, & vont s'y communiquer par des ponts. Il y a des Canaux faits avec beaucoup d'art, & qui ſont d'une grande utilité pour le commerce. Outre qu'ils ſervent à l'embelliſſement de la Ville, & qu'ils font écouler les eaux du lac, ils entretiennent la propreté, comme en divers lieux de l'Europe. S'ils ont coûté des ſommes immenſes, à ce qu'on aſsûre ; le Roi en eſt dédommagé par l'uſage qu'on en retire & par les profits qu'ils portent aux habitans & aux négocians : les uns & les autres ſe fourniſſant de toutes choſes par le moyen de ces Canaux.

On compte plus de cent mille ames dans cette Ville, qui eſt ſans contredit celle de toute l'*Amérique*, où l'on peut faire le plus de dépenſe & le plus agréablement. Les habitans n'ignorent & ne negligent aucun des divertiſſemens, ni aucune des commoditez qui puiſſent leur rendre la vie agréable. Auſſi ſont-ils & plus fiers & plus ſuperbes que je ne le ſçaurois dire ; car pour peu qu'on ſoit à ſon aiſe, on y entretient caroſſes, chevaux & eſclaves. Les Equipages des caroſſes & des chevaux, les meubles, les

habits, la vaiſſelle, tout cela eſt d'une magnificence & d'un luxe extraordinaire; bien qu'en ces derniers tems, il ſemble que le commerce & les avantages qu'il donne ayent diminué conſiderablement.

Mais entrons un peu plus dans le détail, & faiſons mieux connoître au lecteur, combien cette Ville eſt conſiderable. On ſçait que le Viceroi de l'Amérique Septentrionale & toute ſa Cour y réſident, qu'elle eſt le Siege de l'Archevêque, qu'il y a une Univerſité, qu'on y bat monnoye, & que l'Inquiſition y eſt établie. Le Viceroi a des revenus & une Cour qui le rendent incomparablement plus conſiderable, que ne le ſont pluſieurs Princes en *Europe*. Il a une Autorité Royale, & il ſe fait un droit étendu ſur tout ce qui ſe négocie, & ſur toutes les denrées de cette belle partie du Nouveau Monde. Mais comme il ne peut exercer toute cette Juriſdiction par ſoi-même; il l'exerce par une infinité d'Officiers ſubordonnez les uns aux autres, grands pillars, qui tous enſemble entendent merveilleuſement leurs interêts, & qui ſçavent ſi bien *ferrer la mule*, que les plus grands profits ſont ordinairement pour ces gens-là, & les moin-

dres pour le Roi : car on lui donne le moins qu'on peut. Pour faire voir que je n'avance point ceci en l'air, il faut ſçavoir qu'il n'y a rien, ſurquoi les Vicerois ne prennent leur droit, comme le Roi. Ils prennent ſur l'or, ſur l'argent, ſur le cuivre, & enfin ſur toutes les mines quelles que ce ſoient; ſur les *Havacas*, ou tréſors & mines que l'on vient à découvrir ; ſur les héritages & les ſucceſſions ; ſur les Manufactures, ſur la Marine & ſur tout ce qui ſe vend journellement. Ils prennent ſur la ſortie & ſur l'entrée des marchandiſes, ſur celles qui ſont de contrebande, ſur les tributs qu'on fait payer aux Indiens, ſur les confiſcations & ſur les priſes. Que ces deniers entrent dans les coffres du Roi ou dans ceux du Viceroi, il faut toujours un nombre conſiderable de gens pour les lever. On ne doit donc pas être ſurpris que les Vicerois, qui donnent toutes ces charges, ſoient auſſi puiſſans que je viens de l'inſinuer. Mais comme ces Officiers ſubalternes veulent s'enrichir à leur tour, & quoiqu'il en coûte, la miſere des Indiens, ſuit néceſſairement de cette avidité, auſſi-bien que la haine de ces gens pour les Eſpagnols. Ainſi la Vice-Royauté de *Mexique* &

celle du *Pérou* ſont des poſtes admirables pour s'enrichir en peu de tems. Heureux les *Grands d'Eſpagne*, qui ont le bonheur d'y parvenir!

D'autre côté l'Archevêque ne fait pas une figure moins conſiderable. Ses revenus annuels montent à plus de cinquante mille pieces de huit, ſans parler des autres menus profits. Il a onze Evêques ſuffragans, un Doyen ou Vicaire de l'Archevêché, & beaucoup de gens, „qui peut-être occupent inutilement di„verſes Charges dans l'Egliſe.

L'Univerſité & l'Inquiſition y ſont établies pour l'inſtruction & pour le ſa„lut des peuples : celle-ci eſt extrême„ment ſévere & même religieuſe, à ce „qu'il ſemble. Mais je ne voudrois pas „me rendre garand de tous ſes actes ; & „pour les lumieres de l'Univerſité, je ne „ſuis pas aſſez habile pour en juger. Je „ſçai ſeulement qu'il n'y a rien de plus „ignorant en general qu'un Prêtre, Moi„ne, & Religieux Américain, excepté „pourtant les Jéſuites, qui ſont incompa„rablement plus éclairez, & qui gardent „auſſi avec beaucoup de circonſpection la „bienſéance que demande la Religion. Je „crois que la converſion de tant de miſé„rables, qui ſont hors de l'Egliſe, leur

eſt réſervée ; car ils prennent une peine incroyable à faire des converſions, & ils ont, à ce qu'ils diſent, le ſalut des Indiens ſi fort à cœur, qu'ils ſouffrent ſouvent des maux très-rudes parmi les Sauvages, pour tâcher de gagner leurs ames. Du moins je ſuis témoin des ſuites fâcheuſes qu'a eu leur zele, car j'en ai vû revenir de leurs Miſſions dans le plus pitoyable état du monde. Enfin, je les révére & les honore, & je leur rendrai ce témoignage qu'ils ſeroient au déſeſpoir, ſi la Religion ne s'intéreſſoit en tout ce qu'ils font.

Les ruës de *Mexico* ſont ſi larges, que pluſieurs caroſſes y peuvent paſſer de front ſans s'incommoder. On y voit quantité de beaux bâtimens, des cloîtres fort riches, & de très-belles Egliſes, dont la Cathédrale eſt la principale. Les revenus de cette Egliſe ſe montent à plus de trois cent mille piaſtres, ce qui ſert à entretenir une douzaine de Chanoines, cinq Prêtres, ſix Diacres, ſix Soûdiacres, un Sacriſtain, pluſieurs Aumôniers & deux ou trois Maîtres d'Ecole. Les Foires & les Marchez ſont remplis de choſes rares, de beaux Ouvrages en or, argent, & pierreries, de très-riches étofes, & enfin de tout ce qu'il y

a de plus estimé dans le Vieux & dans le Nouveau Monde : ce qui augmente beaucoup la vanité & le faste des Citoyens de *Mexico*, & donne lieu aux dépenses excessives qu'ils font.

Les femmes y sont belles, agréables & spirituelles ; mais les maris y sont en récompense d'un esprit mal fait, entêtez de leur mérite, vains, lâches & parlant sans cesse de leurs richesses, de leurs plaïsirs, & du nombre de leurs esclaves. A les entendre, ils sont tous Gentilshommes ; & ce qu'il y a de plaisant, plusieurs de ces Gentilshommes sont si pauvres, que n'ayant pas de quoi se nourrir, ils sont réduits à vivre de ce qu'ils gagnent à servir les autres. Ceux qui sont *Crioles*, c'est-à-dire, nez en *Amérique*, haïssent beaucoup les *Chapetons*, (comme on appelle les nouveaux venus d'Espagne,) qui de leur côté regardent avec mépris les *Crioles*, comme s'ils étoient d'un autre sang. Tous ces gens-là n'ont d'autre souci que celui de se divertir à prendre du chocolat, & à étaler leur magnificence : du reste, ils sont fort paresseux & fort fainéans, grands dormeurs & adonnez à toute sorte de luxure. Cependant ils sont fort religieux en apparence, pratiquant extérieure-

ment tout ce qui eſt ordonné par l'Egliſe, baiſant les Images, ſalüant les Saints; mais ſi crédules, qu'il n'y a point de ſot conte qu'ils ne prennent pour argent comptant. Il ne ſe paſſe guéres de jour, qu'ils ne parlent de quelque ſortilege, ou de quelque métamorphoſe de ſorcier en chat ou en quelqu'autre bête. Ce caractere d'eſprit eſt fort avantageux au Clergé qui en profite: car ces faux Chrétiens, pour trouver un tempérament entre la Religion & le Monde, enrichiſſent les Egliſes & les Convents, font bâtir des Chapelles & des Autels. Il ſuffit que l'Egliſe y profite, bien que le Clergé ſoit convaincu en ſa conſcience, que ce n'eſt pas ainſi qu'un pécheur expie ſes crimes & les déſordres de ſa vie. Les Mulatres & les Indiens naturels n'y ſont Chrétiens que de nom, & ſe moquent entr'eux de la Religion chrétienne. Ils ont tous pour principe de tromper les Eſpagnols & les autres Chrétiens en toutes les occaſions. Cependant les Indiens ſont extrêmement ſoûmis, & l'on remarque en eux un fond de mélancolie & de nonchalance, qui vient ſans doute de la dureté de leur eſclavage: d'ailleurs, ils ne manquent pas de génie. Ils ſont pénétrans & ſubtils. Je ſuis perſuadé que

cette ſtupidité qui paroît en eux vient de leur miſere & non de leur tempérament. Les Moines diſent que ce ſont des bêtes incapables de goûter le Chriſtianiſme, ce qui les fait maltraiter, & les attache à leur Idolâtrie.

A l'égard de l'air, il eſt quelquefois mal ſain à *Mexico*, à cauſe des vapeurs qui s'exhalent des eaux du lac. Il fait fort chaud pendant le jour, mais au matin & dans la nuit il fait aſſez de fraîcheur. Les pluyes y durent cinq ou ſix mois, depuis Septembre juſqu'au mois de Mars. La campagne produit trois moiſſons, & tout eſt ſi abondant, qu'on ne voit que fleurs & fruits toute l'année. On y a quantité de Bétail & de Volaille. Les Chevaux y ſont très-bons & valent bien ceux d'Eſpagne.

Pour le Peuple naturel du Pays, il eſt vêtu de coton de differentes couleurs; les hommes portent ordinairement une eſpece de pourpoint, que quelques-uns ornent de plumes & de figures d'oiſeaux, des culotes larges & un manteau qui croiſe ſous le bras, ou s'attache ſur la poitrine avec une agraffe d'or ou de pierreries, ſi l'on en a le moyen. Ils portent des ſandales au lieu de ſouliers, mais le petit peuple va pieds nuds. Ils ont les

cheveux longs & mal en ordre. Les femmes portent un corset de coton & sont couvertes depuis le milieu du corps jusqu'aux pieds ; elles se couvrent aussi la tête & le sein d'une espece de voile ou d'habillement fait comme un sac, surtout quand elles vont à l'Eglise & par les ruës : & cet habillement, qui ressemble à un manteau, s'appelle *Mante* ou *Mantille*. Les uns & les autres ont sur la tête une calotte enduite d'argile, pour se garantir de l'ardeur du Soleil, & se tenir la tête fraîche. Les Mestices & les Mulatres sont habillées autrement que les Espagnoles, & portent sur la tête & sur les épaules une espece de sac qui ressemble à une jupe. En general les femmes de *Mexique* sont vives, agréables & amoureuses. Elles sont brunes, & ont les yeux noirs. Leur vanité est extraordinaire.

Elles sont si ravies de voir des *Chapetons* dans les ruës de *Mexico*, que souvent elles les envoyent prier de les venir voir aux heures qu'elles sont assûrées d'être délivrées de leurs maris. Les Mexiquaines ont aussi la passion du jeu. Enfin, je ne pense pas qu'il y ait une Ville dans le monde, où le libertinage & la Religion soient mieux confondus

„ enſemble. On y entend ſi bien la diſſi-
„ mulation ſur ces deux articles, que tel
„ qui paroît un parfait dévôt, eſt un ſcé-
„ lerat accompli. La ſeule marque de Re-
„ ligion qu'ils puiſſent produire, conſiſte
„ en dons aux Egliſes & aux Convens, en
„ divers autres legs pieux, & au reſpect
„ qu'ils témoignent exterieurement aux
„ Eccléſiaſtiques, ainſi que je l'ai déja
„ dit.

Les Marchandiſes dont on trafique à *Mexico*, c'eſt l'or & l'argent, dont il y a quantité de Mines dans la *Nouvelle Eſpagne*, entr'autres celles de Pachuca *Pachmas*, qui ne ſont pas éloignées de la Ville de *Mexico*; des perles, du fer & autres métaux; du baume, de la Cochenille, du *Mechoachan*, de la ſarſepareille, du ſoufre, des cuirs, de l'Indigo, du Saſſafras, de la laine, du coton, du ſucre, de la ſoye, des plumes, de l'Ambre gris, du Cacao, des Vanilles, de la caſſe, quantité de fruits, diverſes pierreries, &c.



CHAPITRE IV.

Suite de la Deſcription de la *Nouvelle Eſpagne.*

LE Côté Occidental de l'Iſle de *Cuba* a une pointe, nommée la pointe de *ſaint Antoine*, où il y a bonne aiguade, & un lieu propre à radouber & calfeutrer les Vaiſſeaux. Approchant du Continent à *66.* lieuës de cette pointe, on vient à celle de *Jucatan*, qui s'avance en mer, comme une preſqu'Iſle. Voici, à ce qu'on dit, l'origine de ce nom. *Tectetan* en langue Indienne, ſignifie *je ne t'entends pas*, & c'eſt la réponſe qu'on donna aux Eſpagnols, lorſqu'ils aborderent au havre de *ſaint Antoine*, pour chercher de nouvelles terres : car ceux-ci ſe trouvant là firent ſigne aux habitans de leur dire le nom du Pays où ils ſe trouvoient ; à quoi les Indiens répondirent, *O tectetan*, ce qui veut dire, *Nous ne vous entendons pas.* Les Eſpagnoles prirent cela pour le nom de cette Côte, & depuis ils en ont fait par corruption *Jucatan*, bien que la pointe de cette Côte ſoit appellée *Eccampi* par les

Indiens. Cette pointe de *Jucatan* gît à 21. Degrés de hauteur. Elle est de grande étenduë, & plus elle avance en mer, plus elle est large. Sa moindre largeur est de 85. à 90. de nos lieuës. Elle est éloignée de *Xicalanco* à peu près d'autant. Il y a des Cartes étrangeres qui représentent mal à propos cette pointe de *Jucatan* plus étroite, mais il est sûr qu'elle a de l'Est à l'Ouest deux cent lieuës de longueur. Elle fut découverte en 1517. par *Hernandés de Cordoua*, mais seulement en partie. *Hernandés de Cordoua* étant parti de *san Jago* de *Cuba* pour chercher de nouvelles terres, ou pour prendre des travailleurs pour les Mines, & venant à l'Isle de *Guanaxos* ou *Caguanaxa* près du *Cap des Honduras*, y trouva un peuple benin, doux & simple, n'ayant point d'armes & paroissant ennemi de la guerre. Ces gens n'avoient d'autre occupation que la pêche. *Hernandés* poussa plus loin & arriva à une pointe inconnuë, où il trouva des chaudieres à sel, & de petites tours de pierre avec des degrés, des Chapelles couvertes de bois & de chaume, où il y avoit des Idoles de femmes. Les habitans de cette pointe étoient vêtus richement, & portoient des Mantelines très-fines de

coton blanc & de coton de couleur, des joyaux d'or & d'argent, & des pendans de pierreries. Les femmes y étoient couvertes depuis le milieu du corps jusqu'aux talons, ainsi que sur la tête & sur le sein, des mêmes étofes de coton. De là nos gens passerent à une autre pointe, qu'ils nommerent pointe de *Cotoche*; parce qu'y ayant rencontré quelques pêcheurs, qui de crainte se mirent à crier en fuyant du côté de la terre, *Cotoche*, *Cotoche*, c'est-à-dire, *à la maison*, *à la maison*; ils crurent que les pêcheurs leur disoient le nom du Pays. Depuis cela la pointe a retenu le nom de *Cotoche*. Nos gens y trouverent au bord de la mer une grande & belle Ville, où ils furent parfaitement bien reçûs des habitans. Ils y virent de beaux édifices, avec de hautes tours, des temples assés magnifiques, des ruës pavées, & beaucoup de commerce. Les maisons y étoient bâties de pierre & de chaux, mais simplement couvertes de chaume. Les chambres étoient hautes de 10. à 12. degrés.

Les Indiens de ces Pays-là servent leurs Idoles tant qu'ils peuvent; ils leur sacrifioient autrefois des victimes humaines. Tous ceux qui sont sous la domination Espagnole exercent encore leur

» Idolâtrie le plus ſecretement qu'ils le » puiſſent. Ils ont bien pour la plus gran- » de partie le nom de Chrêtiens & la répu- » tation de l'être ; mais auſſi-tôt que les » Eccléſiaſtiques qu'on leur envoye ſont » éloignés, ils ſe moquent du Baptême » & des inſtructions. La haine qu'ils ont pour nous, à cauſe des injuſtices & des cruautés qu'on a exercées contre eux, contribuë beaucoup à l'averſion qu'ils ont pour notre Religion. Cependant la crainte d'être châtiés & pris pour Eſclaves, les rend exacts à l'exterieur, & » ils affectent de jeûner, d'aller à la confeſſion, & de porter les *Annates* autant que le meilleur Chrêtien d'Eſpagne : » mais avec tout cela, juſqu'à préſent les » coups de bâton que les Moines leur don- » nent, ou leur font donner pour l'amour » de Dieu, ont été incomparablement plus » efficaces que les Sermons ni les Cathé- » chiſmes. Cependant ils ne manquent ni de bon ſens, ni de pénétration. On aſſûre que les Idolâtres de *Jucatan* & de *Cotoche* pratiquent la circonciſion, ſans qu'on puiſſe ſçavoir d'où peut venir cette coûtume. Ces Indiens m'ont toujours paru aſſés droits dans le Négoce. Ils ont quantité d'abeilles, de miel & de cire, dont ils ignoroient, dit-on, l'uſage avant

la venuë des Espagnols. Il ne semble pas que cette terre ait des mines d'or ou d'argent ; & quoique le Pays soit rude & pierreux, il ne laisse pas d'être fertile en maïz. On a fort détruit les habitans de ces cantons. Le Pays est presque desert. Il s'en est sauvé grand nombre dans les bois & dans les lieux non conquis, où ils se sont joints aux autres Indiens. Le reste vit dans l'esclavage & l'oppression.

La Province de *Guatimala*, est gouvernée par un Président, dont l'autorité égale celle des Vicerois. *Guatimala* est la principale Ville de la Province qui porte ce nom. Cette Ville fut autrefois (en 1541.) ruinée entierement par un ouragan des plus violens, où six-vingt mille Espagnols périrent. Le jour qui précéda ce malheur quelques Indiens s'en allerent à l'Evêque, qui s'appelloit *Francisco Maroquin*, & l'avertirent que l'on entendoit un horrible bruit sous la Montagne au pied de laquelle la Ville se trouvoit bâtie. L'Evêque se moqua d'eux, & les censura de ce qu'ils s'amusoient à des visions : mais sur les deux heures après minuit, le fatal ouragan commença, & il sortit de la Montagne comme un torrent d'eau, dont la violence enttaîna de gros quar-

tiers de pierres & de rochers, & ravagea tout ce qu'elle rencontra. Cette ravine d'eau fut accompagnée d'un tremblement de terre furieux, qui bouleversa la ville & la ruina de fond en comble. On entendit en même tems un bruit étrange dans l'air, & l'on vit en cette occasion plusieurs phénomenes extraordinaires. La nouvelle *Guatimala* a été rebâtie plus loin & dans une plaine; mais elle n'est pourtant pas à l'abri des tremblemens de terre ausquels tout ce Pays est fort sujet. Du reste l'air y est doux & temperé, & le Pays fertile en grains. On y a porté d'Espagne divers Arbres dont le rapport est médiocre, excepté celui des figuiers & des abricotiers, qui viennent assés bien. Il y a des Cacaotiers, des vanilles, & de l'*Indigo* en quantité, que l'on estime. Pour les ,, mœurs, le genie & la Religion, (j'entends leur mélange de Christianisme & ,, d'Idolâtrie,) c'est ici la même chose ,, sans distinction, que dans la Province ,, de *Mexique*, proprement dite à *Nicaragua*, & enfin dans toute la *Nouvelle* ,, *Espagne*.

Quoique la ville de *Guatimala* n'ait pas beaucoup d'apparence, elle ne laisse pourtant pas d'être fort considérable pour les

denrées & pour le trafic ; mais sa situation me paroît encore fort exposée aux tremblemens de terre, parce qu'elle est trop voisine des deux Montagnes qui ont causé la ruine de la vieille Ville : bien que, comme je l'ai dit, la nouvelle Guatimala, soit dans une plaine & à plus d'une lieuë de la vieille. L'air y est sain & agréable, & le climat assés tempéré, quoique généralement il soit comme celui de *Mexique*. Les Campagnes & les Montagnes sont remplies de bêtes à cornes, qui y multiplient beaucoup : ce qui paroît à la quantité de cuirs qui se trafiquent dans la Province de *Guatimala*. Le menu bétail n'y est pas tout à fait si abondant, mais toujours est-il certain qu'on peut vivre à très-bon marché dans cette Province.

Guatimala étend son commerce assez loin, & même jusqu'au *Perou* par *Realeio* qui en est à cinquante lieuës ; ce qui fait qu'il y a de riches Négocians en cette Ville. Les uns y sont venus avec du bien & l'ont augmenté, les autres y ont gagné tout ce qu'ils ont. Mais ordinairement ces Négocians le gagnent autant par les injustices qu'ils font souffrir aux Indiens, que par le trafic : car il n'y a sorte d'oppression où ils ne les tiennent, jusqu'à

leur ôter tout ce qui leur est nécessaire pour vivre, & cela sous mille prétextes; comme pour n'avoir pas fait leur tâche, pour être un peu plus gais qu'à l'ordinaire, (ce que les maîtres appellent être yvre,) pour avoir manqué de saluër quelque Espagnol. Il arriva de mon tems qu'un *Repartidor* fit châtier à grands coups de bâton sur le dos un de ces pauvres malheureux, qui s'étoit éloigné pour faire ses nécessitez, étant presſé d'un cours de ventre violent; parce qu'il l'avoit fait, à ce que disoit le *Repartidor*, à dessein de manquer de respect à Notre Seigneur, qu'un Prêtre qui passa un moment après, portoit à un agonisant. Outre cela, on manque de parole aux *Indiens* en toutes les affaires qu'on fait avec eux. Si on les prend à son service, on leur retranche le salaire impunément, & si par hazard ils se plaignent de celui qui les a trompé, & que le trompeur soit riche & puissant; ils doivent compter de payer tôt ou tard ces plaintes
„ bien cherement. On viole leurs femmes,
„ on les leur enleve brutalement, & l'on
„ vend ou garde pour esclave les créatures
„ que ces malheureuses mettent au monde.
„ Enfin, on va jusqu'à les tuer les uns &
„ les autres avec toute l'impunité possible;

ce n'eſt qu'il en coûte quelquefois au "
ieurtrier une ſomme d'argent, qui en- "
re dans la bourſe du Préſident de *Guati-* "
ala, ou dans celle d'un Confeſſeur, qui "
ratifie le criminel de quelques pardons "
e la part de Dieu; ſans que la Veuve ou "
es enfans de l'Indien en reçoivent autre "
lédommagement. Ces excès ne ſont pas
out-à-fait ſi grands aux environs de
Mexico; mais à quelques lieuës de là
ls vont plus loin que je ne le ſçaurois di-
re, & cela aliene entierement leur eſprit
le la Religion Chrétienne, dont ils di-
ſent entr'eux que c'eſt la *Religion du Diable.* Je ne m'étonne donc point que
les Naturels de ces Pays-là ſoient perfi-
des, & fourbes, comme nous l'expéri-
mentons, & comme pluſieurs Relations
l'aſsûrent; car il eſt conſtant que leurs
Maîtres en donnent l'exemple, par la
conduite qu'ils tiennent. Je ne ſuis pas
ſurpris auſſi qu'ils ſe portent ſi facile-
ment à trahir notre Nation, lorſqu'ils
tombent entre les mains des Avantu-
riers, comme j'ai eu occaſion de le voir
plus d'une fois étant avec ces derniers.

D'autre côté, ces mauvais traitemens
font qu'une infinité d'Indiens & de Ne-
gres ſe ſauvent dans les Montagnes & en
des lieux eſcarpez ou inacceſſibles, & s'y

tiennent aux aguets pour piller les marchandises & détrousser les passans, qui sont bienheureux, quand ils s'en tirent vie sauve. Il est peut-être à craindre qu'un jour ces gens-là ne s'emparent de ce Pays. Ils se rendoient déja redoutables au tems que j'étois à *Guatimala*.

Au reste pour faire voir que je n'ai point imposé au Lecteur, lorsque j'ay dit que les Ecclésiastiques sont souvent les causes du peu de fruit que fait la Religion chés les Idolâtres; je vais réciter un fait qui pensa causer beaucoup de désordre parmi les Indiens à *Coban* de *Verapaz*, lorsque j'y passai. De tems immémorial les Curés ont établi chés les Indiens la coûtume de porter un tableau à la Paroisse, en leur persuadant que ce tableau, qui représente un Saint de l'Eglise, les rendra heureux, & les protegera contre toutes sortes de malheurs; parce qu'au moment que le tableau est placé ou suspendu dans l'Eglise, l'Esprit du Saint y vient habiter, & ne quitte point sa demeure, tant que celui qui a donné le tableau se gouverne bien. Jusques-là il n'y a pas à redire encore. Suivant les regles du Christianisme des Indes, c'est une fraude pieuse. Mais le but du Curé est d'excroquer de l'argent



ux Indiens ; de sorte que pour faire " escendre l'Ame du Saint dans le ta- " leau, il se fait payer grassement, sans " arler des bonnes offrandes qu'il s'assûre " nnuellement, pour y maintenir cette " me en faveur de celui qui a placé le ta- " leau & en faveur de sa famille. Il arri- " a qu'un de ces Indiens ayant gratifié lar- ement son Curé pour faire mettre un ableau de saint Dominique à certain eu de l'Eglise, un autre Indien jaloux e cela & d'ailleurs son ennemi, paya u double pour y faire mettre le sien, ui représentoit saint Ignace. Soit que e dernier Saint fut effectivement mieux ans l'esprit du Curé, ou que la secon- e offrande plus grande que la premiere ui eût donné dans la vûë ; saint Domi- ique fut obligé de ceder le pas à saint gnace & d'aller se loger ailleurs com- ne il put, sans aucun égard pour son nérite & pour son pouvoir : mais les Indiens prirent parti pour & contre, & la querelle s'échauffa si bien qu'ils vin- rent aux coups. Il y en eût plusieurs de blessés à mort. Les deux Saints ne paru- rent pas ; & se tinrent fort en repos pen- dant la bataille.

C'est par cette méthode que les Cu- rés & les Convens s'enrichissent extrê-

mement ; car pour ne parler que de certains profits qu'ils font, ils tirent par an de ces tableaux une centaine d'écus plus ou moins, ſelon la quantité qu'il y en a dans une Egliſe ; outre les Poules, Chapons, Coqs d'Indes & autres Volailles qu'on leur donne, & generalement preſque tout ce qu'il faut pour ſe bien nourrir : de ſorte qu'ils n'ont que la peine d'amaſſer. De plus on leur fait en fruits, Chocolat & autres délicateſſes, des préſens ſi conſidérables, que ſouvent ils ſont obligés de les revendre, de même que les Cierges dont il y a une prodigieuſe abondance dans tous les Convens des Indes & chés tous „ les Prêtres. Autres choſes, dont les Mai„ ſons Religieuſes font un grand trafic ; ce „ ſont les Bulles que le Pape envoye de „ *Rome* aux Indes, ſur leſquelles on fait „ un profit extraordinaire, n'y ayant fils „ de bonne maiſon un peu ſcrupuleux en „ ſa conſcience, qui ne s'en muniſſe, pour „ deux Réales la piece ; quoiqu'il y en ait „ de beaucoup plus cheres. Les Eſpagnols obligent auſſi leurs gens, ſoit Eſclaves Negres ou autres d'en acheter, & s'ils n'ont pas le moyen de les payer, on les fait travailler un peu plus long-tems, juſqu'à ce que la ſomme que coûtent ces

Bulles ſoit payée. Les offrandes, qui ſe font aux bonnes Fêtes & la Proceſſion des Tableaux dont j'ai parlé, qu'on ne manque pas de porter en cérémonie dans les Villes & Villages aux grandes Fêtes produiſent auſſi beaucoup de largeſſes.

Avant que d'aller plus loin, je dirai un mot de *Realeio*, où ceux de *Guatimal a*, trafiquent beaucoup. C'eſt un Port ſur la Mer du *Sud* à trois lieuës du *Volcanveio*, qui eſt une Montagne de feu, que l'on voit de vingt lieuës en Mer. La Ville renferme environ ſix à ſept cent Familles; il y a trois Egliſes & un Hôpital: mais c'eſt un lieu fort mal ſain. Il y a aux environs pluſieurs rafineries & moulins à ſucre, beaucoup d'Abeilles, de poix, de goudron, &c. *Pueblo Veio* eſt à trois ou quatre lieuës de *Realeio*. Tout le plat Pays eſt entre les mains des Indiens, qui ſont Fermiers ou Tributaires de nos Eſpagnols: & ceux-ci leur envoyent des „ *Padres* qui les inſtruiſent, & qui ſe font „ payer graſſement de leur fonction, pre- „ nant eux-mêmes ce qui les accommode „ à l'honneur de la Religion, dont ils ſe „ diſent les très-humbles ſerviteurs. „

Il y a un grand Pays nommé *Fonduras* qui joint à la Province de *Guatimala*, & qui étoit extrêmement peuplé avant la

venuë de nos gens, à ce qu'on aſsûre: mais à préſent le peuple y eſt ſi fort détruit, qu'on ne trouveroit pas à armer parmi les Indiens quatre cent bons hommes. On en a fait périr beaucoup au travail des mines & dans l'eſclavage. Il s'en eſt auſſi ſauvé quantité dans les bois & dans les rochers. Les Eſpagnols ont conſtruit cinq Villes dans cette Province. La principale eſt *Truxillo*, qui eſt Evêché. *Truxillo* eſt ſituée ſur une colline près de la Mer, du côté du Nord. Pour les autres Villes, elles ſont chétives & abandonnées, à cauſe qu'il ne ſe trouve plus tant d'or en ce quartier-là.

Je vais retourner à la pointe de *Jucatan.* Il y a vis-à-vis de cette pointe une Iſle que l'on nomme *Coſmella*, à ſoixante-dix lieuës du *havre de ſaint Antoine*, (qui eſt la derniere pointe de *Cuba*,) & à cinq ou ſix de celle de *Jucatan.* Cette Iſle eſt d'un aſſez grand circuit; le ſol y eſt fertile & le terrain plat. On ne dit pas qu'il y aït de l'or, mais elle abonde en fruits, en légumes & herbes potageres, en bétail, en volaille, en miel & en cire. Les Indiens ſont du même naturel que ceux de la pointe de *Jucatan.* Les Eſpagnols y ont planté diverſes Croix ſur les hauteurs, de même qu'ail-

leurs dans les *Indes*, pour marque de leur prise de possession à l'honneur de la sainte Croix du Sauveur. C'est ce qui l'a fait nommer *santa-Cruz*.

Il y a cent lieuës de la pointe de *Jucatan* à *Rio grande*, & l'on laisse entre deux *Punta de las Mugeres* & la *Baye de l'Ascension*.

Rio grande, est à seize ou dix-sept dégrez de hauteur. Il y a cent cinq lieuës de là *au Cap de Camaron*. De *Rio grande* au *Port de Hiqueras*, il y en a trente.

Du *Port ou havre de Higueras* à *Puertodi Cavallos* il y en a trente autres. C'est ici la deuxiéme colonie des Espagnols. *San Pedro* est à une journée de là en une plaine prés des Montagnes. C'est la troisiéme Colonie. *Rio d'Ullua*, qu'un lac partage, n'est pas loin de là. On voit au milieu de ce lac quelques éminences de terres semblables à des Islets.

De *Puerto de Cavallos* à celui qui porte le nom de *triumpho de la Cruz*, il y a vingt-cinq à trente lieuës. *Guomoreta*, *saint Jâques* & *Truxillo* gisent entre deux.

De *Triumpho de la Cruz* au *Cap de Honduras* il y a trente-deux lieuës & de là à celui de *Camaron* un peu plus de ving.

De là à celui de *Gratias à Dios*, qui est à quatorze dégrez de hauteur, on compte soixante & neuf lieuës. C'est la quatriéme Colonie. *Carthago* est entre deux.

Carthago, Evêché, peut contenir entre quatre & cinq cent familles, dont il y en a de fort riches. Cette Ville trafique avec *Panama*, *Portobelo*, & *Carthagene*.

De *Gratias à Dios* à *Desaguadera*, qui sort du lac de *Nicaragua*, il y a soixante-dix lieuës. Nous laisserons cette Côte, pour passer à la Province de *Nicaragua*.

CHAPITRE V.

Suite de la Description de la *Nouvelle Espagne*. De la Province de *Nicaragua*.

VENANT de *Fondura* & passant par les Mines de *Chalatecca* on va à la Province de *Nicaragua*, qui s'étend jusqu'à la Mer du *Sud*. C'est un Pays beau & fertile ; mais les chaleurs y sont si grandes, qu'on ne peut y voyager de jour en Esté. Les pluyes y durent six

mois, & commencent ordinairement en May. Le reste de l'année se passe en beau tems & en une sécheresse continuelle. Il y a abondance de cire, de miel, d'arbres fruitiers, & de baume, &c. On y voit peu de gros bétail, mais en récompense beaucoup de Cochons, dont les premiers ont été amenez d'Espagne, & y ont foisonné extrêmement. Les Villages des Indiens sont assez propres. Leurs maisons sont faites de jonc & couvertes de chaume. Pour les métaux, il ne s'y en trouve pas, que je sçache, bien que nos gens y ayent vû de l'or, quand ils y vinrent, à ce qu'on assure. Il y a beaucoup de perroquets & d'autres oiseaux, qui font un grand dégat aux semailles, & qui en feroient bien davantage, sans la prévoyance des habitans, qui les chassent avec des épouvantails faits de cannes & de roseaux, ou les détruisent avec la fronde & le fusil.

On appelle avec raison cette Province de *Nicaragua*, le *Paradis de Mahomet*, à cause de l'abondance & de la tranquillité qui y regnent également. Aussi les habitans y sont-ils voluptueux & fort vains. Du reste, leurs mœurs & leurs manieres se rapportent entierement à ce que nous avons dit des Méxicains. Quoi-

que la cire y ſoit abondante, on s'y ſert ordinairement de torches de pin au lieu de chandelles. Les Indiens de *Nicaragua* parlent quatre langages differens, dont le principal eſt le *Mèxicain*, qui s'étend dans une bonne partie des deux *Ameriques*. Par le moyen de cette langue on peut ſe faire entendre à plus de quinze cent lieuës à la ronde. Les danſes de ces Indiens ſont aſſez ſingulieres. Ils danſent en troupes de trois ou quatre mille, & reçoivent tous ceux qui viennent ſe joindre à la bande. Ils nettoyent fort proprement le terrain ſur lequel on doit danſer; après cela il y en a un d'entr'eux qui s'avance pour mener le branle. Ils ſe tournent de pluſieurs manieres en danſant, & ſe prennent tantôt par derriere, tantôt par devant, ſe ſéparent enſuite & tournent ſeuls, pendant qu'il y en a d'autres qui chantent quelques chanſons, ou joüent d'une eſpece de tambour, au ſon duquel celui qui mene le branle répond, & après lui tous les autres, tenant entre les mains des calebaſſes pleines de petites pierres, qu'ils ſecoüent en danſant. Après avoir fait quelque tems cette figure, ils ſe croiſent, & tournent les uns derriere les autres en faiſant mille poſtures & mille grimaces.

Les uns levent le pied & se prennent au talon en sautant d'une maniere très-agile. Les autres levant les bras. Il y en a qui font les sourds, d'autres les aveugles. Ils rient, ils crient, & font en un mot toute sorte de singeries. Ils solemnisent ces danses le plus promptement qu'ils le peuvent, ornez de plumes & de pennaches, ayant des tours de coquilles aux bras & aux jambes. Après cela ils se régalent & passent la journée à boire ensemble.

Il part fréquemment des Vaisseaux de *Nicaragua*, qui vont à la Mer du *Sud*. *Realejo* est le lieu du rendés-vous. Ce Port à deux passes, dont celle du vent est fort étroite. Il y a outre cela deux mornes ou hauteurs qui en font les deux pointes. Les Navires y moüillent souvent pour faire du bois & pour la commodité du havre. La ville de *Léon* est à une journée de là à l'Est. C'est le siege d'un Evêque, qui se tient plus à *Grenade* qu'en sa Ville Episcopale. Cette Ville a été bâtie sur le bord du lac de *Nicaragua*, par *Francisco Fernandez*, de même que *Grenade* & quelques autres Villes situées sur ce lac, à cinquante petites lieuës de la susdite, presqu'au bout du lac & du côté qu'il dégorge en la Mer du *Sud*.

La Ville de *Léon* est bâtie fort proprement. Mais les Maisons y sont basses, à cause des tremblemens de terre. Elles ont toutes des jardins & de beaux vergers. Cette Ville, qui renferme autour de douze cens maisons, trafique sur les deux Mers du Nord & du Sud : mais en general les habitans y passent la vie dans la mollesse & l'oisiveté, plus contens de joüir des plaisirs & des commoditez de la vie, que des richesses & du commerce. La beauté du climat & l'abondance dont on y joüit contribuent beaucoup à cette mollesse. Ils s'occupent à dormir, plus qu'à autre chose, à goûter les plaisirs de la campagne, à élever des oiseaux, &c. Cette Ville n'est pas fort éloignée d'une Montagne de feu qui a souvent causé de grands dommages aux environs : mais comme elle brûle présentement beaucoup moins qu'autrefois, les habitans n'en craignent presque plus rien. Plusieurs Espagnols ont été d'opinion qu'il y avoit de l'or, & quelques-uns y ont fait de grandes recherches sans aucun fruit.

De *Léon* à *Grenade* le chemin est si égal & si beau, avec une telle abondance de toutes choses, que je n'ai jamais rien vû de plus agréable. *Grenade* est

une Ville beaucoup mieux bâtie encore que *Léon*, il y a des Négocians fort riches & qui trafiquent à *Carthagene*, à *Guatimala*, à *Comayaga*, & ailleurs : mais les habitans y ſont vains, comme ceux de *Léon*. Les Egliſes ſont magnifiques & les Convents riches à l'excès. Auſſi n'y a-til point de lieu où les Indiens ſoient plus maltraitez.

Le meilleur negoce de *Grenade* ſe fait au départ des frégates qui partent du lac pour *Carthagene* : car en ce tems-là on voiture à *Grenade* quantité de marchandiſes de grand prix, & l'on y voit arriver de tous côtez des troupes de mulets chargez d'Indigo, de cochenille, de ſucre, de cuirs, d'argent, &c. L'argent des revenus du Roi ſe tranſporte ſouvent par cette même voye du lac.

Il ſe trouve de fort grands poiſſons au lac de *Nicaragua*, entr'autres le *Manati*, ou *Lamentin*. Il a deux allerons tout joignant la tête, & eſt de la forme d'un loutre. Ce poiſſon à trente-cinq pieds de longueur & douze au moins d'épaiſſeur. De la tête & de la queuë il reſſemble au bœuf. Il a les yeux petits, la peau dure, veluë & de couleur bleuë, & deux pattes courtes ſous le ventre. Les femelles de ces ani-

maux font leurs petits comme les Vaches & les élevent de même, ayant des mammelles pour leur donner à teter. Cet animal eſt amphibie. Les Indiens racontent qu'un de leurs Rois ayant pris une *Manate* la nourrit pendant plus de vingt-ſix ans en un étang nommé *Guainaba* près de ſon Palais, & l'aprivoiſa ſi bien avec des morceaux de gâteau & de viande qu'il lui donnoit, qu'avec le tems elle venoit manger à la main. A l'heure du jour que les Domeſtiques du Roi avoient accoûtumé de lui donner de la nourriture, elle ne manquoit pas de mettre la tête hors de l'eau, & dès qu'on l'appelloit *Mario Marto*, mot qui en Langue Indienne ſignifie *brave* ou *genereux*, elle nageoit vers eux & ſortoit de l'eau, pour aller prendre le manger de leurs mains. Si l'on oublioit de lui donner à manger, elle venoit elle-même le chercher près du Palais, & y joüoit avec les enfans, en prenoit ſouvent cinq ou ſix ſur ſon dos & les promenoit ſur le lac.

Le *lac de Nicaragua*, n'eſt guéres éloigné de la Mer du *Sud*, & communique à celle du Nord par *Rio Deſaguaderos* qui a plus de . . . lieuës de cours depuis le lac à la Mer. La deſcente des frégates par le *Deſaguaderos* eſt quelquefois

longue & ennuyeuse pour ceux qui prennent cette voye : à cause qu'il faut souvent charger & décharger les Vaisseaux pour les alleguer, quand on passe entre les rochers. Il se tient quantité de Crocodiles autour du lac & de la riviere. Ces Animaux sont fort dangereux si l'on n'y prend garde. Ils font leurs œufs sur terre, dans le sable & de la grosseur des œufs d'Oye. Ils sont si durs, qu'un coup de pierre ne sçauroit les rompre. On mange quelquefois de ces Crocodiles, mais c'est faute de meilleure nourriture, quoique la chair de ces Animaux soit assez du goût des Indiens.

Quand on a passé la Province de *Nicaragua*, on vient à un Pays rude & fâcheux, à cause des Bois & des Montagnes, où les Chevaux & les Mulets ne passent qu'avec beaucoup de peine. On trouve aux environs de ce Pays-là en Mer & sur le rivage de fort grandes tortuës, qui font aussi leurs œufs dans le sable, comme les Crocodiles. Tous ces Animaux ne couvent pas ; ils se contentent de laisser leurs œufs dans le sable, où la force du Soleil les fait éclore en peu de tems. La chair des Tortuës est fort saine & de bon goût étant fraîche. J'en parle par expérience, en ayant mangé avec

les Avanturiers, qui en font leur meilleur ragoût.

Du Cap de *Gratias à Dios à Rio Desaguaderos* il y a soixante-dix lieuës, ainsi qu'on l'a dit. Du *Desaguadero* à *Corobaro* il y en a quarante.

De *Corobaro* à la vieille Ville de *Nombre de Dios* il y en a ..... *Veragua* & *Rio Sivero* ou *Suvere* gisent entre deux. Par les distances que je viens de donner, & par celles que j'ai donné au Chapitre précédent, il paroît qu'il y a cinq cent lieuës de la pointe de *Jucatan* à *Nombre de Dios*.

Les Indiens qui demeurent entre *Nicoia*, & *Carthago*, aux environs de *Rio Sivero* & près de *Veragua*, ne diffèrent en rien de ceux dont j'ai parlé, excepté qu'ils sont plus rudes & plus incivils. Ceux des Montagnes entre *Nicoia* & *Carthago*, sont fort barbares & haïssent à mort les Espagnols qui les appellent *Indiens guerriers*, parce qu'on n'a pû venir à bout de les dompter. Il se trouve dans les Montagnes de ce Pays-là des Tigres, des Singes & autres bêtes sauvages. On y en voit une que ces Indiens nomment *Coscui*, qui ressemble à un pourceau noir. Cette bête est garnie de poils; elle a la peau dure & les

yeux petits, les oreilles larges comme celles d'un Eléphant, l'ongle divisé, le museau dure & une voix si forte, qu'elle étourdit. On assure que la chair de cet Animal est de bon goût & bonne à manger.

Il y en a une autre qui a sous le ventre un sac où elle cache ses petits, lorsqu'elle est obligée de fuir. Elle ressemble au Renard, & a les pieds comme ceux d'un singe, ou plûtôt comme les mains d'un homme, & les oreilles comme celles d'une souris.

On voit encore en ces quartiers-là un Animal à quatre pieds qu'on nomme Iguanna. Cet Animal ressemble au lézard. Il a une houpe sous le menton, comme un petit toupet de barbe, sur la tête une crête comme les coqs, & sur le dos des pointes aiguës. Sa queuë est longue, fort aiguë, un peu retroussée. Cet Animal est mis entre les Reptiles non nuisibles. Sa femelle pond quarante ou cinquante œufs à la fois de la grosseur d'une noix. Le jaune & le blanc y sont séparés comme aux œufs de poule, & ces œufs sont aussi bons à manger & même de meilleur goût que leur chair. Il ne faut cuir ces œufs d'*Iguanna*, ni au beurre ni à l'huile, mais seulement à

l'eau. L'*Iguanna* eſt du nombre des Amphibies, car il vit ſur terre & dans l'eau. Il grimpe ſur les arbres, & comme ſa figure n'eſt pas agréable à voir, ceux à qui il eſt inconnu en ont horreur. Cet Animal peut bien vivre dix à douze jours ſans manger. Sa chair eſt de très-bon goût, mais elle eſt fort contraire à ceux qui ont eû, ou qui ont encore la verole; car s'ils en mangent, elle la fait ſortir, & renouvelle leurs douleurs. De „ ſorte qu'il y a peu d'Eccléſiaſtiques & „ de Séculiers qui oſent en manger parmi „ nos gens.

Les Eſpagnols ont commencé à bâtir, vers le milieu de ce Siecle, *Sainte Marie*, ſur la Riviere de ce Nom, & cette Ville ſe rendoit conſidérable dans le tems que j'étois encore au *Mexique*.



CHAPITRE VI.

De l'ancienne Ville de Nombre de Dios, *abandonnée aujourd'hui, & qui n'a de son ancienne magnificence que le nom. Des deux* Panama, *de* Porto-Belo, *de* Darien, *&c.*

IL y a déja du tems que l'on a abandonné cette Ville de *Nombre de Dios*, à cause de sa mauvaise situation, pour s'aller établir à *Porto-Belo*, où le havre est beaucoup meilleur & de plus facile défense que n'étoit celui de *Nombre de Dios*. Voici pourtant ce que j'ai à dire de *Nombre de Dios*, pour la satisfaction des Lecteurs, qui peut-être ne seront pas fâchés de connoître cette Ville, & je les avertirai en même tems, que ce que j'en dis ici se doit présentement presque tout appliquer à *Porto-Belo*.

Nombre de Dios a été une place fort marchande du côté du *Nord*. Après une mauvaise rencontre, *Diego de Niquesa* Espagnol, s'étant retiré en un havre de ce quartier-là avec le reste de ses gens, y dit ces propres paroles, *in nombre de*

Dios, c'eſt-à-dire, *au Nom de Dieu*; & ſe mit enſuite à bâtir quelques petites maiſons en ce même lieu, prétendant y commencer une Ville. Après lui d'autres continuerent ſon projet, & le nom de *Nombre de Dios* reſta à la Ville. Cette Ville s'étendoit Eſt & Oueſt en ſa longueur, ſuivant le rivage de la mer, au milieu d'un fort grand bois en un lieu mal ſain, ſurtout en hyver, à cauſe de la grande chaleur & de l'humidité de la terre, qui y cauſoient des exhalaiſons peſtilentielles, ſans parler d'un Marais près de la Ville du côté de l'Oueſt; ce qui faiſoit que les habitans n'y étoient pas de longue vie. Les Maiſons y étoient toutes bâties à la maniere d'*Eſpagne*, de même que celles de *Panama* & des autres villes des Indes Occidentales. La plûpart des Marchands de *Nombre de Dios* avoient auſſi maiſon au vieux *Panama*, qui dans la ſuite a été auſſi abandonné, après que les Anglois l'eurent pillé & brûlé, ainſi que je vais le dire. Les Marchandiſes du *Perou* étoient apportées à *Panama*, & celles d'Eſpagne & des Mers du Nord à *Nombre de* Dios. Ces Marchands & ces Négocians y faiſoient leur réſidence tous enſemble, juſqu'à ce qu'ils euſſent bien

rempli leur bourse ; & alors ils se retiroient ailleurs au *Mèxique*, dans le *Pérou*, & la plûpart du tems en *Espagne*.

Le havre de *Nombre de Dios* étoit à l'extremité Septentrionale, & pouvoit contenir plusieurs Vaisseaux. On y apportoit d'*Espagne* quantité de fruit & de légumes, parce que ces choses venoient rarement à bien. On y portoit de même toutes sortes de denrées de *saint-Domingue*, de *Cuba* & de la Province de *Nicaragua*, comme du maïz, du froment, du pain de *Caßave*, de la chair de porc &c. D'Europe on y portoit encore de la moruë & autres semblables choses ; de *Panama* on y amenoit des vaches, on y portoit de la chair fraîche, des fruits des Indes. Et à l'égard des autres Marchandises, les navires Espagnols y venoient décharger annuellement des vins, de la farine, des olives, de l'huile, des figues, des raisins, des étofes de soye & de laine ; enfin toutes sortes de Marchandises de debit aux Indes.

Toutes ces Marchandises, denrées, &c. étoient voiturées ensuite & le sont encore aujourd'hui, par des Bateaux plats sur *Rio Chiagro*, jusqu'à un lieu nommé Venta de *Cruze*, à quatorze ou quinze lieuës de *Panama*. On les délivroit

là entre les mains d'un Facteur Espagnol qui les marquoit & les gardoit jusqu'à ce quelles fussent envoyées par terre au vieux *Panama*, à l'autre côté de l'*Isthme*; d'où on les portoit ensuite par mer dans tout le *Perou*, dans la Province de *las Carcas*, au *Chili*, &c. de même que celles de ces Païs-ci étoient portées, en contr'échange dans toutes les parties Septentrionales.

L'or & l'argent que l'on apporte de la Mer du *Sud* se voiture generalement par terre : mais les Marchands Espagnols en font passer beaucoup dans des balles de Marchandise, pour frauder les Droits. Tous ces Marchandises sont embarquées trente jours après l'arrivée de l'*Armada* ou Flote Espagnole, qui part ensuite de *Porto-Belo*, pour faire voile du côté de *Carthagene*, où elle charge l'argent du *Mexique* & se joint à la Patache qui vient prendre pour le Roi d'*Espagne* les taxes & l'argent des Gabelles. Ces Vaisseaux fillent ensuite de *Carthagene* à la *Havana* dans l'isle de *Cuba*, & s'y joignent au reste de la flote, qui charge les effets des négocians de *Mexique* à la *Vera-Cruz*; & tous ces Vaisseaux font ensuite voile de conserve pour l'*Espagne*, en débouquant dans la Mer du *Nord* par la Mer de la *Floride*.

Le vieux *Panama* eſt une des premie-
es Colonies des Eſpagnols dans le Con-
nent, à cauſe de la communication des
eux Mers. cet endroit ſe peupla bien-
ôt, & ſeroit encore trés-floriſſant, ſi le
irate Morgan ne l'eût détruit en 1670.
l y avoit un Gouverneur Eſpagnol qui
enoit un rang conſidérable aprés le Vi-
eroi de *Mexique*. *Panama* étoit alors
out ouvert, ſans murailles ni fortereſſes.
Deux méchantes redoutes lui ſervoient
le défenſe, l'une au bord de la Mer,
'autre ſur le chemin de *Cruz*, garnie
chacune de ſix petites pieces de canon.
Cette Ville avoit ſept à huit mille mai-
ſons la plûpart de bois & de roſeaux.
Les ruës en étoient aſſés belles, larges &
régulieres. Les gros Marchands occu-
poient les plus belles Maiſons de la Vil-
le, & rien ne manquoit à la magnificen-
ce de ces Meſſieurs. On y voyoit huit
Convens, une belle Egliſe Cathédrale
& un Hôpital déſervi par les Religieu-
ſes. L'Evêque étoit comme il eſt encore
ſuffragant de l'Archevêque de *Lima* &
Primat de *Terra Fierma*. Les Campagnes
y étoient aſſés bien cultivées. De beaux
jardins & des fermes ornoient les en-
virons de la Ville. Tout cela fut réduit
en cendres par Morgan.

Les Espagnols dénichés de là s'allèrent établir à quatre lieuës plus loin, & bâtirent le nouveau *Panama*, qui donne son nom à une Baye considerable, où se jettent des Rivieres, autrefois & peut-être encore, fertiles en or. Cette Ville est revêtuë d'une haute muraille de pierre. On y voit de belle Eglises & de riches Convens. La Maison du Président & en général tous les Bâtimens publics y sont magnifiques. Il y a huit Eglise Paroissiales, & trente Chapelles. Du côté des fortifications il y auroit bien des choses à dire. On y a planté quelques pieces de canon sur les murailles & fait des redoutes vers la mer.

Voici les Officiers Royaux de l'Audience de *Panama* Le Gouverneur, un Capitaine Général, le Président, quatre Conseillers, un Prevôt & le Procureur Général. Un Auditeur des Comptes. Un Trésorier Général & un Commissaire, aussi Général.

Les revenus de l'Evêque, dont le Siége est le premier de *Terra-Fierma*, ne sont pas aussi considérables qu'en plusieurs autres lieux des *Indes*.

Il n'y a ni Bois ni Marais près de *Panama*, & l'on n'y est pas exposé aux broüillards. Les humidités commencent à la fin de Mai & durent jusqu'en No-

embre. Les Vents de Mer y regnent lors du S. O. pendant six mois, mais ans les six autres mois ils souflent de Est & du N. E. les pluyes ne sont pas out-à-fait si violentes à *Panama* que ans les deux côtés de la Baye.

Comme tout le commerce du *Chili* & u *Pérou* vient aboutir à *Panama*, les Magasins de cette Ville y sont toujours leins, & la Mer n'y est jamais sans vaisseaux. J'aurai occasion de parler encore e *Panama* dans la seconde Partie de ette Relation.

Je viens presentement à *Porto-Belo*, qui a pris la place *de Nombres de Dios.* Presque tout ce qui a été dit sur le Négoce de cette derniere place ruinée se peut appliquer à *Porto-Belo*, ainsi que je l'ai déja remarqué. Le havre de *Porto-Belo* est grand & commode, de bon moüillage & de bon abri. Il est défendu par deux Forts, outre celui de *saint Michel*, qui est plus avant dans le Port. C'est-là que les galions vont prendre les trésors du *Pérou*, qui sont apportés par terre de *Panama*. La Ville est au fond du havre en forme de Croissant, & c'est sur le milieu du Croissant qu'est le petit Fort susdit environné de maison du côté de la place. Cette place est sous la gar-

de d'un Commandant qui a ſous lui 1
ou 20 goujats, qui n'ont rien de guerrie
que l'épée & la mouſtache. Le plu
grand des trois Forts eſt à l'Oueſt ſur un
éminence & à deux cent pas du rivage
Celui-ci eſt commandé par une hauteur
ce qui fut cauſe de ſa priſe par les An-
glois. La Ville a deux grandes ruës croi-
ſées par pluſieurs autres, avec une pe-
tite place d'armes au milieu. Les Egliſe
& les Maiſons ſont aſſez belles. Pou
l'air, il n'eſt pas meilleur ici qu'à *Nom-
bre de Dios*, à cauſe de ſon terrain ba
& marécageux à l'Eſt. Mais la malignit
de l'air ſe fait ſurtout ſentir au tems de
l'arrivée des gallions, à tous ces Mar-
chands, Soldats, Matelots & autre
nouveaux venus, qui ſe laiſſent aller à
manger & boire ſans regle & ſans aucun
régime; ce qui ne manque pas de leur
cauſer de terribles maux, & particulie-
rement des fievres ardentes & des diar-
rhées, qui enlevent quantité de monde.
Ce n'eſt pas ſeulement le fruit, & l'air
marécageux de *Pertobelo*, qui fait tant
de mal aux étrangers : il faut auſſi qu'ils
ſe précautionnent contre les mauvaiſes
qualitez des eaux, qui ſont fort mal
ſaines à boire. Il faut encore qu'ils pren-
nent garde à ne pas avoir les pieds hu-

ides, ou moüillez en tems de pluye:
ar cette humidité jointe aux grandes
haleurs de ce mauvais air leur causeroit
es fievres mortelles. Je parle de ceci
ar expérience & comme ayant séjourné
Porto-Belo avec nos Flottes. Je suis
ersuadé que ce qui contribuë le plus aux
ndispositions des hommes qui changent
le climat, c'est de ne pas vouloir s'as-
ujettir aux coûtumes & au régime des
Pays où ils sont nouveaux venus, & de
'opiniâtrer à y suivre leurs fantaisies &
eurs passions. C'est ainsi que les Espa-
gnols venus d'Espagne ne veulent ordi-
nairement rien changer à leur maniere
de vivre étant aux Indes : d'où il ré-
sulte qu'ils y trouvent fort souvent leur
tombeau, ou du moins beaucoup d'infir-
mitez.

Le *Tabardillo*, regne aussi beaucoup
à *Porto-Belo*, & à *Darien*; & generale-
ment on y est souvent exposé dans toute
la *Nouvelle Espagne*. C'est une fievre
contagieuse & très-violente, qui con-
sume les entrailles, & fait mourir dès
le troisiéme jour. Il s'exhale du corps
des malades une puanteur insupportable
causée par la pourriture des entrailles, &
de l'estomac.

Porto-Belo étant extrêmement fré-

quenté par les Marchands au tems de l'arrivée des Galions; les denrées y sont alors d'un prix extraordinaire, & les logemens si chers pendant les vingt ou vingt-cinq jours qu'on charge & décharge les marchandises, que les Bourgeois qui loüent des appartemens font autant ou plus de profit que ceux qui viennent négocier.

La largeur de la terre entre *Nombre de Dios*, ou *Porto-Belo*, & *Panama*, est de 16 à 17 lieuës d'une mer à l'autre.

D'ici aux écueils que l'on appelle *Farallones de Darien* à huit dégrez de hauteur, il y a soixante-dix lieuës. *Darien* n'est pas située en un endroit plus sain & moins exposé aux chaleurs que *Porto-Belo*, & c'est ce qui est cause que tous les habitans de ce lieu y sont de fort mauvaise couleur & jaunes comme s'ils avoient la jaunisse. Je ne sçai pourtant si cela vient uniquement de la situation & du climat. Il y a plusieurs autres places situées à pareille hauteur, mais à la verité dans des lieux où il y a des sources & des fontaines d'eau vive & claire, où les habitans se portent fort bien & ont assez bonne couleur. *Darien* est sur la Riviere de ce nom & est environnée de hautes Montagnes; de sorte

que

que le Soleil du Midi y frappe directement, & que la réverbération de la chaleur de cet aſtre s'y fait ſentir des deux côtez, devant & derriere : ce qui contribuë aux ardeurs inſupportables & mal ſaines de l'Eſté, plus que le climat où elle eſt. D'ailleurs, le terrain de *Darien* ne vaut abſolument rien, car cette place eſt dans un Marais d'eau puante. Les habitans y ſont continuellement infectez de toutes ſortes de vermine. Si l'on y creuſe à la profondeur de deux ou trois pieds, on découvre auſſi-tôt des ſources d'eau corrompuë, qui ſe communiquent à la Riviere, dont le cours eſt lent & retenu par la bourbe. Cette Riviere va ſe jetter dans la Mer en traverſant la vallée de *Darien*. La garniſon de *Darien* eſt auſſi bonne que celle de *Porto-Belo*.

On trouve en ces quartiers-là des Tigres, des Lions & des Crocodiles. Il y a des Bœufs ſauvages, des Cochons, & des Chevaux en fort grand nombre, & plus grands que ceux d'Eſpagne. Il n'y manque ni fruits, ni herbes potageres, ni légumes, excepté, comme je l'ai dit, près de *Darien*, où le ſol eſt ſtérile & mauvais. Les Indiens de l'Iſthme & des lieux voiſins ſont generalement fort bruns & de couleur d'olive, bien

proportionnez de corps, & dispos. Ils ont peu de poil, même à la tête & aux sourcils, & s'ils en ont, ils le font tomber avec certaines herbes, dont j'ai oublié le nom. Ces Indiens vont nuds jusqu'à la ceinture, mais ils sont couverts de la ceinture aux genoux. Les plus distinguez d'entr'eux le sont jusqu'aux pieds.

La Riviere de *Darien* est à huit dégrez de hauteur : ainsi les jours & les nuits y sont à peu près égaux.

Je ne dis rien ici des fruits qui se trouvent dans l'Isthme de même que dans toute la *Nouvelle Espagne*, &c. tels que sont les *Sapotas*, *Sapotillas*, *Avogados*, *Goyaves*, *Papaias*, *Junipas*, *Ananas*, *Bananes*, *Plantains*, &c. toutes les relations des Indes Occidentales faisant assez connoître ces fruits. D'ailleurs, mon dessein, en donnant cette relation, est de décrire exactement les choses qui me paroissent avoir été oubliées par les Ecrivains, soit pour la situation des lieux, ou pour l'état présent du Pays.

Il faut que je donne mon avis touchant la maladie qui est le plus à craindre dans ces Pays brûlez & mal sains, surtout du côté de *Panama*, & le long de la côte de la *Mer du Sud.* Après que l'Esté a fini, il y regne des pluyes continuel-

les tout le reste de l'année, & ces pluyes sont surtout fort dangereuses aux nouveaux venus; car aussi-tôt qu'on l'a reçuë sur le corps, elle y forme des pustules & des bourgeons, & il s'y engendre outre cela des vers longs & minces entre cuir & chair: de sorte que le corps s'ulcere & se pourrit. Le seul remede est de se tenir sec, & si l'on est obligé d'aller à la pluye, de changer aussi-tôt de linge. Il faut aussi avoir soin de se tenir propre. On ne sçauroit croire combien la propreté du corps contribuë à la santé dans les climats Meridionaux.

On trouve à neuf lieuës de *Darien*, & dans cette partie de la *Nouvelle Grenade* que l'on appelloit autrefois *Caribane*, un Village nommé *Futeraca*. A trois lieuës de là on trouve *Vraba* vers le Golfe de *Darien*. Vraba a été autrefois considerable & la Capitale d'un Royaume. A six lieuës plus loin on a *Feti*, plus loin à neuf lieuës *Zereme*; à douze lieuës de *Zereme*, *Sorache*. Ce ne sont là que Villages habitez autrefois par des *Indiens*, qui mangeoient leurs ennemis, & les prisonniers faits à la guerre.

Le Golfe a quatorze lieuës de longueur, & six de largeur à son embouchure; car à mesure qu'il s'avance dans

les terres, il va en étrécissant. Tout ce qu'on plante ou seme en ce Pays-là croît fort vîte; car on y a au bout de huit à dix jours des concombres, des courges, des melons & autres fruits.

C'est à la riviere de *Darien* que je pris parti en 1681. avec le Capitaine *Cosson* Anglois, qui couroit alors cette côte avec ses Flibustiers. Ils trafiquerent là avec les naturels du Pays, & pillerent bravement les Espagnols. Il ne seroit pas difficile aux autres Européans de s'établir en ce Canton, & si l'on y étoit une fois maître de la communication des deux Mers, le négoce de la Mer du Sud, & tout le commerce du Pays tomberoient bientôt entre les mains de ces nouveaux hôtes.

CHAPITRE VII.

De la Nouvelle Grenade, de Carthagene, sainte Marthe, &c.

AU delà du Golfe & du même côté que *Carthagene*, on a *saint Sebastien* de *Buona Vista*, & plus loin la riviere de *Zenu*, où il y a un havre & une Ville à sept ou huit lieuës de la

Mer. Il s'y fait assez de trafic en sel & en poisson, & l'on y fabrique divers ouvrages d'or & d'argent. L'or se trouve dans cette riviere au tems des écoulemens des eaux & après les fortes pluyes. Ces endroits ont été découverts en 1502. par *Roderigo* de *Bastides.* Deux ans après & depuis encore en 1509. *Alonso de Hojeda* & *Giovani Della Cosa* y envoyerent des gens pour reconnoître ce Pays & ses habitans, & pour s'informer de leurs richesses. Ces Indiens se mirent en défense & prirent les armes pour chasser les Espagnols. Mais ceux-ci leur firent des démonstrations d'amitié & leur donnerent à connoître leurs intentions pacifiques, par un Interprete que *François Pisarre* avoit amené. Ils se déclarerent donc pour gens tranquilles, qui avoient été longtems en Mer, & qui se trouvant dépourvûs de vivres & d'autres choses nécessaires ne cherchoient qu'à se ravitailler, &c. Ces Indiens plus avisez répondirent sagement à nos gens, « Il n'est « pas impossible que vous soyez tels que « vous dites, mais comme vous ne sçau- « riez nous en donner aucune assuran- « ce, retirez-vous d'ici, car nous ne « sommes pas d'humeur de souffrir les « bravades des étrangers. On ajoute

qu'un Espagnol de la troupe leur ayant dit qu'on ne pouvoit se retirer de la sorte, & qu'on avoit commission du Pape pour les convertir auparavant à la Foi & les baptiser ensuite ; ils écouterent cela froidement & avec mépris. Mais quand cet Espagnol achevant de montrer l'essentiel de la commission, leur eut dit que le Pape est le Lieutenant de Jesus-Christ par tout le monde, qu'il a pleine & absoluë puissance sur toutes les ames en ce qui regarde la Religion, & qu'enfin il avoit donné les Pays du Nouveau Monde au Roi d'Espagne ; surquoi eux Espagnols étoient venus pour en prendre possession à la gloire de Dieu & de Notre Saint Pere le Pape ; les Indiens se mirent à rire & lui répondirent. » Ce que vous dites de la gloire » de Dieu est fort bon, mais cet homme, » que vous appellez Pape, est bien hardi » ou bien sot, d'aller donner ce qui ne » lui appartient pas, & qu'il ne sçau» roit livrer. Votre Roi doit être bien » pauvre ou bien affamé, pour vouloir » prendre par force les Pays des autres » Peuples, & de ceux qui ne lui font » aucun mal. Si vous n'êtes pas satisfaits » de notre réponse & que vous persistiez » à vouloir nous assujettir, nous vous

» traiterons en ennemis & nous vous cou-
» perons vos têtes. « Ces menaces n'empêcherent pas que les Espagnols aidez de la force ne les vainquissent, & n'assujettissent ces Pays, comme tous les autres.

Il y a soixante-dix lieuës de là à *Carthagene*; de *Carthagene* à *sainte Marthe* il y en a cinquante. On trouve le *Rio grande* entre deux.

Il y a à l'embouchure d'un havre que l'on a nommé *Puerto de* ...... une Isle que les Indiens appelloient autrefois *Codego*; & c'est par là que nos gens commencerent à s'établir en ce quartier du territoire de *Carthagene*. L'Isle dont je parle a deux lieuës en longueur & à peu près autant de largeur. Ce Pays étoit habité par des pêcheurs à la venuë des Espagnols; mais on les a détruit entierement, ainsi qu'on a fait ailleurs des habitans du *Nouveau Monde*. Cependant les habitans de cette étenduë de Côtes, qui fait partie de l'Audience de *Santa Fé*, où est le *Nouveau Royaume de Grenade*, &c. ont résisté plus longtems & plus courageusement que les autres à la donation de sa Sainteté. Ce Pays abonde en poisson, en fruits & en tout ce qui est nécessaire à la vie. Les habitans s'ha-

billent de toiles de Cotton. Autrefois tous ces Indiens, hommes & femmes, alloient à la guerre, & ils pratiquent encore la même coutume plus avant dans le Pays, où les Espagnols n'ont pas pénétré. Un certain *Martin Ambise* faisant la guerre sur les frontieres de *Carthagene* contre les Indiens de *Zenu* y prit en 1509. une fille de vingt ans qui avoit déja tué de sa main quinze ou vingt de nos Espagnols. Ces gens mangent leurs ennemis & se servent de fleches empoisonnées. Ceux qu'on n'a pas subjugué sont, à ce qu'on assure, fort riches. Ils portent aux bras & aux jambes des brasselets d'or enrichis de perles. Ils ont des plaques d'or aux oreilles, & sur le front.

Entr'autres marchandises, il y a sur cette Côte, beaucoup de sel, de poisson, de piment ou poivre de *Bresil*; de l'or, des *perles*, des émeraudes & autres choses précieuses, des bois de teinture, quantité de fruits, &c.

Ces peuples ne connoissoient pas le commerce avant la venuë des Européans: mais on leur a fort bien appris dans la suite la valeur de l'or & de l'argent. On raconte qu'un Espagnol qui avoit faim étant allé chez un Indien pour achepter

un poulet, & lui ayant présenté une Réale en payement ; l'Indien la prit entre ses dents en lui disant qu'il étoit surpris de ce qu'en échange d'une chose bonne à manger, on lui en donnoit une qui ne l'étoit pas. Sur quoi l'Indien lui rendit son argent avec mépris & retira son poulet.

La ville de *Carthagene* est située avantageusement sur la Côte à quinze ou dix-huit lieuës des petites Isles de *saint Blaise*. Cette Ville est divisée en haute & basse. La haute seule s'appelle proprement *Carthagene* ; l'autre s'appelle *Gasimana*, & c'est le Fauxbourg. *Carthagene* est trés-bien fortifiée & défenduë de trois Forts du côté du Port.

Le meilleur & le plus riche commerce de *Carthagene* consiste en perles, que l'on y apporte de la *Marguerite*, sur les Côtes de la *Nouvelle Andalousie*. On y porte aussi tous les revenus que le Roi tire de la *Nouvelle Grenade* & de toute la *Terra-Fierma*. Le trafic en perles qui se fait à *Carthagena* est si considérable, que tout un quartier de la Ville n'a d'autre occupation que celle de les choisir, de les percer & d'en faire des colliers & des brasselets. Outre cela on porte de plusieurs Provinces de la *Nouvelle Espa-*

gne à *Carthagene* de l'Indigo, de la Cochenille, du Sucre, de l'or, de l'argent, &c. De ſorte que cette Ville eſt une des plus riches & des plus importantes de l'*Amérique*. *Carthagene* eſt Evêché.

On trouve, comme je l'ai déja dit, entre *Carthagene* & *ſainte Marthe*, une grande Riviere fort rapide & qui ſe jette dans la Mer avec tant de force, ſur tout en hyver, qu'elle repouſſe la marée. C'eſt une choſe dont les vaiſſeaux qui font voile de ce côté-là ſe peuvent appercevoir facilement. Cette Riviere eſt connuë ſous le nom de *Rio grande*, & c'eſt en la remontant du côté de la *Nouvelle Grenade*, que l'on trouve les mines d'*émeraudes* en la vallée de *Tunia* ou *Tomana*, aſſez près de la *Nouvelle Carthage*, & entre les Montagnes de *Grenade* & de *Popayan*.

A l'égard des Indiens qui habitent dans ces terres; il ſemble qu'ils adorent le Soleil & qu'ils le reconnoiſſent pour leur principale Divinité. Ils portent à la guerre, au lieu d'enſeignes & de banieres, les os de leurs vaillans hommes tuez à la guerre de la main de leurs ennemis, attachez à des roſeaux, pour s'animer davantage à la vengeance par

la vûë de ces ossemens, & pour se porter à imiter la valeur de ces braves. On assure qu'ils ensevelissent leurs Rois avec des Colliers d'or enrichis d'émeraudes, & qu'ils mettent auprès du corps du pain & du vin. En effet, on a trouvé souvent de riches sépulchres en ces quartiers-là. Tous ces Indiens tuent, & mangent ensuite leurs ennemis. Ils vivent dispersez & dans des Cabanes. Leurs Chefs ont chacun plusieurs Femmes, dont la premiere est la plus distinguée, & les enfans de celle-ci sont les seuls & les véritables héritiers. Ils sacrifient leurs ennemis, & il ne paroît pas qu'ils ayent idée d'une autre vie, ni qu'ils considerent celle-ci comme destinée à autre chose qu'aux sens. Ils sont pourtant genereux & donnent libéralement. Peut-être que si l'on n'avoit jamais voulu user de violence envers ces peuples, on auroit pû les assujettir & les convertir par raison. On y envoye des Missionnaires, & si on les en croit, ils y convertissent des sept à huit cens Indiens à la Foi; de sorte que depuis qu'ils y vont tous ces Pays devroient être absolument Chrétiens: Cependant le Christianisme de *Terra-Fierma* ne fait pas grand bruit dans le monde; mais il n'y a rien de si

attirant que l'or, & les pierreries de ces beaux Pays Méridionaux.

Ces Indiens font fort habiles à tirer de l'arc. Ils ne vont jamais à la guerre & ne se mettent point en campagne, qu'ils n'ayent pris avec eux une de leurs principales Idoles. Avant que de combatre, ils lui sacrifient des captifs, ou les enfans de leurs esclaves. Ils frotent l'Idole du sang de ces victimes humaines, & mangent ensuite la chair de ces sacrifices. S'ils reviennent victorieux, ils font des réjoüissances, qui consistent à danser, & à chanter des chansons à l'honneur des Guerriers. Ces réjoüissances ne finissent point qu'ils n'ayent bû jusqu'à s'enyvrer d'une boisson que de vieilles & laides sorcieres d'entr'eux composent du suc de quelques racines qu'elles mâchent & remâchent. Mais s'ils sont vaincus, ils questionnent tristement leurs Idoles, pour sçavoir d'elles en quoi elles peuvent avoir été offensées; après quoi on recommence les sacrifices à nouveaux frais.

Après *Carthagene, sainte Marthe* est la ville la plus considérable de la Côte. Elle est sur une branche de *Rio Grande* à 11 Degrés de latitude & à plus de cinquante lieuës de *Carthagene*. Cette ville est si-

tuée entre de hautes montagnes, qui, malgré la chaleur du climat, sont presque toujours couvertes de neiges. On les apperçoit de loin en mer & cela peut servir de reconoissance aux Mariniers. On a été quelquefois insulté de ce côté-là par les Anglois & les Hollandois.

Roderigo de Bastidas, qui fut tué par ses propres gens, comme il dormoit, découvrit ce canton & s'en rendit maître en 1524. Les Indiens sont ici fort vaillans & fort féroces. Ils ont chassé & maltraité souvent nos gens : aussi donnerent-ils beaucoup de peine autrefois ; car ils poursuivoient à coups de fleches les Espagnols jusqu'à leurs navires & se jettoient dans l'eau, pour mieux les atteindre, sans s'effrayer qu'au bruit & aux coups du canon. Cependant leurs fleches empoisonnées détruisirent beaucoup d'Espagnols.

Le havre de *sainte Marthe* est grand & beau ; l'eau y est si claire, qu'on peut appercevoir les pierres du fond à vingt brasses de profondeur. Deux petites rivieres s'y déchargent, dont l'une, à proprement parler, n'est qu'un ruisseau. On y trouve quantité de poisson de fort bon goût, tant d'eau douce que de mer : aussi y a-t'il beaucoup de pêcheurs. Au

reste le tonnerre est fort frequent de ce côté-là, à cause de la chaleur du Païs & de la hauteur des Montagnes.

Le trafic de *sainte Marthe* est le même que celui qui se fait à *Carthagene*, & consiste en pierreries, comme saphirs, chalcedoines, jaspes, émeraudes, perles, qui se pêchent beaucoup en ces quartiers-là; en or, en bois de Bresil & autres Bois, & en cochenille, indigo, &c.

On y trafique aussi beaucoup en poisson, en plumes, en coton, & en fil de *pite*. Les maisons y sont fort propres & parées de nattes de jonc faites avec beaucoup d'adresse. Ils ont aussi des tapis tissus de coton, qui representent toutes sortes de figures d'animaux. Les habitans qui sont Espagnols venus d'Europe & Criolles, y sont du même caractere qu'à *Méxique*, à *Carthagene*, & autres endroits des Indes, aimant la mollesse, jaloux de leur autorité & de leurs richesses, dont ils font volontiers parade; du reste paresseux, voluptueux, dévots, ignorans; & tyrannisant les Indiens, qu'ils ne regardent pas comme des hommes. Ils font même gloire de le dire.

Tout ce Païs-là est fort fertile, trés-sain & bien temperé; l'hyver y est in-

connu, & l'Eté n'y donne pas ordinairement des chaleurs insupportables. Les jours sont égaux aux nuits. Lorsque nos Espagnols y vinrent, ils y trouverent de beaux jardins bien cultivés & même arrosés de canaux & de ruisseaux à la maniere Européenne.

La nourriture ordinaire en ce Pays-là est de maïz, de patates & d'yucas, avec divers fruits, le gibier, & le poisson. Outre cela les Sauvages les plus reculés mangent la chair de leurs ennemis, & de tems en tems quelque peu de chair Espagnolle. On y a une sorte de racine qu'on nomme *agez*, & qui est à-peu-près de la forme & de la grandeur d'un navet. Cette racine est bonne & d'un goût qui approche de celui des châtaignes. L'*yuca* est une racine dont on fait du pain. Celle qui croît à *Cuba*, à *saint Domingo*, & ailleurs, est mal saine étant mangée cruë; au contraire de celle de *sainte Marthe*, qui est trés-saine cruë & se peut manger cuite & cruë. Quand la Racine d'*yuca*, est venuë à maturité, c'est-à-dire, six mois aprés qu'on la plantée, elle est de la grosseur du bras; mais ce n'est qu'au bout de deux ans qu'on en fait le meilleur pain. On la presse alors bien fort entre deux pierres, pour en

exprimer le jus, lequel eſt mauvais & même mortel, lorſqu'on le prend d'abord ainſi exprimé. Ce jus étant à moitié cuit ſert de vinaigre, mais quand il eſt cuit juſqu'à devenir épais, il eſt doux comme du miel. C'eſt de la *pulpe* ou du marc de ces Racines qu'on a preſſé, que ſe fait la *caſſave*; qui eſt le pain des Iſles de l'*Amérique*, & d'une bonne partie du Continent. Cette *Caſſave* écorche le goſier, à moins qu'on ne la détrempe dans de l'eau, ou qu'on ne la mêle avec autre choſe. Je trouve beaucoup meilleur goût au maïz, qui eſt ſain & auſſi *ſubſtantieux* que notre froment.

Les patates, qui ſont auſſi fort communes dans toutes les *Indes*, ſont des Racines de la groſſeur du bras, quoiqu'il y en ait auſſi de bien plus petites. Ces Racines ſont de bon goût & de bonne nourriture. Leur ſubſtance tient le milieu entre la chair & les fruits. Les *patates* ſont venteuſes étant cruës. Il y en a qui en font des conſerves & des confitures, qui ſont auſſi bonnes que les confitures de coins. On en fait encore des gâteaux & des tablettes. Les *patates* croiſſent auſſi en pluſieurs lieuës de l'Europe.

Il y a cinquante lieuës de *ſainte Mar-*

the au *Cap de la Vela*. Le *Cap de la Vela* git à 12 dégrés & à.... lieuës de *saint Domingo*. On trouve entre *sainte Marthe* & le *Cap de la Vela*,

Le Cap d'*Aquia* ou de l'*aiguille*.

Ancon de Gacha,

Rio de Palominas,

Rio de la Hache.

Rio de Pedra.

Laguna de saint Juan.

Il y a du *Cap de la Vela* à *Coquibocca* .... lieuës. Ce lieu est une pointe derriere laquelle commence le Golfe de *Venezuela*.

Cette Côte, depuis le *Cap de la Vela*, jusqu'au *Golfe de Paria* a été découverte par *Christophe Colomb* en 1498. A l'égard de *Venezuela*, c'est un Evêché. Cette Ville a été nommée *Venezuela* à cause du rapport qu'elle a à la Ville de *Venises*, étant bâtie sur le lac de *Maracaibo*, (comme les Indiens le nomment,) autrement *Lago de Nostra Senora*.

Il y a sur la rive de ce même lac la Ville de *Gibrartar*, dont le principal négoce consiste en tabac, connu sous le nom de tabac de *Maracaibo*, & en cacao trés-bon. Tout le Païs est trés-beau & fait plaisir à la vûë. A l'égard des Naturels Indiens; les femmes de ces lieux

y ſont beaucoup plus agreables que celles des autres lieux voiſins. Elles ſe peignent le ſein & les bras qu'elles ont nuds. Le reſte du corps eſt couvert d'un linge de coton fin. Elles regardent comme une honte de ſe laiſſer découvrir le moins du monde. Pour les filles, on les reconnoît à la grandeur & à la couleur de certains bandeaux, qui chés eux ſont des ſignes garands de la virginité, les autres ſignes ſont apparemment des témoins auſſi ſuſpects qu'en d'autres Pays.

Les hommes cachent leurs parties naturelles ſous de certaines coquilles. Ils ſe ſervent à la guerre de fleches empoiſonnées, & de lances longues de vingt-cinq palmes. Ils ont des couteaux de pierre & de grandes rondaches d'écorce & de cuir. Leurs Prêtres leur ſervent de Medecins. Ils ſont auſſi Charlatans que les nôtres. La premiere queſtion qu'ils font aux malades, c'eſt de leur demander s'ils ſe confient en eux, & s'ils croyent que les Prêtres les puiſſent aider. Après cela ils mettent la main ſur la partie malade, marmottant méthodiquement à leur mode quelques paroles, font une inciſion & donnent quelque breuvage. Si le malade ne guerit pas, le Prêtre ne perd rien de ſon credit, & rejette la faute ſur le défaut de confiance & de

du malade, ou sur la volonté de leurs
eux. *Tant il est vrai que dans tous les
ys du monde, les hommes, quels qu'ils
ient, sçavent employer la même méthode,
ur conserver leur crédit.*

Il y a 80 lieuës de *Venezuela* au Cap
e *saint Romain*. De *saint Romain* à *Cu-
ane*, qui git dans le *Golfe-triste*, il y
a cinquante.

Le havre de *Curiane* a du rapport à
elui *de Cadix*. Il n'y a que quelques
Maisons : mais un peu plus avant il y
un Village habité par des Indiens
l'un naturel assés doux, & que l'on
egardoit comme des innocens, parce
qu'on assûre qu'à l'arrivée des premiers
Européans ces Indiens leur troquerent
pour des épingles, des aiguilles, des
sonnettes & des grains de verre, plu-
sieurs beaux cordons de perles & autres
choses de grande valeur. Ils leur débi-
terent de même façon les denrées. Ils
donnoient un paon pour quatre épin-
gles, pour deux, une grosse oye, pour
une, une tourterelle, & ainsi du re-
ste. J'ai dit qu'on les regardoit comme
des innocens; mais peut-être qu'ils ju-
geoient des choses par l'usage & par la
rareté. Cela étant, je ne vois pas qu'ils
fussent plus innocens que nous, qui ju-

geons de même. Il nous semble à nous autres Européans, qu'un homme d'un païs fort éloigné, qui parle un autre langage, & qui a d'autres manieres, doit penser tout autrement que nous, & fort sottement, avoir des idées fort differentes des nôtres & qu'il doit toujours être destitué du sens commun.

C'est sur ce fondement que nos Espagnols se croyent en droit de traiter fort mal les Indiens, & de les mettre au rang des bêtes. Prévention si forte, qu'apparamment on ne la perdra jamais.

CHAPITRE VIII.

Suite de la Côte depuis *Golfo Triste* jusqu'à la *Nouvelle Andalousie*.

CE Pays abonde en gibier, les lapins y sont aussi grands que nos liévres. Il y a quantité d'huitres à perles, & même les Indiens mangent de ces huitres. Les Naturels de cette côte y sont fort adroits à manier l'arc & la fléche. Leurs bateaux ou canots sont tout d'une piece, comme ceux des autres Indiens : mais ceux des Caribes de *saint Domingo* sont beaucoup mieux faits, Leurs mai-

ns sont de bois & couvertes ordinaire-
ent de feüilles de palmites. Quoiqu'ils
ient presque nuds, ils ne laissent pas
s'exposer hardiment dans les bois,
més seulement de l'arc & de la fleche :
ais on n'entend pas dire qu'aucun ait
é dévoré des bêtes sauvages.

Ces Indiens portoient autrefois à nos
ens autant de cerfs & de sangliers qu'ils
n vouloient. Pendant que les hommes
ont au pâturage & à la chasse, les fem-
nes gardent le logis, ont soin du mé-
age & de l'entretien de leurs enfans,
u'elles exercent dès le plus bas âge aux
mêmes occupations de leurs peres. Ils
nt tous les cheveux fort longs & fort
oirs & les dents fort blanches. Ceux
que l'on n'a pas subjugué conservent tou-
ours leurs manieres de vivre & leurs
coutumes : mais la dureté de nos gens
es a rendus méchans & farouches. Ils
se sont retirez plus loin dans les terres
pour se joindre aux Indiens de l'intérieur
de l'Amérique. A l'égard de ceux qui
sont encore dans le voisinage de la mer,
& dans les lieux que nos gens habitent,
ils ont perdu une partie de leurs ancien-
nes coutumes, de même que par tout
où les Européens se sont venus établir.
Leur unique occupation est de cultiver

leurs champs, de boire & de se réjoüir, quand ils en trouvent l'occasion : car l'esclavage, qui étoufe ordinairement la gayeté, ne leur a pas encore tout à fait ôté cette vivacité qu'on remarque assez dans les Peuples Américains, & qui à mon avis n'est pas seulement l'effet de la bonté du climat, mais aussi du *bien être*, & de la liberté. Je suis donc très-persuadé, (quoiqu'en disent certaines gens,) que si, au tems de nos premiers établissemens, on les avoit traitez en Créatures raisonnables & créées comme nous à l'Image de Dieu, leur esprit seroit beaucoup plus ouvert, & l'on trouveroit qu'ils ne sont point incapables des arts & des sciences, comme plusieurs se l'imaginent. Pour moi j'avouë franchement que je les ai trouvé quelquefois fort pénétrans & concevant avec beaucoup de vivacité. Ils ne manquent pas de promptitude dans les reparties, ni d'industrie en beaucoup de choses : mais j'ai remarqué souvent avec douleur, que c'étoit un grand malheur pour eux d'être Indiens : parce que, selon plusieurs Européens, *Indien*, *Esclave* & *Bête*, signifient ordinairement la même chose. C'est sans raison qu'on rejette la cause du mépris qu'on fait de

es Peuples, ſur leur attachement aux
ıperſtitions & ſur leur mauvais tempé-
amment. On dit avec aſſurance qu'il
es porte à une indolence invincible &
es rend lâches & inappliquez ; de ſorte
ue l'on a de la peine à leur faire con-
evoir pluſieurs choſes, & que non-
eulement on ne peut les gagner au Chri-
tianiſme, mais que même ils ne paroiſ-
ent pas *avoir les organes diſpoſez pour
es comprendre.* (C'eſt ainſi que certaines
ens parlent.) Je ſoutiens que c'eſt ſe
ontredire. Car ſi d'un côté nos Curez
e plaignent ainſi de la ſtupidité ou de
'inapplication de leurs Paroiſſiens In-
liens : de l'autre il y a des Miſſionnaires
ui parlent avec aſſurance des grands
rogrès qu'ils font ſur les ames de ces
nfideles. Il faut donc que les uns ou
es autres nous cachent la verité & la
nature des choſes. Sans cela, je ne ſçai
pas comment on pourroit accorder ces
contradictions. Je reviens à ma deſcrip-
tion.

On aſſure que quand les Eſpagnols arriverent en ce Pays-là, tous les Indiens portoient au col des rubans de perles & y pendoient diverſes ſortes de bêtes & d'oiſeaux faits de pur or, qui leur étoit porté de *Charichieta* à ſix journées à

l'Oueſt. On leur demanda d'où ils avoient cet or, & ils le donnerent à entendre par ſignes, mais en diſſuadant d'y aller ; parce que (diſoient-ils) les gens du Pays mangoient ceux qui y alloient.

La Côte près de *Comana*, qui eſt de la *Nouvelle Andalouſie*, eſt fort riche en perles. Tout ce pays eſt très-beau & délicieux. Il n'y manque ni fruits, ni volaille, ni gibier, & allant plus avant dans le pays du côté de *Val de Saima*, aux Montagnes de *San Pedro* & près de l'*Orenoque*, on aſſure qu'il y a de l'or en abondance. Mais on n'oſe pas s'aller engager trop avant de ce côté-là, parce que ces Indiens haïſſent mortellement les Eſpagnols & même tous les Européans, qu'ils confondent ſans aucune diſtinction ſous le nom de *Chrétiens*. Ils les aſſomment, & les mangent impitoyablement : mais ſi l'on avoit vêcu ſagement avec ces peuples ; quelques farouches & intraitables qu'ils paroiſſent, on auroit pû faire avec eux des liaiſons de commerce très-avantageuſes, & en tirer avec le tems des ſervices conſidérables. J'avouë pourtant qu'il y a trois ou quatre choſes où la barbarie de ces Indiens ſe manifeſte le plus, & qui ſeront peut-être toujours un peu diffi-

ciles

ciles à vaincre. C'eſt l'artifice de leurs *Piaias*, qui ſont Medecins & Prêtres en même tems. J'en parlerai tout à l'heure. 2. Leurs guerres continuelles entr'eux & cette fureur avec laquelle ils mangent leurs ennemis. 3. Leur inclination ſans borne pour les femmes. 4. Mais plus que tout cela cette prévention extrême qu'ils ont, que depuis deux cent ans, tous les *Peuples de la Mer* (comme parlent les Indiens) ne viennent que pour les conquerir & ſe rendre maîtres de leurs familles & de l'or & de l'argent du Pays : à cauſe dequoi ils appellent indifféremment par dériſion tous les Européans *mangeurs d'or*.

Cependant c'eſt une choſe ſurprenante, à mon avis, que juſqu'à préſent ni les Anglois, ni les Hollandois, ni les François, n'ayent pas été diſputer le terrain de ce côté-là, ni chercher à y établir des Colonies vers les bouches de l'*Orenoque*, & plus avant : le pays étant auſſi riche & auſſi bon qu'il l'eſt, & produiſant abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & propre au trafic. Il faudroit faire peu de frais & peu de proviſions pour s'y établir ; parce qu'il y a quantité d'excellent bois de charpente, de coton, de fil de pite, & de

plus ce pays abonde en fruits, viandes & poissons. On remarque pourtant, que vers *Cumama* les habitans, & surtout les naturels, y sont sujets à des vertigés & à des ébloüissemens, & cette incommodité vient, dit-on, des eaux de *Cumama*.

Chacun renferme & borne ses terres avec une espece de rets tissu de *Bexuco*, qui est une sorte de coton, & on éleve jusqu'à demi hauteur d'un homme cette muraille d'invention nouvelle pour nous. Ce seroit parmi les Indiens un grand crime d'avoir passé ce rets & celui qui le romproit ou le déferoit, mourroit, disent-ils, très-sûrement de mort subite. On voit par là, que malgré nos Casuistes des Indes, qui ne trouvent que stupidité & brutalité parmi les Américains, ces Peuples conservent toujours les principes de l'équité: mais il y a certainement plus de malice & plus de brutalité dans ces jugemens peu charitables, que je n'en ai trouvé mille fois dans la conduite des Indiens.

Les hommes, comme je l'ai déja dit, vont à la chasse des bêtes sauvages, pendant que leurs femmes vacquent à la culture des champs, sement leur *maïz*, & plantent des *patates*, & des *Yucas*, &c. On voit en ce Pays-là un arbre qu'on

taille pour en tirer un ſuc blanc comme du lait, & qui ſe convertit enſuite en une gromme excellente. Il y en a un autre que les Indiens nomment *Guarima*, dont le fruit reſſemble aux mûres, quoiqu'il ſoit plus dur. Ils tirent de ces arbres une liqueur bonne contre les rhumatiſmes & les refroidiſſemens, & du bois ils en font ſortir du feu. Il y en a pluſieurs autres rares & inconnus en Europe, qui reſſemblent aux cedres, & dont le bois, qui eſt odoriférant, eſt propre à faire des meubles, mais le pain & les viandes qu'on y renferme en tirent une amértume ſi grande, qu'il eſt impoſſible d'en manger enſuite. Ce bois ſeroit encore propre pour des navires, parce qu'il ne ſe corrompt point dans l'eau, & qu'il réſiſte à la vermine. Il y a enfin de la *Caſſia* & quantité de roſes & d'herbes odoriférantes, dont l'odeur eſt ſi forte, qu'elle entête & ſurpaſſe celle du muſc. Mais avec tous ces agrémens, il n'y manque pas d'inſectes, tels que les ſauterelles & les hanetons, qui gâtent les grains & les arbres. Il y a auſſi en ce pays-là des veines de charbon de pierre dont on peut tirer de l'utilité.

A l'égard de leurs mœurs, ils aiment naturellement à boire, ils ſont fort ſoû-

mis, & fort craintifs, mais ils se ressouviennent toujours de l'état de leurs ancêtres, fort différent de celui où ils vivent présentement. La tradition, qu'ils ont soin d'en conserver entr'eux, passera apparemment jusqu'à la fin des siecles; & peut-être verra-t'on un jour ces peuples, & plusieurs du *Nouveau Monde*, secoüer le joug Européan, lorsqu'ils auront rencontré ce fatal moment impénétrable à la sagacité des hommes, où les peuples voyent des lueurs favorables à leur liberté. Dans les jours de solemnité ils se réjoüissent à danser, & ils conduisent ces danses en faisant diverses postures bizarres & des gestes assez plaisans. Ceux qui sont sous le joug paroissent Chrétiens, les autres sont idolâtres & adorent le Soleil & la Lune, qu'ils regardent comme mariez ensemble. Ils ont peur du tonnere & des éclairs & croyent alors que Dieu est courroucé contr'eux. Cette pensée n'est pas extraordinaire, & d'ailleurs il y a peu de gens, qui dans les orages se trouvent à l'abri de la crainte. Ils ont encore beaucoup de peur, quand il y a éclypse de Soleil ou de Lune. Ils jeûnent alors, les femmes se tirent & s'arrachent les cheveux, s'égratignent au visage, se

battent & se piquent les bras jusqu'au sang avec des arrêtes de poisson. Quand la Lune décroît après le plein, ils disent qu'elle a été blessée par le Soleil courroucé, & que ces deux Astres ont eu de grosses querelles ensemble. Ils croyent que les Cometes présagent quelque grand malheur, & c'est ce que nous croyons en general aussi-bien qu'eux. A l'apparition d'une Comete ces Idolâtres font un bruit affreux pour la chasser.

Ils attachent leurs enfans nouveaux nez à une certaine figure qui est faite comme une Croix de Bourgogne, pour les garantir des accidens nocturnes : mais je ne sçai s'ils pratiquent cela par précaution ou par quelque superstition. Leurs Prêtres sont de grands & signalez imposteurs, qu'ils nomment *Piaias* ou *Boïes*. Ces Prêtres, beaucoup moins bêtes & sauvages qu'on ne pense, ont entr'autres fonctions la commission d'expédier le pucelage des jeunes filles qui se marient. C'est une plaisante chose que le goût & la mode en cette occasion. En Europe on recherche avec avidité ce que l'on fuit très-soigneusement aux Indes : car on assûre chez les Indiens, que c'est un grand crime de ne pas ceder aux Prêtres cette fleur si chere & si rare

en nos quartiers. Je crois très-sérieusement que cette opinion est un effet de la superstition de ces pauvres Idolâtres, & de la tyrannie des Prêtres. Il y en a bien parmi nous qui voudroient peut-être qu'un tel sacrifice devint un point de Religion.

Outre cette charge, leurs *Boïés* ont encore celle de guerir les malades & de deviner par des sortileges. Ils guerissent avec des herbes & des racines cruës ou cuites, qu'ils mêlent avec la graisse d'oiseau, de poisson ou de bêtes à quatre pieds. A tout cela ils ajoutent je ne sçai quel bois inconnu, & accompagnent ces compositions d'une gravité qui se trouve assez chez tout le monde, quand on veut persuader quelque chose d'extraordinaire. Ils marmotent en même tems diverses paroles pour aider à l'opération du médicament qu'ils font avaler au patient. Ils sucent aussi l'endroit qui fait mal au malade, pour en tirer, disent-ils, l'humeur corrompuë. Et si après cela la guerison ne suit pas, ils lui font entendre qu'il est possedé. Alors ils le frottent vigoureusement par tout le corps, recommencent à marmoter, conjurent l'esprit, & pour le chasser sucent fréquemment & avec force. Ils

frottent enfin la bouche, le col & l'estomac de leur malade avec une telle vigueur, que l'estomac se vuide & même jusques au sang. Si avec cela le malade meurt, c'est que le Soleil est en colere. Il faut que ces peuples soient bien robustes pour pouvoir résister à des opérations si violentes. Ce qu'il y a de plaisant est que pendant qu'un *Piaia* fait son office avec une gravité sans pareille, les autres Prêtres crient, heurlent, pleurent, soûpirent & battent des pieds en faisant mille grimaces des plus risibles.

Vis-à-vis la côte il y a l'Isle de *Cubagua* qui a trois lieuës de tour & git à douze dégrez de latitude Septentrionale à quelques lieuës de *Punta* d'*Arva* où il y a beaucoup de sel. Le terroir, quoiqu'égal, y est stérile, & l'on n'y trouve que des oiseaux de mer & des huitres à perles, dont il y avoit telle quantité au tems de la découverte, qu'on en apporta d'abord pour la valeur de plusieurs millions d'Espagne.

L'étenduë de cette côte depuis la pointe d'*Arva* jusqu'au Cap de *Salines* est de soixante-dix lieuës. Il y a entre deux le Cap des *trois pointes*.

Depuis le Cap de *Salines* a . . . . il y a 612. lieuës, à peu près.

CHAPITRE IX.

Où l'on décrit les Pays situez le long de la Côte vers le Golfe de *Paria* en tirant vers le *Brésil*.

QUOIQUE je n'aye été qu'en fort peu d'endroits de la Côte que je vais décrire, & que même je n'aye été en ces endroits qu'en courant, pour ainsi dire, le lecteur ne sera pas fâché peut-être, que je lui en apprenne ce que j'en ai moi-même appris de ceux qui ont voyagé long-tems de ce côté-là.

L'Isle de la *Trinité*, qui git au débouquement du Golfe de *Paria*, fut ainsi nommée à cause d'un vœu que Christophe *Colomb* y fit étant en danger. D'autres disent qu'il la nomma ainsi à cause qu'il apperçût là trois montagnes, comme il cherchoit de l'eau douce pour ses gens. La bouche du Golfe s'appelle *Boca de Draco*, bouche du Dragon, à cause du ravage des Courans en cet endroit.

Toute la Côte de *Paria* tirant vers le Sud, est le pays le plus beau & le plus fertile qu'il y ait dans les Indes Occidentales. On peut dire que c'est une es-

pece de Paradis. Ce pays eſt plat & abonde en tout tems en fruits, fleurs & herbes odoriferantes. Les arbres y ſont toujours verds, comme chez nous au mois de May & en Eſté. Mais il y a peu d'arbres fruitiers qui ſoient ſains : parce que l'air y eſt fort humide, ce qui attire beaucoup d'infection & de mauvaiſes exhalaiſons. Il y a auſſi quantité de vers, de mouches & de ſauterelles. Les hommes qui vont preſque nuds portent leurs parties naturelles dans une eſpece d'étui, & l'on aſſure que dans les lieux non fréquentez des Eſpagnols ils ornent ces étuis d'or & de perles. Les femmes mariées ſe couvrent d'un tablier de coton que les Eſpagnols appellent *Pampanillas*. Les filles ſe ſervent de bandes de coton pour le même uſage. Plus avant dans le pays les Caciques prennent autant de femmes qu'il leur plaît, en telle ſorte qu'ils en retiennent pourtant une comme légitime, & celle-ci commande aux autres. Les autres Indiens en prennent trois ou quatre, & l'on aſſure que quand elles ſont devenuës vieilles, ils les renvoyent & en prennent des jeunes. Les femmes n'y ont pas cette liberté. C'eſt une injuſtice : car ſi les hommes n'aiment pas les vieilles, les femmes ne

s'accommodent pas mieux des Vieillards. J'en appelle à l'expérience des deux sexes. Pour la virginité, ils la laissent aux Boyez, ainsi que je l'ai déja dit. Je ne dis rien de leurs mœurs, ni de leur nourriture. Il n'y a aucune différence d'avec ce qui se pratique dans la *Nouvelle Andalousie*. Ils se percent le nez, les lévres & les oreilles pour y mettre des anneaux, des plaques & des coquilles.. Ils se peignent le corps de rouge & de noir. Leurs lits ou hamacs sont de coton. A la campagne ils ont toujours du feu à l'un des côtez de ce lit, pour se garantir du froid de la nuit, qui est fort subtil & fort pénétrant en ces quartiers-là. Ces Peuples, comme ceux de la Nouvelle *Grenade* & de la Nouvelle *Andalousie*, se guérissent par la friction & par des vomissemens violens. Les rhumatismes & la corruption des humeurs du corps causée par l'excessive chaleur du jour, qui se change en un froid piquant dans la nuit, rendent apparemment l'usage de la friction & celui du vomitif nécessaires à ces Peuples. Quelques ridicules que nous paroissent les usages des Américains dans la cure des maladies, il faut supposer qu'il y a quelque raison légitime qui les autorise. C'est cette raison

qu'il faut chercher, avant que de condamner témérairement tout ce qui nous paroît absurde : car il est beaucoup plus aisé de se moquer d'une chose, & de la condamner ensuite, que d'en juger.

Avant que de finir cette premiere partie de mes Voyages, je ferai un rapport exact des distances de cette côte.

De *Puerto Anegado*, qui git à huit dégrez, à *Rio dolce* à six dégrez, il y a cinquante lieuës.

De *Rio dolce* au grand *Fleuve des Amazones* il y en a cent dix : de sorte que l'on compte huit cens lieuës d'Espagne en l'étenduë de la côte, depuis *Porto-Belo* jusqu'au susdit Fleuve, dont l'embouchure a plus de quinze lieuës de large.

Entre *Puerto Anegado* & ce Fleuve, il y a *Rio grande*, *Rio dolce*, *Rio de Canoças*, *Corrientes*, *Rio de Ancones*, *Rio de laguertos*, *Rio d'Esquibe*, *Costa brava*, *Cap de Corrientes*, *Rio de Caribas*, *Rio de Canoana*, *Rio d'Arboledas*, *Rio de Montanas*, *Rio d'Apercellado*, *Baya de Canoas*, *Atalaia*, *Rio dos fumos*, *Rio de Pracel*, *Rio d'Yapoko*, *Bahia de Vincent Pincon*, *le Cap du Nort*. C'est là que se jettedans la Mer ce grand Fleuve, qu'on peut appeller une Mer douce. Des

Voyageurs ſoutiennent que le Fleuve des *Amazones* & le *Maragnon* ont une même ſource dans la Province de *Quito* près de *Mullubamba.* Suivant *Orellana*, ce Fleuve des Amazones a quinze cens lieuës de cours. Il ſuivit cette grande étenduë d'eau douce avec une peine extrême juſqu'à ſon embouchure en la Mer du Nord. Je ne dirai pas autre choſe de ce Fleuve, dont je n'ai point de connoiſſance.

CHAPITRE X.

Des cauſes de la décadence des Eſpagnols *aux* Indes Occidentales.

JE crois que j'ai déja fait connoître aſſez la mauvaiſe adminiſtration des affaires Civiles & Eccléſiaſtiques dans les *Indes Occidentales* : cependant je vais m'étendre encore plus particulierement ſur cet article.

Il eſt certain que les Eſpagnols doivent la rapidité de la Conquête de l'*Amérique* à la frayeur ſubite & preſque miraculeuſe, que les Indiens eurent à l'approche de leurs nouveaux hôtes. Il

y a grande apparence, que sans celà nous y aurions eu beaucoup plus de peine; mais l'artillerie inconnuë jusqu'alors aux Américains, & la discipline militaire, que nous entendions mieux que ces gens-là, nous frayerent avec une rapidité extraordinaire le chemin jusqu'à la *Mer du Sud* & même jusqu'au *Chili* & jusqu'au détroit de *Magellan*. Cette facilité dans nos conquêtes contribua dès-lors à la négligence, qui, depuis ce tems-là, s'est si fort accruë par le luxe & l'oisiveté de nos gens, qu'elle est presque inconcevable. Comme nos gens méprisoient souverainement les Indiens, & qu'il s'en falloit peu qu'on ne les regardât comme une espece d'être, mitoyen entre l'homme & la bête; on crut que des Pays conquis avec tant de facilité ne se perdroient pas de même; & l'on avoit quelque raison de le croire, parce qu'en ce tems-là l'*Espagne* n'ayant point de rivale sur Mer, il n'y avoit rien à craindre que des Indiens mêmes, qui n'étoient pas capables de tenir tête à nos Conquérans. Dans la suite nous eûmes encore moins à craindre, parce que la Monarchie d'Espagne devint formidable à toute l'*Europe*: & quand elle a cessé de l'être, les interêts & la politique ont si

fort changé, qu'on a été obligé de nous laisser paisibles possesseurs d'un bien qui pouvoit nous être enlevé avec autant de facilité que nous nous l'étions acquis.

Voilà, suivant mon opinion, la premiere cause de la décadence des Espagnols en *Amérique*. En voici d'autres qui ne sont pas moins réelles. Dès que l'on eut un pied dans le *Nouveau Monde*, il s'y introduisit une infinité de pillards & de garnemens, qui, sous le nom de soldats, ravagerent ces beaux Pays, pillerent les trésors des Indiens, tourmenterent les habitans & leur enleverent leurs biens & la liberté, sous mille prétextes indignes du Christianisme & de la generosité Espagnole: de sorte que plusieurs de ces Nations, qui au commencement étoient affectionnées aux Espagnols, sont devenuës dans la suite leurs plus mortels ennemis. Ces pillards, que je ne puis nommer autrement, ruïnerent dès le commencement l'autorité du Roi, & empêcherent par leur méchante conduite tout le bien qu'on devoit attendre de l'amitié des habitans naturels. L'Autorité Royale étant mal soutenuë par ces mauvais sujets du Roi, & cette facile abondance qu'ils avoient trouvée les ayant jetté dans toutes sortes de vices,

eur orgueïl les accoutuma à regarder les Indiens comme des esclaves, & même comme un bien acquis à la pointe de l'épée, ce qui acheva de nous détruire dans l'esprit des Américains. Il est donc très-sûr que ces Peuples ne demanderoient pas mieux que de secoüer le joug de la servitude, sous lequel ils gemissent autant aujourd'hui que leurs Ancêtres autrefois : & je suis assuré que si quelques bonnes troupes bien disciplinées entroient dans le Pays par certains endroits, comme, par exemple, du côté de *Costa Rica*, où sont les Indiens appellez *Indios de guerra*; du côté de la Province de *Guatimala*, soit en suivant la côte sur la *Mer du Sud*, ou en y allant par la *Mer du Nord*, & traversant l'Isthme ; je suis, dis-je, assuré, qu'on feroit révolter ces Peuples, les esclaves Négres, les Mestices, & même peut-être plusieurs Crioles. Il faudroit alors leur fournir des armes, de la poudre, du plomb, &c. les traiter avec douceur, genereusement & d'une maniere désinteressée, pour leur ôter, s'il étoit possible, cette prévention où ils sont, que les Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. Ceux qui habitent dans la *Nouvelle Andalousie*, & dans la

Guiane, ceux des environs du *Perou*, & ceux du Chili ne sont pas dans une meilleure disposition pour nous. Ils souhaiteroient tous de voir la fin de leur servitude ou de leur crainte, & ce desir fait que tous les jours il s'en sauve un grand nombre dans l'intérieur des terres & dans des montagnes inaccessibles, d'où il s'en détache de tems en tems des troupes pour détrousser & assommer les Voyageurs Espagnols.

Il est très-sûr encore que la mollesse produite par les délices du *Nouveau Monde*, & l'avidité insatiable des pillards ont comme étouffé l'Autorité Royale en plusieurs cas importans : car il n'est que trop vrai que cette Autorité y est souvent méprisée par les Officiers Royaux, à cause de l'éloignement du Prince, & que ses loix y sont interpretées selon que l'interêt de ces Officiers le demande. Les Vicerois s'entendent avec les Officiers subalternes. Des gens inférieurs prêtent la main à ceux-ci dans l'occasion. L'excessive dureté des *Corregidors*, qui a déja fait déserter tant de malheureux, affoiblit aussi la puissance Royale dans le *Nouveau Monde* ; car d'un côté ces tyrans épuisent les pauvres Indiens par leurs exactions, & de

l'autre ils anéantissent la justice en recevant des présens ; vendant même la justice au plus offrant & donnant gain de cause à celui qui paye le mieux. J'ai vû plusieurs fois de pauvres gens de plusieurs lieux considérables au désespoir par cette conduite qui les réduisoit à l'indigence. Mais c'est à quoi les * Juges, les Commis & même les † Gouverneurs n'ont guéres d'égard, ainsi que je viens de le dire, & d'ailleurs il y en a de si ignorans qu'ils sçavent à peine lire. J'ai vû un Juge à *Porto-Belo* qui jugea pour & contre de la même maniere & presqu'à la même heure, sans vouloir comprendre qu'il y eut de la différence, quelqu'explication qu'on pût lui donner. A la fin sortant de son ignorance comme d'un songe profond, il se leva sur son siege en retroussant sa moustache, & jurant par la sainte Vierge & par tous les Saints, *que les chiens de Luthériens Anglois lui avoient enlevé parmi ses livres ceux du Pape Justinien dont il se servoit pour juger dans les causes équivoques : mais s'ils reviennent*, ajouta-t'il, *d'un air grave, je les ferai tous brûler.*

* *Corregidors.* † *Regidors.*

Comme l'autorité du Roi est mal soutenuë & ses deniers mal administrés, il en resulte que les Places importantes, telles que sont la *Vera-Cruz*, la *Havane*, *Porto-Belo*, *Panama*, *Carthagene*, *Callao &c.* sont mal munies, presque sans soldats, sans armes, sans magasins. Les soldats sont très-mal vêtus, & mal assortis ensemble; les uns trop vieux, les autres trop jeunes. Enfin ce sont de gens ramassez au hazard. Ils n'ont point de paye reglée, & leur grande résource est de piller les Indiens. On ne leur fait point faire l'exercice comme en Europe. Ils n'ont aucune discipline & on les prendroit pour des voleurs de grands chemins bien plutôt que pour des soldats. A l'égard des fortifications, il n'y a point d'Ingenieurs.

Il n'y a dans les Indes qne de mauvais artisans pour tout ce qui regarde la guerre & même pour beaucoup d'autres choses. Par exemple il n'y a personne qui s'y entende à faire de bons instrumens pour la Chirurgie. On y ignore entierement la fabrique de ceux qui regardent les Mathématiques & la Navigation.

Le Commerce n'y consiste qu'en des

audes continuelles, parce qu'il n'y aucune regle bien établie, & s'il y en , l'avarice des Gouverneurs & des riies Negocians les méprise. Le Quint e l'or & de l'argent qui est dû aux offres du Roy y est souvent fraudé, c il n'y a point de Marchandise dont il e reste plus d'un quart des Droits u'elle doit, entre les mains des *Coregidors &c.* D'ailleurs il n'y a point e vraye subordination dans le comnerce & chacun le fait à sa mode, pourvû, qu'il ait soin de graisser la pate aux Gouverneurs. Les Officiers, même les soldats, y negocient aussi comme il leur plaît, & malgré les Ordonnances Royales, ce qui a favorisé extrêmement les Anglois & les François des Colonies établies dans les Isles, & a fait au contraire beaucoup de tort aux Espagnols. Les enregistremens des Marchandises y sont faux la plûpart du tems, & pourvû qu'on ait un passeport des *Corregidors* ou autres Officiers Royaux, on laisse passer outre la Marchandise, quelque visible que soit la fraude.

Les Curés, Prêtres, Religieux &c. se mêlent aussi de trafiquer, & ces gens y font impunément beaucoup de desor-

dre, parce qu'ils ſont regardez comme des perſonnes ſacrées, auſquelles on n'oſeroit toucher ſous peine de la damnation éternelle. Ils ne ſe contentent pas de trafiquer eux mêmes, ils ptêtent auſſi la main à une infinité d'abus, & ils arrachent ſouvent aux Indiens, ſous mille prétextes, ce qu'ils gagnent au jour la journée. Dailleurs il y a dans les Indes une infinité d'Eccleſiaſtiques & de Moines qui ſont à charge à l'Etat, les uns par leur conduite dereglée, & les autres par leur fainéantiſe. Les Curez y ſont inſupportables par leur avarice & par leur molleſſe. Leur nombre extraordinaire ne diminuë que trop les Finances du Roi; car ils ont tous de bonnes penſions. Cependant ils pourroient vivre largement des diſmes & des autres droits qu'ils retirent, ainſi que je l'ai inſinué ci-devant.

L'ignorance des Eccleſiaſtiques n'eſt pas moins affreuſe que leur mauvaiſe conduite. Ils ne ſont point du tout lettrez, & ne ſavent que quelques mots de Latin qu'ils appliquent par tout, bien ou mal. Auſſi ne font-ils aucun uſage de la lecture, & toute leur occupation conſiſte à battre la Carte,

boire du chocolat, & à faire la vi-
te de leur Dioceſe; non pour l'inſtru-
tion des ames, mais pour tâcher
'eſcroquer quelque choſe aux pau-
res Indiens, outre les diſmes & les
evenus annuels. D'où l'ont peut ju-
er comment les Americains ſont
nſtruits dans la Religion par ces gens
à, & c'eſt ce que j'ai fait voir aſſez
lans cette Relation.

Enfin les abus qui ſe commettent
ans ce nouveau monde ſont ſi géné-
aux & ſi étendus, qu'il faudroit,
our les réformer, refondre le Corps
Civil & le Corps Eccleſiaſtique, tous
es Religieux ſans exception. Mais
omme il y a peu d'aparence à cette
eforme, je ne doute pas que les af-
aires des Indes n'aillent de plus en
lus en décadence.

CHAPITRE XI.

Des Mœurs & de la Religion des Creo-les *&* *des* Eſpagnols *des* Indes.

IL ſeroit fort facile de faire le Jour-
nal des occupations de ceux qui
vivent à leur aiſe dans les Indes Occi-

dentales. Ils n'en ont point : car je n'appelle pas occupations passer sa vie à dormir, à boire du Chocolat, & à s'user auprès des femmes. On pourroit fort bien dire à des gens qui n'ont pas d'autres affaires dans la vie, *que diable êtes vous venus faire dans le monde* ? J'ai déja dit qu'ils sont glorieux ; ils le sont jusqu'à l'ennui. Quelques gueux qu'ils soient, à les entendre parler ils sont tous Nobles. Il est ordinaire de rencontrer de miserables coquins, qui tachent de relever leur misere par une moustache qu'ils rétroussent fierement en vous regardant sous le nés, une coquarde usée & une vieille épée roüillée, d'une longueur excessive, qu'ils prennent de tems en tems par la garde avec une gravité sans pareille, en faisant la *Gamba dritta*. Si on fait semblant de ne les pas voir, ils vous jettent une œillade des plus severes, & vous regardant avec dédain du coin de l'œil, il vous disent en jurant, *Por Dios soy hidalgho como el Rey, dineros no tantos. Par Dieu au bien près je suis noble comme le Roi.* Avec cela ils sont ignorans sans honte. & si charmez de ne rien savoir, qu'ils ont toujours pour réponse à ce qu'ils

'entendent pas, *Valghame Dios*, *ſtas ſon heregas Lutheranas.* Auſſi les idées qu'ils ont des choſes ſont elles xtraordinairement ridicules, & ſi ous ajoutez à cela l'ardeur du climat ui leur brûle ſouvent la cervelle, n dira d'eux ſans leur faire tort, u'ils n'ont preſque pas le ſens com-aun.

Il leur eſt défendu d'avoir des li-res. Il n'y en a que très-peu dans es Pays de la Domination Eſpagno-e, excepté des Heures, des Miſſels & les Breviaires qui ſont pour les Ec-cleſiaſtiques. Ceux-ci font entendre u peuple que tous les livres *de los Franceſes y Ynglefes* ſont heretiques, & qu'il faut les jetter au feu. On voit bien qu'ils craignent eux même beau-coup le venin de cette hereſie, car ls ſont les plus ignorans de tous les hommes.

Un Creole trouva par hazard à *Porto-Belo* les *Metamorphoſes d'Ovide*, qu'il n'entendoit pas. Il remit ce li-vre à un Moine de ſaint François qui ne l'entendoit pas mieux peut-être. Soit malice, ſoit ignorance, il fit acroire aux habitans de *Porto-Belo*, que c'étoit une *Bible Angloiſe* : &

pour preuve que c'en étoit une, il leur montroit les figures de chaque Metamorphose, en disant *voilà comme ces chiens adorent le diable, qui les change en bêtes.* Après cela cette prétenduë Bible fut jettée dans un feu allumé exprès, & le Moine fit à ces bonnes gens un beau discours qui consistoit à remercier saint François de cette heureuse découverte. Il est fort ordinaire aux Creoles, qui demeurent plus avant dans le Pays, & qui ne voient que très-rarement des étrangers, de croire que les Heretiques Luthériens sont noirs, qu'ils ont les ongles crochuës, des cornes à la tête, une longue queuë au derriere: & les Curez ne les en desabusent pas.

Ceux des Indiens que l'on convertit, & qui persistent de bonne foi dans la Religion que les Moines ou les Curez leur ont enseignée, n'en sont pour cela pas moins idolatres: car ils adorent & servent nos saintes Images comme autant de Dieux. Les Curez le souffrent, & disent que cela vaut encore mieux que s'ils n'étoient pas baptisez. *Le Saint*, ajoutent-ils, *aura pitié d'eux & les délivrera pour l'amour de son image.* L'avarice de ces Eccle-

siastiques

ſiaſtiques trouve ſon compte dans ces
ibus, car ces Images leur valent de
bonnes aubaines. L'envie de faire des
Chrétiens eſt cauſe que les Miſſionai-
res tolerent d'autres abus auſſi groſſiers
pour le moins : mais ils payent quel-
quefois bien cherement cette envie.
Les Sauvages, qui ne ſont pas toujours
d'humeur de ſe convertir, maſſacrent
quelquefois ces Miſſionaires ; & quand
ils ont le bonheur de ſe ſauver de
leurs mains, ils reviennent en fort
mauvais état. J'avouë qu'il y a des
Miſſionaires de bonne foi, qui ont à
cœur la gloire de Dieu & le ſalut des
ames des Idolatres. Ceux-là ſont en
petit nombre. Tous les autres cher-
chent dans les converſions l'augmen-
tation de leurs revenus & leur pro-
fit temporel.

Les ſermons ſont pleins de boufon-
neries plates & groſſiéres. Les Fêtes
ſont encore plus ſcandaleuſes. Etant
à Carthagene, le jour de la Proceſ-
ſion du St. Sacrement, j'eus occa-
ſion de voir comment on y profanoit
cette ſainte ceremonie. Des gens maſ-
quez y faiſoient toutes ſortes de geſtes
boufons ; quelques-uns culbutoient de-
vant le St. Sacrement, & d'autres fai-

soient le moulinet. On y portoit des chats & des cochons, emmaillotez, qui en miaulant & en grognant composoient avec les voix humaines un concert des plus impertinens. L'*Enterrement de Jésus-Christ* & toutes les solemnitez de la semaine Sainte sont à peu près aussi édifiantes que la solemnité du S. Sacrement. Il ne faut pas oublier la Messe de minuit à Noël : Les Religieux y dansent au son des instrumens, de même que les seculiers, & cela avec les gestes & les grimaces ordinaires aux Mascarades du Carnaval. Les uns se déguisent en diables, les autres en Anges. Ces Anges & ces diables se disent souvent de grosses injures & les accompagnent presque toujours de coups de poings & de croquignoles : mais les diables sont enfin batus & chassez. Alors on recommence la musique, qui est accompagnée de chansons qui répondent fort bien à la celebration de la Fête.

Un Creole qui meurt doit premierement ordonner par son Testament bon nombre de Messes pour le salut de son ame. S'il lui reste quelque chose après cela, il le laisse à ses proches ou à ses créanciers, s'il en a ; mais l'ame est toujours la principale heritiére. Il ar-

rive souvent que les Curez ou les Convens heritent de tout ce qui reste ; ou qu'ils partagent le bien avec l'ame du défunt.

Les Prêtres & les Moines ont grand soin de détruire tout ce qui reste de monumens Indiens. Ils disent que ces monumens ne servent qu'à conserver le souvenir de l'idolatrie. Ils ont raison en un sens. Le Cardinal Ximenés étoit dans le même goût, lorsqu'il fit détruire avec tant de soin les livres & les autres monumens de la Religion Mahometane dans le Royaume de Grenade ; sans avoir égard à la beauté de ces monumens.

J'ai dit que la Polygamie est un grand obstacle à la conversion des Indiens. Quand on leur parle de cet article ; ils nous répondent. *Vous voulez qu'étant devenus Chrétiens, nous nous contentions d'une seule femme, & que nous la gardions jusqu'au jour de sa mort, quoi qu'elle nous dévienne inutile quand elle est vieille & infirme. Mais vous autres Européans, qui gardez vos femmes pendant qu'elles sont en vie, vous avez des Maîtresses, & vous voyez celles qui sont communes.* (C'est ainsi qu'ils désignent les femmes publiques.) *C'est comme si*

vous changiez de femmes. Laissez-nous donc vivre à la maniere de nos peres, car elle est aussi bonne que la vôtre, & nous serons Chrétiens comme vous.

Cet article me fournit une occasion naturelle de parler des suites de la débauche de mes compatriotes. C'est la verole. Malgré le guaiac, cet excellent preservatif, beaucoup d'Espagnols en sont pourris jusqu'aux os, aussi bien que les Portugais, & ils la transmettent à leurs enfans comme un heritage. Ce mal si commun & si dangereux pourtant éfaroucha d'abord nos Ancêtres; mais les descendans s'y sont fort aprivoisez, & la verole, toute funeste qu'elle est; a le privilege d'être regardée aux Indes comme la fiévre en Europe. J'ai connu quelques Creoles qui s'étoient mis dans l'esprit de la conjurer en quelque façon, comme on conjure le diable. On peut dire que la chair étoit combatuë en eux entre une espece de crainte de Dieu & la crainte de la verole. Comment accorder ensemble l'amour de la Religion & l'amour des femmes? Ils se mettoient donc sous la protection de la sainte Vierge, avant que d'aller voir leur Maîtresses, se munissoient d'*Agnus* & de grains benits. Prêt

à recevoir les dernieres faveurs de l'amour, ils disoient dévotement quelques Oraisons & des Ave. Les signes de Croix suivoient, mais malgré ces saintes précautions, je les ai vû revenir très-souvent aussi poivrez que les moins dévots des Indes. Il falloit avoir recours au guaiac, & le plûtôt n'étoit que le mieux; car quand le mal avoit pris de trop profondes racines tout le guaiac du monde ne l'auroit pas arraché.

Ce détail suffit maintenant. Je remets le reste à la seconde partie de ma relation.

Fin de la premiere Partie.





VOYAGES
DE
FRANÇOIS COREAL,
AUX
INDES OCCIDENTALES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur passe au BRESIL *& séjourne à la* BAYE DE TOUS LES SAINTS. *Description de la Ville. Description des Routes, &c.*



PRE's avoir séjourné quelque tems parmi les Anglois Flibustiers, je voulus revoir ma patrie. Je m'embarquai pour cet effet à la *Jamaïque* sur un vaisseau Anglois qui repassoit en

Europe. Nous partîmes le 13. Mai 1684. & nous arrivâmes heureusement en *Angleterre* d'où je repassai en *Espagne.* M'étant rendu à *Carthagene*, je trouvai tous mes parens morts: Depuis 18 à 20 ans que je n'avois vû mes amis de College, ils avoient pris parti de côté & d'autre. Les uns s'étoient mariez, les autres s'étoient allez établir en d'autres endroits de l'Espagne. Quelques-uns étoient en Flandre & en Italie, & quelques autres devenus plus riches & plus fiers, ou ayant changé de goût & d'inclination ne me reconnoissoient plus. Je songeai alors à recueillir le peu de bien qui me revenoit de la maison de mon Pere, & dès que j'eus mis ordre à mes petites affaires je pris le dessein de m'en aller en Portugal pour m'embarquer sur la Flotte allant au Bresil.

Nous partîmes au mois de Juillet 1685. & nous arrivâmes heureusement à la *Baie* le 31. Octobre, après trois mois & onze jours de navigation.

* *Bahia de todos los Sanctos*, ou *Ciudad da bahia* est la Capitale du *Bresil.* C'est un lieu de grand commerce pour les Portugais & de grand abord pour les marchandises qui s'y trafiquent, telles que sont les toilles grosses & fines,

* *San Salvador.*

les baies, ferges, & perpetuanes; les chapeaux, bas de soie & de fil; les biscuits, farines, froment; les Vins de *Porto à Porto* &c. les huiles, beure, fromage; les Bateries de cuisine, Esclaves de Guinée &c. Pour toutes ces choses on y reçoit en retour de l'or, du sucre, du tabac, du bois de teinture, de Bresil & autres, des peaux, des huiles, des suifs, du beaume de *Copahü*, de l'*Hippecaquana*, &c. Cette Ville si avantageuse aux Portugais est sur une hauteur de 80. toises qui dépend de la côte Orientale de la *Baye de tous les Saints*. Cette hauteur est très-difficile & l'on s'y sert, pour monter & décendre les marchandises du port à la ville, d'une espece de gruë. Le Terroir de la ville est fort inégal, & la pente des ruës est si difficile que des chevaux attellez à des voitures ne pourroient s'y soutenir.

L'abord à la Ville est défendu par les forts de *saint Antoine* & de *sainte Marie*, quoique pourtant on puisse aisément éviter la portée du canon de ces deux forts, à cause de la largeur du canal. La Ville est en général bien fortifiée; mais la garnison, qui consiste en des soldats Portugais bien faits & pro-

res à tout excepté au métier de la guer-
e, eſt mal diſciplinée & adonnée à
oute ſorte de luxure. Ce ſont là plû-
art des garnemens ſans cœur, auſſi
langereux aſſaſſins qu'ils ſont laches.
Les Habitans de la Ville ne valent pas
nieux. Ils ſont voluptueux, vains,
ſuperbes & rodomons, lâches, igno-
ans, & fort bigots. Ce n'eſt pas qu'ils
ne paroiſſent courtois & polis dans leurs
manieres, mais ils ſont ſi chatoüilleux
ſur le point d'honneur, ſi jaloux ſur le
chapitre des femmes & ſi vains ſur leur
grandeur, qu'il eſt très-difficile, pour
ne pas dire impoſſible, de s'en faire des
amis. Les femmes ſont moins viſibles
qu'au *Méxique*, à cauſe de la grande
jalouſie des maris, mais elles n'en ſont
pas moins libertines, & elles mettent
pour venir à bout de leur paſſion, tou-
tes ſortes de ſtratagêmes en œuvre,
quoiqu'aux dépens de leur honneur &
de leur vie : car ſi elles ſont ſurpriſes
dans le crime, leurs maris les poignar-
dent, ſans qu'il en ſoit autre choſe, &
leurs peres ou leurs freres les proſtituent.
Elles déviennent alors des courtiſanes
publiques, également au ſervice des
Blancs & des Noirs. Si la précaution
des Maris n'empêche pas les intrigues de

leurs femmes, celle des peres n'empê-
che pas que les meres ne prêtent
leurs ſecours charitables aux filles auſſi-
tôt qu'elles ſont nubiles. Il eſt même fort
ordinaire aux meres de queſtionner leurs
filles ſur ce qu'elles ſont capables de ſen-
tir à l'âge de douze ou treize ans & de
les inviter à faire ce qui peut émouſſer
les aiguillons de la chair. Les pucelages
ſont à l'enchere à *San Salvador* & s'y
payent très-cherement, à cauſe qu'ils
ſont enlevez de fort bonne heure & *que
la fleur de virginité doit ſe cueillir*,
diſent-elles, *dans ſes premieres années*,
afin qu'elle ne ſe flétriſſe pas.

Avec de telles mœurs, on ne laiſſe pas que
d'être très religieux quant à l'exterieur.
Les Egliſes y ſont frequentées, la con-
feſſion y eſt fort commune, ſans dou-
te à cauſe de la multitude des pechez.
Le faſte de la religion ſe montre dans
tout le dehors. Je n'ai point vû de lieu
où le Chriſtianiſme parut avec plus d'é-
clat qu'en cette Ville, ſoit par la richeſſe
& la multitude des Egliſes, des Con-
vens & des Religieux, ou par l'équipa-
ge devot des Gentils-hommes, des Da-
mes & des courtiſanes & généralement
ment de tous les Citoiens de la *Baye*. On
n'y marche point ſans un roſaire à la

main, un chapelet au col & un saint Antoine sur l'estomac. On est exact à s'agenouiller au son de l'*Angelus* au milieu des ruës : mais en même tems on a la précaution de ne point sortir de chez soi sans un poignard dans le sein, un pistolet dans la poche, & une épée des plus longues au côté gauche : afin de ne pas perdre l'occasion de se vanger d'un ennemi tout en disant son chapelet.

Je me trouvai un jour à la *Baye* dans la maison d'un *Christian veio* de bon exemple aux Portugais par sa devotion, mais aussi peu charitable dans ses actions, que superstitieux & bigot dans tout son exterieur. Je me trouvai, dis-je, chez cet homme, un jour qu'il faisoit déchirer à coups d'aiguillon un pauvre Négres, pour avoir renversé une tasse de chocolat. Pendant ce tems-là cet homme religieux avoit sur sa table un Crucifix devant lequel il disoit ses oraisons: mais il étoit tourné de sorte qu'en même tems qu'il faisoit ses devotions, il avoit la cruelle satisfaction de voir déchirer son esclave & d'entendre les cris de ce miserable.

Ces malheureux Négres sont traitez avec la derniére barbarie. Non-seulement on les vend publiquement, mais

on les étales nuds, & on les examine avec autant de ſoin & de ſens froid qu'on examine un cheval chez les maquignons. C'eſt quelque choſe de plaiſant & d'inſolent en même tems, que de voir un Portugais parcourir le corps d'un eſclave avec les lunettes ſur le nés, & examiner ſcrupuleuſement toutes les parties du corps d'un Négre ou d'une Négreſſe. Après qu'on les a achetez, on peut les tuer pour la moindre choſe, & quand ils ſont vieux, on trouve ſouvent aſſez de prétextes pour s'en défaire comme d'un vieux chien. Cependant il y a quantité de ces eſclaves à la *Baye* & je ne doute pas que, ſi ces malheureux avoient du cœur & de la reſolution, ils ne puſſent un jour tailler de l'ouvrage aux Portugais du *Breſil*.

Dans toutes les *Indes* la premiere choſe qu'il faut faire, c'eſt de s'attirer la protection des Moines, ils y ſont très-puiſſans & d'une intrigue à toute épreuve.

La fainéantiſe & l'ignorance de nos Eſpagnols & des Portugais contribuent beaucoup à l'autorité de tous les Religieux, qui n'ont garde de manquer de faire un point de Religion du pouvoir immenſe qu'on leur laiſſe: car aux Indes


RPJCB


S. SALVADOR
A. S. Antoine
B. Carmes
C. Porte des Carmes
D. Jesuites
E. Cathedrale
F. La Misericorde
G. Monoie
H. Maison du Gouverneur
I. Estrapade
L. Porte St. Benoist
M. Ste. Therese.
N. Ste. Barbe
O. Port des Barques
P. Bateries
Q. Fort
R. Magazins

uand on eſt maître abſolu de la conſ-
ience d'un homme, on l'eſt auſſi de ſa
ourſe.

La molleſſe des habitans de *San Sal-
ador* & la pente des ruës, qui eſt fort
oide, leur fait regarder l'uſage de mar-
her comme une choſe indigne d'eux.
ls ſe font porter dans une eſpece de lit
le coton à raiſeau, ſuſpendu à une per-
che longue & épaiſſe, que deux Négres
portent ſur leurs épaules. Ce lit eſt
couvert d'une Impériale, d'où pendent
les rideaux verds, rouges ou bleus. On y
eſt fort à ſon aiſe, la tête ſur un chevet
& le corps, ſi l'on veut, ſur un petit
matelas fort proprement piqué.

L'air de *Bahia de todos los Santos* n'eſt
pas des meilleurs, à cauſe de la chaleur
violente du Climat, qui cauſe aux ha-
bitans, & ſurtout aux nouveaux ve-
nus, des maladies ardentes. Les vivres
n'y ſont pas bonnes, & les fruits ſont
ſi expoſez aux ravages des inſectes
qu'on a de la peine à y en cultiver de
mediocres. Ce n'eſt pas que la pareſſe
des habitans ne pût ſurmonter ces dé-
fauts par l'induſtrie; mais dans les *In-
des* on aime bien mieux dormir, & ca-
joler les Dames, que s'occuper à la
moindre choſe pénible.

Le *Bresil* contient diverses Provinces qui sont pour la plûpart aux Portugais & s'étend depuis le 2. D. de Latitud Nord au 25. Les vents de mer y modé rent pourtant l'ardeur excessive du so leil, aussi bien que les broüillards, qu rafraîchissent l'air pendant les premié res heures de la matinée. Tout ce Pay est divisé en Capitainies, où il y a de Colonies des Portugais, comme *Tama raca*, *Pharnambuq*, *Bahia de Todos lo Santos*, *ou San Salvador*, *Puerto Seguro*, *Espiritú Santo*, *Paraïba*, *Rio aneiro S. Vicente* &c. *Pharnambuq* est prè du Cap de *S. Augustin*. C'est un lieu de grand trafic pour les Portugais, qui en apportent du sucre, du bois de Bresil, des cuirs &c. Le Cap de *S. Augustin* git à 8. dégrez de latitude Meridionale & a été découvert au mois de Janvier de l'année 1500. par *Vincent Janes Pinzon*. C'est l'endroit de toute l'*Amerique* qui avance le plus vers l'*Afrique*. On ne compte que 500. lieuës depuis le *Cap vert* en *Afrique* jusqu'à cette côte du *Bresil*.

On compte cent lieuës de ce *Cap* à *Bahia de todos los Santos*, qui git à 13. degrez moins quelques minutes. Voici les lieux qui gisent entre deux. *Sant-*

Alexio, *Sant Miquel*, *Rio d'Aguada*, *Rio Francisco*, *Rio de Cana fistola*, ain- nommée parce qu'il y a quantité de Casse, *Rio real*, *Rio de Tapuan*, *Po- oucan.* On compte à peu près cent au- tres lieuës de la *Baye de tous les Saints* aux *Abrolhos*, ou *Cabo dos Baixos*. Il y a entre deux *Rio de S. Giano*, *os ilheos Capitainie*, *Rio de Sant Antonio*, *Rio de Santa Crux*, *Puerto Seguro* &c. Après cela on trouve entre *Cabo dos Baixos* & *Cabo Frio*, *Puerto dal aguado*, *Rio dolce*, *Reios magnos*, *Spiritu Santo*. De là on vient à *Tapenuri* & puis à *Paraïba*. La côte a des sables qui ca- chent de mauvais écueils. C'est de ce côté là que demeurent les *Ovetacates* peuple sauvage & cruel. Les *Mackes* suivent, où la côte est aussi pleine d'é- cueils. Il y a dans ce parage trois pe- tites Isles pleines d'oiseaux si privez, qu'on les peut prendre à la main & les tuer à coups de bâton.

Cabo frio est un fort bon havre, où les *Topinamboux* demeurent. On trou- ve là beaucoup de poissons à scie & de jolis perroquets. Un peu plus loin est *Rio-Janeyro* & *Bahia fermosa*. Les Fran- çois y ont autrefois negocié, & ils y a- voient un Fort. L'embouchure y est de six

lieuës d'Eſpagne & de trois ou quatre un peu en dedans des terres. Cette embouchure eſt dangereuſe à cauſe de quelques écueils. On paſſe près d'un Cap qui n'a pas plus de 300. pas de largeur, qui deſcend de biais d'une montagne, qui reſſemble à une piramide. A deux lieuës & demie d'Eſpagne d'une Iſle que les François ont habitée autrefois, & où l'on trouve encore quelques ruines d'un fort, il y en a une autre que l'on appelle la *grande Iſle*, que des *Topinamboux* habitent. Elle a trois lieuës de circuit. On trouve encore quelques autres qui ne ſont pas habitées où l'on pêche de bonnes huitres. Les Sauvages ont coutume de ſe plonger en la mer le long du Rivage & d'arracher à belles dents les pierres autour deſquelles ces huitres ſe tienne ſi fort attachées, qu'on a de la peine à les en ôter. Elles ſont fort bonnes à manger, & l'on trouve en quelques-unes de petites perles que les Sauvages nomment *Lenpes*. La mer y abonde en poiſſons, ſur tout en barbeaux & cochons de mer. Il y a des Baleines aux environs. Là ſe jettent auſſi deux rivieres d'eau douce, le long deſquelles & des deux côtez il y a pluſieurs *Aldejas* ou villages des Sauvages.

us loin de là & allant vers *Rio de la* *lata* on trouve un golfe découvert trefois par les François.

CHAPITRE II.

De quelques Sauvages du Bresil *&* *de leurs manieres.*

CEs Peuples sont subdivisez en plusieurs autres, sous le nom de *Margajates*, *Ovetacates*, *Makkes*, *Toupinamboux* &c. les *Margajates* & en général tous les Bresiliens mangent leurs nnemis. Ils vont nuds & se frotent tout e corps avec une certaine liqueur noire. Les hommes portent leurs cheveux en couronne comme les Prêtres, & se percent la lévre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espece de jaspe verd. Cela les rend si diformes, qu'on diroit qu'ils ont deux bouches. Je ne puis concevoir le sujet de ce bizarre ornement. Les femmes laisse croître leurs cheveux & ne se percent point les lévres, mais bien les oreilles, & cela de telle maniere, qu'on y mettoit le doigt tout entier. Elles y mettent des osselets blancs & des pierres qui leur pendent

ſur les épaules. Il y a chez les *Marg*
jates beaucoup de *bois de Breſil.*

Les Ovetacates, qui ſont toujours e
guerre avec leur voiſins, ne ſouffrer
pas que perſonne vienne trafiquer che
eux. Quand ils ne ſe ſentent pas les plu
forts, ils fuyent de telle ſorte qu'il n'
a cerf qui coure plus vîte. Ils vont nuds
ils ont cela de commun avec les autre
Breſiliens ; & ceci de particulier qu'il
laiſſent croître leurs cheveux juſque
ſur le milieu du dos excepté qu'ils le
coupent un peu ſur le front. Ils man-
gent la chair cruë comme les chiens.
Ajoutez à cela leur air ſale & dégou-
tant, leur régard farouche, leur phi-
ſionomie qui tient de la bête. La natu-
re, qui tout ſimple & ſans ornement eſt
quelquefois ſi agréable, eſt bien laide &
bien choquante en ces Sauvages.

Ce peuple a un langage particulier,
aſſez different de celui de ſes voiſins.
Son naturel ſauvage & barbare eſt cauſe
qu'on ne lui apporte pas beaucoup de
choſes. On ne s'y fie que de loin & mu-
ni de quelques armes à feu, afin d'é-
mouſſer par la terreur que ces armes
leur inſpirent, un apetit déſordonné,
qui ſe reveille à la vuë de la chair de
Portugais. On fait les échanges à quel-

es centaines de pas les uns des autres
cette maniere-ci. On porte en un en-
oit neutre également éloigné des tro-
eurs la marchandise qui se negocie.
n se la montre de loin sans dire mot,
chacun va prendre ce qu'il doit avoir
retour. Il y a tout à la fois de la dé-
nce & de la bonne foi dans cette ma-
ere de negocier : mais d'ailleurs ces
uvages ont assez de lumiéres pour se
éfier des Portugais.

CHAPITRE III.

Des autres Bresiliens Naturels *& de leur façon de vivre.*

EN general les Bresiliens nous res-
semblent pour la taille. Ils sont bien
roportionnez de corps, mais plus ro-
ustes que nous & peu sujets aux mala-
lies. On ne trouve chez eux guéres de
aralytiques, ni d'estropiez, ni d'aveu-
gles, ni de boiteux, ni de personnes
contrefaites. Plusieurs vivent, dit-on,
jusqu'à cent vingt ans. Je le crois pres-
que, car ils vivent sans soucis & n'ac-
cumulent pas pour l'avenir. On n'en
voit guéres qui deviennent gris, preuve

d'un air bien tempéré & qui n'est suje
ni au grand froid, ni à la corruption
Les arbres & les Campagnes y sont dan
une verdure éternelle, & les Sauvage
toujours également gays. Ils sont heu-
reux de ne connoître ni l'avarice ni le
autres passions qui en dépendent : mai
ils connoissent à fond la vengeance &
toutes ses suites. Leur teint n'est pa
noir, mais brun comme celui des Es-
pagnols. Hommes, femmes, enfans
tout y va nud, excepté qu'aux jours de
fêtes & de réjoüissances ils se couvrent
de la ceinture en bas avec une toile ordi-
nairement bleüe & rayée. Ils pendent à
cette toile des sonnettes qu'ils prennent
en troc des Portugais, ou de petits os
fort durs. Ce sont leurs instrumens de
Musique, & l'oreille des Bresiliens y est
faite. En tems de guerre ils endossent
une espece de manteau de peau : mais
excepté ces occasions ils sont toujours
nuds comme des vers. Ils commencent
maintenant à cacher ce qu'on doit ca-
cher.

Ils ne se laissent aucun poil sur le
corps & s'il en vient, ils l'arrachent
avec des pincettes ou le coupent avec
des ciseaux que les Portugais leur four-
nissent : mais ils conservent une touffe

cheveux derriere la tête, qu'ils laiſ-
t pendre quelquefois juſques ſur le
ieu du dos. Ils ont la lévre inférieure
cée dès leur enfance, & l'on y paſſe
ır l'ornement un os blanc comme de
voire. Cet os ſe tire & ſe remet
and on veut. Lorſqu'ils ſont venus
âge d'homme, au lieu de cet os ils
ſent dans le trou de la lévre du jaſpe
une émeraude bâtarde & l'accom-
dent de telle ſorte qu'elle ne puiſſe
nber. Cette piece eſt quelquefois de
longueur du doigt. Quelques-uns ne
contentent pas d'une pierre ou d'un
dans la lévre; ils en enchaſſent dans
ırs jouës & cela fait un effet bien dé-
gréable, ſurtout aux yeux de ceux
i n'y ſont pas accoutumez. Ils ont le
z plat & ils le font tel à leur enfans
s qu'ils ſont nez. Cela leur paroît
rt beau. Ils ſe peignent le corps de
uſieurs couleurs. Les jambes & les
iiſſes ſont peintes en noir, de ſorte
ı'on diroit de loin qu'ils portent des
ılottes noires abatuës ſur les talons.
e ſuc avec lequel ils ſe noirciſſent ainſi
e peut s'effacer de fort longtems. Ils
ortent au col des colliers d'oſſelets
ancs comme albatre. Ces os ſont de
forme d'un croiſſant. Ils les enfilent

en de petits rubans de coton : mais pou
la diversité ils portent quelquefois a
lieu d'osselets, de petites boules d'u
bois noir & reluisant, dont ils font un
autre sorte de collier. Comme ils on
quantité de poulets dont la race leur e
venuë d'Europe, ils en choisissent le
plus blancs & leur ôtent le duvet, qu'il
teignent en rouge, puis ils se l'appli
quent sur le corps avec une gomme for
tenante. Ils se parent aussi le front d
plumes de plusieurs couleurs.

Il y a au Bresil un oiseau noir comme la corneille, que les Sauvages nomment *Tochan*. Cet oiseau a autour du col de petites plumes très-fines jaune & rouges. Ils se les appliquent quelquefois sur les jouës avec de la cire : mais cet ornement est réservé pour les jours de cérémonie. Ils habillent de cette façon leur visage lorsqu'ils vont à la guerre, ou quand ils celebrent une fête. Une des plus solemnelles, c'est lorsqu'on doit tuer un homme pour le manger. Alors, afin que rien ne manque à la solemnité du jour, ils font une espece de chaperon de plumes vertes, rouges, jaunes, & s'en ornent fort proprement les bras, de maniere qu'ils semblent parez de manches de velours bigarré. Il

ent de pareilles plumes leurs *Tacapes*,
ſont de ce bois dur & rouge que
is appellons *Bois de Breſil.* Sur leurs
ules ils mettent des plumes d'autru-
. Ceux qui entr'eux veulent paſſer
ir gens de réputation, & qui ont
ngé beaucoup d'ennemis, ſe font des
lades & des balafres à la poitrine &
d'autres endroits du corps. Après
ils y font pénétrer une poudre noire
rend ces balafres hideuſes. A voir
taillades de loin on les prendroit pour
pourpoints déchiquetez à la mode
nos Peres. Il faut avoir de la pá-
ice de reſte pour ſe taillader ainſi par
ité; mais qu'on ne s'y trompe point:
taillades ne leur font pas plus de mal
en font aux Pelerins qui viennent de
uſalem les marques qu'ils ſe font im-
ner ſur la main ou ſur le bras. Quand
ſont en réjoüiſſance, ils prennent
viſion de certains fruits qu'ils nom-
nt *Ahouai.* Ils les creuſent & les em-
ſent de petites pierres; enſuite de
i les enfilant à des cordons ils ſe les
chent aux jambes & danſent au ſon
Ahouai. Ils ont encore dans les mains,
re ces *Ahouai*, des callebaſſes creu-
, pleines auſſi de petits cailloux. Ils
chent ordinairement ces callebaſſes

au bout d'un baton & se donnent l'esſ
à la muſique des cailloux. Ce dig
inſtrument s'appelle *Maraque.*

Les femmes vont nuës comme l
hommes, & ſe coëffent avec une coëffu
re de coton : mais ſans que cela les en
pêche d'avoir les cheveux épars ſur l
épaules. Elles ne ſe percent ni les lévres
ni les jouës, mais pour leurs oreilles
elles ſont percées à y paſſer le doigt tou
entier, & on les orne de pendeloqu
de coquilles ſi grandes, qu'elles pender
ſur les épaules & juſques ſur la poitrin
Elles ſe fardent à la Breſilienne, c'eſt-à
dire, qu'elles ſe peignent la face de plu
ſieurs couleurs. Ces femmes portent auſ
des braſſelets de petits os fort propre
ment joints enſemble avec de la gomm
& de la cire. Pour les habits, quand o
leur en préſente elles s'excuſent de le
recevoir, en diſant qu'elles n'ont pa
l'uſage d'en porter, & que cela les em
pêcheroit de ſe baigner. C'eſt ce que le
Breſiliens font pluſieurs fois dans l
jour. Ils plongent comme des canards
Si, pour ſe divertir, on préſente de
habits à ces Breſiliennes, elles s'en ha-
billent par complaiſance, mais de retou
chez elles, elles ſe déshabillent fort vît
& courent enſuite toutes nuës ſan
honte de côté & d'autre.

A

A l'égard de ce qu'on pourroit pen-
er, que cette nudité provoque à luxure,
 semble au contraire qu'elle rend
oins luxurieux, & je crois que la pa-
ure des femmes Européennes excite
lutôt la convoitise des hommes, que
 simple & grossiere nudité des Indien-
es. Il est bien vrai que cette nudité
rappe d'abord les nouveaux venus,
ais ils s'y accoutument bientôt: la
onvoitise se dégoûte, & l'on reprend
lutôt que l'on ne croit le sens froid de
 chasteté. Quoique puisse être ensuite
e que l'on voit, l'œil n'en est pas moins
ranquile.

Les Bresiliens se nourrissent ordinai-
ement de deux sortes de racines; l'*Aipy*
 le *Manioc*. Au bout de trois ou qua-
re mois qu'on les a plantées, elles sont
autes de demi pied pour le moins, &
rosses comme le bras. Etant hors de
erre les femmes les séchent au feu sur
e que les avanturiers appellent un *bou-
an*. On les ratisse avec des pierres ai-
uës, comme on ratisse des navets, &
a farine qu'on en tire est du goût de
amidon. On cuit cette farine dans des
rands pots en la remuant jusqu'à ce
u'elle devienne épaisse comme de la
ouillie. Ils en font de deux sortes,

l'une qu'ils font cuire jusqu'à ce qu'elle soit presque dure, afin de la garder pour la provision. Ils en usent à la guerre. L'autre n'est que legerement boüillie, & a le goût du pain blanc quand elle est fraîche. Cette boüillie est fort nourrissante, mais ni l'une ni l'autre ne valent rien pour faire du pain. On en peut bien faire du levain comme celui de froment, mais ce levain cuit, se brûle & se seche par dehors, & reste entierement mol au dedans. De l'une & de l'autre farine apprêtées avec du jus de bonne viande on en fait un met assez approchant du ris boüilli. De ces mêmes racines pilées fraîches & presées ensuite, ils en tirent un jus blanc comme du lait, & ce jus mis au soleil s'y resserre en sorte qu'il devient propre à être cuit & mangé comme des œufs. Ils rôtissent aussi & mangent beaucoup d'*Aipy*. Cette racine se ramollit & a le gout des chataignes. Pour le *Manioc* il faut le réduire en farine & le cuire, sans quoi il seroit fort dangereux à manger. Ces deux racines sont à peu près comme un petit genevrier, & leur feuille ressemble à la *Peonia*.

Leur breuvage est un extrait de ces deux racines & de maïz : mais les fem-

nes ſeules ont le privilege de les com-
oſer, car les Breſiliens croyent que s'il
toit fait par des hommes, il auroit un
ort mauvais goût. On coupe ces ra-
ines par tranches comme les navets.
On fait enſuite bouillir toutes ces tran-
hes en des pots juſqu'à ce qu'elles ſoient
olles. Les femmes, qui ſont aſſiſes
utour de ces pots, mâchent & remâ-
hent ces racines molles & les jettent
ans un autre pot deſtiné à cela. Ces ra-
nes y ſont une autre fois boüillies &
ien remuées avec un bâton, auſſi long-
ms qu'elles le jugent néceſſaire. On
erſe après tout cela en un autre pot
ù elles ſont pour la troiſiéme fois boüil-
es & écumées. Cette liqueur eſt cou-
erte enſuite & conſervée pour leur
rvir de boiſſon. Elles font de même
çon un breuvage de maïz, que ces
uvages nomment *Caouin.* Ce breuvage
t trouble, épais & preſque du goût
u lait. Ils en ont de blanc & de rouge
mme nos vins.

Quand on s'aſſemble pour quelque
ſtin, (& ce feſtin eſt ordinairement
préparatif au maſſacre de quelque
ptif dont la chair doit ſervir à les re-
ler,) les femmes font du feu auprès
s vaiſſeaux où eſt ce digne breuvage.

Elles ouvrent ensuite un des pots & en puisent en une courge que les hommes prennent en dansant, & qu'ils vuident d'un seul trait. Ils retournent ainsi tour à tour aux pots avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que tout soit vuidé. Trois jours se passent ainsi à boire, chanter, sauter & danser. De tems en tems ils exhortent à ne pas manquer de courage contre l'ennemi, & alors ils interrompent les danses & la boisson pour écouter ces exhortations. Les Bresiliens ont cela de particulier, qu'ils mangent & boivent en divers tems. C'est-à-dire qu'ils s'abstiennent de manger à l'heure qu'ils boivent, & de boire à l'heure qu'ils mangent. Alors ils s'abstiennent aussi de traiter d'affaires, & s'il y a quelque chose à dire, on renvoye après le repas. Je crois que l'on s'imagine assez que les aprêts de ces repas ne sont pas exquis. Des bras, des jambes, des cuisses d'hommes assommez, ou massacrez, voilà leurs grands mêts dans les jours de fête, comme je l'ai déja dit; mais pour l'ordinaire on sert l'*ouipou* & l'*ouientan* (ce sont les deux boüillies de farine dont j'ai parlé) dans un pot où toute la famille fourre la main tour à tour. Le *caouin* se boit de même. Il

angent quand ils ont faim, & boi-
ent quand ils ont ſoif : car il n'y a
is d'heure fixe pour leur repas. Quand
a mangé on parle de ſes affaires ;
mme d'aller attaquer celui-ci ou ce-
i-là, de le prendre, l'engraiſſer &
ſuite l'aſſommer pour le manger. Les
us voiſins des Portugais commencent
jourd'hui à s'humaniſer & ne mangent
us tant les gens.

CHAPITRE IV.

Des animaux du BRESIL.

E *Breſil* a divers animaux incon-
nus chez nous ; par exemple, le
pirozou. C'eſt un animal qui tient
bœuf & de l'âne. Il a le poil long
roux, & n'a point de cornes. Son
l eſt court, ſes oreilles longues & pen-
ntes, ſes jambes roides & tortuës ;
ngle telle que celle de l'âne, & la
euë courte. Il a les dents aiguës,
is il ne fait point de mal, car il fuït
vant les hommes. Les Sauvages les
urſuivent à coups de fléches ou l'aſ-
gent dans ſon trou pour avoir ſa peau
'ils font ſécher au Soleil pour en faire

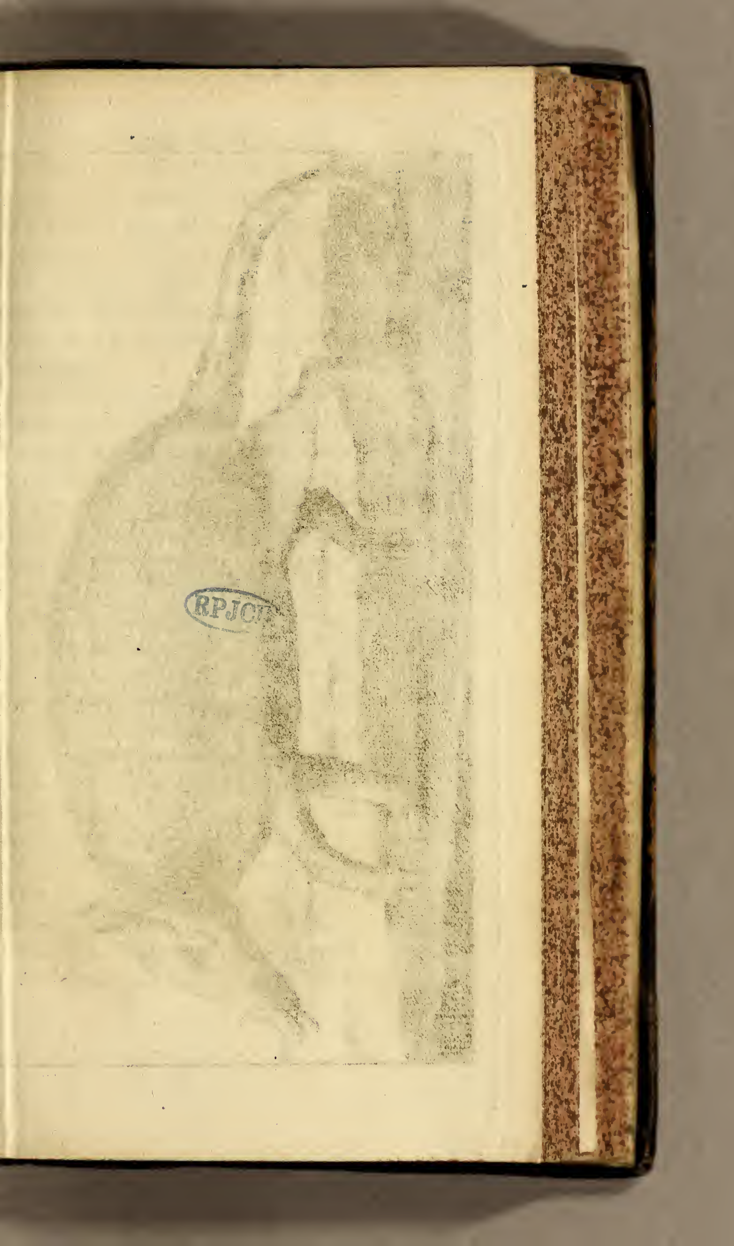
des boucliers : car par la chaleur du Soleil elle s'endurcit de telle ſorte, qu'on ne peut la percer à coups de fléches. La chair de cet animal a preſque le goût du bœuf.

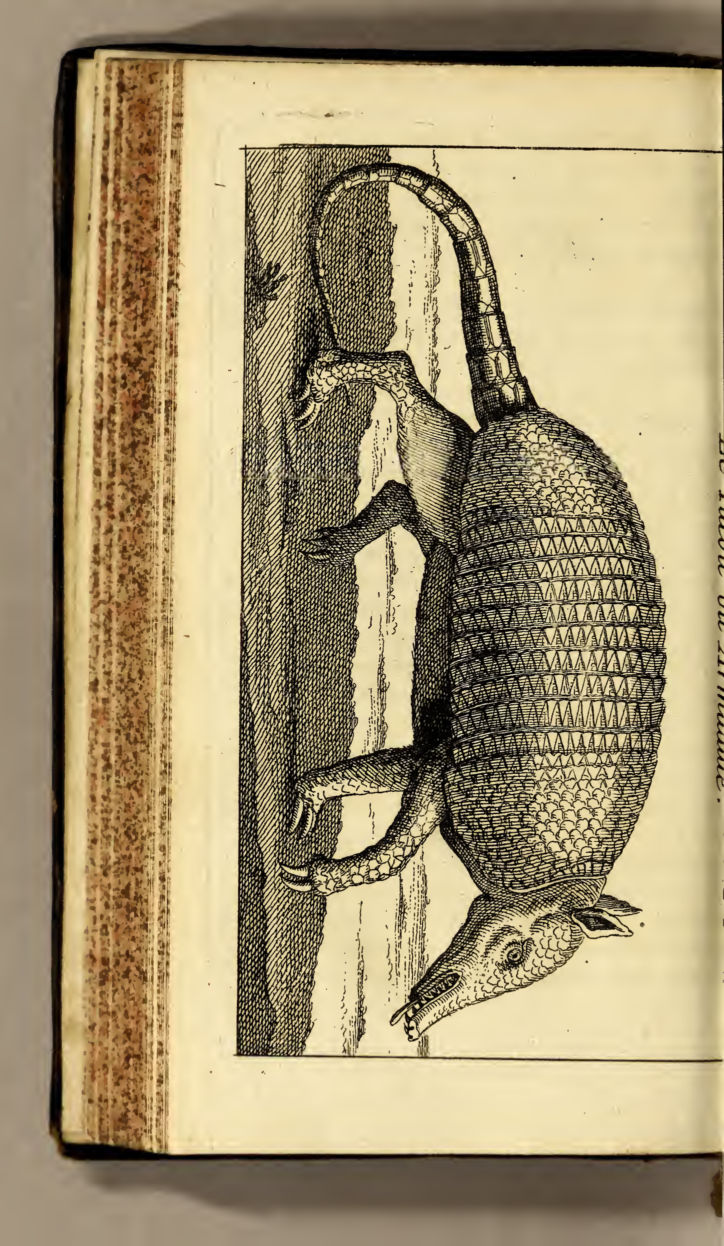
Le *Secouaſan* eſt une eſpece de cerf un peu plus petit que les nôtres. Il a les cornes petites & le poil pendant comme les chevres.

Le *Tajoſſou* reſſemble au pourceau ; il a la tête, les oreilles & les pieds de même, les dents groſſes & aiguës dont il fait beaucoup de mal ; mais il eſt grêle & maigre, parce qu'il écume extraordinairement. Cet animal eſt laid & difforme, mais ce qui le rend ſingulier c'eſt un trou au dos, par où il reſpire comme les cochons de mer. Ce *Tajoſſou* eſt de la hauteur d'un cochon.

Il y a au *Breſil* une autre eſpece de cerf auſſi differente du nôtre. C'eſt l'*Agouty*, qui a l'ongle fourchuë, la queuë courte, les oreilles dreſsées comme le liévre. La chair de cet *Agouty* eſt de fort bon goût.

On y voit encore le *Tapiti*. C'eſt un animal qui reſſemble à nos liévres. Il a le poil roux. On trouve dans les bois certains rats auſſi grands que des Ecureüils, & dont la chair eſt du goût de





os lapins. Une bête nommée *pag* ou *agua* y a la tête fort laide & une fort elle peau, qui est tachetée de blanc c de noir.

Le *Sarigai* est un animal puant, ont la chair est pourtant fort bonne uand on a ôté les rognons où se trouve nfection.

Le *Tatou* ou *Armadille* est aussi d'asz bon goût. Il a la chair blanche. Le *cara* est une espece de crocodile, ou utôt de gros lezard. Il ne nuit pas il s'en trouve fréquemment dans les aisons. Les petits Bresiliens joüent sans ainte avec ce *Jacara*. Pour les Croco-es du *Bresil*, ils ont la gueule large affreuse, la queuë fort mince au ut, les pieds assez hauts & épatez. n y voit encore une espece de lézard rqueté & long de quatre à cinq pieds. s lézards sont raisonnablement gros fort laids. Ils se tiennent dans les ieres & dans les marais comme les noüilles, sans pourtant faire aucun nmage. Les Naturels du Pays les nment *Tovous.* On ne les trouve pas p mauvais au goût. La chair en est rte & blanche, comme la chair du pon. Ces Sauvages mangent aussi de tains gros crapaux rôtis au *boucan*

& des ſerpens longs de cinq pieds pour le moins & auſſi gros que le bras. Il s'en trouve d'autres, principalement dans les rivieres, longs, menus & verds comme l'herbe, où ils ſe cachent quelquefois. Leur piqueure eſt fort dangereuſe.

Un animal nommé *Janovvara* n'y vit que de proye. Cette bête ne reſſemble pas mal à nos lévriers par la hauteur & la *gracilité* des jambes, & ſa vîteſſe à la courſe. Elle porte ſous le menton une eſpece de barbe à long poil, & a la peau tachetée. Ce *Janovvara* eſt redoutable. Il déchire tout ce qu'il rencontre & dévore ſa proye comme un lion : mais les Breſiliens ſe vengent de ſa cruauté ; car quand ils le peuvent ſurprendre dans ſa taniere, ils le font mourir à petit feu.

Il y a des ſinges petits & noirs, que les Sauvages nomment *Cay*. Le *Sagouin* eſt une autre ſorte de ſinge qui de la couleur reſſemble à un Ecureüil, & du muſeau à un lion. Ce Sagouin eſt fort hardi, mais d'ailleurs le plus joli petit animal qui ſe puiſſe voir.

Le *Hay* eſt de la grandeur d'un chien. Il a le regard d'un ſinge, le ventre comme une mammelle pendante, la queuë

& les griffes longues. Quoique ce soit un animal qui vit dans les Bois, on le peut aprivoiser, mais les Sauvages ne s'y frottent pas, parce qu'étant nuds ils craignent les griffes aiguës de cette bête. Personne, disent-ils, ne l'a vû manger, à cause dequoi ils s'imaginent qu'elle vit de l'air.

Le *Coaty*, qui est de la hauteur d'un liévre, a le poil court & tacheté, de petites oreilles, la tête petite, le museau élevé, long d'un pied, rond & d'égale grosseur par tout. Il a la bouche si étroite, qu'à peine y pourroit-on faire entrer le plus petit doigt. Cet animal est assez singulier. Quand il se sent pris, il se ramasse en un monceau, se laisse rouler de côté & d'autre, mais il ne se défait point qu'on ne lui donne quelques fourmis, ou quelqu'autre insecte. C'est d'insectes qu'il vit dans les Bois.

Il ne manque pas d'Oiseaux de toutes especes au *Bresil*. Il y en a beaucoup de bons à manger. Les Coqs-d'Indes y abondent, les Bresiliens les appellent *Arignou aussou.* Les Poules y ont été apportées par les Portugais. Il s'en trouve de blanches fort estimées chez les Sauvages, à cause de leurs plumes qu'ils teignent de verd pour s'en parer. Ce-

pendant ils n'en mangent d'aucune ſorte & croyent que les œufs ſont vénimeux. Ils ſont même fort ſurpris de ce que nous en mangeons : auſſi y a-t'il une ſi grande quantité de poules dans les Villages où les Portugais ne vont point, qu'on peut les avoir pour rien. Ils ont des canards dont ils ne mangent pas non plus, de peur de devenir tardifs & peſans comme ces oiſeaux : ce qui ſeroit cauſe, diſent-ils, qu'ils ſeroient facilement vaincus par leurs ennemis. Cette même raiſon les empêche de manger de quelqu'animal que ce ſoit, qui marche ou qui nage peſamment. En cela ils ne ſont pas trop ſauvages ; car l'expérience confirme leur raiſonnement.

Ils ont auſſi une eſpece de poulets noirs, marquetez de blanc & qui ont le goût des faiſans ; d'autres qui ſont grands comme des Paons, ou peu s'en faut, marquetez de même, & deux ſortes de Perdrix de la grandeur des Canards.

Pour les Oiſeaux qu'on ne mange pas, il s'y en trouve de bien des ſortes differentes. Il y a des Perroquets fort beaux, entr'autres ceux qu'ils nomment *Arao* & *Canidas*, des plumes deſquels ils ſe parent, parce qu'elles ſont fort belles, & qu'elles ſont de pluſieurs couleurs,

rouges, bleuës, jaunes, dorées. Outre cela ils en ont de quatre autres ſortes, par exemple, des *Cakotous*, qui ont la tête marquetée de rouge, de jaune & de violet. Les aîles ſont d'un fort beau rouge, leurs longues queuës ſont jaunes, & le corps vert. Ces Perroquets apprennent à parler diſtinctement. Il y en a d'une autre ſorte qu'on nomme *Maragnas*, & qui ſont auſſi communs au *Breſil* que les Pigeons en *Eſpagne*. Les Breſiliens ne les eſtiment point du tout. Mais un oiſeau fort ſingulier entre tous les autres, c'eſt le *Tochan*, dont j'ai déja dit quelque choſe. Cet oiſeau eſt grand comme un Pigeon & auſſi noir qu'un Corbeau par tout le corps, excepté ſous le ventre & à l'eſtomac qu'il a jaunes avec un petit cercle de plumes rouges. Les Breſiliens appellent ces plumes, plumes à danſer, parce qu'ils s'en parent aux jours de fêtes & de danſes. Cet oiſeau a le bec plus grand que tout le reſte du corps.

Il y en a un autre de la grandeur & de la couleur d'un Merle, excepté que ſous l'eſtomac il eſt d'un brun rouge comme du ſang de bœuf. Ils appellent cet oiſeau *Panou* & ſe ſervent de ſes plumes comme de celles du Tochan. Ils

en ont encore un autre qu'ils nomment *Quanpian*, qui eſt rouge comme l'écarlate.

Il ne faut pas oublier le *Colibri*, qui n'eſt pas plus gros qu'une groſſe mouche, & qui a de petites aîles luiſantes, un chant fort haut & mélodieux, ſemblable à celui du roſſignol. Il eſt preſque incroyable que d'un ſi petit corps il en puiſſe ſortir une voix ſi forte.

Enfin, il y en a divers autres de differentes couleurs & tous fort differens des nôtres. Les Sauvages en obſervent un ſur tous les autres, qu'ils reſpectent, & qu'ils regardent comme un oiſeau de préſage & de bon augure. Il eſt gris & de la grandeur d'un pigeon. Son chant triſte & lugubre ſe fait entendre plus frequemment la nuit que le jour. Les Sauvages diſent que ces oiſeaux leur ſont envoyez de leurs parens, & amis défunts, pour leur apprendre des nouvelles de l'autre monde, &, en attendant qu'ils y aillent auſſi prendre place, les encourager à la guerre contre l'ennemi. Comme, ſuivant eux, cet oiſeau eſt un meſſager qui vient de derriere les montagnes, (c'eſt le Paradis de ces Sauvages,) ils croyent qu'en obſervant bien ſon chant, fuſſent-ils après leur mort

aincus par leurs ennemis, ils iront trou-
er leurs Peres derriere ces montagnes,
our y être ſans ceſſe dans les plaiſirs &
danſer éternellement.

On reconnoît à cela qu'ils ont aſſez
e raiſon pour croire que leur ame n'eſt
as mortelle, & pour l'enſeigner à leurs
nfans.

On voit au *Breſil* des chauve-ſouris de
a grandeur des corneilles. La nuit elles
ntrent hardiment dans les maiſons, &
i elles trouvent quelqu'un endormi &
ouché nud, elles lui ſuccent le ſang.

Les Abeilles de ce Pays-là ſont plus
etites que les nôtres & font leur miel
lans les troncs des arbres. Les Sauvages
Breſiliens n'employent la cire qu'à fer-
mer les étuys où ils ſerrent leurs plumes,
afin de les garantir des vers.

Diſons un mot de leurs Poiſſons. Ils
ont deux ſortes de barbeau qu'ils tuent
dans l'eau à coups de fléches; ce qui n'eſt
pas difficile; parce que ces poiſſons na-
gent en troupe. Quelquefois ils en at-
teignent deux ou trois d'un trait. Ils
font de la farine de la chair de ces bar-
beaux, qui eſt tendre & courte. Ils ont
de pluſieurs autres ſortes de poiſſons,
une eſpece d'anguille, des rayes plus
grandes que les nôtres, & qui ont deux

cornes ſur le devant de la tête. Leur queuë eſt longue, menuë & venimeuſe. Je ne m'étendrai pas d'avantage ſur les animaux du Breſil, mon deſſein n'étant point du tout de donner l'hiſtoire naturelle d'aucun Pays. C'eſt une matiere que je n'entends pas aſſez pour entrer dans le détail néceſſaire. Ainſi je pourrois bien n'avoir rien dit que de fort commun ſur cet article : mais puiſque j'en ai tant fait, je dirai quelque choſe des Plantes de ce beau Pays.

CHAPITRE V.

Des Arbres, Fruits, & autres Plantes du *Breſil.*

IL croît au *Breſil* quantité de ce bois connu en Europe ſous le nom de *bois de Breſil.* Les habitans naturels l'appellent *Araboutan.* En grandeur & pour l'épaiſſeur du feuillage, il reſſemble aſſez à nos chênes. On en trouve qui ont plus de trois braſſes d'épaiſſeur, mais cet arbre ne porte aucun fruit. Sa feuille eſt ſemblable à celle du Buis. On tranſporte ce bois avec beaucoup de peine & de travail aux vaiſſeaux, &

es Bresiliens naturels ne s'y employent pas volontiers : aussi faut-il beaucoup le tems pour en freter un navire, à cause de la dureté du bois & de la difficulté que l'on a à le couper & à le fendre. Ajoutez à cela, que par la negligence & a paresse des Portugais, quelquefois il n'y a point de bêtes de charge pour le transporter ou pour le traîner aux vaisseaux. Il faut alors que cela se fasse par e travail des Négres que les Portugais ont à leur service. Ces Négres font l'office de bêtes de charge, (aussi les Portugais les mettent-ils au rang de ces bêtes) ils coupent ce bois, le fendent, le chargent sur leurs épaules & le portent jusqu'au vaisseau. On en brûle aussi quantité. Ce bois est naturellement fort sec. Il fait peu de fumée au feu. Les cendres en sont rouges comme le bois.

On a au *Bresil* cinq diverses sortes de Palmiers, & une espece de bois d'Ebéne dont les feuilles ressemblent à celles du Palmier. Son tronc est garni d'épines aiguës, son fruit est raisonnablement grand, & a au milieu un pepin blanc comme neige, mais qui n'est pas bon à manger. Ce bois est noir & fort dur. Les Sauvages en font leur *Tacapes*, (c'est une espece d'halebarde) & leurs

flêches. Il est si pesant qu'il s'enfonce dans l'eau comme une pierre. Il y a diverses autres sortes de bois d'ébéne, de l'ébéne jaune comme du buis, de la violette, de la verte, du bois blanc comme du papier, du rouge pâle, du rouge vernis, du rouge obscur dont ils font aussi des *Tacapes*. Ils ont un autre bois, qu'ils nomment *Copau*, & qui ressemble au Noyer d'Europe. Il distile un baume excellent, mais il ne porte aucun fruit. Ce bois étant travaillé a des veines agréables comme celle du Noyer. Ils en ont encore dont les feuilles sont fort petites, d'autres dont les feuilles sont grandes & longues d'un demi pied.

Il croît aussi au *Bresil* un arbre fort beau & d'une odeur plus agréable que l'odeur de rose, surtout lorsqu'on l'a coupé : mais en revange l'*Aouai* est fort puant. Le bois de cet arbre brulé ou sié jette une odeur insupportable. Ses feuilles sont comme celles du pommier, & son fruit semblable au gland est si venimeux, que si l'on en mange on ressent aussi-tôt son mauvais effet.

Le Bresil produit encore plusieurs sortes de fruits. Il y a des pommes vers le rivage de la mer, dont l'apparence est



Acajou

ort belle, mais elles sont fort dange-
euses à manger. Nous les appellons
Mancenillas.

L'*Hyourvahe*, qui croît en ce
ays-là, est une écorce de l'épaisseur
l'un doigt & demi. Cette écorce, qui
st de bon goût étant fraîche, est un re-
nede specifique pour guérir de la vero-
e. Les Bresiliens s'en servent contre les
Pians. C'est une maladie aussi mauvai-
é chez eux que la verole. Une autre ar-
bre de hauteur moyenne, dont les feuil-
les ressemblent en forme & couleur à
la feuille de laurier, porte un fruit de
la grosseur des œufs d'Autruche, mais
qui ne vaut rien à manger. Les Sauvages
en font des *Maraques*, & des gobelets
à boire. Le *Sabuca* porte un fruit de
la longueur de plus de deux pouces.

L'*Acajou* est de la grandeur d'un Sor-
bier. Son fruit est connu sous le nom de
Pomme d'Acajou : aussi est-il de la cou-
leur d'une pomme & plus gros qu'un
œuf de Poule. Ces *pommes d'Acajou* sont
bonnes à manger & renferment un jus
un peu aigre & refrigerant. Mais com-
me ces pommes croissent au plus haut
des arbres, elles sont bien souvent man-
gées par les *Sagouins* & les autres sin-
ges, avant qu'on ait pû les abatre.

Le *Paco* eſt un arbriſſeau de dix à onze pieds de haut. Son tronc, auſſi gros que la cuiſſe d'un homme, eſt ſi mol, qu'on peut l'abatre d'un ſeul coup. Le fruit qu'il porte reſſemble au concombre & en a la couleur étant venu à maturité. Il en croît ving-cinq ſur une branche.

Les Cotoniers ſont de moyenne hauteur. Sa fleur eſt jaune comme la clochette d'une citrouille. Il en ſort une petite pomme, qui étant meure s'ouvre en quatre & donne le coton que les Naturels appellent *Amenijou.* Au milieu il y a des grains noirs ſerrez enſembe dans une diſpoſition preſque ſemblable à celle des rognons d'un homme. Les femmes ſauvages amaſſent ce coton le travaillent & en font des tabliers, qui leur ſervent à couvrir la ceinture & les parties adjacentes, des hamacs & autres pareilles choſes.

Les Portugais ont planté au Breſil des Citroniers qui viennent fort bien & qui portent des citrons de très-bon goût. Les Cannes de ſucre y abondent & produiſent du ſucre en quantité, dont on fait un grand commerce pour le Portugal. On ſçait que ces Cannes étant fraîches rendent une odeur très-douce,

qu'étant un peu flétries & humectées
ıns de l'eau elles ſont de très-bon vi-
ıigre.

Outre les Cannes à ſucre, il ſe trou-
: dans les bois de certains roſeaux de
ıpaiſſeur de la jambe d'un homme.
es roſeaux, qui, quand ils ſont verds,
nt facilement coupez ou abatus d'un
ul coup, deviennent, étant ſecs,
une fermeté & d'une dureté à toute
ɔreuve. Les Sauvages en font des flê-
ıes. Le maſtic, qui eſt une gomme
ıcellente que l'Iſle de *Chio* nous envoye
: produit auſſi au *Breſil*. Il y a enfin
eaucoup de fleurs & d'herbes odorife-
ıntes. Et bien qu'aux environs de *Cabo*
rio, il pleuve & vente beaucoup, ce-
endant ni la neige, ni la pluye, ni la
rêle n'empêchent pas les arbres d'être
oûjours verds comme chez nous au
nois de May.

C'eſt en Decembre que la plus grande
chaleur régne & que les jours ſont les
ɔlus longs : mais excepté dans le tems
des chaleurs violentes, l'air y eſt aſſez
agréable & auſſi bon qu'en *Eſpagne*.

Je ne parlerai pas des *Ananas*. Ce
fruit eſt ſi connu en Europe, qu'il ſe-
roit inutile de repeter ce que les autres
en ont dit. Il ſeroit auſſi inutile de par-

ler du tabac dont on fait un grand commerce.

CHAPITRE VI.

Des Guerres des Bresiliens *Naturels & de la conduite qu'ils tiennent à l'égard de leurs ennemis.*

LEs Sauvages de l'*Amerique* ne se font point la guerre les uns aux autres par un principe d'interêt, ni pour conquerir des terres, ou pour satisfaire à leur ambition. Ces motifs & les passions qui les produisent leur sont inconnus. Ils ont pour but de vanger la mort de leurs parens & amis que d'autres Sauvages ont mangé. Quand on remonteroit à l'infini, on ne trouveroit pas d'autre origine à leurs guerres : ou du moins ils n'auroient pas d'autre raison à alleguer que celle-là. Ils ont la vengeance si fort à cœur, qu'il n'y a aucun quartier à esperer, quand on a le malheur d'être leur captif. Cependant quelque difficile qu'il soit de déraciner cette passion de leur cœur, il paroît que ceux qui sont les plus voisins des Europeans s'adoucissent tant soit peu, qu'ils perdent cette rage qui les porte à

anger les hommes. Il faut esperer qu'à
fin l'humanité prendra le dessus : car
uand on leur reproche cette cruauté,
qu'on leur fait voir avec douceur
u'il n'y a rien qui aproche plus des bê-
s sauvages, que de se manger ainsi les
ns les autres ; ils baissent la vûë & pa-
oissent fort honteux des reproches qu'on
eur fait.

Voici autant que j'ai pû l'apprendre
tant sur les lieux, comment les Sauva-
es du *Bresil* se font la guerre. Ils n'ont
i Princes ni Rois. L'un n'est pas chez
ux plus grand que l'autre : mais ils se
ontentent d'honorer & de consulter
eurs anciens, à cause disent-ils, *que*
'âge leur donne de l'experience, & que
ar leurs bons conseils ils fortifient les bras
les jeunes guerriers, ne pouvant plus agir
ux-mêmes. Ces anciens sont comme les
lirecteurs des *Aldejas* qui sont les villa-
es de ces Sauvages ; ou plûtôt ce sont les
Conseillers, Presidens de quatre ou cinq
Cabanes Bresiliennes posées les unes près
les autres, qu'ils appellent une *Aldeja.*
Les anciens sont aussi les orateurs des Sau-
vages, & c'est leur éloquence qui anime,
quand il lui plaît, ces Sauvages à la
guerre. Ils donnent le signal de la mar-
che, & ne cessent en marchant d'exhor-

ter les guerriers à ſe venger de leurs en-nemis, & à montrer du courage contr ceux qui ont mangé quelqu'un des leurs Dans leurs harangues ils leur repreſen tent le tort qu'ils reçoivent des *Peroſin chipa*, (c'eſt ainſi qu'ils appellent le Portugais & leurs autres grands enne-mis) les violences qu'ils leur font & l mépris avec lequel ils en ſont traitez lorſqu'ils ſont vaincus. Alors les Sau-vages frapent des mains, ſe donnent de coups ſur les épaules & ſur les feſſes en criant tous unanimement, *Tououpinam-baous* (ce mot veut dire *Compagnons*) *vengeons nous*, *ne ſouffrons point de la lâcheté*, *prenons les armes & ſoyons tuez ou vangez*. Les harangues durent quel-quefois ſix heures, & pendant qu'elles ſe font, l'aſſemblée écoute avec beau-coup de patience & de reſpect. Après ces exhortations ; pluſieurs *Aldejas* ſe joignent, & chacun s'arme de ſa *Taca-pe*, qui eſt de *bois de Breſil* ou d'une eſpece d'ébéne noire fort peſante & fort maſſive. Cette *Tacape* à ſix pieds de long, & un pied de large. Elle eſt ronde à l'extrêmité, fort tranchante aux bords, & d'un pouce d'épaiſſeur au milieu. Outre la *Tacape*, ils prennent leurs *Orapats*, qui ſont des arcs faits du même

ois que la *Tacape.* Ces Sauvages ſe ſer-
ent de leurs arcs avec une dexterité ad-
irable. Leurs boucliers ſont faits de
eau de *tapiroſſou.* Ils ſont larges, plats,
ronds comme le fond d'un tambour.
s ſe parent de plumes, ainſi que je l'ai
it. Ils marchent dans cet équipage au
ombre de cinq ou ſix mille & plus, avec
uelques femmes, pour porter les vivres
autres choſes neceſſaires. Ceux des
nciens, qui peuvent encore agir & qui
nt tué & mangé beaucoup d'ennemis,
nt choiſis pour Généraux de cette ar-
ée. Ils ont pour donner le ſignal, une
ſpece de cornet, qu'ils appellent *inubia,*
ils font des flutes des os des jambes de
urs ennemis. Ils font quelquefois leurs
xpeditions par eau, mais alors ils ne s'é-
oignent pas du rivage, à cauſe que leurs
anots, qui ſont faits d'écorce d'arbre,
e ſçauroient réſiſter contre la force des
agues. Cependant il y a de ces canots
ui peuvent bien tenir juſqu'à cinquante
ommes, qui tous enſemble manient
'aviron avec adreſſe. Les moins vigou-
eux reſtent derriere avec les femmes
une journée ou deux de chemin, pen-
ant que les guerriers s'avancent dans le
ays de l'ennemi. Pour faire leur coup
s ſe cachent dans les Bois & s'y tiennent

avec une patience admirable, jusqu'à ce qu'ils ayent pû surprendre leurs ennemis, & quand ils ont eu le bonheur de les surprendre & de les vaincre, ils en aménent le moins qu'ils peuvent. Ils les tuent sur le champ, les rôtissent sur leurs *Boucans*, & les mangent. Ils s'attaquent & se surprennent d'autant plus facilement les uns les autres, que les villages de tous ces Sauvages sont sans défense, & que leurs cabanes ne sont fermées qu'avec quelques branches de palmiers. Cependant les *Aldejas*, qui sont les plus voisines des terres de leurs ennemis sont fermées d'une espece de pallissade de six pieds de long; & c'est là qu'est le rendez-vous des guerriers quand ils vont faire quelqu'exploit de guerre. Ils tuent & mangent tous ceux qu'ils attrapent fuyant ou les armes à la main: mais quand ils se battent de pied ferme en pleine campagne, ils le font avec une furie & une cruauté inexprimable.

A la premiere vûë de leurs ennemis, ils jettent des cris effroyables: à l'aproche ils redoublent ces cris, sonnent de leurs cornets, joüent de leurs flutes, & font des menaces, en montrant les os de leurs ennemis & leurs dents enfilées à des

cordon

ordons de la longueur de deux aulnes, u'ils portent pendus au col. Ils commencent la bataille par les flêches. On it que ceux qui en ſont atteints ſe les arachent du corps, & les mordent comme des chiens enragez, ſans pour cela uitter le combat: car leur ferocité eſt elle, que tant qu'ils ont une goute de ng dans le corps ils ne prennent jamais fuite. Pour moi, qui ai vû la ferocité es Anglois ſur mer, je ne trouve rien 'incroyable en cela. Cette nation brae & guerriere autant qu'il ſe puiſſe, orte le courage juſqu'à la fureur, & s avanturiers Anglois croyent qu'il y a de leur honneur de ſe faire hacher, utôt que de donner quartier ou d'en cevoir. Il faut auſſi dire qu'ils ſçavent rt bien, que quand ils ſont pris, ils ſont erdus ſans reſſource.

On aſſûre que quand ces Sauvages ont it des priſonniers, & qu'ils ſont oblies de les emmener chez eux, il les nouriſſent & les engraiſſent. On donne des mmes aux hommes, mais on ne donne s des hommes aux femmes que l'on a iſes. Ce qu'il y a de plaiſant eſt que ux qui ont fait ces priſonniers ne font s difficulté de leur donner leurs filles i leurs ſœurs pour les ſervir: & par-

mi eux une femme de service tient aussi la place de la maîtresse ; car elle sert également aux besoins du ménage & du mariage. Ces femmes servent de cette maniere le captif jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. En attendant ce jour, le prisonnier passe le tems à la chasse & à la pêche. Les femmes qu'on leur donne ont soin de les engraisser, béchent ou remuent la terre, élevent les enfans à leur mode, si elles en ont. Le jour de la mort n'est pas fixe & déterminé : il dépend du bon ou du mauvais état du captif. S'il est gras, on l'expedie bien-tôt, mais s'il est maigre il faut l'engraisser. Quand le jour du massacre est venu, ceux des *Aldejas* les plus proches sont invitez à se trouver à la fête, tant hommes que femmes & enfans. Tous ces Sauvages se divertissent à boire & danser. Le prisonnier lui-même est de la partie, bien qu'il sçache que sa vie ne tient plus à rien ; mais on assûre qu'il ne laisse pas pour tout cela de surpasser autant qu'il peut tous les autres à boire & à danser. Si cela est, il faut convenir qu'ils n'estiment gueres la vie. Quoiqu'il en soit, après quelques heures de danses, deux ou trois Sauvages robustes l'empoignent & le lient au milieu

du corps avec des cordes de coton, ſans que pour tout cela le priſonnier faſſe mine de remüer ou d'avoir peur. Il a pourtant les mains libres. Ils le ménent ainſi garroté en triomphe dans les *Aldejas*, & le priſonnier les regarde d'un air fier & aſſûré, leur raconte fort hardiment ſes exploits, & leur dit comment il a ſouvent lié de cette façon ſes ennemis, qu'il a enſuite rôti & mangé. Il leur predit que ſa mort ſera vangée, & qu'ils ſeront un jour mangez comme lui. On le met en montre pendant quelques tems aux autres Sauvages qui lui viennent dire des injures, & cependant les deux hommes qui le gardent ſe reculent l'un à droite l'autre à gauche, à la diſtance de huit ou dix pieds, tirant toûjours également les cordes dont ils le tiennent lié, en ſorte que le captif ne puiſſe ni avancer ni reculer. Un autre aporte pluſieurs pierres à ce miſerable, & ceux qui le gardent ſe couvrent de leurs Boucliers de *Tapiroſſou*, lui demandent ſi avant que de mourir il ne veut pas venger ſa mort. Le captif prend ces pierres & les jette avec fureur contre ceux qui l'environnent, & s'ils ne ſe retirent au plus vîte ou ne ſe couvrent de leurs Boucliers, il y en a toûjours quelques-

uns de bien blessez. Si toutes ces particularitez sont veritables, on doit dire qu'ils traitent la mort d'une façon fort comique.

Quand le prisonnier a achevé de jetter ses pierres, celui qui doit être son Bourreau, & qui s'étoit tenu caché jusques là se presente avec sa *Tacape* parée de plumes. Il en est orné lui-méme de toutes les sortes. Ce Bourreau a divers entretiens avec le prisonnier, & l'on peut dire que les discours qu'il tient à ce malheureux sont à peu près l'accusation & la sentence de mort. Le Bourreau lui demande par exemple, s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses Compagnons ; l'autre l'avouë & le défie même, en lui disant, *donne-moi la liberté & je te mangerai toi & les tiens.* Le Bourreau replique & lui dit : *He bien, nous te préviendrons je vais t'assommer & tu sera mangé aujourd'hui.* Le coup suit la menace de fort près, car il est aussi-tôt assommé, & la femme de service se jette vîte sur le corps du mort pour y pleurer un moment. C'est une grimace qui est attachée sans doute à la ceremonie, car la bonne femme doit avoir sa part du festin & manger de celui qu'elle a aidé à engraisser. Après cela les plus jeunes

femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent & frotent le corps. D'autres viennent, le coupent en pieces avec une extrême promptitude, & de ſon ſang frotent leurs enfans, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant la venuë des Européans ils découpoient les corps morts avec des pierres aiguës; aujourd'hui ils le font avec des couteaux que les Portugais leur troquent. Le corps étant ainſi découpé & les entrailles bien nettoyées, on en rôtit les pieces ſur des *boucans* de bois. C'eſt la commiſſion des vieilles, qui reſtent au *boucan* juſqu'à ce que tout ſoit rôti. Ces vieilles coquines ne ceſſent en mangeant de cette viande, d'exhorter les jeunes gens à bien faire leur devoir à la guerre afin d'avoir bonne proviſion de chair humaine pour leurs feſtins.

Voilà ce que j'ai appris touchant ces cruels mangeurs d'hommes. Il ne faut pas douter de la verité de la choſe, puiſqu'il n'y a point de Sauvage au *Breſil* qui n'avouë que c'eſt leur coutume, & qui ne ſoutienne qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour exterminer ſes ennemis, que de les manger, à meſure qu'on les attrape. J'en ai vû quelques-uns, qui tout convertis qu'ils étoient au

Christianisme, ne pouvoient s'empêcher de faire gloire d'avoir mangé plusieurs prisonniers : cependant il faut esperer qu'ils perdront cette coutume cruelle, à mesure que l'on avancera dans leurs terres, & qu'ils prendront des mœurs plus douces par la fréquente communication qu'ils ont avec les Portugais.

CHAPITRE VII.

De la Religion des Sauvages du Bresil.

CEs Sauvages n'ont ni Temples ni Monumens à l'honneur d'aucune Divinité, fort differens en cela des *Mexicains* & des *Perouans*. Ils ne sçavent ce que c'est que la création du monde, & ne distinguent les tems que par les lunes : mais on ne peut pas dire qu'ils n'ont absolument point d'idée de la Divinité : car ils levent souvent leurs mains vers le soleil & la lune en signe d'admiration, & s'écriant à plusieurs reprises *Teh Teh*. C'est comme s'ils disoient, voilà qui est admirable. Outre cela ils racontent souvent qu'un *Mair* (c'est-à-

dire un étranger,) fort puiſſant & qui haïſſoit extrêmement leurs ancêtres les fit tous perir par une violente inondation, excepté deux qu'il réſerva pour faire de nouveaux hommes deſquels ils ſe diſent deſcendus : & cette tradition, qui déſigne aſſés le deluge, ſe trouve dans leurs chanſons. Ils s'effrayent fort du tonnerre, & montrent le Ciel en ſoupirant quand il tonne : mais ils répondent à ceux qui leur diſent à cette occaſion, qu'il *faut adorer Dieu, qui eſt l'auteur du tonnerre. C'eſt choſe étrange que Dieu, que vous dites ſi bon, épouvante les hommes par le tonnerre.* Enfin, il eſt ſûr que malgré cette groſſiere ignorance, ils croyent l'immortalité de l'ame ; car ils aſſurent que les ames de ceux qui ont bien vêcu en gens de bien s'en iront derriere les hautes Montagnes trouver les ames de leurs Ancêtres, & habiter avec elles dans des jardins agréables, où elles riront, chanteront & ſauteront éternellement. *Vivre en gens de bien* chés eux, c'eſt maſſacrer ſes ennemis & les manger enſuite, comme nous l'avons déja dit. Aſſurément l'idée qu'ils ont du Paradis s'accorde fort bien avec l'idée qu'ils ont de la vertu. C'eſt pourquoi ceux qui travaillent à convertir ces Sauvages de-

vroient commencer par leur donner une juste idée de l'honnêteté civile & de ce que l'on se doit par l'humanité, avant que de leur parler des mysteres de la Religion. Ils devroient aussi leur donner de bons exemples & les traiter doucement, afin de gagner par des choses sensibles des hommes qui ne connoissent rien que ce qui touche leurs sens: mais je n'en dirai pas davantage, car je ne suis pas Missionnaire, & je n'ai pas assés de lumieres pour donner des avis sur ce chapitre.

Comme ils ont l'idée d'un bonheur avenir, aussi l'ont-ils de quelques peines pour ceux qui auront mal vêcu. Ils croyent que ceux qui ont vêcu sans honneur & sans avoir eu soin de se défendre contre les ennemis communs seront emportés par le Diable, qu'ils nomment *Agnian*, & qu'ils seront sous son pouvoir en des peines éternelles. On dit qu'ils se plaignent souvent d'être battus de cet *Agnian*.

Une autre preuve qu'ils ont quelque idée de Religion, c'est qu'ils ont une espece de Prêtres, dont j'ai oublié le nom en langage du Pays. Ceux-ci leur font accroire qu'ils ont une secrete intelligence avec *Agnian*, & qu'ils peuvent donner de la force & du courage à

qui il leur plaît, pour pouvoir par ce moyen surmonter leurs ennemis. Ces Prêtres sont des Anciens des *Aldejas*, qui se vantent que c'est par eux que les plantes & les fruits croîssent. Ils ont assés d'adresse dans leur imposture, pour pouvoir joüer le rôle d'*Agnian* & persuader ensuite aux Sauvages que c'est lui qui les maltraite & les tourmente. Ils s'en plaignent surtout la nuit. C'est qu'elle est plus facile à l'imposture.

Enfin une de leurs Fêtes acheve de me persuader qu'ils ont connoissance d'un Principe superieur aux hommes. Ils s'assemblent & font une troupe à laquelle président ces Anciens que j'ai appellé leurs Prêtres. Ceux-ci entonnent de certaines chansons, & dansent au même tems tenant chacun sa *Maraque*. Ils prennent en dansant & en chantant toujours, les autres personnes de l'assemblée, qui dansent & chantent comme eux en faisant les mêmes postures. Les femmes s'agitent & écument comme si elles étoient attaquées du haut mal. Les hommes & les enfans se frappent à la poitrine, & font avec un bruit Diabolique toutes les figures d'un possedé. Aprés tout ce tintamare on se repose, on prend un air un peu plus calme & l'on chante

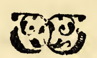
d'un ton plus doux. On ſe met à danſer une danſe ronde en ſe tenant par la main, en pliant un peu à ſoi la jambe droite, tenant la main gauche pendante & la droite ſur les feſſes. En cette poſture ils continuënt à danſer & à chanter. Ils ſe diviſent alors en trois cercles, & trois ou quatre Prêtres emplumés préſident à chaque branle & preſentent aux danſeurs cette venerable *Maraque*, d'où ils diſent que l'eſprit leur parle. Pour faire cette ceremonie ces Prêtres ſe tournent de côté & d'autre en danſant toujours. Après cela ils prennent de longs roſeaux qu'ils empliſſent de tabac allumé & ſe tournant toujours de côté & d'autre, ils en ſouflent la fumée ſur les danſeurs, en diſant avec une gravité digne d'un meilleur ſujet, *Recevés tous l'eſprit de force, par lequel vous pourrés vaincre les ennemis.* Cette ceremonie dure pour le moins ſix ou ſept heures, & ſe pratiquoit auſſi chés les *Caribes*, avec quelque petite difference. Il eſt certain, ce me ſemble, qu'elle ſuppoſe quelque connoiſſance d'un Eſprit Suprême ; à moins qu'on ne veüille ſoutenir que tout ce qu'ils diſent en ces occaſions n'eſt autre choſe que des mots, comme un Miſſionnaire Portugais le prétendoit

dans une conversation que j'eus un jour avec lui sur cette article. Pour moi je crois que par tout où il y a quelque apparence de raison, il y a aussi quelque idée fausse ou vraye, d'un Etre Suprême : & si les lumieres ne sont pas assés vives pour éclaircir cette connoissance, il s'en conserve toujours quelque principes grossiers, que les plus brutaux agencent à leur maniere, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les éclairer des lumieres de son trés-saint Evangile.

Si l'on me demande sur quoi roulent donc les chansons de ces Sauvages, je répons quels font mention de leurs beaux faits d'armes. Elles conservent la mémoire de la mort de leurs vaillans Ancêtres. Elles parlent du courage & de la force de ceux d'entr'eux qui ont eu la gloire de manger bon nombre d'ennemis. Elles leur font esperer qu'ils iront suivre un jour ces héros derriere les hautes montagnes. Enfin elles menacent leurs ennemis d'une prompte destruction. On reconnoît encore en ces chansons des traces assés visibles du Déluge, ainsi que je l'ai déja dit. Après que les Prêtres ont passé quelques heures à envoyer l'esprit de courage à droite & à gauche sur l'assemblée, on les traite

avec honneur & respect, sans oublier de les regaler à la Bresiliene. Il est bien juste que de tels Prophetes vivent aux dépens de ceux qu'ils abusent par l'artifice du Diable.

Ces mêmes Prêtres, (je ne sçai quel autre nom leur donner, ayant oublié celui qu'ils ont au *Bresil*) quand ils font la visite de leur Diocese dans les *Aldejas*, n'oublient jamais leurs *Maraques*, qu'ils font adorer solemnellement. Ils les élevent au haut d'un bâton, fichent un bâton en terre, les font orner de belles plumes, & persuadent les habitans du Village de porter à boire & à manger à ces *Maraques*; parce que, selon les Prêtres, cela leur est agréable, & qu'elle se plaisent à être ainsi régalées. Ils les présentent au peuple avec un respect extérieur qui excite le respect des autres Sauvages. Les Chefs ou les Peres de famille des Sauvages viennent offrir à ces *Maraques* leur farines, leur poisson, leur *Caouin* & leurs autres provisions.



CHAPITRE VIII.

Des Mariages des Brésiliens *& de plusieurs usages de ces Sauvages.*

JE consens qu'on regarde tous les Sauvages de l'Amerique comme fort loignés des principes d'une bonne Mo-ale & de la veritable honêteté ; mais u'elles que soient les abominations de es malheureux Idolâtres presqu'A-iées, les plus simples devoirs de la na-ure ne sont pas absolument effacés en ux. Les Sauvages du *Brésil* évitent dans urs mariages de prendre pour femme ur mere, leur sœur, ou leur fille: our les autres Dégrés de parenté, on y prend pas garde parmi eux. Dès i'un garçon est en âge d'approcher des mmes, il lui est permis de songer à n donner une. Il n'est pas question, mme en Europe, de sçavoir si l'esprit la force de soûtenir un ménage & le ids des affaires civiles. Celui qui a té les yeux sur quelque fille parle x parens de la fille ; si elle n'a point parens, il s'adresse aux amis ou mê-

me aux voisins de cette fille, & leur de-
mande cette personne pour femme. S'il
l'accordent, il la prend sans autre fa-
çon, & elle est dès ce moment sa fem-
me. S'ils la refusent, il se retire & jett
les yeux sur une autre. Ils ne se tiennen
pas à une seule. Celui qui a beaucou
de femmes est fort estimé chés eux
parce que c'est une marque qu'il veu
avoir beaucoup d'enfans, qui seront u
jour des guerriers. Ce n'est pas la pein
de nourrir les femmes & les enfans q
leur coute. Il n'y a qu'à courir le
champs pour vivre. L'étofe & l'éduca
tion leur coutent encore moins. Ce
femmes vivent assés en paix ensemble
Elles n'ont ni amitié, ni envie, ni ja
lousie, & pour l'honneur, elle ne l
connoissent pas. Il me semble qu'il fau
avoir un peu d'éducation & quelqu
délicatesse pour être attaqué de ces pas
sions. L'occupation de ces femmes est d
faire des hamacs, des filets &c. & d
cultiver la terre. On assure qu'ils on
assés de lumiere naturelle, pour avoi
en horreur les femmes qui se prosti
tuent, & qu'il est permis à leurs mari
de les tuer. Si cela est, ils doivent sçavoi
ce que c'est qu'honneur. Pour les galan
teries des filles, ils ne s'en embarassen

pas : mais quoiqu'il en ſoit, ces Peuples
du *Bréſil* ne ſont pas les plus luxurieux
des Indes Occidentales. Les femmes
ſont plus laborieuſes que les hommes :
celles qui ſont enceintes ne laiſſent pas
que de travailler bien fort. Les hommes
plantent, cultivent les arbres, chaſſent,
pêchent, font des *Tacapes*, des arcs,
les fleches &c.

Lorſque les femmes accouchent, les
hommes reçoivent les enfans, leur cou-
pent le cordon avec les dents, & leur
écachent le nés. Après cela le pere lave
son enfant, & le peint de rouge & de
noir. Ils ne ſçavent ce que c'eſt qu'em-
mailloter un enfant, mais ſans autre fa-
çon ils le portent au hamac, où le pere
met près de l'enfant, ſi c'eſt un garçon,
un petit arc de bois, de petites flêches
& un petit couteau. Il lui fait là un diſ-
cours à ſa maniere, pour l'exhorter à
être courageux & à ſe venger de ſes en-
nemis; tout comme ſi l'enfant l'enten-
doit. Enſuite il lui donne un nom qu'ils
empruntent de choſes qui leur ſont con-
nuës & ſenſibles. Pour la nourriture
qu'ils lui donnent, c'eſt, outre le lait
de la mere, de la farine mâchée ou dé-
layée. L'accouchée ne ſçait ce que c'eſt
que de ſe faire ſoigner & prendre les

airs d'une femme tout fraîchement deve-
nuë mere. Elle s'en va fort peu après à
l'ouvrage, & ne s'en porte pas plus mal.
C'est un effet de la coutume du Climat,
ou plutôt de leur maniere de vivre dure
& sauvage. Les enfans viennent fort
bien sans être ni contrefaits ni tortus:
quoiqu'on les éleve sans les emmailloter
comme nous. Aussi-tôt qu'ils sont deve-
nus grands, on les mene tuer & manger
des hommes.

Si quelque different survient entr'eux,
personne ne s'en mêle que les parties, à qui
il est permis de décider comme il leur
plaît. Il paroît qu'ils traitent comme on
les traite. C'est-à-dire, que si on leur a ar-
raché un œil ils en arracheront un à leur
tour. Leurs biens sont tels que les peuvent
avoir des gens qui n'amassent rien, & qui
n'ont d'autre souci que la guerre. On
compte dans quelques-unes de leurs *Al-
dejas* jusqu'à six cens têtes par Cabane.
Elles sont trés-longues & percées de telle
maniere que l'on peut voir d'un bout de
la Cabane à l'autre, quand elle auroit
trois ou quatre cens pas de longueur.
Les *Aldejas* ne sont ordinairement
qu'un assemblage de cinq ou six de ces
Cabanes. Ils appellent Chefs de famille
celui qui préside sur chaque *Aldejas*

)ans les Capitainies où il ſe trouve de ces *Aldejas*, les Portugais leur donnent un Inſ-ecteur de leur Nation : mais ceux des ter-es ne demeurent gueres que cinq ou ſix nois en un même endroit : après cela ils prennent les materiaux de leurs Cabanes, & s'en vont quelquefois à mille ou deux nille pas de leur premiere demeure. Ils royent que ces changemens ſont fort alutaires & que leurs peres ont tou-ours eu cet uſage, d'où il ſuit qu'ils loivent le ſuivre. Ils ajoûtent qu'ils ne rivroient pas longtems s'ils faiſoient utrement. Peut-être que l'experience eur a fait connoître l'utilité de cette coutume, qui ſeroit fort incommode pour des gens qui vivroient autrement que des Sauvages.

Lorſqu'ils vont à la chaſſe ou à la pê-che, ils portent l'hamac avec eux. Les femmes prennent des uſtanciles du mé-nage. Elles ont de la vaiſſelle de terre de pluſieurs façons differentes, des plats, des taſſes, des pots ; tout cela aſſés mal fait en dehors, mais verniſſé en dedans avec tant d'art, que nos potiers ne fe-roient pas mieux. Ils font auſſi une cer-taine compoſition de blanc & de noir détrempée dans de l'eau, & de cette com-poſition ils peignent pluſieurs figures

sur leur vaisselle. Ils font aussi de petite corbeilles tissuës fort proprement ave une espece de jonc.

A l'égard de leur maniere de recevoi les étrangers, on en jugera par la récep tion qui me fut faite dans une *Aldeja* aux environs de *Rio-Janeyro*. Nou étions un Portugais habitué depuis plu de vingt ans au Bresil & moi en voyag de ce côté-là, & nous nous trouvions à plus de cent pas des demeures de ces Sauvages, quand il en sortit une vingtaine, qui vinrent au devant de nous, en nous disant *mair ma apadu*. Ce qu'ils repeterent plusieurs fois en nous faisant divers signes d'amitié à leur maniere. Le Portugais m'expliqua ces mots qui signifient en Bresilien, *Etrangers bien venus*. Ils nous prenoient entre leurs bras, & nous pressoient la tête contre leur estomac. Ensuite un de ces Sauvages nous prit nos chapeaux, un autre s'empara de nos habits, & cela avec une telle rapidité que je crus qu'ils nous alloient mettre nuds. Ce que je trouvai de plus plaisant fut, qu'avec la même rapidité qu'ils nous dépoüilloient, deux autres Sauvages endossoient chacun nos habits. Après cela ils nous conduisirent à leurs cabanes, & pour plus grande courtoisie nous invi-

rent à nous repoſer dans leurs *ha-
acs*, où l'on nous laiſſa un petit eſpace
e tems dans un grand ſilence. Les fem-
es vinrent enſuite nous rendre la vi-
te de ceremonie, & s'acroupiſſant à
rre ſur leur derriere & ſur leurs ta-
ns, en ſe couvrant le viſage de leurs
ains, elles nous feliciterent apparem-
ent ſur notre heureuſe arrivée : car
ivant le Portugais, c'étoit à peu près
e ſujet de leur viſite. Pour les compli-
nenter dans les regles de leur civilité,
auroit fallu leur repeter les mêmes
hoſes, & prendre les mêmes poſtures.
e Maître du Logis nous fit à ſon tour
on compliment & nous dit. *Bien venus,
omment vous appellés-vous ? que vous
aut-il ?* &c. *avés-vous faim ? avés-vous
oif ?* & ſans attendre notre réponſe à
es queſtions, il nous préſenta de l'*Ovi-
ou*, du poiſſon, de la chair cruë & du
aouin. Tout cela fut mis à terre devant
ous & pour ne pas leur faire affront,
l fallut gouter de ces choſes, ou du
noins en faire le ſemblant ; car ſans cela
ous leur aurions fait un grand outrage.
Enſuite ils nous apporterent diverſes
ortes de leurs denrées & nous inviterent
à les prendre en troc contre de petits mi-
oirs, des couteaux & quelques autres

bagatelles que nous avions prise pour échanger. Lorsque nous prîmes congé de ces Sauvages, ceux qui nous avoient deshabillé en entrant nous rendirent nos habits avec la même courtoisie qu'ils nous les avoient ôté, & les Femmes, qui avoient toujours resté accroupies sur leurs fesses comme des singes se couvrirent le visage en pleurant & en soupirant de ce que nous nous en allions. Voilà le cérémonial Bresilien, tel qu'il se pratiqua en notre occasion. Il est sans doute burlesque & comique, surtout en le comparant en nos manieres; mais je ne sçai si la mode ne seroit pas capable de lui donner en Europe le même mérite qu'elle donne aux civilitez obligeantes que l'on se fait réciproquement de bouche entre gens qui sçavent vivre.

Lorsqu'un Etranger passe la nuit avec eux, le Chef leur fait apporter un hamac bien net, autour duquel il allume du feu qu'il soufle avec un *Tapacou*, c'est une espece d'évantail qui ressemble assez aux nôtres. Ce feu n'est pas seulement un feu de cérémonie & de civilité; c'est aussi pour eux un feu de Religion, puisqu'ils croyent qu'il sert à chasser *Agnian*. Ils allument leur feu avec deux pieces de bois qu'ils frottent

ne contre l'autre. L'une des pieces
: molle, l'autre dure & longue d'un
ed, aiguë à l'un des bouts comme un
ſeau. Ils font entrer la piece dure dans
piece molle, & l'y tournent avec tou-
la force dont ils ſont capables. C'eſt
cette maniere que le feu s'allume,
ie la fumée en ſort, & qu'ils s'en ſer-
nt à s'éclairer. Si l'Etranger eſt un
u honnête, il fait préſent à ſon hôte
quelque couteau, ou de ciſeaux. Il
onne aux femmes quelques peignes &
i miroir, aux enfans des filetz pour
cher, ou un petit arc.
Les Sauvages du Breſil n'ont pas l'u-
ge des bêtes de charge. Si leurs hôtes
trouvent las & fatiguez, ils les ſou-
gent, leur aident à porter leurs far-
eaux, & même ils chargent leur per-
nne ſur les épaules. Ils ont entr'eux
s uns pour les autres une affection na-
irelle plus forte que celle de quelque
ation Européenne que ce ſoit: car ils
: laiſſent ſouffrir perſonne. Ils ont
ompaſſion des Etrangers, & ſoulagent
u mieux qu'ils peuvent ceux qui ſont
i peine. Mais ils ſont impitoyables
uand on leur a fait du mal, ou quand
i les a payez d'ingratitude. Enfin je
iis perſuadé que l'on ſera quelque choſe

de bon de ces Sauvages, quand on pren
dra une véritable peine à cultiver leu
naturel, & à adoucir leurs mœurs.

J'ai dit qu'ils vivent très longtems &
qu'ils sont fort sains. Ils ne sont pas ce
pendant tout à fait exemts de maladies
mais elles n'y sont pas fréquentes comm
chez nous. On est sujet au *Bresil* à deu
ou trois sortes de *Bicho*. La premier
sorte est celle que forme un petit ve
long & délié qui s'attache aux jambe
des hommes, & principalement lors
qu'on fatigue beaucoup, que l'on
tient les pieds nuds & les jambes décou
vertes, ou quand on n'a pas soin d'être
propre & de changer de chaussure. C
Bicho grossit entre cuir & chair, form
des ulceres & cause souvent la gangrene
si l'on n'a soin de se le faire tirer de bon
ne heure. Les Sauvages sont fort expert
à le tirer, & cela est cause qu'ils n
s'embarrassent pas beaucoup de ce mal
On est encore attaqué au Bresil d'un
maladie qui commence par une inflam-
mation dans le fondement avec des maux
de tête insupportables, & une fiévre
continuë. Les nouveaux venus prévien-
dront cette maladie, s'ils ont soin de
se bien laver après avoir été à la selle. Les
Pians sont une espece de vérole. Les

uvages font faire une très-rude diette
leurs malades, jusqu'à ce qu'ils n'en
iissent plus. Ils disent pour raison
'*ils tuent le mal par la faim:* cepen-
nt quand le malade est presque épuisé
lui donnent à manger. Comme l'ex-
rience & le raisonnement sont toujours
nfondus en eux avec la plus grossiere
utalité, il ne faut pas s'étonner qu'en
ielqu'état que soit leur malade, ils
iantent, dansent, mangent & boivent
leur ordinaire, sans s'embarrasser si la
te du malade en souffre: mais s'il vient
nourir & que ce soit un chef ou un
re de famille, les chants se tournent
pleurs & en lamentations qui durent
ute la nuit d'après la mort du malade.
es femmes hurlent & font des plaintes
itérées d'une voix aigre & tremblante.
es plaintes roulent sur le mérite du
funt. Après cela on ôte le corps, on
i fait une fosse ronde en forme de puits
de tonneau, & on l'y descend droit
r ses jambes. Le corps du Chef, si c'en
un, est entortillé dans son hamac
né de toutes ses plumes & de ses au-
es ornemens. Comme ils croyent que
gnian, ou le Diable emporteroit le
rps du défunt s'il ne trouvoit de la
ande autour de la fosse; ils ont soin

d'y mettre des pots avec de la farine, de la viande, du poiſſon & du *caouin*. Ils réïterent cette offrande juſqu'à ce qu'ils croyent le corps corrompu. Comme ils changent ſouvent de demeure, afin que l'endroit où eſt la foſſe ne devienne pas inconnu, ils la couvrent de *Pindo*. (C'eſt une plante du Breſil) & toutes les fois qu'ils paſſent près de ces foſſes, ils font des chants lugubres à l'honneur des Morts avec un tintamare épouventable. On diroit qu'ils veulent les reſſuſciter.

CHAPITRE IX.

Deſcription de la Ville de Santos, *dans la Capitainie de* Saint-Vincent, *& de la petite Colonie de* San-Paulo.

DEux ou trois mois après mon arrivée à la *Baye*, on équipa quelques Barques pour porter des proviſions aux Portugais établis dans la Capitainie de *ſaint Vincent*, & comme je fus commandé pour donner les ordres ſur le Convoy, j'eus occaſion de m'inſtruire aſſez particulierement de l'état de cette Capitainie.

Santos Capitale de la Capitainie eſt une petite Ville très-bien ſituée près de la mer. Je ne crois pas qu'il y ait un Port dans toutes les Indes Occidentales plus en état d'être bien fortifié que celui-là, & plus propre à contenir de gros Vaiſſeaux. Cette Colonie eſt de trois ou quatre cens Portugais Meſtices, mariez la plûpart à des femmes Sauvages converties au Chriſtianiſme, & gouvernez par des Prêtres & des Moines, qui poſſedent ce qu'il y a de meilleur dans le Pays : car ils ont quantité d'eſclaves, & beaucoup d'Indiens tributaires, qu'ils obligent à leur fournir une certaine quantité d'argent pour tribut. Cet argent ſe tire des mines des Montagnes qui ſont entre *San Paulo* & *Santos.* Je tiens pluſieurs des Habitans Eccléſiaſtiques & Séculiers de la Capitainie de *ſaint Vincent* pour riches de plus de quarante mille *Cruzades.*

Ces bonnes gens ſont les plus ignorans que j'aye jamais vû aux Indes Occidentales. Un de ces Meſtices ſçachant que je venois de *Portugal* m'envoya prier de le venir voir. Il me reçut à la verité de fort bonne grace ; mais il me fit cent queſtions impertinentes ſur les Pays Européans. Il me demanda entr'autres

choses, s'il y avoit aussi des Sauvages en *Portugal* & en *Espagne :* si les hommes étoient faits en Europe comme au *Bresil :* & comme nous tombâmes par hazard sur la position différente du *Bresil* & du *Portugal*, qui fait qu'il est Esté en un Pays quand il est Hyver dans l'autre; qu'il est jour ici, quand il est nuit là, &c. il fit cent signes de croix, & me répondit qu'il n'auroit jamais crû qu'on eût pû faire cela à moins que d'être sorcier. Ce fut bien pis quand je lui dis que j'avois servi parmi les Anglois Flibustiers : il me demanda, je crois, plus de trente fois si je n'étois point hérétique ; & malgré toutes les assurances que je lui donnai du contraire, il ne pût s'empêcher à la fin d'arroser d'Eau-Benite la chambre où nous étions tous deux. Apparemment qu'il croyoit que les Anglois avoient fait de moi un *Endemoniado.*

Il m'arriva à moi-même à *Santos* une avanture assez singuliere. Malgré l'ignorance & la grossiereté de ces bonnes gens, les femmes sont, en fait d'amour, aussi subtiles & aussi rusées qu'en aucune ville de l'Europe. Un jour que je me retirois chez moi sur la brune, je fus arrêté par une Negresse qui me dit que

sa Maîtresse lui avoit ordonné de m'emmener à quelque prix que ce fut. Comme je sçavois le danger auquel je m'exposois en la suivant, je balançai longtems à répondre à ses instances. Enfin je me laissai gagner. Elle me conduisit par un long détour chez sa Maîtresse, afin que la nuit nous surprit avant que d'entrer. Cette femme me reçut parfaitement bien & avec une politesse que je n'aurois pas attenduë à *Santos* : mais il n'y a rien qui inspire plus de délicatesse & d'honnêteté que l'Amour. Elle n'épargna rien pour me régaler magnifiquement en plusieurs façons, & je promis de retourner dès le lendemain. Cette intrigue dura plusieurs jours ; mais comme j'étois perdu, si le mari venoit à la soupçonner, la donzelle me proposa de prendre l'équipage d'un Religieux, & je la vis ainsi sans aucun risque pendant que je séjournai à *Santos*.

Il arriva pourtant à la *Baye* un accident qui montre qu'il y a exception à cette regle. Un Portugais trouva un Religieux auprès de sa femme dans une situation qu'il prétendoit ne devoir être permise qu'à un Epoux. Il poignarda sur le champ sa femme & le Frere. La chose fit beaucoup de bruit. La Relaçam

en prit connoiſſance, & comme il ſembloit que le meurtrier n'alloit pas avoir beau jeu, on lui conſeilla ſous main de diſpoſer de ſes meilleurs effets en attendant la décision de cette affaire, & de s'embarquer pour Liſbonne. C'eſt ce qu'il fit.

La maniere dont *San Paulo* ſe gouverne au milieu de la Capitainie de *San Vincente* eſt aſſez ſinguliere pour en dire ici quelque choſe. Cette Ville eſt à plus de douze lieuës avant dans les terres & enfermée de tous côtez par des montagnes inacceſſibles & par la grande & épaiſſe forêt de *Pernabaccaba.* C'eſt une eſpece de République composée dans ſon origine de toutes ſortes de gens ſans foi & ſans loi, mais que la néceſſité de ſe conſerver a forcé de prendre une forme de gouvernement. Il y a des Prêtres, des Religieux, des Portugais & des Eſpagnols fugitifs; des Créoles, des Meſtis, des *Caribocos* (ce ſont des enfans nez d'un Breſilien & d'une Negreſſe,) & des Mulatres. Cette Ville ne conſiſtoit d'abord qu'en une centaine de ménages qui pouvoient faire autour de trois à quatre cens perſonnes en y comprenant quelques Eſclaves, & les Indiens qui s'étoient donnez à eux. Depuis 15 ou

20 ans, elle s'eſt accruë dix fois autant pour le moins. Ils ſe diſent libres, & ne veulent pas être ſujets des Portugais, mais ils ſe contentent de payer tous les ans pour tribut le quint de l'or qu'ils tirent de leur domaine. Ce Tribut va bien à huit cent marcs par an. La tyrannie des Gouverneurs du Breſil a donné naiſſance à cette petite République, qui eſt ſi jalouſe de ſa liberté, qu'elle ne ſouffre pas qu'aucun Etranger mette le pied dans ſes terres; & toutes les fois qu'ils envoyent payer leur tribut, ils ont ſoin de faire connoître qu'ils ne le payent que par reſpect pour le Roi de Portugal, & non par crainte ou par obligation. On aſſure qu'ils poſſedent quantité de mines d'or & d'argent, & que le Tribut qu'ils donnent n'eſt pas le quint de ce qu'ils pourroient donner. On en eſt fort perſuadé au *Breſil*; mais comment forcer des gens qui habitent dans des rochers qui ſont entierement inacceſſibles, & qui ajoutent ſans ceſſe de nouvelles défenſes aux paſſages qu'ils ne croyent pas aſſez fortifiez par la nature?

Les Pauliſtes ne marchent qu'en troupes de 60 ou de 80 armez de fléches & de fuſils, dont ils ont ſçû conſerver

l'uſage. Je ne ſçai s'ils en ſçavent faire ; mais on aſſure qu'ils n'en manquent pas. Comme ils ont le renom de détrouſſer les Voyageurs qui s'écartent, & qu'ils reçoivent beaucoup de Negres fugitifs, il ſe peut que par ce moyen ils amaſſent des Armes à feu. On aſſure auſſi qu'il y a parmi eux des Avanturiers de toutes les Nations Européennes & quantité de Flibuſtiers. Quoiqu'il en ſoit, ils font de grandes courſes de quatre ou cinq cens lieuës dans l'intérieur des terres. Ils vont juſqu'aux Rivieres de la Plata & des *Amazones*, & traverſent même tout le *Breſil*.

Les Jéſuites du *Paraguay* ont fait tout ce qu'ils ont pû pour entrer dans les terres des Pauliſtes, & pour s'y établir de la maniere qu'ils ont fait au *Paraguay* : mais ils n'ont pû y réüſſir juſqu'à préſent : ſoit que les Pauliſtes ſe défient de leurs vûës, ou qu'ils ne ſoient pas aſſez religieux pour ſe ſoucier de loger chez eux, ces Peres ſi reſpectez en tous les autres endroits du monde.

Lorſque des fugitifs ſe préſentent pour devenir Habitans ou Citoyens de la République, on leur fait faire une eſpece de quarantaine, non pour les purger du mauvais air du *Breſil*, mais

pour sçavoir auparavant à quoi on pourra les employer, & pour voir s'ils ne sont pas des traîtres & des espions. Après un long examen, on les envoye faire de longues & pénibles courses, & on leur impose pour tribut deux Indiens par tête, qu'ils doivent amener pour Esclaves. On employe ces Esclaves aux mines & à cultiver les Terres. Si l'on ne soutient pas bien l'examen, ou si l'on vient à être surpris en désertion, on est assommé sans miséricorde. Quand on est enrôlé parmi les Paulistes, on y est ordinairement pour toute sa vie : car ils n'accordent qu'avec beaucoup de difficulté la permission de se retirer ailleurs.

CHAPITRE X.

Suite des Côtes du Bresil, *&c. Route que l'Auteur vouloit prendre pour aller du* Bresil *au* Paraguay. *Description de* Buenos - Ayres. *Voyage de* Buenos-Ayres *au* Pérou.

DE *Cabo Frio* à la pointe de *Buen-Abrigo*, il y a cent lieuës. Le Tropique du Capricorne passe au travers de cette pointe. De *Buen-Abrigo* à la Baye

de *ſaint Michel* il y a cinquante lieuës ; & de là à Rio de *S. Franciſco*, à 26. dégrez de latitude, il y en a ſoixante-neuf. De *San-Franciſco* à *Rio Tibiguira* il y a cent lieuës ou à peu près. *Rio dos Patos* eſt à 28. dégrez. De R. *Tibiguira*, vers *Puerto* de *San Pedro* à l'embouchure de *Rio de la Plata* ou du *Paraguay* près des *Maldonados*, il y a ſoixante lieuës. Ainſi il y a du Cap *S. Auguſtin* juſqu'à l'embouchure de *Rio de la Plata* environ ſix cent ſoixante-dix lieuës.

Rio de la Plata gît par ſon embouchure à 35. dégrez de latitude Méridionale. Elle a vingt & trente lieuës de large à meſure qu'elle approche de la mer, où ſon embouchure en a bien 70. & elle croît & décroît en certains tems de l'année, ce qui rend le Pays fertile. Lorſque cela arrive, les Habitans des environs ont recours à des canots où ils ſe jettent, errans de côté & d'autre juſqu'à ce que l'inondation ſoit paſsée. Pluſieurs grandes Rivieres ſe joignent à *Rio de la Plata*, comme la *Parana*, *Rio vermejo*, &c. Ceux des Eſpagnols qui ſe ſont établis ſur ce Fleuve de la *Plata* ou aux environs, comme à *Buenos Ayres*, à *Santa Fé*, ou à l'*Aſſomption*, ont remonté pluſieurs fois juſqu'à la ſourc

u Fleuve, & couru les bords du *Pa-*
aguay & de la *Parana:* mais il n'y a per-
onne qui connoiſſe mieux, que les Peres
éſuites, l'intérieur du *Paraguay.* In-
enſiblement on s'eſt frayé un chemin
uſqu'à *Potoſi* & au *Pérou*, & cette
oute eſt ſi fréquentée, que le voyage
eut bien ſe faire en un mois de tems.

Tout le Pays eſt fort beau le long de
a Côte depuis *Cabo Frio* juſqu'à *Rio de*
a Plata. Il y a beaucoup de Bois de
Breſil, d'Ebene, &c. Comme ces Côtes
e me ſont pas bien connuës, je n'en
irai pas davantage.

Le Commerce de *Buenos Ayres* & de
out le *Paraguay* eſt à peu près entre les
nains des Jéſuites. On n'en profite que
utant qu'il leur plaît. Ils ſont ſi puiſ-
ans & ſi riches, qu'il n'y aura pas
moyen de tenir contr'eux dans quelques
nnées. Ils ont fait dépoſer plus d'une
ois les Officiers qui leur déplaiſent, &
omme ils ont le moyen de donner
beaucoup, ils ſçavent fort bien com-
nent on doit arrêter les procedures d'un
Gouverneur. Ils negocient aſſez ouver-
ement, & ils ont de puiſſantes rela-
ions dans le *Paraguay*, par le moyen
de leurs Conquêtes ſpirituelles, qu'ils
ont étenduës dans l'*Vraguai*, & le *Tu-*

cuman, chez les *Chaques*, & des deux côtez des *Cordillieras*. Il ſemble impoſſible, que des gens qui n'ont pour armes qu'un Breviaire & leur chapelet qui n'ont rien à donner que des *Agnus* & qui ne combattent la férocité des Sauvages que par le ſigne de la Croix puiſſent vaincre plus de Peuples que le canon. Il eſt pourtant ſûr qu'avec leurs armes ils ont rangé quantité d'Indiens ſous les loix du Chriſtianiſme. J'en dirai davantage dans la ſuite de cette relation, & je me contenterai maintenant de dire qu'ils ont quantité d'or & d'argent qui paſſe fort bien à *Buenos-Ayres* ſans être *quinté* pour le Roi.

Je ſéjournai au *Breſil* juſqu'en 1690 & je puis dire que le tems que j'y ai paſſé a été preſque le meilleur tems de ma vie. Cependant le deſir de me retrouver avec mes Compatriotes me fit prendre la réſolution d'eſſayer de me rendre par terre du *Breſil* au *Paraguay*. Le deſſein étoit aſſez difficile. Il paroiſſoit même impraticable par cette voye, à cauſe des Nations ſauvages que l'on rencontre dans cette route. Outre qu'il falloit traverſer des montagnes & des déſerts inacceſſibles : mais malgré ces dificultez je me ſerois facilement déterminé à me met-

tre en voyage par cette route, à cause qu'elle est connuë des Peres Jésuites, qui ont étendu leurs Missions dans l'*Vraguai* & chez les Gualaches, Peuples sauvages qui bordent la Capitainie de *saint Vincent.* Je faisois donc état de traverser le *Bresil* depuis *Rio de Janeyro* jusqu'aux *Paulistes*, trajet périlleux que j'aurois fait avec le secours des Naturels du Pays, qui m'auroient servi de guides. Je comptois de me joindre ensuite aux Missionnaires qui se trouvent chez les *Gualaches* & chez les autres Sauvages des Terres. Ensuite j'aurois gagné la Colonie qu'ils ont fondée dans l'*Vraguai* sous le nom de *saint Xavier*, & de là suivant avec eux la Riviere qui donne son nom à l'*Vraguai* jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la *Plata*, je serois venu tomber à *Buenos-Ayres*. Pendant que je méditois cette course, il se présenta l'occasion d'un Vaisseau Anglois portant pavillon Espagnol, qui, pour se rafraîchir, vint toucher à *Rio de Janeyro* où je me trouvois pour lors. Comme ce Vaisseau faisoit voile pour *Buenos-Ayres*, je ne balançai point à m'y embarquer.

Buenos-Ayres est une des meilleures Colonies des Espagnols. Cette Ville est

ſituée à l'embouchure de la *Plata* du côté du Midi ; car l'autre côté appartient aux Portugais, qui ont quelques habitations ſur le rivage du Fleuve. Les Eſpagnols y ont un Fort, ſi tant eſt qu'on puiſſe appeller ainſi une mauvaiſe redoute accompagnée de quelques buttes & défenduë de trois ou quatre pieces de canon qui ſervent plutôt de parade que de défenſe. Ce côté eſt fort exposé aux incurſions des *Jarres* & des *Charrouas*, qui ſont des Sauvages errans, ennemis jurez des Eſpagnols & des Portugais. Ces Peuples ſe conduiſent ſans aucune forme de police ni de loi. Ils vivent uniquement de ce qu'ils attrapent dans leurs courſes. Quand ils font des priſonniers, ils les aſſomment, les rôtiſſent & les mangent ſur le champ. Ils n'ont aucune connoiſſance des métaux, & ne ſe ſoucient de quoi que ce ſoit qu'on puiſſe leur préſenter, excepté de petits couteaux & autres inſtrumens de fer, qu'ils admirent juſqu'à la folie : car ils les prennent, les baiſent & les preſſent contre leur poitrine. Ils ont pour armes une eſpece de Maſſuë. Ils ſe ſervent pour couteaux de pierres qu'ils aiguiſſent du mieux qu'ils peuvent, & de certains os, auſquels

ls donnent auſſi un tranchant. On aſ-
ure que les *Maldonados*, & les envi-
ons du *Tibiquiri* renferment beaucoup
'or & d'argent : cependant les Portu-
ais ne font preſqu'aucun cas des habi-
ations qu'ils ont au bord de la *Plata*.
Buenos-Ayres eſt défenduë par un
ort, où il y a paſſablement de muni-
ions, & par une Garniſon aſſez nom-
reuſe, mais mal diſciplinée & incapa-
le de ſoutenir les attaques d'un enne-
ni aguerri. Enfin cette Soldateſque ne
aut pas mieux que celle du *Mexique* &
u *Pérou*, & n'a rien de guerrier que
épée & le fuſil : mais elle ſert à faire
eur aux Sauvages des environs. *Buenos-
Ayres* fait un grand commerce en Ne-
res, qu'on envoye par terre au *Perou*,
n ſuif, en beſtiaux, en cuirs, en or
c en argent. Le Pays fournit au *Perou*
eaucoup de bêtes de charge. L'or &
argent qu'on tire du *Chili* & du *Perou*
embarquent à *Buenos-Ayres* pour l'Eſ-
agne, ainſi que les cuirs, qui ſont d'un
ros revenu pour cette Place.
Ces cuirs ſont les meilleurs des Indes
Occidentales, à cauſe de leur longueur :
ar les *Creoles* du Pays ne chaſſent qu'-
ux Bêtes d'un certain ordre, & aban-
onnent les autres. Ils ſont ſi experts

à cette chasse, qu'ils connoissent de loi à la vûë, si les Bœufs sauvages sont d la longueur qu'il leur faut. Après avoi dépouillé de leurs peaux les Bêtes tuée ils vendent les cuirs aux vaisseaux qu sont là en charge, à six, sept & hu Réales la piece. Pour les charognes o les abandonne aux chiens sauvages, qu viennent en meûte de sept ou huit cen dévorer ces chairs : de sorte qu'en pe de tems on y voit à peine les os. Jus qu'à présent la paresse n'a pas permis nos gens de détruire cette prodigieu quantité de chiens qui enlevent & étran glent beaucoup de bétail. Ils font bie pis, car souvent ils attaquent les per sonnes.

Je séjournai environ six mois à *Buenos Ayres* & résolus ensuite de passer droi au *Pérou*. Nous sortîmes de la Ville si de compagnie, & nous nous mîmes e marche pour aller à *Santa Fé*. On n sçauroit voir un Pays plus beau qu celui des environs de *Buenos - Ayres* Tout y est rempli d'excellens Arbre Fruitiers & de pâturages, où l'on voi des Bœufs & des Vaches par milliers mais cela n'empêche pas qu'il n'y fass assez cher vivre. Les Naturels du Pay sont sujets à de grandes indigestion

d'éſtomac ; ce que l'on attribuë à l'extraordinaire quantité de viande qu'ils mangent cruë. Les Jéſuites font ce qu'ils peuvent pour les en déshabituer, mais juſqu'à préſent ils n'ont pû en venir à bout. De *Buenos-Ayres* à *Santa Fé* le Pays eſt toujours également beau & bien peuplé. La terre produit beaucoup de froment, & abonde en Bêtes à corne.

Santa Fé eſt une petite Ville au bord de la *Plata* entre deux Rivieres, aſſez jolie & bâtie de chaux & de briques. On aſſure que la terre entre cette Ville & *Cordoue* dans le *Tucuman* eſt pleine de mines d'or & d'argent. Les Sauvages des environs ſont fort ſouvent viſitez des Jéſuites Miſſionnaires, qui de tems en tems viennent enlever au Diable pluſieurs milliers d'ames, qu'ils enrôlent enſuite ſous la Baniere de ſaint Ignace, & qu'ils fixent dans les Terres qui dépendent de la Societé. Ces Peuples ſont fort courageux & bravent la mort juſqu'à la brutalité, car ils ſe battent quelquefois de ſens froid entr'eux à coups de fléches, juſqu'à ce qu'ils tombent morts, & celui qui eſt le plus prompt à recevoir les coups de ſon ennemi paſſe toujours pour le plus brave. Ils ne connoiſſent point de loix que leurs fantai-

ſies, mais ils ont quelqu'idée de la Divinité, car ils ont des Prêtres qui ſe mêlent de faire les devins. Je m'imagine que partout où il y a des Prêtres, il y a de la Religion, & que l'un eſt toujours relatif à l'autre : mais je ne ſçaurois dire ce que les Sauvages adorent. Tout ce que je ſçai eſt que ces Prêtres haïſſent mortellement les Jéſuites, & qu'ils ne ceſſent d'exciter les Sauvages à les détruire : ce qui n'eſt pas étonnant, puiſque les Peres de la Societé en leur ôtant des oüailles renverſent la puiſſance de ces Miniſtres de Satan.

Ces Sauvages vivent ordinairement dans les creux des arbres & dans les trous des rochers comme les Bêtes féroces. Lorſqu'ils vont en campagne, ils portent des nates qu'ils font avec beaucoup d'adreſſe, & s'en ſervent pour ſe dreſſer des cabanes. Ils vivent de chaſſe, de ſerpens & de fourmis. On dit qu'ils mangent auſſi des charognes. Ils portent au menton une pierre qui leur pend quelquefois juſqu'à la poitrine, & cela fait un effet des plus bizarres. Je n'ai pas vû de Sauvages plus déſagréables : cependant les Jéſuites en ont civilisé quantité, & l'on dit que ce

 ſont pas les moindres ſujets de leurs
iſſions.

Nous tombâmes à quelques lieuës au-
ſſus de *Santa Fé*, en tirant vers *Sant*
go d'*Eſtero*, dans un gros de ces Sau-
ges convertis. Ils avoient à leur tête
 homme fort reſpectable par ſon air
ſa bonne mine. Je ne ſçai ſi c'étoit
 Jéſuite, mais il portoit une eſpece
 ſoutane noire, un bonnet carré, une
oix à la main & un chapelet au col.
ute la Troupe avoit auſſi des chape-
s, & paroiſſoit fort ſoumiſe à ce Jé-
te prétendu. Je crus être au milieu
ne Proceſſion de ſaint Jacques. Ces
vots Indiens nous firent beaucoup
onnêtetez. Ils nous menerent quel-
es lieuës plus avant dans le Pays, ti-
t vers les Sauvages que nos Eſpa-
ols ont nommé *Frontones*. Nous y
uvâmes un camp en bon ordre. Il
voit des Croix au milieu des rangs
 cabanes, & la Baniere des Jéſuites,
 étoient brodées les lettres & les ar-
s de la Societé, ſe trouvoit dans le
ntre au haut d'une Croix fort élevée.
s Nouveaux Chrêtiens obéïſſoient
c un reſpect ſurprenant aux ordres
 quelques Miſſionnaires, qui nous re-
rent de chaſſe, & de fruits. On nous

présenta de l'infusion ou teinture
l'*herbe du Paraguay*, qu'on nous ser
fort proprement. Enfin, tout se ress
tit de la magnificence des Jésuites,
tant que cela se pouvoit dans un dés
comme celui où nous nous trouvio
Je dois dire à la loüange des Jésuit
qu'ils sont les gens du monde les p
propres à polir & civiliser des Sauvag
Leur patience & leurs ménagemens s
inépuisables. Quand ils sont dans
Mission ils tâchent d'abord de déc
vrir quel est l'objet qui frappe le p
ceux qui veulent convertir. Ils les
vent pied à pied sur cet article, p
nant toujours soin de les attaquer a
des raisons qui frappent les sens.
affectent en toutes leurs vûës une d
ceur & un désintéressement à to
épreuve, & ne cessent de les exhor
à la conversion en leur montrant
bout de la carriere de cette vie une
licité sensuelle, un Paradis où l'on
toujours dans la joye & dans le plai
C'est ce qui entretient dans ces Ind
un souverain mépris de la vie, c
suit une grande indifférence pour
richesses, & une soûmission exce
aux ordres des Missionnaires. Les
suites, après les avoir converti,

-ſuadent que rien n'eſt plus agréable
Dieu que de lui offrir ſes biens, & de
onder le zele de ſes fidelles ſerviteurs,
i conſiſte à lui bâtir des Egliſes, à
orner des Autels, &c. qu'ils doivent
nc leur apporter les revenus des ter-
, & leur payer des tributs. Quand
ont gagné ce point, ils diſpoſent
ux en toutes manieres. Ils vont à la
aſſe pour les Jéſuites. Ils apportent
x Jéſuites les meilleures denrées, dont
e des plus conſidérables & qui leur
oduit un grand revenu, c'eſt l'*herbe*
Paraguay. Ils leur apportent auſſi
l'or qu'ils ramaſſent dans les ravines
eau qui le détachent des montagnes,
qu'ils tirent des mines qui ſe trouvent
côté des *Calchacos* & dans l'*Vraguai*.
ependant ils ne ceſſent de prêcher à ces
uveaux convertis, le peu d'état qu'on
it faire de ces richeſſes qui cauſent la
rruption du Siecle; & ce ſermon ſe
it ſans faute à l'arrivée du tribut.
près le ſermon un Jéſuite enleve ce
ibut & le fait porter par des Indiens
ix Magaſins de la Societé.

Il n'y a point de bonheur qui ne ſoit
ccompagné de quelques traverſes. Les
éſuites ſont expoſez quelquefois à de
cheuſes épreuves. Les *Chiriguanes*,

qui font une Nation errante entre *Paraguay* & le *Pérou*, en ont fouve maffacré : & cela me fait reffouver d'une rencontre affez plaifante que no eûmes entre *Sant Jago d'Iftero* & *Sal* A moitié chemin de cette derniere pla nous trouvâmes une cinquantaine *Guapaches* armez de flêches & de ma fuës ayant à leur tête trois Sauvage que nous prîmes pour trois Jéfuit Nous en avions deux dans notre tro pe. Cette rencontre inefpérée leur tant de plaifir qu'ils en rendirent auf tôt graces à Dieu. Ils voulurent s'ap procher enfuite pour faluër ces trois M fionnaires prétendus, mais ils fure fort étonnez de trouver au lieu de tro Peres trois *Guapaches*, qui avoient vifage peint : ce qui joint avec l'équ page Jéfuitique faifoit un effet des pl bizarres fur le corps de ces Sauvage Leurs Reverences voulurent aborder c *Guapaches*, mais ceux-ci leur fire connoître par fignes qu'ils ne les ente doient nullement. Nous les couchâm en joue avec nos fufils. Alors toute troupe fe mit à fuïr en jettant des cr effroyables. Ces trois Chefs Sauvag portoient des foutanes noires, & de bonnets de Jéfuites. Ils avoient chacu

Croix à la main, & nous ne doutâ-
es point que cet équipage ne fut la
poüille de trois Jésuites qui avoient
le malheur de tomber entre les mains
ces *Guapaches* & d'être massacrez en-
te. A tout hazard on pria Dieu pour
ames des pauvres défunts, & nos
ux Jésuites firent pour eux un ser-
ce aussi solemnel qu'on pouvoit le
re sur cette route.

Sant Jago de l'*Istero* est sur la Riviere
Sant-Jago. C'est une jolie ville trés-
n située pour le commerce du *Pérou*
du *Paraguai*. Les Espagnols y tien-
nt uu *Corregidor*. Les chemins sont
t mauvais jusqu'à *Salta*, & ne sont
s meilleurs de *Salta* au *Potosi*; n'ayant
dans la route que des montagnes fort
ficiles & fort périlleuses à traverser.

Il y a au pied de la *Cordilliera*, entre
Brésil & le *Pérou*, divers Peuples Sau-
ges inconnus à nos Espagnols. Les
suites commencent à y établir des Mis-
ns, & ils y avoient déja défriché plu-
urs milliers d'Ames en 1692. Ils disci-
nent ces nouveaux convertis de la mê-
maniere que dans les Missions du *Pa-
guai* & vers l'*Vraguai*. Ils leur ont en-
gné à faire de la chaux & de la bri-
e, & à bâtir des maisons; car aupa-

ravant ils se nichoient dans les cavern
comme des bêtes féroces. Presentemen
ils logent & vivent en hommes, sous
gouvernement temporel & spirituel d
Peres de la Societé.

Ces Communautés sont fort bien en
tretenuës & les Villages trés-bien bât
Chaque famille a une certaine étendu
de terre, mais on a soin de ne leur do
ner qu'autant qu'il en faut pour se mai
tenir entre la pauvreté & les riche
ses. Sous prétexte de craindre la corru
tion des ames, on leur ôte tout ce q
l'on juge devoir leur être superflu.
reste entre dans les Coffres de la Socié
& sert à entretenir les Missionnaires
les Eglises. Les plus habiles de ces In
diens, & les plus dévoüés aux Jesuit
sont établis Caciques ou Chefs des Com
munautés. Il y a des Inspecteurs sur l
familles & sur leurs Domaines. Tous c
Caciques & Inspecteurs sont élevés da
une aveugle déférence pour les Pere
& quand il vient des Jesuites dans
Bourgade, les Caciques & les princ
paux Indiens sont obligés de leur all
faire la Cour & de baiser par respect
manche ou le bas de la Robe de leurs R
verences.

On instruit ces Indiens à faire tout

tes d'ouvrages de Méchanique. On
r apprend les Arts, & il y en a qui
vent déja peindre & chanter parfai-
nent bien. Les Missionnaires tiennent
is les ans un Conseil général, que l'on
it appeller leurs *grands jours*, pour
re rendre compte à chacun de son ad-
nistration. On délivre l'état des Fi-
nces à ce Conseil ; on y examine les
efs, & l'on dépose & châtie ceux des
ciques & autres Juges & Magistrats
i ont manqué à faire leur charge.
rès cela on donne à chacun les nou-
aux Reglemens, ou les changemens
e l'on a jugé à propos de faire aux
eux, afin que les Officiers établis par
Jesuites tiennent la main à l'exécu-
on. Ces Communautés sont indépen-
ntes des Espagnols, & peuvent être
gardées comme une partie de la Mo-
rchie des Missions du *Paraguai*. Les
suites défendent même à leurs Sujets
communication avec les Epagnols, &
ux-ci l'entrée dans les Terres des Mis-
ons, sous prétexte d'empêcher que les
ouveaux Chrétiens ne se corrompent
ec eux, & que leur pieté ne soit blessée
r cette communication. Lorsqu'il
rive à quelqu'Espagnol d'entrer dans
s Terres de la Mission, soit dans le *Pa-*

raguai ou vers le *Pérou*, des gens comm
exprès le ſuivent par tout, ou l'accompa
gnent, ſous prétexte de lui faire hon
neur.

Les Sauvages de ce quartier-là qui n
ſont pas encore convertis, n'ont aucu
forme de gouvernement. Ils ſe font juſt
ce par leurs propres mains & vivent e
rans comme des bêtes. Ils ont parmi eu
comme tous les autres Américains, d
Prêtres qui leur ſervent de Médecins,
qui les guériſſent en ſuçant la partie m
afectée, ou par la fumée du tabac. Ils
peignent le viſage & le corps comme
peuples du Bréſil, & enfilent à des co
dons, qu'ils ſe mettent autour du corp
les dents de leurs ennemis, qu'ils o
maſſacré & mangé. On aſſure auſſi q
ces Sauvages font mourir les enfans no
veaux nés qui ont le malheur de perd
leur mere.

A l'égard de leur culte Religieux,
eſt ſans regle & ſans raiſon. Il ſem
qu'ils adorent tout ce qu'ils touchen
car ils venerent leurs arcs, leurs flêch
leurs filets, leurs hamacs &c. allegua
qu'il y a un eſprit dans toutes ces choſ
Par exemple, lorſqu'une chaſſe n'a
bien réüſſi, c'eſt l'*eſprit de l'arc ou de*
fléche qui en eſt cauſe, & qui eſt irr
contr'eu

contr'eux. Alors ils travaillent à l'appaiser par une espece d'invocation, qui est dirigée par leurs Prêtres.

Pour être Prêtre ou Médecin parmi eux, il faut avoir jeuné longtems & souvent. Il faut avoir combattu plusieurs fois contre les Bêtes sauvages, principalement contre les Tigres, & en avoir été mordu, ou égratigné tout au moins. Après cela on peut obtenir l'Ordre de Prêtrise ; car le Tigre est chés eux un Animal presque divin, & l'imposition de sa sainte grife leur vaut autant que chés nous le Bonnet Doctoral reçu à l'Université de *Salamanque*. Ensuite on leur verse sur les yeux le suc de certaines herbes distilées, & c'est là l'onction Sacerdotale, après laquelle ces nouveaux Prêtres sçavent appaiser les esprits de toutes les choses sensibles & materielles, avoir des relations sécretes avec ces esprits, & participer à leurs vertus.

Je me suis fait souvent cette objection à moi-même. Pourquoi, disois-je, des hommes qui n'ont point d'ambition & semblent ne prendre intérêt à quoi que ce soit qui entretienne l'avarice, qui ne paroissent avoir aucune idée d'une subordination ; pourquoi de tels hommes cherchent-ils à tromper les autres hom-

mes ? Car on ne ſçauroit nier que tous ces Prêtres des *Indes Occidentales* ne ſoient autant d'impoſteurs plus fins que les autres Sauvages. Je répons à cela, qu'il eſt bien vrai que les Sauvages ſe regardent tous comme égaux, mais cela n'empêche pas qu'un raiſonnement naturel ne les oblige à établir malgré eux une eſpece d'inégalité de condition, qui ſuit des fonctions auſquelles chacun ſe trouve deſtiné. Par exemple, la néceſſité, qui les oblige de ſe défendre, les oblige auſſi à choiſir quelqu'un qui les mene & qui maintienne l'ordre parmi eux. La nature les porte à chercher des moyens pour ſe guérir lorſqu'ils ſont malades, & celui qui prétend les fournir eſt écouté du patient. Si vous joignés à tout cela quelqu'idée de Religion plus développée dans les uns que dans les autres, je ne doute pas que l'on ne conçoive, comment il y a des Sauvages qui deviennent capables de tromper les autres.

Il y a d'autres Sauvages nommés *Guaicares*, qui habitent entre le *Paraguai* & le *Breſil*. Ceux-ci ſont des plus féroces, ſuivant le rapport des Miſſionnaires, & cependant ils ont une déférence & une ſoumiſſion extraordinaire pour leurs Chefs. On dit que c'eſt une

coutume inviolable chés eux, que quand leurs Caciques font leurs nécessités, ceux qui sont autour de lui tendent la main pour recevoir cette ordure. Quelque impertinente que soit cette coutume, elle est pourtant véritable, suivant ce que j'en ai entendu dire à Lima de la bouche de deux Missionnaires qui venoient de chés ces Sauvages, & je ne vois pas ce qui les obligeroit à faire de faux rapports de pareilles choses. Ils ne permettent pas aux femmes de se colorer le corps avant que d'avoir mangé de la chair de leurs ennemis.

CHAPITRE XI.

Du Potosi. *Des Mines. Description générale du Païs & des Côtes du Pérou. Traversée de 4 Portugais depuis l'embouchure de* Rio d'Esquibe *jusqu'à* Quito.

J'Arrivai au *Potosi* au commencement de 1692. Cette Ville est dans la Province de *los Charcas* ou de la *Plata*, au pied d'une montagne qui est faite comme un pain de sucre. Elle peut renfermer autour de cinq mille maisons. Il y a plusieurs Eglises, beaucoup de Prêtres &

encore plus de Moines, au grand malheur des Naturels du Pays, qui s'en trouvent fort maltraités. La plus grande partie des Indiens est occupée aux Mines. Ils sont obligés de fournir pour ce travail autant d'hommes que nos Espagnols leur en demandent, & ceux-ci payent leur travail à raison de deux Réales par jour.

Les Espagnols & *Créoles* du *Potosi* possedent de grande richesses : c'est ce qui les rend fiers & superbes. Ils ne sont vêtus que d'étoffes d'or & d'argent, car tout autre habillement ne seroit pas assés bon pour eux. Leur vaisselle est toute d'argent, ce qui n'est pas extraordinaire dans un Pays où ce Métal est aussi commun que le cuivre & le fer en Espagne. Je ne dis rien des Eglises où tout reluit d'or & d'argent. Ces Edifices sacrés en renferment plus au *Pérou* & au *Paraguai*, qu'il n'en faudroit pour remplacer tout ce qu'on a tiré de *Porco Plata* & *Potosi* depuis cent ans. Les ameublemens des maisons sont magnifiques à l'excès, & cela paroît même chés les plus simples Bourgeois, qui passent facilement du nécessaire au superflu, tant l'or & l'argent sont communs.

Les habitans du *Potosi* voyagent dans

des branles portés par des Naturels du Pays, à la façon des Portugais de *San-Salvador* & de *Rio -Janeyro*. Quatre Indiens ſuportent ordinairement ce branle ſur leurs épaules. Les femmes n'épargnent rien pour ſatisfaire le luxe ſi naturel à leur ſexe. Elles reçoivent les viſites, couchées ſur un petit lit de repos couvert d'une étoffe trés-riches d'or ou d'argent, qui eſt bordée d'une crépine de même façon. Si Madame n'eſt pas couchée quand elle donne audience, elle eſt tout au moins appuyée négligemment ſur ſon bras, Lorſqu'elles ne ſont pas obſedées de leurs maris, ou de quelque vieille gouvernante, elles ont la converſation vive & enjoüée : & ſi des hommes s'hazardent pour lors de les voir, ils trouvent des manieres délicates, des yeux paſſionnés & quelque choſe de plus. Pour peu qu'on veüille ſe riſquer alors, il ne ſera pas difficile de paſſer du langage des yeux à celui des mains: mais quand les maris ou les vieilles ſont au logis, ce qui arrive preſque toujours, elles ſont moins viſibles que ni à *Méxique*, ni à *Madrit*. Pour lors leur occupation ordinaire c'eſt de dormir l'aprés dînée, & de joüer enſuite de la guitarre. Au défaut de ces occupations, elles di-

ſent leur chapelet avec beaucoup de dévotion, mâchant en même tems du *Coca*, juſqu'à ce qu'elles en ſoient enyvrées. Elles ont auſſi la coutume de prendre à toute heure de la teinture de l'*herbe* du *Paraguai*. Cette teinture & le *Coca* ſont fort en uſage en tout le *Pérou*, & il eſt ordinaire dans l'Amérique Méridionale de régaler de l'une & de l'autre ceux que l'on invite chés ſoi.

Cette Ville eſt extrêmement fréquentée à cauſe de quantité d'Eſpagnols qui ſont intéreſſés aux mines. Ces mines attirent au *Potoſi* plus de ſoixante mille perſonnes, ſans parler de quinze ou dix-huit mille travailleurs. Cependant ces Mines ne donnent plus, depuis douze ou quinze années, le profit qu'elles donnoient autrefois : mais il y en a d'autres dans la Province de *Plata* que l'on pourra ouvrir avec le tems. Les Indiens diſent qu'il y a beaucoup d'or & d'argent plus haut vers le Nord ; que les habitans du Pays boivent dans des coupes d'or, & mangent dans des plats de même métal ; qu'ils portent des plaques d'or ſur la poitrine, que leurs Boucliers en ſont garnis, de même que leurs maſſuës, mais qu'ils mangent les gens tout en vie. Ils débitent pluſieurs autres pa-

reils contes que l'on croira, si l'on veut. Quoiqu'il en soit, il est trés-sûr qu'il y a beaucoup de mines d'or & d'argent en tous ces Pays Méridionaux. Les Sauvages qui habitent au delà du *Potosi* ont accoutumé de crier à nos Espagnols, d'aussi loin qu'ils les apperçoivent, *Oro oro Plata*, (deux mots qu'ils ont appris sans doute à force de les entendre dire.) & leur font signe d'approcher ; mais nos gens ne s'y fient pas.

Les Indiens des Mines travaillent nuds, afin qu'ils ne puissent rien cacher, & cela me fait ressouvenir de l'avarice de quelques Espagnols de *Terra Fierma*, qui, aprés que leurs Negres sont revenus de pêcher des perles, leur donnent des vomitifs violens, pour voir s'ils n'en ont point caché dans leur estomac.

Voici un état des Mines du *Pérou*, du *Chili*, & du *Paraguai*, suivant le rapport qui m'en a été fait par les Indiens & les Créoles du Pays, & suivant ce que j'en ai pû apprendre moi-même dans mon voyage de *Buenos-Ayres* au *Potosi*.

au *Paraguai*.

Mines de *Maldonado* incertaines.
de *Tibiquiri* incertaines.

de *Sierra Selada* incertaines.
de *S. Michel* & des montagnes.
de l'*Vraghai* trés-riches ſuivant les Indiens du *Paraguai*. La Société des Jeſuites les connoît mieux que perſonne.

des *Gualaches* des *Tupiques* de *Tajoba*	s'il y en a, elles ſont d'un accès fort difficile, à cauſe des Sauvages.

de L'*Aſſomption* incertaines.
des Montagnes du *Paraguai* connuës, mais on prétend qu'elles ne valent pas la peine d'être foüillées.
de *Santa Cruz* la vieille en poſſeſſion des Sauvages.
de *Santa Cruz de la Sierra*.
de *Rio Guapai*.

au *Pérou* & *Tucuman*.

Mines de *Loxa & Camora*, *Cuenca*, *Puerto veio*, *S. Juan del oro*.

d'*Oruro*. de *Titiri*.	négligées
de *Porco*. de *Plata*	fermées.

de *Potoſi* ſous pluſieurs noms.

de *Tomina.*
de *Chocaia.*
d'*Atacama.*
de *Xuxui.*
des *Calchaques.*
de *Guaſco.*
de *Coquimbo.*
des Montagnes qui ſont aux environs de *Cordoue.*
de *Vilii.*
de *Caravaja* &c.

au *Chili.*

Mines des *Andes.* On aſſure qu'elles ſont trés-riches en or, & que l'on en trouve beaucoup aux environs de *Baldivia* & d'*Oſorno* &c.

Je viens maintenant à la deſcription generale du *Pérou.* Ce Pays fut découvert en premier lieu par les Eſpagnols, ſous la conduite de *Pizarre* & d'*Almagre.* On comprend ſous le nom de *Pérou* toute cette étenduë de terres qu'il y a depuis *Quito*, juſqu'au deſſous de *Villa del Plata*; & ſi l'on y ajoute le *Tucuman*, l'étenduë du *Pérou* ſera bien plus conſidérable encore. C'eſt un Pays très-riche, & qui ſeroit aujourd'hui une

puiſſante Monarchie, s'il n'étoit exposé comme les autres Provinces de la domination Eſpagnole, au pillage des Vicerois & des Gouverneurs &c. ſi les habitans n'étoient pas abandonnez au luxe & à la fainéantiſe ; ſi une partie des Moines, qui y fourmillent comme autant de Sauterelles qui s'engraiſſent du revenu de la terre, étoit réduite au travail, & ſi les Indiens y étoient traitez avec plus d'humanité.

Les *Yncas* du *Pérou* poſſedoient des richeſſes immenſes à l'arrivée de nos Eſpagnols. Nos Ancêtres ont écrit, qu'ils trouverent en ce beau Pays des maiſons dont le frontiſpice & les toits étoient couverts de plaques d'or pur. Les armes des Habitans d'*Anzierma* étoient, dit-on, d'or maſſif. Enfin, ſi l'on en croit nos Hiſtoriens, les Montagnes de la Province de *Quito* donnoient autant d'or que de terre. L'*Yncas Athahualipa* offrit pour ſa rançon autant d'or qu'il en pouvoit entrer dans une chambre de 22. pieds de long & de 17. de large, & ſi haute, que tout ce que pouvoit faire un homme debout en hauſſant le bras, c'étoit d'atteindre du bout des doigts à la hauteur du monceau d'or. Il offrit le double en argent,

mais nos Conquérans étoient trop bons connoisseurs en fait de métaux. Ils choisirent l'or. Chaque Cavalier eut pour sa part douze mille Castillans en or, sans compter l'argent. Chaque Fantassin, 1450. Castillans sans compter l'argent. La somme qu'offrit l'*Yncas* pour sa rançon n'approchoit pas de ce que son frere *Guascar* promettoit de payer, s'il eut eu la vie sauve : car ce *Guascar* possedoit tous les trésors de son Pere & de ses Ancêtres.

Je reprendrai la Côte depuis *Panama* au *Pérou*. Il ne faut pas oublier que le vieux *Panama* & *Nombre de Dios*, que l'on a transporté à *Porto-Belo*, étoient deux Villes à l'oposite l'une de l'autre; l'une à la Mer du *Sud* & l'autre à la Mer du *Nord*. Le vieux *Panama* étoit dans une petite vallée. Le nouveau *Panama* a une rade aussi bonne qu'un havre pour de petits vaisseaux, parce qu'elle est couverte de trois Isles qui se suivent en ligne parallele au rivage. Cette Ville est bâtie sur un terrain uni & revêtuë de bonnes murailles du côté de la Mer, sans aucune fortification remarquable. Elle est environnée de *Savanes*, de collines & de bois taillis, avec quelques fermes çà & là, où l'on

nourrit du Bétail. *Panama* eſt le rendez-vous de la Mer du *Sud*, & l'on y reçoit les richeſſes du *Pérou*. Sa Juriſdiction renferme à préſent *Nata*, *Lavelia*, *Realeio*, &c. Entr'autres denrées cette Ville reçoit du *Pérou* du maïz, de la farine, du miel, & de la volaille. Pour les bœufs & les cochons, ils n'y manquent pas, non plus que les légumes, les herbes potageres & les fruits, qui y croiſſent en abondance.

La Province de *Panama* a été autrefois très-peuplée & très-riche. Les rivieres y rouloient de l'or : mais maintenant & les rivieres & le Pays ſont également épuiſez. Nos gens pillerent autrefois avec une telle avidité la terre & les eaux, que je ne doute pas qu'ils n'euſſent pillé de même l'air & le feu, s'il y eut eu là des tréſors à prendre. Quand on veut traverſer de *Panama* à *Porto-Belo*, la premiere journée eſt aſſez agréable, mais après cela on tombe dans quelques bois.

La ſaiſon la plus favorable pour voyager de *Panama* au *Pérou* c'eſt dans les trois premiers mois de l'année ; car alors la mer eſt ouverte, & les vents de bize y ſouflent. On peut auſſi voyager à la fin d'Août & en Septembre,

mais non pas si agréablement qu'en Janvier, Février & Mars. Les vents de Sud & Sud-Oueſt regnent le reſte de l'année, & rendent la navigation de *Panama* au *Perou* fort dangereuſe. Les Navires qui partent de *Panama* touchent aux Iſles des *Perles* & s'y rafraîchiſſent. Ces Iſles ont été nommées ainſi, parce que quand on les découvrît, on y trouva beaucoup de perles : mais il n'y en a plus maintenant. De là, on prend ſa hauteur à l'Oueſt, & l'on vient reconnoître la pointe de *Garrachine*, qui eſt N. O. & S. E. à *Caboga.* Cette pointe eſt une terre haute & montagneuſe. De cette pointe la côte s'étend à *Rio de Pinas* S. O. & S. O. quart au Sud. On voit le long de la Mer quantité de pins dont cette terre porte le nom. La Côte s'étend enſuite S. & S. quart à l'Oueſt juſqu'à *Cabo de Corrientes.* Les Courans ſont fort rapides de ce côté-là, & c'eſt à quoi il faut prendre garde. Ces Courans ont leur cours à l'Eſt. Les Navires qui ſillent la nuit dans ces parages doivent ſouvent moüiller l'ancre, & il leur arrive plus d'une fois qu'au matin croyant avoir avancé, ils ſe trouvent arrêtez, ou même il ſe trouve que les Courans les ont fait dériver : ainſi ils

ſont quelquefois quinze ou vingt jours à croiſer autour de ce Cap ſans avancer. On vient enſuite à *Palmas* & delà à *Bonaventure*. De *Corrientes* à *Palmas* il y a 22. lieuës. De *Palmas*, à la Riviere ou Baye de *Bonaventure* 9. Bord à bord du Rivage qui eſt fort élevé, git un écueil haut, & c'eſt l'entrée de la Baye à trois dégrez & demi. Tout ce côté eſt bordé de montagnes fort élevées, & pluſieurs rivieres s'y vont jetter dans la Mer. Les Vaiſſeaux entrent dans le havre par l'une de ces rivieres, mais les Pilotes côtiers qui veulent entrer doivent avoir bonne connoiſſance de la riviere, ſans quoi ils mettroient les navires en danger. Depuis ladite Baye la côte court Eſt & Eſt quart au Sud juſqu'à la *Gorgone* qui eſt à . . . lieuës du rivage. La côte de ce parage eſt fort baſſe, pleine de bois, & de monticules. Il ſe jette auſſi pluſieurs rivieres de ce côté-là, dont la principale eſt celle de S. *Jean*.

Les Indiens qui vivent en ce quartier-là ſont guerriers & grands ennemis des Eſpagnols. Ils habitent en des maiſons élevées ſur des poutres en maniere d'échaffauts. Elles ſont larges & longues comme une eſpece de tonneau, un peu

à la façon de celles qui composent les *Aldejas* des Bresiliens. Ils habitent plusieurs ensemble. Le Pays est fort fertile. Il y a beaucoup de volaille & de gibier : cependant ces Sauvages ne vivent guéres que de plantains & de maïz. La terre y est riche en or. Les Courans des rivieres & les torrens en entraînent beaucoup des montagnes : mais ce Pays est si bourbeux & si marescageux, qu'il ne peut être conquis qu'avec une extrême peine & très-grande perte de gens.

L'Isle Gorgone a de circuit environ deux lieuës. La terre est élevée. Il y pleut & tonne huit mois de l'année. C'est dans cette Isle que François Pizarre & ses compagnons furent contraints de combattre pendant plusieurs jours la faim & plusieurs autres fatigues, lorsqu'ils allerent à la découverte du *Pérou*.

Depuis cette Isle la côte s'étend O. S. O. jusqu'à celle qu'on nomme *del Gallo*. Toute cette côte est inégale, & l'on y voit plusieurs rivieres. Cette Isle a une lieuë de tour & git à la hauteur de 2. dégrez. D'ici la Côte s'étend S. O. jusqu'à la pointe *Manglares*, ainsi nommée à cause qu'on y trouve quantité de Mangles. Depuis l'Isle *del Gallo* à cette

pointe il y a neuf lieuës. Dans tout cet espace la Côte est bordée de basses collines & arrosée de quelques eaux qui se rendent à la mer. De là, elle s'étend au S. O. jusqu'à la riviere de *Sant-Jago*. Il y a un Golfe qui fait un grand coude de terre basse, que l'on nomme *Ancon Sardinas*. Près de l'embouchure de la riviere de *Sant-Jago* le bord est si droit, qu'un vaisseau touchant de prouë le bord se trouve pourtant avoir la prouë à quatre-vingt brasses de profondeur. Il arrive aussi que sillant seulement à deux brasses, on vient incontinent sur quatre-vingt dix. Cela vient du cours impétueux de la riviere ; mais cependant ces bancs ne sont pas dangereux & n'empêchent point les Navires de suivre leur route. La Baye de *S. Mathieu* est au S. E. quart au S. D'ici la Côte s'étend à l'Ouest vers le Cap de *S. François* à dix lieuës de *S. Mathieu*. Ce Cap fait partie d'une terre haute. D'ici la Côte court au S. O. jusqu'à la pointe de *Paßao*. Entre ces deux pointes il y a les rivieres qu'on nomme *Quiximas*, & divers bons havres où les vaisseaux peuvent faire aiguade & se rafraîchir. Plus loin tirant vers la terre on voit les montagnes nommées *Quacos*.

Depuis le Cap *Paſſao* la Côte du *Pé-ou* s'étend au Sud & S. quart à l'O.
uſqu'à *Puerto-veio* : mais avant que de
enir là on trouve *Characas* qu'on peut
border ſans danger, car l'entrée & le
ébouquement y ſont également ſûrs.
C'eſt un lieu fort propre à s'y radouber.
On obſervera pourtant qu'à demi che-
nin on rencontre quelques Iſlets de
oches, mais on peut les éviter. *Puerto-
eio*, eſt une des cinq Villes que les Eſ-
agnols bâtirent d'abord dans le plat
ays du *Pérou* : cependant cette Ville eſt
eu de choſe maintenant à cauſe de l'in-
emperie de l'air. On prétend pourtant
u'il y a par là des Mines d'émeraudes :
ais juſqu'à préſent les Indiens du Pays
s tiennent cachées. Ces Indiens avoient
utrefois quantité d'or & d'argent ; pré-
ntement ils n'ont pas grand choſe :
ais une ordonnance du Roi, qui n'eſt
as toujours obſervée, les ſoulage dans
ur pauvreté, & ils ne doivent payer
ue le dixiéme du revenu de leurs terres.
Cette pauvreté eſt cauſe que les Moines
s laiſſent aſſez vivre en paix dans la
eligion de leurs Peres. A l'arrivée de
os Eſpagnols les habitans de ce Pays-
 ſe réfugierent ſur les branches des
rbres comme les oiſeaux. Ils y dreſ-

foient même des cabanes pour y être
couvert de leurs ennemis : cependant
ne faut pas attribuer cela uniquemen
aux persecutions de nos gens. C'est u
Pays fort marêcageux & fort exposé
des inondations. Le peu de sûreté qu'i
trouvent sur terre en certains tems d
l'année les a obligez de chercher à se lo
ger entre le ciel & la terre, pour met
tre leur vie à couvert. Lorsque nos gen
vinrent les attaquer dans leurs marais
ces Indiens se défendirent avec un cou
rage extraordinaire, à coups de pierre
& de javelots, en leur vuidant sur l
tête des pots pleins d'eau bouillante
enfin par tous les moyens imaginables
Ils détruisirent beaucoup de monde ; ca
il falloit essuyer bien des coups avan
que de pouvoir abattre les arbres sur les
quels ces demi-oiseaux s'étoient nichez
outre qu'on se trouvoit dans un Pay
fort sterile.

C'est en ce quartier-là qu'est le pas
sage fameux de *Guainacapac*. Ce *Guai
nacapac* étoit Pere d'*Athahualipa*. Celu
ci ayant envoyé ses troupes à la con
quête de ce Pays difficile, il fut ques
tion de passer une riviere, & pour ce
effet ce Prince fit dresser un Pont d
cordes : mais ces cordes ayant été cou

es par les ennemis, une bonne partie
l'Armée d'*Athahualipa* fut emportée
r le courant de l'eau & le reste dis-
ɔé. Là-dessus *Guainacapac* assembla de
ouvelles troupes, marcha contre ce
euple & le défit entierement : après
uoi il résolut de faire une Digue sur
riviere, afin de pouvoir la passer à
ed. Ce projet ne pût réüssir, parce
ue la violence du courant entraînoit
s matériaux, à mesure qu'on les posoit.
Au delà de *Puerto Vieio*, & de *Sant-
iago* on a *Monte Christi*, & plus loin
u Sud le Cap *saint Laurent*. Plus au de-
, & vers le Sud-Ouest on trouve l'Isle
e *Plata*. C'est là que les Indiens de cette
Côte alloient sacrifier à leurs Idoles
es brebis, des agneaux & même des
etits enfans. Lorsque François *Pizarre*
c ses treize compagnons découvrirent
e *Pérou*, ils aborderent à cette Isle, &
trouverent des joyaux d'or & d'ar-
ent, des manteaux à l'Indienne, &
les casaquins d'une laine magnifique.
C'est là l'origine du nom de *Plata* qui
ui est resté, mais on la nomme aussi
saint Laurent, à cause du Cap de ce
nom. Les Indiens qui habitent de ce
côté-là ont beaucoup de manieres Juif-
ves, aussi-bien que les *Calchaques*, qui

habitent entre le *Pérou* & le *Tucuman*
Ceux-là ont une espece de circoncisio
& ne mangent point de chair de co-
chon. Ils ont la voix tremblante & par-
lent entre les dents comme les Mores
mais ils sont adonnez à la Sodomie, jus-
qu'à ne faire cas des femmes, que pour
la multiplication de leur espece. Ils ont
beaucoup de commerce avec les *Quixos*
& les *Chevelus*, ainsi nommez parce
qu'ils portent de longues chevelures.
Ces *Chevelus* habitent sur les bords de
la Riviere des *Amazones* dans un Pays
si abondant en or, en Emeraudes &
autres choses précieuses, qu'il n'y en
a point qui aproche de celui-là pour les
richesses. Ils portent de grandes plaques
d'or sur l'estomac, & aux oreilles, à
cause de quoi on les a aussi nommé *Pla-
teros*. Ils haïssent fort les Espagnols, par
ce que ceux-ci ont essayé plusieurs fois
de les assujettir pour se rendre maîtres
de leurs tréforts. Les peuplades de ces
Indiens s'étendent sur l'un & l'autre
bord de l'*Amazone*, & vers le Fleuve
de *Putomaia*. Ils changent de nom à me-
sure que leurs Colonies s'étendent, &
c'est ce qui est cause que nos gens en
ont fait differens Peuples. Ils ont tous la
coutume ridicule d'aplatir la tête & le

ge de leurs enfans auſſi-tôt qu'ils ſont
ıs au monde. Ils leur mettent pour
la tête entre deux ais deſtinez à cet
ge : ce qui fait qu'avec le tems les
s du viſage groſiſſent ſi fort en long
n large, qu'on diroit de loin, que
iſage eſt ſur la poitrine. Ils n'en-
liſſent point leurs morts, mais ils
endent à l'air jusqu'à ce que la chair
ourriſſe : après cela ils gardent les
omme des Reliques. Il y a pour-
de ces Indiens qui brûlent les morts,
ui les enſeveliſſent dans des foſſes :
s ils célebrent tous des anniverſaires
ır honneur par des lamentations &
pleurs extraordinaires, qui ſont ſui-
de feſtins à leur maniere. Ils boivent
s avec le même excès qu'ils ont pleu-

orſqu'ils ſont malades, ils envoyent
rcher leurs Prêtres. Ceux-ci leur
acroire que c'eſt un eſprit qui eſt
ſe de leur mal. Alors les Prêtres com-
cent à conjurer l'eſprit, pour l'obli-
à ſortir du corps du patient, qu'ils
ument en même tems avec des her-
Ils réïterent cela juſqu'à ce que le
ade ſente du ſoulagement. Pendant
ls parfument ainſi le malade, ils
motent des prieres entre les dents,

& font diverſes grimaces, juſqu'à
que le patient acheve d'être ſoulag
& ſi le malade vient à mourir, ils fo
acroire aux parens du mort, que l'eſp
a emmené l'ame du défunt dans un li
où elle ſera toujours dans les plaiſirs,
qu'il a choiſi celle-là préférablemen
d'autres. C'eſt un expédient pour co
vrir leur ignorance : outre que par
idées ils entretiennent ces Peuples da
la ſuperſtition & dans le mépris de
mort.

Ces Peuples ſont fort nombreux
étendent leurs courſes dans les ter
qui ſont entre l'*Orenoque* & l'*Amazo*
Ils ont des relations avec les Indiens
la *Nouvelle Grenade* & de la *Guian*
même du *Breſil*, s'il eſt vrai que
Tapaios & les *Toubinamboux* aillent
gocier avec eux, comme je l'ai app
à la *Baye*. Ce qui eſt ſûr eſt que tous
Peuples ont une langue commune,
le moyen de laquelle ils ſont en co
merce les uns avec les autres. D'ailleu
je ne ſuis point du tout ſurpris des co
ſes extraordinaires de ces Indiens ;
il eſt certain que toutes ces Nations
l'Amérique ne s'embarraſſent guéres
la nourriture, ni du ménage. Ils viv
uniquement de ce qu'ils prennent

hasse & de leur *Yucas* ou *Manioc*, ont ils font du pain. Ils sont si accoumez à courir, & si agiles dans leurs ourses, qu'ils ont beaucoup de peine se fixer en un endroit, après qu'on s a civilisé & discipliné selon notre maiere de vivre.

Tous ces Peuples ont la vengeance ort à cœur, & font très-cruellement guerre à leurs ennemis, à la façon es autres Sauvages de l'Amérique. Ceendant ils sont dociles & traitables uand on les sçait prendre : & si l'on ouvoit leur ôter cette prévention où s sont, que l'on veut se rendre maîres de leur or & de leur argent, je ne loute pas que l'on ne pût avec le tems ormer de grandes correspondances dans es terres, en s'établissant vers une des Pointes de la *Ter a-fierma.* Il ne seroit as difficile ensuite de s'emparer de l'*Orenoque* en bâtissant sur les bords, audessous de *Val de Sayma*, une bonne ortereſſe : car on seroit en état par ce noyen de profiter des richesses de ces Pays inconnus, & de trafiquer même usqu'aux portes de *Quito* : ce qui feroit omber insensiblement une partie du rafic qui se fait à la Mer du *Sud*.

Toutes les particularitez que je donne

ici sont le résultat d'une longue conversation, que j'eus à *Quito* avec un Espagnol fort éclairé sur ces matieres. Cet Espagnol nommé Dom *Pedro de las Fuentes* avoit été longtems Directeur pour le Roi des Mines de *Guancabilca*, & il étoit actuellement Assesseur de *Quito* : Charge dont il s'acquittoit avec beaucoup de prudence & de sagesse. Il me disoit aussi fort souvent, que la négligence & l'avarice des Espagnols seroient un jour cause de la perte de l'*Amérique* : » car, ajoutoit-il, comment » est-il possible qu'une poignée de gens » comme nous sommes, conservent les » vastes Etats des *Indes Occidentales* » contre des milliers d'ennemis Idolâtres » ou Hérétiques ; sans parler de la haine » & de l'envie des *Creoles*, qui, quoi-» que formez la plûpart de notre sang, » ne laissent pas de nous haïr presqu'au-» tant que les Indiens, parce que nous » les méprisons ? Nous sommes regar-» dez par les Indiens comme des usur-» pateurs & des tyrans, & par les Creo-» les comme des Etrangers. Si les uns » & les autres pouvoient s'entendre, » il y a longtems qu'on nous auroit » renvoyé en notre *Espagne* : mais j'es-» pere, pour le bien du Roi, qu'ils ne

» s'enten-

» s'entendront jamais. C'eſt d'ailleurs un
» effet de la Providence, que les autres
» Peuples de l'Europe ne mettent pas à
» profit nos déſordres & notre mauvaiſe
» conduite : car combien d'endroits foi-
» bles n'y a-t'il pas dans l'*Amérique*,
» propres à établir des Colonies par leſ-
» quelles on pourroit bien-tôt s'inſinuer
» dans les terres que nous poſſedons ?
» ce qui ſeroit à la fin la ruine de notre
» négoce. Je vois d'ailleurs que même
» ſans cela les étrangers profitent plus
» que nous du commerce qu'ils font ſur
» nos terres. Il ne leur reſte donc plus
» que d'achever de nous détruire avec
» nos propres richeſſes, & c'eſt ce qu'ils
» feront bien-tôt, ſi Dieu n'artête leurs
» progrès, & ſi le Roi n'y met ordre.

Il eſt certain que c'eſt un bonheur pour nous que les autres Peuples de l'Europe ne ſe gouvernent guéres mieux que nous avec les Indiens qu'ils aſſujetiſſent. Ils ont le même appétit que nos Eſpagnols pour l'or & l'argent du *Nouveau Monde*, & cette paſſion enragée eſt cauſe que les Peuples de l'*Amérique* ſe défient autant d'eux que de nous. Ceux donc qui voudroient s'établir ſur l'*Orenoque* pénétreroient indubitablement dans les terres & feroient un des plus

beaux commerce qui se puisse faire, si. 1. Ils gagnoient assez sur eux pour paroître d'abord indifferens à l'égard des richesses du Pays, & traiter en amis & alliés les divers Peuples qui habitent entre le *Perou*, le *Bresil* & l'*Amazone*. 2. S'ils dissimuloient les superstitions de ces Peuples jusqu'à ce qu'ils se fussent bien établis chez eux; & pour cet effet il ne faudroit pas charger les vaisseaux & les Colonies de beaucoup de Moines, Prêtres & autres Ecclesiastiques de quelque Religion qu'ils soient. On feroit aussi fort bien de défendre aux Prêtres destinés pour l'équipage, de se mêler en quelque façon que ce pût être des affaires seculieres de la Colonie. 3. S'ils venoient à maltraiter les Indiens sur le fait de la Religion, on feroit fort bien de châtier leur zele indiscret, sans avoir égard à la robe. 4. Il faudroit se contenter de trafiquer de bonne foi avec les Indiens, sans user ni de détours ni de violence. Il faudroit leur étaler sans affection ce qu'on apporte, & leur faire accroire qu'on a assés de richesses en Europe, pour pouvoir se passer des leurs, si l'on veut. Tous ces Peuples ont une si forte passion pour une infinité de bagatelles

qui viennent d'Europe, qu'ils apporteroient d'eux-mêmes quantité d'or & d'argent, &c. en échange.

J'ai connu plusieurs mariniers qui se sont hazardés plusieurs fois de penetrer dans les terres dont je parle, dans l'esperance de se charger de tresors : mais je n'en connois aucun qui soit revenu. Ils ont tous été massacrés. Cependant le même Dom *Pedro de las Fuentes* me dit à *Quito*, que quelques années auparavant quatre matelots Portugais, qui avoient fait naufrage à l'embouchure de *Rio d'Esquibe*, remonterent cette riviere jusqu'à sa source. De là, traversant plusieurs terres habitées par des Sauvages inconnus, ils vinrent à la Riviere de *Curana*, d'où ils suivirent l'*Amazone* & *Rio Coca*, jusqu'à ce qu'enfin ils vinrent tomber à *Quito*. En voici la Relation, telle que Dom Pedro me fit la grace de me la communiquer.

Ces quatre Matelots Portugais, après s'être sauvés seuls du naufrage de leur vaisseau, gagnerent les bords de *Rio d'Esquibe* avec quelque peu de provision à moitié gâtées ou pourries par les eaux de la mer : mais ces provisions ne laisserent pas de les soutenir pendant un

assés long espace de chemin qu'ils firent avec beaucoup de péril & de fatigue à travers des montagnes & des rochers, où ils eurent à combattre les tigres & les serpens, jusqu'à ce qu'ils tomberent dans une plaine fort étenduë. Ils prirent le parti de suivre, autant qu'ils le purent, le cours de l'*Esquibe* : & ils avoient marché déja 15. jours, quand les provisions acheverent de leur manquer. Ils s'estimoient alors à quatre vingt ou cent lieuës de la mer. Cependant le défaut des provisions n'étoit pas ce qui leur faisoit le plus de peine, parce qu'ils avoient des fusils avec lesquels ils abattoient chaque jour beaucoup plus de gibier qu'il n'en auroit fallu pour nourrir dix hommes; mais les bêtes féroces, qu'ils étoient obligés d'écarter, principalement la nuit, diminuerent tellement leur poudre, que pour la ménager dans la suite ils résolurent de vivre des fruits qu'ils trouvoient en abondance dans tout ce Pays, & qui ne leur coutoient que la peine de les prendre : sans parler du poisson que la riviere pouvoit leur fournir. Mais comme ils n'avoient pas le moyen de le pécher, ils s'aviserent de faire des filets avec des roseaux

qui se trouvent au bord de cette riviere : ce qui leur réüssit parfaitement bien.

Tout ce Pays, selon leur raport, est parfaitement beau. Il n'y manque rien que la culture : car le terroir paroît trés-fertile, propre au tabac, aux cannes de sucre, & aux pâturages. Lorsqu'ils eurent fait environ la moitié du chemin du cours de l'*Esquibe*, toujours en le remontant, ils rencontrérent quelques Sauvages, qui firent mine de les venir attaquer, & qui s'enfuirent à leur approche, parce qu'ils apperçurent les armes à feu des Portugais. Mais à force de signes & de caresses ils les aprivoiserent si bien, aprés leur avoir fait entendre le malheur qu'ils avoient eu, que ces Sauvages les prirent en amitié. Ceux-ci les menérent avec eux à leurs cabanes, leur offrirent à boire & à manger : car c'est toujours la premiere marque d'hospitalité chez ces Indiens. Pour arriver à ces cabanes, ils firent plus de quatre journées de chemin, & traverserent de hautes montagnes, d'où descendent des torrens qui roulent de l'or dans leur sable. Les Indiens leur firent entendre que plus avant dans les terres ils trouveroient des Peuples puissans &

possedant aussi quantité d'or ; mais fort méchans & fort inhumains. Je dirai, à l'occasion de ces signes, que ce langage est souvent fort équivoque, ainsi que j'ai eu l'occasion de l'expérimenter moi-même.

Ces Indiens vont nuds, excepté une écharpe de coton dont ils se ceignent autour du corps. Ils ont les oreilles, le nez & les lévres ornez de pierres verdâtres fort agréables à la vûë. Le Cacique ou Chef du village avoit, outre ces pierres, une plaque d'or penduë sur chaque jouë, & une autre sur l'estomac. Il ne paroissoit pas faire beaucoup de cas de cet or, mais il chérissoit fort les fusils, & quand il vouloit les manier, c'étoit avec une précaution capable de les faire rire en tout autre tems, évitant surtout d'aprocher de la détente, quand il eut remarqué que le fusil faisoit feu après qu'on avoit lâché le chien. La premiere fois qu'ils lâcherent leurs fusils chez les Indiens, ceux-ci sortirent tous de leurs cabanes & coururent les champs en criant comme des enragez. Les Portugais eurent beaucoup de peine à les faire revenir de leur frayeur ; mais ces fusils contribuërent fort à leur attirer le respect des Barbares qu'ils rencontrerent.

S'il en faut croire les quatre matelots, ces Peuples ne sont pas aussi intraitables qu'on se l'est persuadé jusqu'à présent : cependant ils sçûrent fort bien faire entendre à ces Portugais, que des gens venus de la mer & faits comme eux, avoient été autrefois dans leur Pays pour chercher de l'or. Ils prirent si bien nos quatre étrangers en amitié, que tous les jours ils leur apportoient des poules, des canards, de la farine & des fruits, fort au delà de ce qu'il leur falloit pour se nourrir.

Après qu'on se fut reposé sept ou huit jours, les Indiens se mirent en marche au nombre de deux cent, emmenant avec eux les Portugais. Ces Peuples ne restent pas longtems chez eux, non plus que ceux du *Bresil* & du *Paraguay*. Ils sont sans cesse en campagne, ou pour se faire la guerre les uns aux autres, ou pour trafiquer ensemble ; & pendant qu'ils font leurs courses, ils laissent au logis les femmes, les enfans & les vieillards. Ils trouverent, après une journée de marche, les Indiens *Cayaris*, qui se joignirent à eux, & avec lesquels ils marcherent jusqu'au Fleuve des *Amazones*. Les Portugais furent surpris de la grande propreté des cabanes ou cases

de ces Indiens, chez qui ils virent beaucoup d'or & de pierres qu'ils offroient de troquer aux Portugais, s'ils vouloient leur donner du fer, des couteaux & autres pareilles choses : & ceux-ci leur faisoient entendre qu'à leur retour ils apporteroient ce qu'ils demandoient. Mais rien ne frappa davantage les mariniers, que l'adresse avec laquelle ces Peuples travaillent en menuiserie, & la beauté de leurs hamacs, qui étoient peints en rouges avec des compartimens de plusieurs couleurs, aussi-bien faits qu'on pourroit les faire en Europe. Ils virent plusieurs de ces lits en differentes cabanes, tous également propres & tous faits differemment. Cependant ils ne virent aucun instrument de fer en toutes les cases des Indiens. La premiere fois que ces Matelots parurent, plus de deux cens cinquante canots pleins de femmes & d'enfans descendirent la *Curana* pour les voir, portant avec eux du poisson, du pain fait de farine de *Manioc*, & autres provisions que ces gens offroient avec beaucoup d'humanité. Une femme entr'autres ayant vû des ciseaux à l'un de ces Portugais défit les deux plaques d'or de ses oreilles, & les lui offrit en échange.

Les Bords de la *Curana* ſont habitez de pluſieurs peuples plus differens les uns des autres par les lieux où ils habitent, que par les manieres & les mœurs. Ils ſe ſervent tous de fléches empoiſonnées, & ſont fort cruels à ceux qu'ils ſçavent être leurs ennemis déclarez; mais ils ont beaucoup de compaſſion pour les miſérables, comme cela parut à l'égard de ces Portugais, dont ils apprirent les malheurs à force de ſignes. Tout le Pays que cette grande riviere traverſe eſt très-fertile, excellent pour la culture, plein de pâturages & de toutes ſortes d'arbres fort propres à la charpente. Ces Peuples, au rapport de nos Portugais, ſont tous riches en or & en pierreries, courageux & adroits autant qu'il ſe puiſſe. Deux Rivieres qui viennent de la *Curana*, ou plutôt deux bras qui s'étendent de celle-ci dans l'*Amazone* renferment un Pays iſolé par ces quatre rivieres, qui eſt un vrai *Potoſi*, s'il faut les en croire: car les Naturels prodiguent l'or ſur eux & le trafiquent avec des Peuples éloignez, comme nous trafiquerions le fer. Ils diſoient en avoir vû ramaſſer en quantité au pied d'un rocher, d'où une de ces rivieres deſcend avec beaucoup de rapidité pour s'aller jetter dans l'*Amazone*.

Ils séjournerent dix-huit mois avec ces Indiens, vivant comme eux & se faisant à leurs manieres, allant en course &c. de sorte qu'ils auroient pû insensiblement s'habituer avec eux, si le desir de revoir leurs compatriotes n'avoit surmonté toutes les commoditez de cette vie sauvage. Ils ne cessoient de le faire entendre par signes aux Indiens, & ce fut aux environs de la *Curana* que ceux-ci les remirent aux *Quixos*, qui viennent tous les ans trafiquer avec les Peuples de l'*Amazone*. Ils traverserent avec les *Quixos* le Pays des *Chevelus*, qui habitent entre ce Fleuve & le *Putomaio*.

A l'égard de la maniere de traiter leurs ennemis, il n'est pas probable qu'ils les mangent, ou du moins ces Portugais n'eurent pas occasion de le remarquer. Cependant ils les tuent solemnellement en leurs jours de fêtes & dans les assemblées publiques. Ces Portugais assisterent deux ou trois fois à de pareilles solemnitez. Ils élevent les enfans des captifs à leurs coutumes, & se marient fort bien avec les femmes des prisonniers, si elles leur plaisent. Ils ne marchent jamais sans leurs Idoles : car s'ils vont par eau, ils les placent à la prouë de leurs canots, & s'ils vont par terre, un

Prêtre marche à leur tête avec l'Idole au haut d'une perche. Pour leurs armes elles ſont toutes empoiſonnées. Outre le javelot, l'arc & la fléche, qu'ils font d'un bois fort dur & extrêmemenr aigu, au défaut du fer qu'ils n'ont pas, ils ont encore l'*Eſtalica*. C'eſt une planche de trois doigts de large & d'une longueur raiſonnable, au bout de laquelle il y a un os fait en dent, où ils arrétent une fléche de ſix ou ſept pieds de long. La pointe de cette fléche eſt d'un bois trés-dur. Ils tiennent l'*Eſtalica* & la fléche d'une main, en telle ſorte que la fléche eſt arrêtée dans la dent qui eſt au bout d'enhaut de l'*Eſtalica*, d'où ils lancent la fléche avec une telle adreſſe, qu'ils ne manquent jamais leur coup. A la guerre ils commencent la mêlée en chantant ; & ils obligent les priſonniers de chanter avant que de les faire mourir.

Il y a dans tous ces Pays un nombre infini de rivieres & de ruiſſeaux, qui rendent le terroir fertile, & même une bonne partie de ces rivieres roule de l'or dans ſes ſables, ce qui prouve que les Montagnes d'où elles découlent doivent avoir des mines fort riches. Le cacao, le tabac, le coton, le fil de *pite*, le *rocou* y ſont abondans. Il y a auſſi une

eſpece de marbre verd excellent, dont les Peuples de l'*Amazone* font divers ouvrages, comme des colliers, des bracelets, &c. Ils en font auſſi des taſſes & des gobelets, & même de la vaiſſelle commune.

Voilà le rapport de ces quatre Matelots Portugais, tel que je l'ai reçu de Dom *Pedro de las Fuentes.* Je reviens maintenant à la ſuite de la Deſcription de la Côte. Suivant la route Sud & Sud quart à l'Oueſt juſqu'à la pointe de *ſainte Helene*, on trouve le port *del Callo*, enſuite *Salango* & *Rio Colanche*, & enfin *ſainte Helene*, qui eſt à 2. dégrez de hauteur. En dedans de cette Pointe il y a un golfe vers le Nord, qui eſt un bon parage. A la portée d'une arbalete on trouve une eau qui ſe diviſe en quatre ou cinq branches. Il coule de cette eau une eſpece de bitume, dont on pourroit ſe ſervir à calfeutrer les navires. Les Indiens diſent qu'autrefois il y a eu des Geans dans ce Pays, qu'ils vivoient de poiſſon, mais qu'ils ne laiſſoient pas de manger les gens. En effet, les Eſpagnols étant à *Puerto-veio* y trouverent deux Images de pierre repréſentant des Geans, dont l'une étoit la figure d'un homme & l'autre celle d'une femme. Les Pé-

roüans racontent ainſi la deſtruction de ces Geans. Ils diſent qu'un jeune homme deſcendit du Ciel tout rayonnant de lumiere comme le Soleil, qu'il les combattit avec des flames de feu ; que les pierres & les rochers, qui furent frappez de ces flames, ſe fondirent, ou ſe fendirent en deux, de quoi les fentes & les crevaſſes, que l'on voit aujourd'hui dans les rochers, ſont des preuves manifeſtes ſuivant eux ; qu'enſuite la peur fit prendre la fuite à ces Geans, qui ſe ſauverent en des cavernes & des trous, où ils furent conſumez par le feu de ce jeune homme. En 1553. *Juan d'Helmos* Gouverneur de *Puerto-veio* fit foüiller en quelques endroits. On y trouva des oſſemens d'hommes ſi grands & ſi peu proportionnez aux nôtres, que la choſe en paroît preſqu'incroyable. Cependant il étoit facile de reconnoître aux cranes &c. que c'étoient des oſſemens d'homme. Les dents des machoires avoient trois doigts de large & quatre de long.

Les Naturels du Pays portoient autrefois des joyaux d'or à leur nez & à leurs oreilles. Ceux qui demeurent plus avant dans les terres en portent encore, & poſſedent pluſieurs mines d'emeraude, à ce qu'on aſſure. Ils ſe noirciſſent

le corps & portent les cheveux coupez devant & derriere la tête. Ils ont aux bras & aux jambes des colliers d'or & d'argent, & trafiquent avec des Indiens, qui demeurent, à ce qu'ils disent, à plus de six cent lieuës d'eux.

Ce Pays est chaud & mal sain. Entre autres maladies il y regne souvent une sorte de galle douloureuse, dont les pustules sont grosses comme des noisettes. C'est une espece de petite vérole, car elle laisse des creux comme celle-ci, mais plus grands & plus difformes. On l'enleve avec des fils fort fins, quand elle est meure.

Ces Indiens ont aussi la coutume de se peindre la bouche & le visage, & de se percer les jouës & les levres pour y mettre des ornemens d'or & d'argent. Leurs canots sont faits de cinq, sept & neuf longs bâtons joints ensemble, de telle sorte que celui du milieu est le plus long, & que les autres vont tous en diminuant. Lorsqu'ils les mettent à l'eau, ils font, pour attirer la benédiction de leurs Dieux, une espece de sacrifice, qui consiste à jetter dans la mer du pain & des fruits. Lorsque nos Espagnols abórdérent en ce quartier là, ils trouvérent des Temples très-riches,

tous percés du côté de l'Orient, où pendoient de belles toiles de coton. On voyoit en ces temples deux Idoles de pierre, chacune ſous la forme d'un bouc noir. Il y avoit devant ces Idoles un feu allumé où ils jettoient du bois qui diſtille le baume connu ſous le nom de *Baume du Pérou*. Ces arbres croiſſent là en quantité, & le baume qui en découle eſt d'un uſage admirable. On voyoit encore dans ces Temples des figures de ſerpens : mais outre les Divinités publiques, chacun avoit la ſienne en particulier & ſuivant ſa profeſſion. On voit encore dans les terres qui aboutiſſent au *Cabo Paſſao* des Temples d'Idoles, aux pilliers deſquels il y a des hommes & des enfans mis en croix ; des têtes d'Indiens, &c. Tout cela ſéché & conſervé parfaitement bien.

De la pointe de *ſainte Héléne* à l'Iſle *ſainte Claire* à l'embouchure du *Guaiaquil* il y a 17. lieuës de *ſainte Claire* à *Tumbez* il y en a 6. La Riviere de *Tumbez* git S. S. quart à l'Eſt de ladite pointe. Les Montagnes de *Tumbez* s'étendent le long de la côte juſqu'à *Punta-maro*. Entre *ſainte Héléne* & la riviere de *Tumbez* on trouve l'Iſle de *Puna*, ou de *ſaint Jacques*, qui a ſept lieuës & demie de

tour, autrefois très-riche & fort habitée. Ces Insulaires étoient perpétuellement en guerre avec ceux de *Tumbez* & les autres Indiens de la Terre ferme ; mais tout cela a changé à la venuë des Européans. L'Isle de *Puna* est fertile en fruits & en gibier. On y pêche beaucoup de poisson. Il y a bonne aiguade. Ces Insulaires avoient autrefois des canots qui pouvoient tenir jusqu'à cinquante personnes, & qu'ils menoient à voile & à rame. Ces canots furent cause de la perte de quantité d'Espagnols : car, pour se vanger des mauvais traitemens de leurs nouveaux hôtes, quand les Peroüans étoient obligés de les passer d'un lieu à l'autre dans ces canots, ils défaisoient une partie du fond & les faisoient noyer. Pour eux ils se sauvoient à la nage. Ils avoient pour armes des frondes, des arcs, des masses d'argent, des lances à pointes d'or. Les hommes & les femmes portoient des joyaux d'or & d'argent. Le *Cacique* de l'Isle étoit fort respecté de ses sujets, & si jaloux de ses femmes, qu'il faisoit non seulement couper les parties naturelles, mais encore le nez à ceux qui en avoient la garde. *François Pizarre* y fut parfaitement bien reçu, mais les Insulaires re-

marquant qu'il en vouloit à leur or & à leur argent ; qu'avec cela les Espagnols s'émancipoient auprès des femmes, & qu'enfin ils n'avoient pas dans leurs manieres toute la bonne foi requise, chasserent *François Pizarre* & ses gens. Celui-ci indigné de ce traitement chercha de s'en vanger sur ceux de *Tumbez* qui se retrancherent plus avant dans le Pays. Alors *Pizarre* feignit de vouloir bien vivre avec eux, rechercha leur amitié & parla de paix. Il invita le *Cacique* à venir chez les Espagnols. Le Cacique n'en voulut rien faire : mais les Espagnols trouverent moyen de le surprendre, s'emparerent ensuite de la Ville de *Tumbez*, & pillerent ce Temple si riche & si fameux qui étoit dédié au Soleil. C'est là aussi que les Espagnols s'instruisirent des grandes richesses du *Pérou*.

On assûre qu'il y avoit autrefois dans l'Isle de *Puna* des Temples qui renfermoient de riches trésors. Ces Insulaires étoient de grands idolâtres, & fort enclins au péché contre nature. C'est en cette Isle que se retira *Vincent de Valverde*, Moine, qui fut le premier auteur de la guerre contre les *Péroüans*, & ensuite premier Evêque du *Pérou*. Il

s'y retira pour se sauver de *Diego* d'*Almagre*; mais ayant été découvert & surpris par les Insulaires, il fut assommé à coups de massuë, digne récompense, pour s'être mêlé de choses qui ne sont pas du ressort de la dévotion.

Il croît en cette Isle & à la côte beaucoup de *Salsepareille*. Les Indiens en tirent le jus, le mêlent avec de l'eau chaude, & le donnent aux malades pour les faire suer.

Les Indiens de *Puna* ensevelissoient leurs morts à *sainte Claire*, & y faisoient leurs sacrifices. Leurs sépulchres étoient fort élevés, & il y avoit beaucoup d'or & d'argent enfoüi à l'honneur des morts qui logeoient dans ces tombeaux. Voyant l'avidité de leurs nouveaux hôtes les Espagnols, ils cacherent ces richesses autant qu'ils purent; & il arrive encore aujourd'hui que l'on découvre une partie de ces trésors.

Les environs de la Riviere de *Tumbez* sont encore assez habitez; mais ils l'étoient bien davantage avant la venuë de nos Espagnols. Une partie de ces Indiens s'est transplantée en des terres plus éloignées. Il y avoit autrefois près de cette Riviere une forteresse bâtie par les *Yncas* de *Cusco*, qui regnoient sur

tout l'*Empire* du *Pérou* & même au delà. Ils y tenoient leurs trésors, & il y avoit aussi là un riche Temple dédié au Soleil, avec un Convent de *Mamacanas*. C'étoient des femmes & des filles qui s'étoient voüées au Soleil, & qui le servoient dans ce Temple, sans jamais rompre le vœu de célibat, ni violer leur virginité, comme les anciennes Vestales Romaines. Quoique cette forteresse ait été entierement ruïnée, on voit encore dans ses masures des marques de la magnificence du bâtiment.

L'embouchure de la Riviere de *Tumbez* est à quatre ou cinq lieuës au *Sud*. Je ne dois pas oublier, avant que de quitter cette Riviere, une chose assez particuliere. C'est que nos gens trouverent de ce côté-là des personnes à qui il manquoit six dents de la machoire supérieure. On ne sçait s'ils faisoient cela par un principe de superstition ou de vanité, ou si c'étoit une peine que les *Yncas* imposoient. On croit pourtant qu'ils faisoient de leurs dents un hommage à leurs Idoles.

Depuis la Riviere de *Tumbez* la côte s'étend au S. O. jusqu'à *Caboblanco*. Ce Cap gît à 3. dégrez & demi. De là, la Côte s'étend au Sud jusqu'à l'Isle de

Lobos. On trouve entre le Cap & l'Isle la Pointe de *Parina*, qui s'étend en mer à peu près comme le Cap. Depuis la pointe l'étenduë de la Côte est au S. O. jusqu'à *Paita*. *Saint Michel* est entre *Cabo-Blanco* & *Patay*. Cette Ville, qui fut une des premieres que nos gens bâtirent dans le *Pérou*, sous la conduite de *Pizarre* en 1531. est maintenant peu de chose.

Toute la Côte de *Tumbez* est basse, sans collines & sans montagnes, excepté quelques petits tertres stériles, pleins de sable & de gravier. Le Havre de *Payta* est par delà la pointe à 6. dégrez. C'est un fort bon havre, propre à y donner le radoub aux Navires, & une des étapes du *Pérou*. Il est Est & Ouest à l'Isle de *Lobos*. *Payta* est une petite ville bâtie sur le sable sous une hauteur. Elle renferme 140. à 150. maisons d'un étage, & deux Eglises. Deux Forts la défendent, l'un près de la mer, l'autre du haut de l'éminence. Suivant la Côte au Sud on vient à la pointe de la *Scura*. Cette pointe fait un grand golfe où il y a bon abri pour les vaisseaux. Elle est à 6. dégrez de Latitude Méridionale. De là, on vient à deux Isles nommées aussi *Ilhas de Lobos*, & qui

ont à la pointe Nord & Sud. La premiere eſt à trois lieuës d'Eſpagne du Continent. De là, à *Malabrigo* la Côte s'étend N. E. & S. O. C'eſt un lieu où les vaiſſeaux ne peuvent entrer que par un bon tems. Sept à huit lieuës au delà eſt le récif de *Truxillo*, mauvais havre, où tout ce qu'on peut faire c'eſt d'y être à l'ancre. Les Vaiſſeaux y vont pourtant aborder pour ſe rafraîchir. *Truxillo* eſt dans les terres, à deux lieuës de la mer. Cette ville eſt du nombre de celles que les Eſpagnols ont bâties dans le *Pérou*. Elle eſt ſur le bord d'une riviere en la vallée de *Chimo*. Le terroir qui l'environne eſt trés-fertile & trés-abondant en maïz & en bétail. La ville eſt fort bien bâtie. Ses ruës ſont larges. Elle a une belle place qui ſert de marché, & l'on voit autour de la ville de beaux jardins, qui ſont verds & rians toute l'année. Nos Eſpagnols y cultivent tous les fruits qu'on voit en Europe, ſans parler de ceux du Pays qui ſont excellens. Le gibier & la volaille y ſont fort communs & de trés-bon goût. Les Indiens y apportent leurs denrées de cinquante ou ſoixante lieuës à la ronde, & c'eſt un des endroits où je les ai trouvé les plus affables à nos gens.

Truxillo eſt une des Villes des *Inde* *Occidentales* les plus peuplées. Ses richeſſes ſont convoitées des Avanturiers mais une forrereſſe les tient en reſpect quoiqu'elle ne ſoit pas à beaucoup prè dans l'état où elle devroit être, pou défendre une Place telle que *Truxillo* On fait en cette Ville un grand commerce d'eau de vie, de ſucre, de confitures & de ſoyes.

Il part tous les ans de *Truxillo* pou *Panama* quatre Navires remplis de marchandiſes du Pays; & ſouvent des vaiſſeaux entiers ſont chargez de belles toilles de coton fabriquées par les Indiens Ces toiles ſe portent en pluſieurs lieu des Indes Occidentales.

Cette Ville a été fondée par *Pizarr* en 1533. Son Evêque a de revenu ſep mille pieces de huit, & ceux qui deſſervent l'Egliſe aprés lui ont à proportion : mais il y a de plus le tour du bâton. La Cour de Juſtice de *Truxillo* dépend de *Lima*.

Il y a quarante-cinq lieuës d'Eſpagn de *Truxillo* à *ſaint Michel*. On paſſe pa la vallée de *Motupa*, qui en eſt à quinz lieuës. Cette vallée eſt large & fertile bien que la riviere, qui prend ſa ſourc des montagnes, vienne à ſe perdre avan

que de ſe rendre à la mer. A trois lieuës de là on trouve la vallée de *Xavanca*, qui eſt traversée par une riviere. Ces deux vallées ont été fort habitées autrefois, & il y avoit beaucoup de Palais de grands Seigneurs du *Pérou*. De cette vallée on paſſe à celle de *Tuquena*, qui eſt aſſez grande & pleine de petits bois fort agréables. On y voit encore les ruines de pluſieurs *Palais*. Une journée au delà on vient à celle de *Cinto*. On ne voit entre ces deux vallées que ſable & rochers ſans habitations, & ceux qui paſſent par là ont beſoin de bons guides pour ne pas s'égarer à travers les ſables. Plus loin on trouve la vallée de *Colliquen*, qui eſt arroſée d'une riviere de même nom qui la traverſe. Enfin on vient à *Zana* ou *Mira-flores*, & enſuite à *Paſcamaio*, la plus fertile & la mieux habitée de ces vallées.

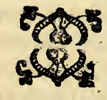
On aſſure que les habitans de toutes ces vallées étoient fort puiſſans & fort reſpectez de leurs voiſins, avant que d'avoir été ſubjuguez par les *Yncas*. Ils avoient des Temples trés-riches, où ils ſacrifioient à leurs Idoles avec beaucoup de magnificence ; mais maintenant ces Temples ſont ruïnez. Le grand Chemin Royal des *Yncas* paſſe

par plusieurs de ces agréables vallées, où l'on voit beaucoup de pâturages, & de Maisons de Campagne. Il y a plusieurs sucreries considérables dans celle de *Chancama*. Les Espagnols y ont bâti un Convent de Dominicains, & ces bonnes gens y prient Dieu fort à leur aise, dans une sainte abondance de toutes choses. Les Créoles y vont faire leurs dévotions, & ne s'en vont jamais qu'ils n'y laissent quelque don : sans parler des dixmes & de plusieurs autres gains sacrez trés-considérables.

Il y a encore prés de *Truxillo* une fort agréable vallée. C'est celle de *Chimo*. *Truxillo* est à 8. dégrez de latitude Mérid. De *Truxillo* on va à *Santa*, Isle & Port de même nom. L'Isle a une lieuë de longueur. La Ville est à l'embouchure d'une riviere dont l'eau est trés-bonne. Toute cette côte est sans montagnes, mais il y a seulement quelques petits tertres pierreux & stériles. Le Port de *Santa* est à 9. dégrez. A quatre lieuës plus loin est le Port de *Ferol*. Ce havre est trés-bon & trés-sûr, mais on n'y trouve ni eau douce ni bois à brûler. Cinq lieuës plus loin on a *Casma*. La Côte s'étend ensuite au Sud jusqu'à *Los Farallones* de *Gaura*

On

On trouve *Guarmay* à l'embouchure d'une riviere agréable. De là on suit la même route toujours au Sud jusqu'à *Barranca.* Quatre ou cinq lieuës plus loin on a le havre de *Gaura* où l'on trouve beaucoup de bœuf salé, dont on fait un grand commerce avec *Lima* & *Panama.* Il y a tant de sel de ce côté-là, que je crois, sans exagération, qu'on en pourroit fournir l'Espagne & l'Italie tout à la fois. A trois lieuës de là on a les écueils qui sont N. E. & S. O. à la pointe la plus proche. Ces écueils sont à 12. dégrez. D'ici la Côte tourne au S. E. jusqu'à l'Isle & Port du *Callao.* A demi chemin & un peu plus vers *Lima*, on a un rocher nommé *Salmerina.* Le *Callao* est à 12. dégrez & à deux petites lieuës de *Lima.*



CHAPITRE XII.

De l'état des Perouans *naturels, qui sont sous la Domination Espagnole. Maniere dont on traite les Hérétiques que l'on a fait prisonniers. Baptême des* Convertis. *Des mines*, &c.

LES Naturels du *Perou* s'abatardissent tous les jours de plus en plus, & il est à craindre qu'à la fin on ne voye plus aucune marque de cette industrie avec laquelle ils réüssissoient dans tous les Arts Mechaniques & Liberaux. Il seroit pourtant facile de remedier à cela, en arrêtant les insolences & la tyrannie de ceux qui possedent les Charges Civiles, & en réprimant la licence des Ecclesiastiques : mais il n'y a gueres d'apparence à cette reforme, parce que les Espàgnols que l'on envoye au *Perou* y viennent en loups affamés, & que les Ecclesiastiques qui sont la plûpart avares, ignorans & artificieux, ne se soucient de la Religion que pour s'attirer le respect & pour la faire servir à leurs passions dereglées. Je pourrois donner diverses preuves de ce que j'avance ;

mais je me contenterai d'indiquer ici ce qui se pratique ordinairement aux Baptêmes & aux Enterremens.

Lorsqu'il est né quelqu'enfant dans la Paroisse, la premiere chose à laquelle il faut songer, c'est de payer les droits du Curé. Ces droits montent quelquefois à des sommes excessives pour l'état des Parens de l'enfant : mais le Curé ne regarde gueres à cela, & il arrive souvent que l'enfant meurt avant que l'on ait ramassé la somme qu'exige le Curé. J'ai vû des Parens demander à mains jointes, & les larmes aux yeux le Baptême de leurs enfans, sans pouvoir l'obtenir, parce qu'ils n'avoient pas dequoi payer. Il en est de même des enterremens, qui ne se font qu'en payant des droits fort hauts, & il en coûte quelquefois aux riches jusqu'à huit ou neuf cens piastres. La pauvreté ne met pas les pauvres à couvert de ces exactions, & cela me fait ressouvenir d'une pauvre femme des environs de *Lima*, qui n'ayant pas dequoi payer pour faire enterrer un enfant qui lui étoit mort, fut obligée de le garder trois ou quatre jours chez elle, faute de moyens pour l'enterrer. Le Curé, homme dur & grand escroq, ne voulut jamais enten-

dre parler du *gratis*. A la fin la pauvre femme ne pouvant plus supporter la puanteur du corps mort, que la chaleur rendoit excessive, alla jetter ce miserable cadavre à la porte de cet indigne Prêtre, qui fut obligé de le faire enterrer malgré lui par un Indien.

J'attribuë à ces exactions & à une infinité de violences que l'on commet impunément, la fainéantise des Indiens & toutes leurs fraudes. Ils ont d'ailleurs beaucoup de penchant à la débauche, & à l'ivrognerie, que l'on n'a garde de réprimer; parce qu'elle les rend insensibles & stupides, & par consequent plus soumis à tout. Ils sont timides & lâches, mais quand ils peuvent se revanger contre les Espagnols, ils les traitent fort cruellement. Nos gens disent que les Indiens n'ont point d'honneur, qu'ils vivent comme les bêtes, & qu'ils commettent inceste avec leurs meres & leurs sœurs. Il est bien vrai qu'il y en a de fort vicieux; mais les Curés ne s'en mettent guéres en peine. Pourvû qu'ils soient baptisés & qu'ils payent les droits qu'exige le Curé, ils sont toûjours assés bons Chrétiens. D'un autre côté les Indiens sont plus malheureux que les bêtes; car après avoir travaillé comme

des forçâts aux mines & à tout ce qu'il y a de plus rude, on leur enleve en un jour tout ce qu'ils ont gagné pendant plusieurs mois. Cette tyrannie est cause que les Colonies diminuent, parce qu'une bonne partie des Naturels retourne à l'idolatrie, pour vivre tranquillement avec les Sauvages qui sont plus avant dans les terres. Il y en a même plusieurs qui abandonnent de désespoir femmes & enfans; & nos Espagnols, au lieu d'avoir compassion de leur misere, en font des esclaves, pour se vanger de la fuite de ces miserables opprimés.

Lorsque nos gens attrapent quelque Anglois ou quelque François, (qu'ils regardent comme heretiques, aussi-bien que les premiers,) le moins qui leur arrive est d'être envoyés aux mines: car bien souvent on les fait mourir de faim; on les déchire à coups de foüet & on les pend. Ils en usent ainsi à l'égard des Avanturiers, qui sont la plûpart Anglois ou François, & de ceux qui viennent negocier sur les Côtes sans permission, (laquelle ne s'accorde jamais directement,) ou sans la collusion des Gardes-Côtes. On employe dans le *Mexique*, beaucoup de ces pri-

ſonniers, à couper du Bois de teinture & à quelques Manufactures, où ils ſont traités avec toute la rigueur poſſible. Avec cela on ne leur donne qu'à moitié leur ſaoul de méchante nourriture, qui n'eſt ſouvent que du pain moiſi avec du piment. Il y en a pluſieurs qui meurent de fatigue & de miſere. D'autres ſe convertiſſent & s'établiſſent dans le Pays. C'eſt le moyen le plus ſeur pour s'affranchir de l'eſclavage. On rebaptiſe les hérétiques qui ſe convertiſſent, & cette Cérémonie ſe fait avec beaucoup de ſolemnité. On donne un parrain au converti; on lui met du ſel ſur la langue & on le frotte d'huile avec du coton. Après cela on le fait marcher en proceſſion par la Ville en habit blanc & ſuivi d'une foule de Prêtres & de Moines juſqu'à la principale Egliſe du Lieu, où le nouveau Converti fait ſa confeſſion de foi. S'il veut s'attirer la confiance publique & de bons patrons, il faut qu'il entre auſſi-tôt dans quelque Confrairie. Le coton & le ſel qui ont ſervi au Baptême de l'Hérétique, ſont regardés comme des Reliques, & la Cérémonie du Baptême eſt à peine finie, que les plus dévots s'empreſſent à tâcher d'en avoir des brins de la main du Prêtre.

On ne ſçauroit croire combien il périt d'Indiens aux mines, ſoit par les mauvaiſes vapeurs, qui les tuent quelquefois du premier coup, ou par la dureté du travail, qui n'eſt pourtant payé qu'à quatre reales par jour. Comme il faut creuſer la mine, à meſure que l'on veut en tirer le mineral, il arrive ſouvent que la terre, qui s'éboule, étouffe les travailleurs. Il en perit auſſi beaucoup à monter & à deſcendre le long des * *arbres* deſtinés à cet uſage. Ceux qui travaillent aux mines ſe garantiſſent du mauvais air, en mâchant beaucoup de *coca* & en beuvant très-frequemment de l'*herbe* du *Paraguay*. Ceux qui demeurent aux environs des mines ſont obligés de pratiquer la même choſe, à cauſe des ſuffocations continuelles auſquelles ils deviennent ſujets par la malignité de ces vapeurs, qui rendent l'air qu'ils reſpirent peſant & mal-ſain. Les Indiens qui travaillent à

* C'eſt une eſpece de piloti où il y a de diſtance en diſtance des entaillures pour poſer les pieds. On monte & deſcend avec un flambeau à la main, & ce qui contribuë à faire perir les travailleurs qui montent, c'eſt la peſanteur du metal qu'ils emportent avec eux, dans un ſac qu'ils chargent ſur les épaules.

ces mines ſont encore expoſés à un fâcheux accident, c'eſt un engourdiſſement douloureux dans tous les membres. Cette maladie ſaiſit ceux qui ne ſont pas encore accoutumés à ce travail, ou qui ne ſont pas aſſés robuſtes pour reſiſter à la fatigue. On aſſure que le meilleur remede eſt de rapporter le malade dans la mine : mais quoiqu'il en ſoit, je ſçai bien qu'à force de retomber dans ce fâcheux accident, pluſieurs en demeurent perclus pour le reſte de leur vie.

C'eſt au reſte une choſe remarquable que les Pays où il y a des Mines d'or & d'argent, ſoient generalement ſteriles & mal ſains ; que les grandes précautions qu'il y faut prendre pour ſe conſerver la ſanté doivent être continuelles, & que malgré ces précautions, les habitans ayent toûjours la couleur mauvaiſe & pâle ou jaunâtre. Cette indiſpoſition s'étend ſur les bêtes & ſur les plantes, comme ſur les gens ; & je dirois preſque qu'elle eſt l'effet de la peine que Dieu inflige à ceux qui s'habituent dans ces endroits, pour l'amour de l'or & de l'argent qui y croiſſent.


RPJCB

MINE

A
B
B
C
E

On peut voir dans la *Figure* cy-jointe la diſpoſition des Mines.

A. *Ouverture de la Mine.*
B. *Arbre qui ſert à deſcendre & à monter.*
C. *Travailleur qui monte chargé d'un ſac où eſt la matiere Minerale.*
D. *Veine du Metal.*
E. *Indien qui fait ſauter la Matiere Metallique, pour en tirer le mineral.*

Les Mines doivent au Roy le quint du produit : cependant la diſette & la chereté de l'argent vif ſont cauſe que beaucoup de mines ne rendent pas toûjours à proportion de leur abondance. Les Mines d'or ſont aſſés communes dans le *Chili*, mais celles d'argent y ſont plus rares & plus negligées qu'au *Perou.* Les premieres rendroient conſiderablement aux Eſpagnols, ſi la bonne intelligence regnoit entr'eux & les Naturels du *Chili.*

FIN.



RELATION DES VOYAGES DE FRANÇOIS COREAL. AUX INDES OCCIDENTALES,

Contenant une Description exacte de ce qu'il y a vû de plus remarquable pendant son séjour, depuis 1666. jusques en 1697.

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'autorité du Viceroi du Pérou. *De l'Archevêque de* Lima *& des autres Ecclésiastiques. Séjour de l'Auteur à* Lima *en 1694. Description de* Lima. *Maniere de vivre de ses habitans*, &c. *Les environs de* Lima.

LA ville de *Lima* est une des principales Villes, non-seulement du *Pérou*, mais encore de toutes les *Indes Occidentales*. Le Viceroi du *Pérou*

y reſide, comme l'on ſçait, & elle eſt le ſiege d'un Archevêque, qui ne pourroit pas dire qu'il n'a ni or, ni argent, puiſqu'il a plus de trente mille ducats de revenus fixes, ſans compter le tour du bâton. L'Archevêque d'aujourd'hui a toute la magnificence d'un grand Seigneur, & toute la gravité d'un Apôtre. Il ne lui manque plus que de faire des miracles : mais il n'eſt pas né pour cela, & ſes mœurs ne ſeront jamais auſſi auſteres que celles de ſainte Roſe. Le Viceroy d'aujourd'hui eſt un des plus riches Seigneurs d'Eſpagne ; avec cela très-charitable & generalement eſtimé. Sa Cour eſt des plus ſuperbes.

Quand un Viceroi arrive aux *Indes*, pour gouverner le *Mexique* ou le *Perou*, il ne manque jamais d'apétit. C'eſt un loup affamé qui dévore tout ce qu'il rencontre. Après avoir dépenſé en Eſpagne tous ſes revenus, pour parvenir à l'une de ces Vice-Royautés, il vient chercher aux *Indes* des moyens infinis pour s'enrichir. Il eſt maître des emplois qui vaquent par la mort de ceux qui les occupent, & il les remplit juſqu'à ce qu'il y ſoit pourvû de *Madrid*. Les *Corregidores* partagent ordi-

nairement les saisies avec le Viceroi, & le commerce secret produit des gains immenses aux uns & aux autres. Tels sont les profits qu'ils font au transport du vif argent hors du *Perou*, & aux marchandises qui viennent par d'autres voyes que les Gallions. Les particuliers qui font ce commerce risquent de se ruïner entiérement, s'ils ne s'accommodent avec les Officiers Royaux : mais cet accommodement est fort difficile, parce que ces Officiers veulent tout pour eux. Le plus court est de s'entendre avec ces Messieurs & de leur prêter son nom : car c'est un moyen infaillible pour gagner beaucoup.

Le Viceroy du *Perou* porte le titre de GOUVERNEUR & CAPITAINE GENERAL *de tous les Royaumes & Provinces de l'Amerique Meridionale, des Audiences de* Lima, Chucisaqua, Quito, Panama, &c. de VICEROY *du* Chili, *de la* Province des Amazones, *de* Terra Fierma. Ses apointemens fixes vont à quarante mille ducats ; & le tour du bâton infiniment au-delà. Plus de cent *Corregidores* dépendent de lui. Il est le Chef de la justice, & il nomme à toutes les Charges civiles & militaires, avec cette restriction, que cette nomination

ſoit approuvée & confirmée. Tout cela ſe fait avec rapidité parce que le temps preſſe. Cinq années, qui ſont ordinairement le terme fixé pour la Viceroyauté, bien qu'il arrive ſouvent qu'elle eſt continuée au-delà, s'écoulent fort vîte. Ainſi les *Corregimientos* & les autres charges ſe rempliſſent avec diligence, & toûjous à beaux deniers comptans.

L'Archevêque a des Vicaires qui poſſedent auſſi des revenus conſiderables. Generalement tous les Eccleſiaſtiques de *Lima* ſont fort à leur aiſe : auſſi n'ont-ils pas l'humilité en partage. Ils ne paſſent pas non plus pour fort éclairés, & leur ſçavoir eſt très-mediocre. Il eſt vrai qu'on envoye des (*a*) Livres d'Eſpagne & de *Flandre* au *Mexique* & au *Perou*, mais ces Livres ſont deſtinés uniquement pour les Egliſes & les Convens. Il y en a fort peu d'autres en uſage, & * generalement les habitans

(*a*) Il s'imprime auſſi divers livres à *Mexico* & à *Lima*, où il y a des Imprimeries, auſſi bien qu'en quelques autres villes des *Indes* : mais ce ſont des Ouvrages de peu d'importance.

* Voyez Ch. dernier de la premiere Partie.

de ces Pays-là font gloire de ne rien ſçavoir. Les Jeſuites de *Lima* paſſent pour habiles & éclairés. Ils ont trois ou quatre beaux Colleges, où ils inſtruiſent fort bien les enfans des Creoles, des Eſpagnols & des Indiens : mais comme l'ignorance eſt hereditaire aux *Indes*, ces enfans devenus grands affectent ordinairement de ne pas dégenerer de leurs Peres.

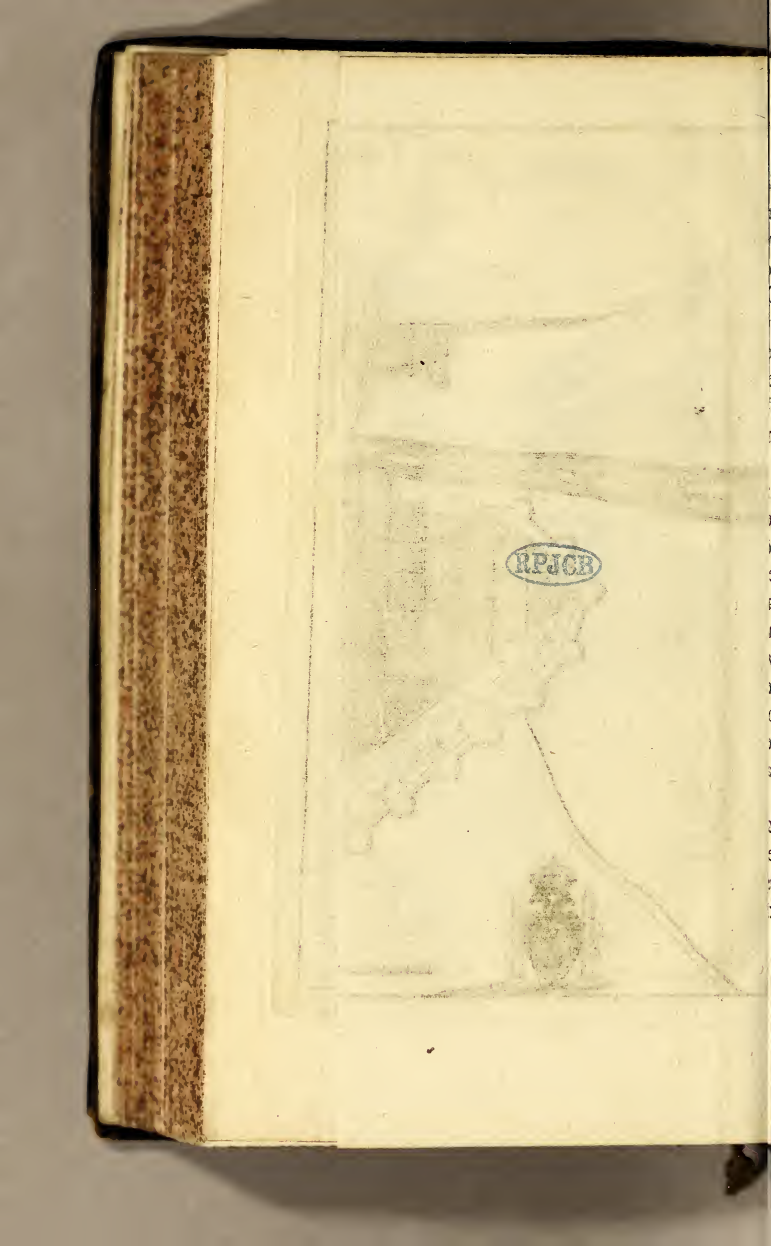
Tout ce que j'ai dit dans ma premiere Partie, du relâchement des mœurs des Eccleſiaſtiques du *Mexique*, peut s'appliquer à ceux du *Perou*. Depuis le plus petit juſqu'au plus grand, on s'y addonne au libertinage & aux plaiſirs. (Je prie mon Lecteur de faire exception d'un petit nombre d'honnêtes gens diſtingués par leur vertu.) Ce qui me paroît inſupportable eſt le commerce des gens d'Egliſe ; mais malgré ces ſcandales des Eccleſiaſtiques, ils ont le ſecret de ſe faire encore reſpecter. Après cela, il ne faut pas s'étonner des abus qui ſe gliſſent parmi les Seculiers ; & l'on peut fort bien mettre par Ironie, dans la bouche des Eccleſiaſtiques cette Apoſtrophe en quatre vers Eſpagnols, aux Peuples de ces beaux Royaumes des Indes.

Vulgo loco y desattento
Que te paghas de mentiras ?
Esta ensenança, y documento,
Que nos deves, es tu guya.

Peuple fou & étourdi,
Est-ce ainsi que tu te payes de mensonge ?
Tu nous dois cet enseignement, & cette doctrine.
C'est nous qui te guidons.

Lima est un des principaux rendez-vous des Missionnaires de l'*Amerique Meridionale*, qui entretiennent d'étroites correspondances avec les Jesuites de cette Ville, de même qu'avec ceux de *Buenos-Ayres*, de l'*Assomption* &c. Ces correspondances concernent l'état des Missions du *Paraguay*, de *Parana* & de l'*Uraguai* ; la conversion des infideles de ces Provinces ; la discipline des Indiens sujets des Jesuites, & le commerce que ces hommes Apostoliques font dans l'interieur de ces Terres inconnuës aux Espagnols, parce que les Peres ne leur permettent pas d'y entrer, & qu'ils défendent rigoureusement à leurs Indiens d'avoir commerce avec nos gens.

LIMA



J'étois à *Lima* en 1694. au plus fort de la guerre que nous avions alors avec la *France*. On parloit assés diversement du succès de cette guerre ; mais en general elle déplaisoit beaucoup aux vrais Catholiques, qui ne pouvoient souffrir qu'on s'alliât avec les Hérétiques, pour détruire une Puissance, qui étoit le seul rempart de la Religion, & l'asyle d'un * Prince qui perdoit trois Royaumes pour une si bonne cause.

La Ville de *Lima* donne son nom à la premiere & la principale des Audiences du *Perou*. Cette Ville est peuplée de plus de douze à quinze mille Creoles ou Espagnols, & peut-être de quarante mille Negres. C'est une race qui multiplie extraordinairement dans les *Indes Occidentales*, à cause du luxe & de la faineantise des peuples ; & je m'étonne qu'elle n'ait point encore excité de fâcheuse revolution ; car ces Negres s'aguerrissent & sont fort adroits.

La Ville est environnée de murailles, & défenduë de plusieurs bastions & de remparts de la hauteur de quatre toises : mais pour le canon, qui devroit y être, il est encore à la fonte. Ainsi l'on

* Jacques II.

peut dire que *Lima* eſt ſans aucune défenſe. Les Ruës ſont belles & tirées au cordeau : mais les maiſons n'y ſont gueres que d'un étage, rarement de deux, à cauſe du tremblement de terre. Du reſte, elles ſont belles, ornées, (au moins celles qui ſont près de la place) de longues galeries ſur le devant, & l'opulence qu'on y voit montre que l'or & l'argent ſont fort communs dans le *Perou*. Une partie des toîts des maiſons eſt couverte de toiles groſſieres & l'autre l'eſt de roſeaux ; ce qui n'eſt pas un inconvenient, parce qu'il ne pleut point à *Lima*. Comme le luxe regne dans les moindres choſes, lorſque les richeſſes ſont communes & faciles à acquerir, la magnificence s'étend ſouvent jusqu'à la couverture des maiſons : car les plus riches couvrent les toits de nattes fines & tiſſuës avec beaucoup d'art, ou même de belles toiles de coton. On plante des arbres autour des maiſons pour ſe garantir de la châleur du Soleil.

Ce que les maiſons perdent en hauteur, elles le regagnent en largeur & en profondeur. Il y en a pluſieurs qui occupent juſqu'à deux cens pieds en largeur. La profondeur eſt à proportion de la largeur ; car elles

ont quelquefois dix ou douze grands appartemens de plein pied.

La Place Royale de *Lima* eſt fort belle. On voit au milieu une fontaine de bronze, ornée d'une renommée qui jette de l'eau. Les côtez de l'Eſt & de l'Oueſt ont divers Edifices publics, tous ſuperbes & bien ordonnés.

La riviere qui traverſe *Lima* forme des canaux pour la plûpart des maiſons: ce qui eſt d'une grande utilité aux habitans, pour arroſer leurs jardins, & pour pluſieurs autres uſages.

Les Egliſes & les Convens de *Lima* regorgent de richeſſes, & brillent par la magnificence. Le Religion eſt étouffée, pour ainſi dire, ſous l'or & l'argent, & ſon humilité s'y eſt comme anéantie. Je n'entre pas dans le détail de la magnificence de la *Mayor*, (qui eſt la principale Egliſe,) des Convens des Jeſuites, de ſaint François, de ſaint Dominique, &c. Il ſuffit de dire que le Domaine de l'Egliſe eſt un autre *Potoſi*. Tant de Saints, qui ſont d'or maſſifs & revêtus de pierres précieuſes, fourniſſent tous les jours, par leurs operations miraculeuſes, de nouveaux prétextes pour envahir des treſors; & les dévots ne ſe croiroient pas exaucés,

s'ils venoient prier les mains vuides.

Les pierres qui servent à la construction des bâtimens de *Lima*, ne sont, à ce qu'on m'a dit, qu'une eau petrifiée qu'on tire d'une source auprès de *Guancabilca*; & ce qu'il y a d'admirable est, que beaucoup de belles statuës & autres ornemens qu'on voit dans les Eglises & dans les Palais de *Lima*, ne sont autre chose que cette même eau, dont on remplit le moule, qui a la figure, la draperie & les traits qu'on veut donner à la statuë.

Les habitans de *Lima* & du *Potosi* sont en general les plus riches du *Perou*. Cent mille & cent cinquante mille ducats ne sont pas un capital extraordinaire dans cette premiere Ville. Le moindre bâtiment qui sort du port de *Callao* en vaut ordinairement huit cens mille. Le Tresor du Roy qui part de *Lima* vaut au moins vingt-quatre millions de pieces de huit : mais avant qu'il soit arrivé de *Lima* à *Panama*, à *Porto-Belo*, à la *Havana*, &c. les *Corregidors*, les Commis, les Douaniers, &c. tous gens de bon apetit, en rognent chacun leur part. Les Couriers, qui donnent avis de l'arrivée & du départ de l'*Armada*, s'expedient fort secrete-

ient. Du reste, cette *Armada* est fort
élabrée, & les mariniers de la *Mer du
ud* sont les plus grandes bêtes que je
onnoisse. Il est vrai qu'à force de cou-
r cette mer la routine leur tient lieu
e science & d'habileté.

Ces tresors du *Perou* joints à ceux de
Nouvelle Espagne, &c. feroient en-
mble plus de cinquante millions de
ieces de huit, si les Officiers Royaux
e les entamoient considerablement.
'est ce que j'ai ouï dire à Dom *Antonio
e Mata*, riche negociant de *Lima*, qui
ouvoit en sçavoir quelque chose, ayant
emeuré près de quarante ans aux *In-
es*.

Si l'on considere la quantité d'im-
ôts qui sont établis ; le quint de l'or,
e l'argent, du cuivre, du plomb, &c.
ui revient au Roi ; le revenu des Mi-
es d'Argent vif & la découverte des
ouvelles Mines ; le quint qu'il per-
oit sur les joyaux, la moitié des
Havacas qu'il doit retirer ; le droit
ır le transport des lingots quintés ;
uatre pour cent sur les Marchandi-
s ; le provenu des Charges, des Of-
ces & des Commanderies ; le droit

* Trésor qu'on découvre.

qu'il a ſur les *Pulperias* ou Cabarets ; les confiſcations, les heritages de ceux qui meurent ſans heritiers ; le profit de la monnoye, &c. ſi, dis-je, l'on conſidere tout cela, ces treſors n'auront rien d'extraordinaire.

Mais, comme j'ai dit, il y a dans les *Indes* une infinité de pillars du premier ordre, qui n'ont d'autre vûë que celle de s'enrichir ; de Moines & d'Eccleſiaſtiques qui ſuçent le Peuple & l'Etat juſqu'aux os ; de gens inutiles & fainéans, qui vivent des penſions du Roy & des Vice-Rois.

Les Habitans de *Lima*, ne doivent rien à ceux de *Mexico*, pour l'exterieur dévot. Ils ne ſont pas, mais ils ſe piquent d'être les meilleurs Chrêtiens du monde. Cette affectation va preſque plus loin qu'à la *Nouvelle Eſpagne*, & cela les rend inſupportables, ſurtout quand on compare à cette prétenduë dévotion la grande ſenſualité des Perouans, toutes les fraudes qu'ils commettent dans les Affaires Civiles, & les chicanes perpetuelles, qui ne ſont que trop autoriſées, lorſqu'on a trouvé le ſecret de corrompre ceux qui doivent rendre la juſtice. Un homme qui ſe ſent chargé de crimes ſe croit

enſuite ſi bien reconcilié avec l'Egliſe, lorſqu'après avoir entendu la ſainte Meſſe, il a eu l'honneur de baiſer la robe de ſaint François, ou la manche d'un Dominicain, qu'il recommence à nouveaux frais ſes injuſtices avec la même impunité qu'auparavant : parce que d'un côté il eſt ſoûtenu des Moines, & de l'autre d'un Juge inique. C'eſt à propos de cela qu'un Flamand, l'un des hommes les plus éclairés que j'aye connu à *Lima*, me diſoit : *Je ne ſuis point étonné, qu'on pille le Roi dans un Pays où la chicane tient lieu de juſtice, où il n'y a pour toute Religion que beaucoup d'hypocriſie, & où les gens achettent à prix d'argent la liberté de pécher.*

Mais avec toute cette affectation exterieure de dévotion, qui le fait paſſer dans l'eſprit de ceux qui les voyent la premiere fois pour des gens qui croyent n'en faire jamais aſſez; j'ai obſervé en tout le tems que j'ai demeuré au *Mexique*, & au *Perou*, qu'il eſt preſque impoſſible aux gens de ces Pays chauds de s'attacher à la pieté, s'ils n'ont toûjours devant les yeux des moyens agréables qui réveillent leur attention. J'attribuë ce défaut d'application à leur

indolence & à leur sensualité : mais quoiqu'il en soit, cette ignorance & cette paresse de corps & d'esprit dans laquelle ils aiment à vivre, & qui les empêche de s'appliquer à la priere & à la dévotion sans le secours des plaisirs, autorisent une infinité (*a*) d'amusemens ridicules & pueriles, dont les Moines se servent, pour leur faire goûter la devotion.

C'est ce qui donne aux Ecclesiastiques le privilege de solemniser toutes les Fêtes de l'Eglise par des dépenses excessives en representations ridicules, en mascarades, en feux d'artifice, en processions, où les Saints brillent d'or, d'argent & de pierreries. On croiroit que cela ne merite que la devotion des petites gens, mais on se trompe : car les plus distinguez croyent avoir été fort pieux, quand ils ont eu beaucoup d'attention à écouter les plaisanteries des Moines mêlées aux sanglantes flagellations des Penitens, & les bouffonneries ridicules qui accompagnent ordinairement la Morale que les Prédicateurs répandent dans les sermons.

(*a*) Voyez là-dessus *Fraisier* dans son *Voyage à la Mer du Sud.*

C'est

C'eſt encore ce qui attire aux Convents une infinité de richeſſes, auſquelles nos gens & les Creoles contribuent fort volontiers: parce qu'ils ſe perſuadent que ce qui ſe dépenſe en ces occaſions eſt donné pour l'amour de Dieu. A cauſe de cela les Creoles appellent *Aumoſnes*, tout ce qu'ils donnent alors.

C'eſt enfin ce qui attire de tous côtez à *Lima* un nombre infini de Moines, dont les Convents rempliſſent la Ville, ou du moins en occupent les plus beaux quartiers. Je ne donnerai pas le détail des richeſſes de ces Convents, qu'il eſt difficile de bien exprimer, mais qu'il eſt aiſé d'indiquer en gros, par la magnificence qui frape du premier coup d'œil. Je ne dirai rien non plus des dépenſes que font les Ordres Religieux, pour *primer* les uns ſur les autres, lorſqu'ils celebrent les Fêtes de leurs Fondateurs, qu'ils accompagnent ordinairement de quelque miracle ſignalé, pour relever l'éclat de leur Saint.

Un autre abus très-frequent dans le *Perou*, c'eſt la facilité avec laquelle on rompt les mariages, qui eſt cauſe d'une infinité de ſeparations ſcandaleuſes: mais cela n'eſt pas ſurprenant dans un

Pays où l'on ruine ſa ſanté pour rafiner en fait de plaiſirs de l'amour, & donner tous les jours aux ſens quelque choſe de nouveau. Après quoi, à la premiere infirmité de ſa femme le mari ſe dégoute & cherche un pretexte au divorce. Celle-ci en uſe de même, lorſqu'elle voit que malgré tous les efforts qu'elle fait pour *attiſer le feu* qui s'éteint, il n'y a plus moyen de *l'allumer*. Des prétextes de devotion leur fourniſſent alors celui de ſe retirer au Convent des femmes ſeparées, où il eſt permis de vivre comme l'on veut. Cependant on trouve à *Lima* une infinité de vieux pecheurs tout perclus, qui tâchent encore de ſe ſatisfaire par la vuë, & qui eſſayent ſouvent de réünir par le ſecours des remedes tout ce qui reſte de force à la nature.

J'ai parlé de la vie licentieuſe des Moines du *Mexique*. Ceux du *Perou* ne leur cedent point, & ne s'en cachent pas beaucoup : auſſi entend-t-on ſouvent ceux qui ſe querellent dans les ruës de *Lima* s'appeller *hilyo de frayle* fils de Moine. Ce que je dis de la licence des Moines doit s'appliquer aux Religieuſes. Le libertinage des Convents va même ſi loin, que pluſieurs

membres de ces Communautez ſe trouvent à la fin hors d'état de pouvoir guerir des maladies que la débauche leur cauſe.

Quoique les habitans du *Perou* ſoient d'un libertinage & d'une ſenſualité extraordinaires, & qu'ils mêlent continuellement (*a*) la débauche & la devotion : Cependant ils affectent dans leurs exercices de pieté une application ſi forte, qu'on diroit qu'ils ſont en extaſe. J'entrai une fois chez un de ces dévots de *Lima* nommé *Antonio Velaſco* de *Xaranca*, que je trouvai dans cette élevation compoſée. Son attitude étoit burleſque. De grands yeux tout-à-fait ouverts & immobiles, qui ſe remuoient enſuite avec beaucoup de violence, qui hauſſoient & baiſſoient de même en roulant avec vivacité. Des ſoupirs tirez avec force du creux de la poitrine, & finiſſant par un remuement bizarre des levres, qui me fit connoître qu'il recitoit ſon roſaire : car il l'avoit pendu au col, & le regardoit de temps en temps, en faiſant les grimaces d'un poſſedé. Comme cet homme étoit fort

(*a*) Voyez encore la confirmation de tout ceci dans le *Voyage de Fraizier à la Mer du Sud.*

laid, je fus si frappé de sa dévotion, que je n'en perdrai jamais l'idée.

Je me suis trouvé souvent à parler d'affaires avec des *Creoles*, qui interrompoient cent fois la conversation, pour marmoter des prieres sur leur chapelet. Cependant la justesse avec laquelle ils répondoient à mes questions, me fait croire qu'ils n'étoient guéres attentifs à leurs prieres, & qu'au contraire leur dévotion étoit des plus méchaniques.

Leur fierté, ou du moins leur indolence, est si grande, qu'il faut quelquefois bien des façons pour leur arracher les paroles. Ils répondent par un signe de la tête, ou de la main, quand ils croyent qu'on n'est pas digne de leur conversation: & lorsqu'ils jugent à propos de parler, ils font traîner les paroles, ou ne parlent qu'à demi mot.

On n'est pas moins crédule ici sur les sortileges & les charmes, qu'au *Mexique*. C'est une opinion assez commune par toutes les *Indes*, que l'on peut jetter des charmes sur les hommes, les bêtes, les plantes, &c. que les Idolâtres Indiens & les Hérétiques sont tous sorciers; que le Diable les change en bêtes, &c. J'avouë de bonne foi, que j'ai été moi-même fort infatué de ces

croyances, avant que d'en avoir été désabusé par les Anglois, qui tombent pourtant en d'autres extrêmitez, en ne craignant point du tout le pouvoir du Diable. Les femmes ont la sotte & ridicule mode de porter au col une main benite de * bois de figuier, tenant le pouce élevé pour repousser la maligne influence des yeux de ceux qui les regardent trop fixement. Et si malheureusement il s'en trouvoit quelqu'une qui se crût sur le champ incommodée par de tels regards; pour peu que le regardant fût soupçonné, il seroit mis à l'Inquisition, & courroit risque de perdre la vie.

Enfin les Peuples du *Pérou*, & generalement de toutes les *Indes Occidentales*, ont une extrême confiance aux Bulles que N. S. P. le Pape envoye tous les ans en *Amérique*. Ces Bulles contiennent des Dispenses, des Indulgences &c. & il s'en fait un grand trafic dans les *Indes*, ainsi que je l'ai déja dit dans la premiere Partie de cette Relation. Je ne doute pas que ces Bulles ne produisent beaucoup de profit aux Ecclésiastiques des *Indes*, qui en disposent,

* Higho.

moyennaut un certain droit que ce trafic paye au Pape & au Roi, ſuivant ce que j'en ai appris.

Si parmi tous ces abus, les Eccléſiaſtiques continuent à augmenter toujours leur Autorité & leur Domaine aux *Indes*, il eſt à craindre que le Roi d'*Eſpagne* n'y devienne leur Vaſſal. Car ils font continuellement de nouvelles acquiſitions en biens, meubles & immeubles: de ſorte que les biens de l'Egliſe étant inaliénables & ne ſe partageant pas, comme les biens des Séculiers, cette maſſe, qui croît ſans ceſſe, leur donnera un pouvoir immenſe. Peut-être que ce que je crains ſe verroit déja, ſi les Ordres Religieux étoient plus unis entr'eux: mais ils ſe craignent, & ne ceſſent de ſe donner des marques de jalouſie.

Les gens de *Lima*, qui ſont un peu à leur aiſe, vont fort raremeut à pied. La voiture du Pays c'eſt la Caleche tirée par une, deux & quelquefois quatre mules. J'ai parlé de la magnificence des habits & de quelques *(a)* ameublemens de *Mexico* & du *Potoſi*; mais elle n'eſt pas moindre ici. Les étofes des

(*a*) Elle n'eſt pas ordinaire dans les ameublemens.

habits font couvertes fouvent de joyaux & de pierreries.

Les Créoles nous haïffent & nous méprifent ; mais nous le leur rendons avec ufure. Il femble pourtant que la generofité Efpagnole ait pafsé dans le fang Créole ; car ils la témoignent dans l'occafion, & j'ai vû fouvent avec plaifir des *(a)* Gentilshommes du *Pérou* faire une efpece de ronde dans les grands chemins, pour voir s'ils rencontreroient de pauvres Voyageurs ; & quand ils en trouvoient, ils les défrayoient jufqu'au lieu où ces Voyageurs devoient fe rendre, & payoient même fouvent à leur infçu les frais du voyage.

J'ai parlé des manieres des femmes du *Potofi* & de *Mexico*. Tout cela fe peut appliquer à celles de *Lima*. Elles paffent leur vie aux mêmes occupations que les premieres, & vivent exterieurement avec beaucoup de réferve. Mais quand elles trouvent l'occafion, elles font vives & libertines. Elles ne fortent jamais qu'enveloppées d'une *Mante*, qui ne leur laiffe rien de découvert que les yeux pour fe conduire ; & cela fe pratique de même au *Méxique*. Pour la ga-

(a) Cavalleros.

lanterie, elle se pousse fort loin à *Lima*. Le moins qu'il en coûte c'est l'argent & la santé ; car on n'y peut fournir à l'Amour sans des dépenses & des débauches excessives. Il est vrai, que pour la bourse, on peut l'épargner quelquefois, quand on a le bonheur de se trouver de certains talens que la nature n'a pas donné à tous les hommes. Les Perouanes, qui se piquent de connoître un homme à la physionomie, font de grandes avances à ceux-ci : mais alors il y laisse toujours la santé, & même bien souvent la vie.

Quand on n'auroit pas à craindre la jalousie des maris, il y a toujours deux choses capables de faire trembler ceux qui s'hazardent, sans connoître l'air du bureau. C'est le dégoût de celle qui fait les avances, & la jalousie d'un Moine. Si malheureusement la Dame ne trouve pas que le galand réponde à ce que l'on attendoit de lui, ou qu'il se soit épuisé dans les fatigues de l'Amour, elle se vange sur lui de l'infirmité de la nature : car les Perouanes regardent comme le plus grand de tous les outrages la hardiesse d'un homme qui entreprend une expédition sans pouvoir bien l'achever. Pour les Moines, si l'on se trouve avec

eux en concurrence de débauche, il faut toujours se défier du poignard qu'ils portent sous leur habit ; car ils ne pardonnent jamais ; quelque bonne mine qu'ils fassent, après avoir affecté de se reconcilier. C'est bien pis quand on trouve en son chemin une des premieres personnes de l'Eglise : ainsi qu'il m'arriva, lorsque j'étois encore à *Lima*. J'aurois payé cherement la concurrence, si je n'avois eu le bonheur de rencontrer un ami très-genereux, qui contribua de tout son pouvoir à me sauver. C'est à cette fredaine amoureuse que j'ai eu l'obligation de mon séjour à *Quito*, & du pénible voyage que je fis ensuite de cette derniere Ville à *Panama*.

Les Creoles sont d'un temperament plus robuste & se portent beaucoup mieux que les Espagnols qui viennent d'Europe, & qui ne s'accoutument qu'insensiblement à l'air du *Perou*. J'attribuë à la bonté de leur temperament la rareté des Medecins ; car on n'en voit presque point dans l'*Amerique Meridionale*, & de mon tems il n'y en avoit qu'un à *Lima*, qui étoit un des plus insignes charlatans qu'on ait jamais vû. Il avoit pourtant trouvé le secret de gagner beaucoup aux dépens

des dupes. Il se disoit de *Bruxelles* & affectoit beaucoup de simplicité dans ses manieres, pour mieux tromper ceux qui lui confioient leurs infirmitez : mais il évitoit ceux qui n'avoient qu'un bien mediocre & ne cherchoit que les gens fort riches, à qui il faisoit payer jusqu'à cinquante & soixante ducats par cure. D'ailleurs, c'étoit un insigne fripon, qui fut trop heureux de se sauver, après qu'on eut découvert que tous les secrets qu'il vantoit ne consistoient qu'en des herbes & des racines communes qu'il alloit prendre aux environs de *Lima*, & qu'il déguisoit ensuite grossiérement, pour faire accroire qu'elles venoient de fort loin. Il n'en falloit pas d'avantage pour tromper des gens aussi credules & aussi ignorans que les Creoles du Perou.

François Pizarre posa les fondemens de *Lima* l'année 1535. & la nomma *Ciudad dos Reies*, c'est-à-dire, la *Ville des Rois*. Les neiges des hautes Montagnes des *Andes* ou de la *Cordilliera* y rendent souvent les matinées extrêmement fraîches, & le changement de tems du froid au chaud & du chaud au froid y cause des maladies mortelles à ceux qui ne connoissent pas l'air du Pays : on en

verra quelque chose lorsque je parlerai des maladies qui regnent à *Lima*. La Riviere qui passe à *Lima* la sépare du Fauxbourg de *saint Lazare*, qu'on peut regarder seul comme une Ville considérable. C'est le rendez-vous des *Indiens*, qui y portent leurs denrées à vendre. Ces Indiens sont très-soûmis aux *Padres*, qu'ils entretiennent grassement du plus clair de leurs revenus.

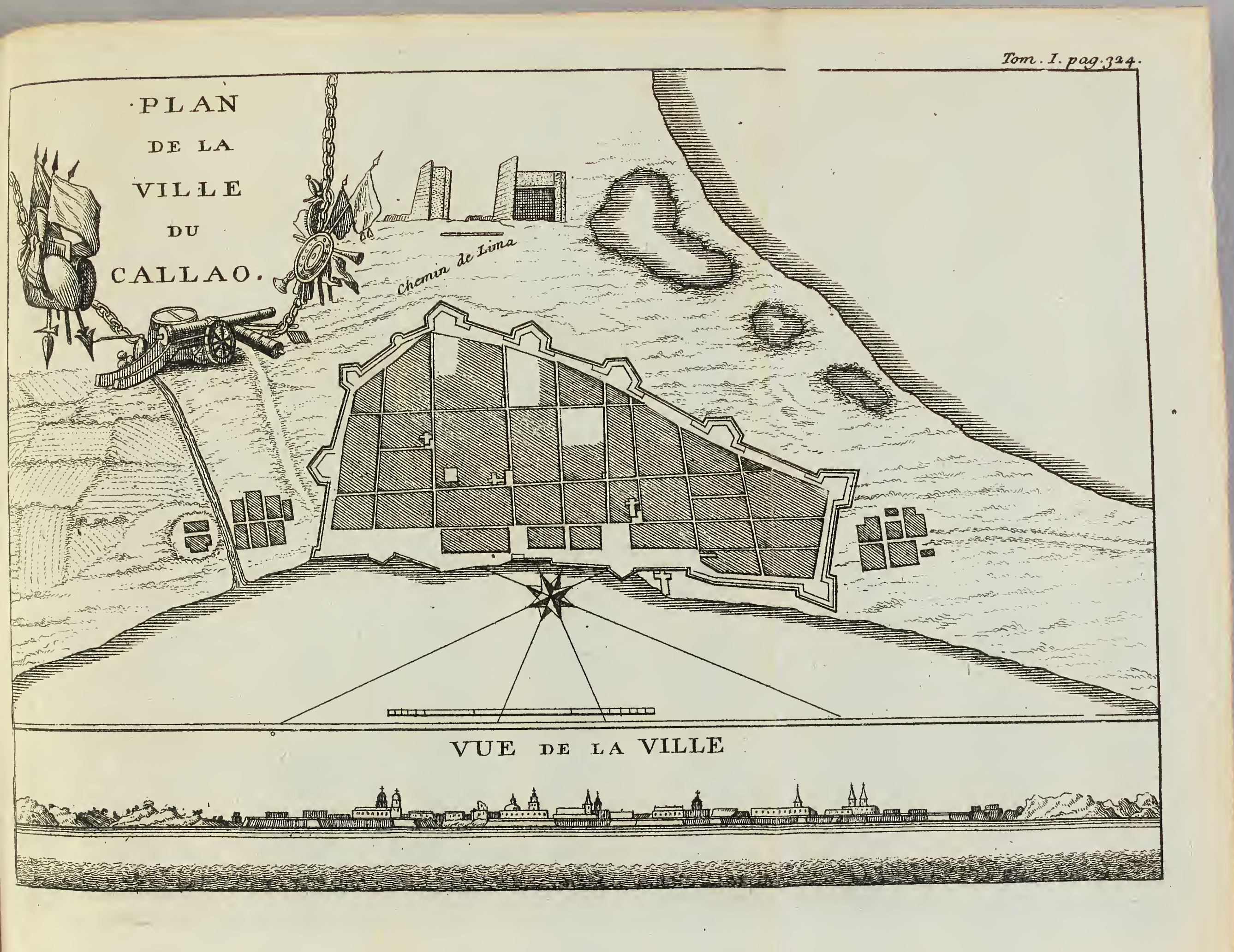
Les Eglises de ce Fauxbourg sont belles, & les Convents ne leur cedent pas. Par exemple, les pauvres Cordeliers logent dans une Maison pourvûë de toutes les nécessitez de la vie, où les cinq sens de Nature se récréent également. Au milieu de la pauvreté que la regle leur prescrit, ils n'ont qu'à parler, & les Indiens leur font part de leurs bienfaits avec profusion. Enfin, il ne leur manque rien : car ces Peuples les entretiennent noblement, & portent le plus beau & le meilleur au Convent, qu'ils appellent la *Maison des* * *Seraphiques* (la *Casa de los Seraphicos.*) Les jardins du Convent sont pleins d'excellens arbres fruitiers, de fleurs, de legumes, &c.

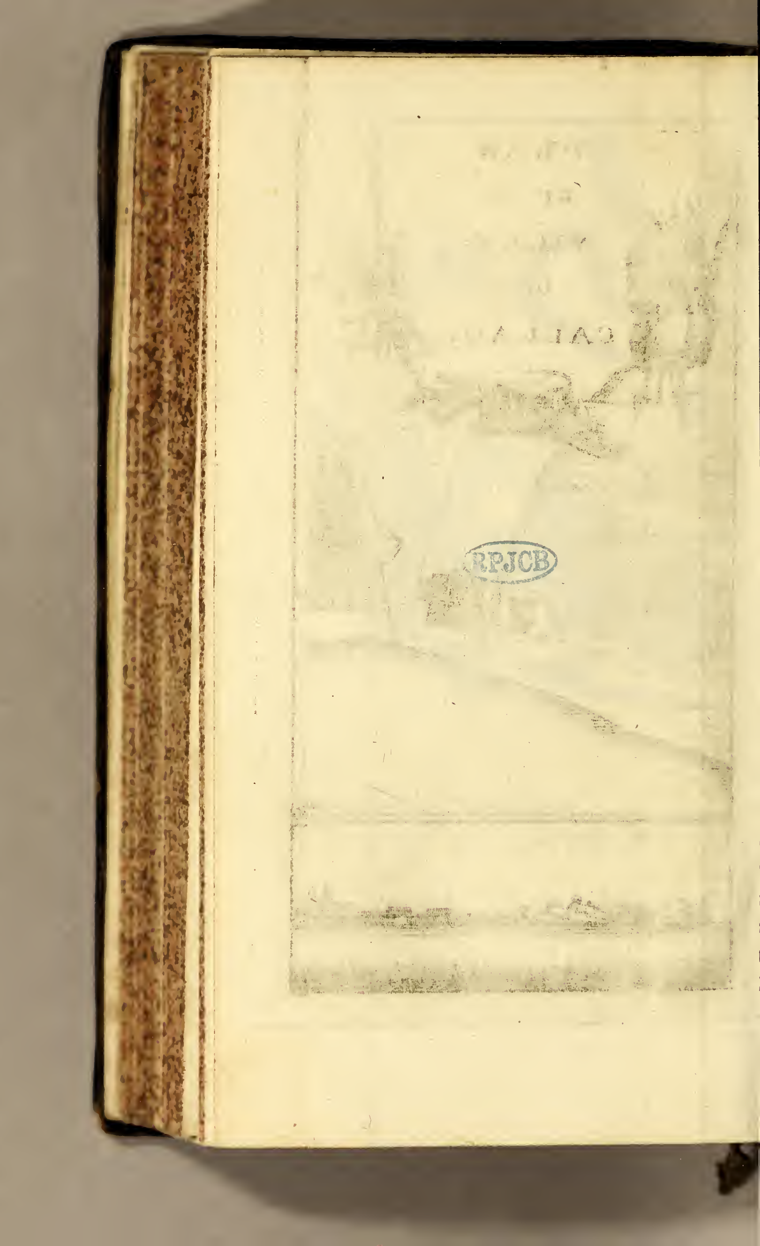
* *Seraphique* est le surnom de saint François.

Le *Callao* est à deux lieuës de *Lima*. Les environs en sont agréables, remplis de belles maisons de campagne, qui appartiennent aux plus riches du Pays, & de grands vergers pleins fruitiers. La rade du *Callao* est fort sure. On voit aux environs quantité de cabanes de pécheurs Indiens, qui péchent en ces quartiers-là, & qui portent ensuite leur poisson à *Lima* pour la provision des habitans.

Il y a toûjours des vaisseaux de guerre au Port du *Callao*, mais si en desordre & si mal pourvûs, n'en déplaise aux mariniers du Pays, qui se croyent les plus habiles gens de l'Univers, qu'ils ne resisteroient pas à la premiere bordée du feu Anglois ou Hollandois.

Depuis *Tumbez* jusqu'à *Lima*, & de *Lima* encore plus loin, tirant au Sud, la côte est sabloneuse & deserte. Il n'y tonne ni ne pleut jusqu'aux montagnes: mais en récompense il y tombe beaucoup de rosée, ainsi que je l'ai déja dit. Les habitans des environs des montagnes boivent de l'eau des torrens qui se forment de la neige & de la pluye qui tombent de ces montagnes. Ils ont plusieurs sortes de fruits excellens & d'ar-


PLAN DE LA VILLE DU CALLAO.
Chemin de Lima
VUE DE LA VILLE


RPJCB

bres ſauvages, du coton, des roſeaux, des chardons, des herbes & diverſes plantes medecinales. Ils ſément auſſi du froment, depuis que nous ſommes dans le Pays. Ce froment y vient auſſi bon & auſſi beau qu'en Europe. Pour arroſer leurs terres ils amenent des torrents dans des canaux. Je dirai en paſſant que ces torrents ont un cours ſi rapide & ſi dangereux, qu'il arrive très-ſouvent qu'il s'y noye des paſſagers. Ceux qui voyagent de ce côté-là ſe tiennent éloignés des montagnes, & font en ſorte d'avoir toûjours la vûë du rivage de la mer. Que ſi la neceſſité les oblige de paſſer ces torrents enflez de neiges ou de pluyes, ils ſe ſervent de petits canots très-legers & qui ne vont jamais à fond. Ils ſe ſervent même de ces canots en pleine mer, ſans craindre ni les orages, ni les Monſtres marins, contre leſquels ils ſe défendent avec un dard long & pointu, ou avec une eſpece de lance. Très-ſouvent, au lieu de ces canots, que les Indiens appellent *Balzas*, ils ſe ſervent d'un rets, qui eſt ſoutenu par deſſous & tout autour de courges ou de calebaſſes, qui ſont legeres & nagent ſur l'eau. Le paſſager ſe met là-deſſus, & s'y étendant ordinairement ſe fait ti-

rer par un Indien, qui passe le torrent à la nage sans aucun risque.

* *Pour supléer à ce que dit l'Auteur, & faire connoître au lecteur comment les* Balzas *sont faites; on ne sera pas fâché d'en voir ici l'explication & la figure tirées du Voyage du Pere Feüillée, à la* Mer *du* Sud.

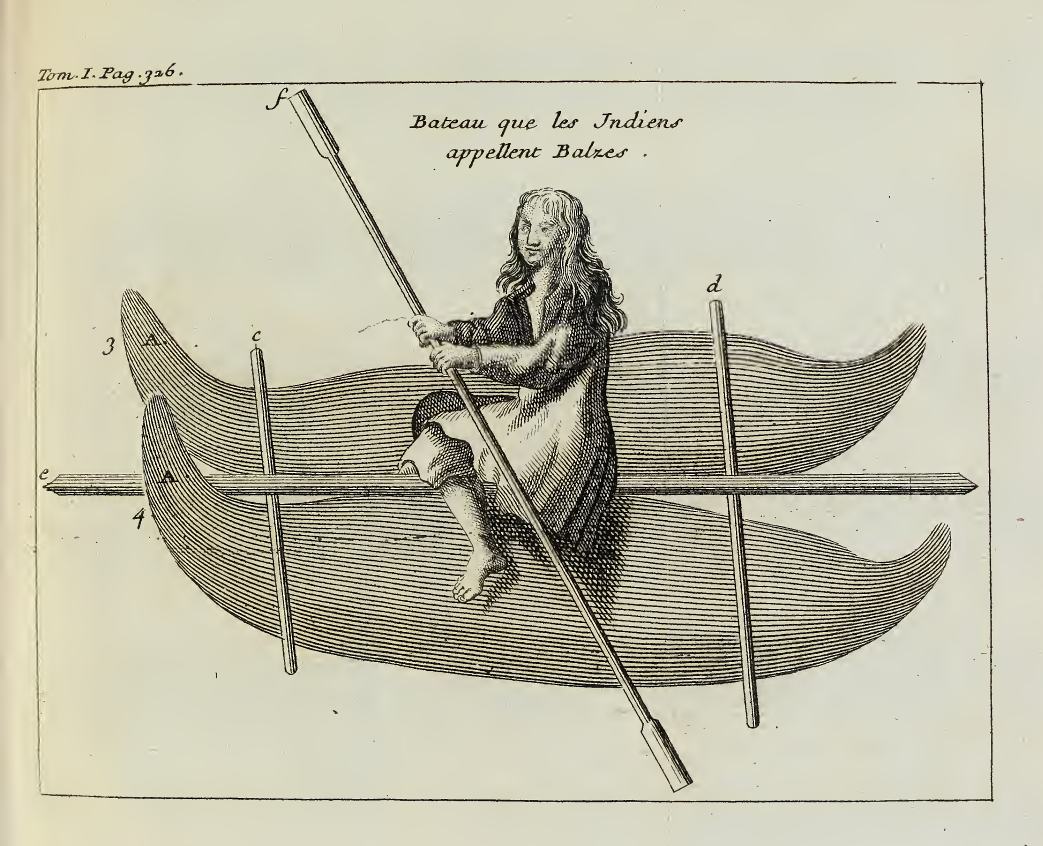
Balza Indienne *composée de deux peaux de Loups marins.*

AA *les deux peaux enflées.* 3. 3. 4. 4. *sont amarrées par le travers vers leurs extremités avec deux morceaux de bois.* CC. DD.

EE. *Une petite planche de deux pouces de largeur, de la longueur des deux peaux enflées traverse les deux morceaux de bois vers leur milieu. Elle est amarrée, ainsi que les peaux, par des boyaux de loup marin.*

La planche EE. *sert de quille à la* Balza.

Quand la Balza *est finie, on étend au dessus une autre peau de loup marin, que les* Indiens *amarrent par les quatre Angles aux extrêmités des deux traversiers.* CC. DD.


Tom. I. Pag. 326.
Bateau que les Indiens appellent Balzes.
f
d
c
3
A.
e
A.
4


RPJCB

F. *L'aviron dont ils se servent pour conduire la* Balza.
G. *Posture de l'*Indien *conduisant la* Balza.

Les Indiens du Pays qui est auprès des montagnes ont leurs demeures en des huttes ou cabanes faites de Maïz. Ces gens portent une espece de chemise de toile de coton qui leur va jusqu'aux genoux ; & par dessus cela une manteline. Pour les femmes, elles sont couvertes de la tête jusqu'aux pieds.

Les Perouans du plat Païs étoient & sont divisez encore en trois Peuples de differens langages ; à ce qu'on m'a assuré. Ces peuples sont les *Yumgas*, les *Tallanas* & les *Mochicas*. Autrefois, outre les langues particulieres, il y avoit celle de *Cusco*, qui étoit la langue des Nobles. L'Yncas *Guainacapac* pere d'*Athaualba* avoit même ordonné que tous les Gentilshommes du Païs envoyassent leurs enfans à sa Cour ; pour apprendre cette langue : mais ce n'étoit pas là le seul motif de cette Ordonnance. Il avoit en vûë de retenir, sous ce pretexte, la Noblesse en son devoir : car ces enfans étoient comme des ôta-

ges, & les garans de la fidelité de leurs Peres.

A l'égard du Climat, nous avons dit qu'il ne pleut pas dans le plat Païs. Cependant il ſemble que la mer doive amener beaucoup de vapeurs, & les montagnes ne s'y voyent jamais ſans neige : mais pour ſe rendre raiſon de cela, il faut conſiderer la diſpoſition des terres. Dans les Montagnes, l'Eté commence en Avril & finit en Septembre. Dans le plat Païs il commence en Octobre & finit en Mars. C'eſt peut-être cette oppoſition des deux ſaiſons preſqu'en un même Pays qui eſt en partie cauſe qu'il ne pleut pas à *Lima* & aux environs ; outre que le froid des Montagnes arrête & condenſe ſur le champ les vapeurs que la chaleur du Soleil a élevées de la Mer & les convertit en torrens, &c. Cette raiſon me paroit juſte. On ſçait que les vapeurs ne s'élevent jamais qu'à une certaine diſtance de la terre ; après quoi la cauſe de leur élevation jointe à leur propre poids les condenſe & les fait retomber ſur la terre. Cette hauteur, à laquelle les vapeurs s'élevent, ne ſurpaſſe jamais le ſommet des plus hautes montagnes, & même elle eſt ſouvent au deſ-

ſous, ou tout au plus parallele ; comme le témoignent ceux qui ont été ſur les plus hautes *Cordillieras*, où l'on voit ſouvent les nuages diſpoſés horizontalement ſous ſes pieds tout autour de la montagne. Or, c'eſt le froid de ces montagnes qui condenſant ſoudainement les vapeurs arreſte leur mouvement, en forme de nuages épais, qu'on voit ſe reſoudre très-frequemment en pluye dans le haut Pays du *Perou* : tandis que dans le plat Pays on n'y voit que de la roſée.

CHAPITRE II.

Des Maladies qui regnent dans le Perou.

CEux qui arrivent nouvellement dans un Pays s'épargneroient bien des maux, s'ils vouloient d'abord prendre un regime de vivre conforme à l'air du climat, & s'informer de la maniere dont ceux du Pays ſe gouvernent. Il arrive fort ſouvent que non-ſeulement un bon regime fortifie le temperament, mais que même il corrige les influences de l'air, & empêche que le

corps n'en soit attaqué. C'est ce que j'ai experimenté sur moi-même en tous mes voyages.

Les Etrangers qui arrivent à *Lima* sont ordinairement d'abord attaqués de la fievre, que ceux du Pays appellent *Chapetonada*. Cette fievre est maligne & dangereuse, quand on la laisse s'inveterer. Le bon regime contribuë beaucoup à la prévenir, ou du moins il en diminuë la force. Ce n'est pas seulement à *Lima* que l'on est exposé à cette fievre par le changement d'air: car on en est attaqué aussi dans toute l'*Amerique Meridionale* & au *Mexique*.

Je mets au rang des maladies, la piqueure du *serpent sonnette*, à cause des symptomes extraordinaires qui la suivent: car ceux qui ont le malheur d'être piquez de ce serpent meurent en moins de demi heure dans les convulsions, si on ne les assiste promptement avec des remedes qui arrestent la rapidité du venin, dont l'action est si prompte, qu'elle dissout même le corps du mourant.

On est encore sujet en ces Pays chauds à des coliques violentes, que j'attribuë à diverses causes. Le sucre en est une par la quantité de vers qu'il

produit ; mais le changement ſoudain du grand chaud de la journée au froid de la nuit eſt generalement la cauſe des coliques de *Lima*.

C'eſt à ce froid ſi dangereux qu'il faut attribuer une maladie mortelle, qu'on nomme *Paſmos*. C'eſt une maladie qui réſide dans les nerfs, qui les reſſerre & les roidit, en ſorte que peu à peu le mouvement de toutes les parties du corps humain ſe trouve entierement ſuſpendu. Elle commence ordinairement par des ſueurs violentes, qui continuent juſqu'à ce que les humeurs du corps de celui qui eſt attaqué du *Paſmos* ſoient entierement épuiſées. Alors tous les nerfs, les os, les muſcles ſe roidiſſent entierement, & le malade perit dans cette ceſſation entiere de mouvement, qui cauſe aux parties vitales la même contraction qu'aux parties exterieures du corps. Ceux qui ſe précautionnent pour leur ſanté évitent le ſoir & le matin de s'expoſer trop au grand air, & de ſe rafraîchir trop promtement, lorſqu'on ſe trouve échauffé. Il faut auſſi obſerver de ne pas ſe lever du lit les pieds nuds. Pour guerir cette maladie, on prend de la graine de *Quiuna* ; mais ordinairement elle eſt incurable.

On eſt encore ſujet en tous ces Pays de l'*Amerique* au *Bicho*, dont je ne dirai rien ici, parce que j'en ai parlé dans ma Relation du *Breſil*.

Je ne dirai rien davantage des Maladies veneriennes, parce qu'on les regarde au *Perou* comme une galanterie qu'on peut tranſmettre de pere en fils. Tout ce qu'on y fait c'eſt d'en adoucir la douleur & les incommoditez par quelques remedes.

CHAPITRE III.

Suite de la Côte du Perou. *Route de* Lima *à* Arequipa.

IL y a une choſe à obſerver à l'égard du *Perou*, c'eſt qu'une bonne partie de l'année il ne ſouffle qu'un même vent dans le bas Pays & ſur la Côte. C'eſt le Sud-Oueſt. Ce vent n'eſt point humide & pluvieux, comme ailleurs; parce qu'il ſouffle le long des montagnes; au lieu que dans les autres Pays, il vient de la mer, d'où procede l'humidité qu'amene ce vent. Ce même Sud-Oueſt eſt cauſe que la mer du Sud a toûjours ſon cours vers le Nord, &

cela rend plus difficile la navigation de *Panama* au *Perou*, que celle du *Perou* à *Panama* : ce qui est cause encore que ceux qui vont au *Callao* & aux autres ports du *Perou* & du *Chili* sont obligés de naviger en faisant des bordées & en louvoyant.

Il est bon encore de remarquer, qu'en quelques endroits sous la ligne il y fait chaud & humide, en d'autres froid & humide : & bien qu'au plat Pays il y fait chaud & sec. Pour ce qui est des autres endroits, il y pleut fort frequemment.

A vingt-six lieuës de *Lima*, tirant au Sud, on a *Sangalla*; qui est un fort bon havre, à 14. degrés de hauteur. Il y a près de ce havre une autre Isle de *Lobos*. La quantité de loups marins est cause qu'on a nommé *Lobos* plusieurs de ces Isles de la Mer du *Sud*. Toute cette côte est basse, excepté qu'on y voit quelques hauteurs, & quelques dunes. Autour de cette Isle de *Lobos* il y en a sept ou huit autres qui font toutes ensemble un triangle; toutes desertes & inhabitées, sans qu'on y voye autre chose que sable & loups marins. Autrefois les Perouans avoient la coutume d'y aller faire leurs sacrifices, &

cela a fait croire à nos chercheurs d
trésors qu'il pourroit bien y en avoi
d'enfoüis. Ces Isles sont à trois lieuë
de terre ferme. Un peu plus loin sur l
même étenduë à 14. degrés git une autr
Isle de même nom, & à 9. lieuës de là a
Sud Ouest & Sud Ouest quart au Su
est la pointe de *Nasca* à 15. degrés 4
minutes. Les navires peuvent être
l'abri sous cette pointe. Plus loin on e
à celle de *saint Nicolas* qui git à quin
ze degrés. D'ici la Côte tourne au Suc
Ouest, & à neuf lieuës de là on est a
port d'*Acari*, où les vaisseaux peuven
prendre des vivres, de l'eau fraîche &
du bois à brûler, que fournit une val
lée qui est à peu près à quatre lieuë
de là. Le port d'*Acari* git à six dé
grés.

Suivant ensuite le cours de la Côte
on vient à *Rio d'Occonna*. La côte e
fort deserte de ce côté-là. Un peu plu
loin est la Riviere de *Camana*, ensuit
celle de *Quilca*. Le havre de *Quilc*
est à demi lieuë de là. *Arequipa* en e
à 12. lieuës, & git à 12. dégrés de La
titude. Après avoir passé le port ou ha
vre de *Quilca*, on voit à trois lieuë
de là des Isles où les Indiens vont pê
cher. Deux lieuës plus loin est l'Isle d

Xuli, près du continent. Il y a bon abri pour les navires. Cette Isle git à 17. dégrés.

A trois lieuës de *Lima*, le long de la Côte, on est à la vallée de *Pachacamac*, cette vallée si agréable & si fameuse parmi les Perouans, à cause du temple magnifique qu'on y voyoit autrefois, & qui surpassoit en richesses tous les autres temples du Pays. Ce temple étoit bâti sur une colline. Il avoit ses murailles & ses portes ornées de figures de toutes sortes de bêtes sauvages, &c. Au milieu du temple étoit l'Idole, & là se tenoient les Prêtres avec beaucoup de zéle & devotion. Lorsqu'ils offroient les sacrifices devant l'assemblée du Peuple, ils tournoient le visage vers les portes du temple & le dos à l'Idole, tenant les yeux baissés vers la terre, dans la posture d'un homme qui craint, & pleins d'une frayeur religieuse. Les Perouans disent que l'Idole avoit accoutumé de répondre dans les fêtes solemnelles, & que ces réponses étoient certaines & véritables. Ils avoient l'obligation de ces réponses à l'adresse de leurs Prêtres, & cela faisoit valoir le métier.

Les offrandes que les Perouans appor-

toient, consistoient en grand nombre de bêtes & mêmes d'hommes vivans. Il y avoit dans le Temple des tresors immenses d'or & d'argent. Les Prêtres de ces fausses Divinités du *Perou* étoient extraordinairement respectés du peuple. Ceux qui prétendent connoître le génie des Nations Indiennes, disent que ce respect qu'on leur reconnoît, vient de leur temperament & de leur éducation; que la Religion n'agit point sur leur cœur en cette occasion; mais qu'ils craignent beaucoup le Diable & les autres mauvais esprits: ce qui les accoutume à respecter les Prêtres, qu'ils croyent pouvoir chasser les Diables & guerir les infirmités humaines. C'est à propos des *Perouans*, que quelqu'un me disoit un jour, *Croyez-vous que ces miserables soient Chrétiens, parce qu'ils respectent les Curés? point du tout. Quand ce seroient des boucs & des ânes ils leur en feroient tout autant, pourvû qu'on trouvât le secret de leur faire croire que ces boucs & ces ânes font des miracles & chassent le Diable.* Cela est peut-être un peu trop exageré; mais il est certain que j'ai vû souvent des *Perouans* (& même des Creoles) qui répondoient à leurs enfans, quand ceux-

cy leur faisoient des questions sur quelque point de la Religion ; *garde toi bien de me demander cela une autrefois, de peur que le Diable ne t'emporte. Il n'y a que le* Padre *qui doive sçavoir ces choses, parce qu'il a le pouvoir de chasser le Diable.*

Autour du grand temple de *Pachacamac*, il y avoit des logemens bâtis pour les Pelerins, & des tombeaux pour les Rois, les Prêtres & les Grands Seigneurs. Au tems des Fêtes annuelles il s'y assembloit une grande multitude de gens qui chantoient & qui joüoient des instrumens. Les Rois ou *Yncas* de *Cusco* s'étant emparés de cette Vallée de *Pachacamac*, considerant la grandeur & l'antiquité de ce temple, & la dévotion extraordinaire de ceux qui s'y rendoient, ne jugerent pas à propos de le ruiner : au contraire, on en bâtit un autre à l'honneur du Soleil, & ces *Yncas* l'enrichirent de grands présens. *Pachacamac*, à ce qu'ils racontent, y consentit, & cela parut par la réponse qu'il fit, par laquelle il donnoit à connoître, qu'il étoit également bien servi en l'un & en l'autre temple. C'est ainsi que les Prêtres Idolâtres abusoient de la credulité de ces pauvres

ignorans. Aujourd'hui encore, bien que ces temples soient détruits, une partie des Indiens du *Perou* ne laisse pas de croire que *Pachacamac* se communique secretement à plusieurs d'entr'eux; & même j'ay vû des *Perouans* convertis au Christianisme, qui soutenoient que *Pachacamac & le Dieu des Espagnols sont un même Dieu.* Les Missionnaires Jesuites voyant cette opinion des Idolâtres du *Pérou*, la mettent adroitement en pratique, & par une fraude pieuse, après être convenus avec eux, que *Pachacamac & le Dieu des Chrêtiens* sont un même Dieu, ils leur enseignent » que *Pachacamac* a » aboli la loi qu'il avoit donnée à leurs » ancêtres; qu'il ne veut plus être servi » selon le culte des *Yncas*, & qu'il les » a envoyé au *Perou* pour prêcher sa » nouvelle loi, & en répandre par tout » la doctrine, dont un des points prin- » cipaux est le Baptême. Après cela ils leur enseignent tout doucement le reste de la Religion; & selon qu'ils les voyent disposés à croire, ils leur expliquent plus ou moins une partie des sacrés Mysteres. S'ils leur trouvent trop de repugnance à croire, après leur avoir dit qu'ils viennent au nom de *Pachaca-*

mac, ils les baptisent seulement, leur enseignent à faire le signe de la Croix à l'honneur de N. S. Jesus-Christ, & leur apprennent le Culte exterieur de l'Eglise. Ils disent, pour justifier cette conduite, que les autres Missionnaires blâment : C'est *beaucoup d'avoir lié par le Baptême, & garanti du Diable par le signe de la Croix ces enfans rebelles, qui adorent le vrai Dieu sans le connoître, ou qui ne le voyent qu'avec des yeux troublés par l'imposture de Satan. Nous adorons donc avec eux celui* * *qui a créé l'Univers, & lui donnent le même nom & les mêmes attributs, pour détruire leurs préjugés & les gagner à l'Eglise, mais nous ne supportons leurs erreurs que pour les détruire avec le tems, & lorsqu'ils commenceront à gouter la foi Chrétienne.* J'ai vû, étant en Angleterre, d'habiles gens de ce Pays-là, qui soutenoient que la maniere de convertir des Jesuites est en partie celles des Apôtres.

François Pizarre, après la prise *d'Atahualba*, envoya son frere en cette Val-

* *Pachacamac* signifie *Créateur du Monde*, ce qu'on assure : & cela fait entendre ce que it ici l'Auteur de la relation.

lée de *Pachacamac*, pour détruire les deux temples dont j'ai parlé, & en emporter les tresors, mais il n'en trouva qu'une partie, tout le reste ayant été caché par les Prêtres, sans que jamais on ait pû le découvrir.

Cette Vallée est très-fertile, & abondante en bestiaux & en chevaux. De la Vallée de *Pachacamac* on vient à *Xilca*, où il y a ceci de remarquable; c'est que quoiqu'il n'y pleuve point, & que cet endroit ne soit arrosé d'aucune riviere, cependant le Maïz, les racines & les fruits y croissent abondamment. Voici comment. Les Indiens creusent de petites fosses, dans lesquelles ils enfouissent leur Maïz & ce qu'ils veulent cultiver. Tout cela fructifie ensuite par le moyen de la rosée qui tombe dans ces petites fosses.

A deux lieuës & un quart de là, est la Vallée de *Mala*. Une belle riviere la traverse bordée d'arbres. A quatre lieuës plus loin on a le *Val de Guarco* fameux parmi les *Perouans*. Cette Vallée est aussi fertile. Il y a beaucoup de Maïz, & de fruits & quantité de volaille. On dit qu'autrefois cette Vallée étoit fort habitée, & qu'elle étendoit son pouvoir sur les Païs des environs :

& même ils ne purent être réduits sous la puissance des *Yncas* de *Cusco*, qu'aprés une rude guerre. Aprés qu'on les eut subjuguez, ces *Yncas* firent bâtir une fortereſſe sur une colline pour tenir ceux de la Vallée en bride. Le fondement de cette Fortereſſe étoit de groſſes pierres quarrées, ſi bien liées, qu'à peine peut-on voir dans ce qui en reſte comment elles étoient liées. Il y avoit des dégrés pour deſcendre vers la mer. Les *Yncas* avoient, à ce qu'on aſſure, de grands treſors dans cette Fortereſſe. A une lieuë de là eſt la riviere de *Lucaguana*, qui paſſe par une Vallée pareille aux autres. Cinq lieuës plus loin eſt la Vallée de *Chinca*, où il y a un beau Convent de Dominicains.

A peine voit-on maintenant en cette Vallée quatre ou cinq mille habitans, au lieu qu'à la venuë de nos Eſpagnols, il y en avoit plus de vingt-cinq mille. Il en eſt peri d'abord quantité par la cruauté exceſſive de leurs nouveaux hôtes. Les taxes extraordinaires, l'eſclavage rigoureux, & la tyrannie des *Padrés* ont chaſſé le reſte.

La Vallée de *Chinca* étoit auſſi ſous

la domination des *Yncas*, qui y tenoient un Gouverneur. Ils y avoient aussi fait bâtir un Temple au Soleil : mais outre le Soleil les habitans de la Vallée adoroient encore une Idole qu'ils nommoient *Cincaycama.*

La Vallée de *Chinca* est une des plus grandes de tout le *Perou.* Il y a d'agréables bôcages, & de beaux ruisseaux. Il s'y trouve des citrons en quantité d'un goût excellent. On y voyoit autrefois beaucoup de sepulchres sur des éminences ; mais les Espagnols les ont détruits après en avoir enlevé les richesses.

De *Chinca* on passe à la Vallée d'*Yca*, qui n'étoit pas moins habitée que la précédente. Il y passe une riviere, qui en certains tems est si petite, qu'il y faut faire dériver l'eau des Montagnes par des canaux. Cette Vallée abonde aussi en fruits, en Chevaux, Vaches, Chevres, Pigeons, Tourterelles. Après cette Vallée on a celle de *Taxamalca*, où jadis il y avoit plusieurs Palais, & les Magasins des *Yncas*. On y voyoit aussi des sepulchres pleins d'or & d'argent, que nos Espagnols ouvrirent & pillerent ensuite, après avoir détruit une partie des habitans.

Les Vallées de *Nasca* sont plusieurs

en nombre. Entr'autres il y en a une où il croît beaucoup de cannes de ſucre & de fruits qu'on porte aux Villes du voiſinage. C'eſt par toutes ces belles Vallées, que paſſe le *Chemin Royal des Yncas*, qu'ils firent faire pour la commodité des Voyageurs, & pour la ſûreté des routes. De ces Vallées on paſſe à *Acari*, de là à *Ocuna*, à *Ycamana*, à *Yquilca*, &c. lieux autrefois très-habitez & fertiles en fruits & en beſtiaux.

Arequipa eſt dans la Vallée de *Quilca* à cent lieuës d'Eſpagne de *Lima*. Cette Ville eſt un aſſez bon port de mer. Elle eſt bâtie dans l'endroit de la Vallée qui s'eſt trouvé le plus propre pour une Ville. L'air y eſt fort tempéré & le plus pur de tout le *Pérou*. *Arequipa* eſt un ſéjour fort agréable. Son Evêque eſt ſuffragant de *Lima*. Il y a dans cette Ville quatre, ou cinq cens Maiſons. Le terroir des environs eſt très-fertile, & produit de fort bon grain, dont on fait d'excellent pain. Les limites de la Ville d'*Arequipa* s'étendent depuis la Vallée d'*Acari* juſqu'à *Tarapaca* & en quelques lieux du *Condeſuio*. *Hubinas*, *Xiqui*, *Guanitra*, *Quimiſtaca* & *Golaguas* ſont auſſi du reſſort d'*Arequipa*.

L'entrée du Port d'*Arequipa* eſt étroite, mais on y peut moüiller ſur 18. braſſes d'eau. L'ancrage y eſt bon. Cette Ville eſt mal fortifiée, & mal pourvûë de munitions & de Soldats. Je ne ſçai pas ſur quoi nos Eſpagnols fondent leur ſecurité; mais je ſçai bien qu'une poignée d'hommes bien armez & bien aguerris chaſſeroient nos gens de ce poſte, comme un troupeau de moutons; ſurtout ſi les *Indiens* ſe mettoient de la partie contr'eux. L'indolence de nos gens eſt d'autant plus blâmable, qu'*Arequipa* eſt un des poſtes importans de la *Mer du Sud*, à cauſe qu'on y tranſporte la meilleure partie de l'argent de las *Charcas* & des mines du *Potoſi* & de *Porco*, pour l'envoyer enſuite au *Callao*, & de là à *Panama*.

Les Naturels des environs d'*Arequipa* ont été la plûpart détruits par nos Eſpagnols. Ils adoroient le Soleil comme tous les *Perouans*. Les autres voyant les révolutions de leur Pays par la venuë des Eſpagnols, ont jugé à propos d'abandonner la partie & de ſe retirer plus loin. Ceux qui reſtent ſont preſque tous Chrétiens.

On voit près d'*Arequipa* ce fameux & redoutable Volcan, qui peut-être

causera un jour la ruine de la Ville. Il cause souvent de grands tremblemens de terre. Cette Ville fut aussi fondée par *François Pizarre*, au nom du Roi Catholique en 1536. On y porte d'Espagne des vins, des huiles, des olives, de la farine, du froment & diverses autres choses pour pourvoir aux besoins de la Province *de las Charcas* & du *Potosi*. Outre cela on tire des autres Provinces de l'*Amérique* diverses choses absolument nécessaires ; comme du *Chili* & du *Mexique*, du coton, de la toile, des cordages & autres agréts de Navires, &c.

On voit sur le bord de la Mer des Oiseaux semblables aux Vautours, & qui ont des aîles extraordinairement grandes. Ces Oiseaux se nourrissent de loups marins, ausquels ils arrachent les yeux pour les tuer ensuite & les manger. On voit aussi en cette Côte beaucoup d'*Alcatraces*. C'est un Oiseau dont la chair est fort puante & fort mal saine.



CHAPITRE IV.

Des Montagnes, & du haut Pérou.

LA longueur du *Perou* eſt de cinq cent vingt-cinq lieuës d'Eſpagne : mais la largeur n'eſt pas à beaucoup près proportionnée à cette longueur. On peut diſtinguer en trois ſortes les Montagnes du *Perou :* premierement, il y a la *Cordilliera de los Andes*, qui eſt une chaîne de Montagnes pleines de bois & de rochers ; enſuite il y a les Montagnes qui ſont étenduës le long des *Andes*. Celles-ci ſont trés-froides & ont leur ſommet toujours couvert de neige, ce qui les rend inhabitables & incultes. Enfin, il y a les hautes Dunes qui s'étendent dans le plat Pays du *Perou*, depuis *Tumbez* juſqu'à *Tarapaca*. Il y fait trés-grand chaud, & l'on n'y voit ni eau, ni arbre, ni verdure, ni quoique ce ſoit qui ait vie, ſi ce n'eſt quelques Oiſeaux de traverſe : mais outre cela il y a encore pluſieurs lieux déſerts dans le *Perou*. Entre les Montagnes dont j'ai parlé il y a de grandes Plaines & des Vallées, qui ne

ſont exposées ni aux vents, ni aux orages, d'ailleurs fertiles & pleines de bois, où l'on peut chaſſer aux Bêtes à quatre pieds & aux Oiſeaux. Les *Perouans* des environs des Montagnes ſont beaucoup plus robuſtes & laborieux que ceux du *bas Perou* & de la Côte. Quoiqu'ils ne ſoient pas encore civiliſez ſelon nos manieres, cependant ils ſont intelligens, traitables & induſtrieux. Ils habitent en des Maiſons bâties de pierres, & les unes ſont couvertes de terre, les autres de chaume. Dans les Vallées il coule pluſieurs rivieres & ruiſſeaux, qui arroſent le Pays & qui le rendent fertile.

Dans la Vallée d'*Atris* on trouve *Paſto*. De là on va à *Gualnatan* & *Ypiuli*, où l'on recueille peu de Maïz, à cauſe du froid du climat, qui eſt cependant près de la Ligne : mais il y croît pluſieurs racines & quelques fruits. D'*Ypiuli* à *Guava* on trouve le grand *Chemin Royal* des *Yncas* du *Perou*; chemin ſuperbe, & qui ne cédoit en rien à la magnificence des Européens. On y paſſe auſſi une Riviere, ſur le bord de laquelle les *Perouans* avoient bâti une fortereſſe, d'où ils faiſoient la guerre aux habitans de *Paſto*, & l'on trouve aux

environs une fontaine, dont l'eau eſt ſi chaude, qu'à peine y peut-on tenir les mains, bien que l'eau des Rivieres d'autour de là ſoit trés-froide. La Riviere dont j'ai parlé ſe traverſe ſur un pont de pierre que les Naturels du Pays appelloient *Lumichaca*, où les *Yncas* du *Perou* avoient deſſein de bâtir un Fort, pour en garder le paſſage : mais la venuë des Eſpagnols fit avorter ce deſſein.

Il croît de ce côté-là un fruit fort ſemblable aux prunes. Il enyvre ceux qui en mangent, & leur ôte la raiſon pour vingt-quatre heures. On le met ſouvent en uſage pour joüer des tours de malice aux nouveaux venus.

De *Guaca* on va à *Tuſa*. C'eſt là que finit la Province de *Paſto*. De là, on paſſe à une Colline où les *Yncas* ont eu une de leurs principales Forteresſes. Plus loin eſt la Riviere de *Mira*. C'eſt un quartier de Pays où il fait grand chaud : auſſi y trouve-t'on beaucoup de fruits, ſurtout des Melons, des Oranges, &c. Il y a auſſi beaucoup de Lapins, de Tourterelles & de Perdrix ; du Maïz & de l'orge en abondance. De là, on traverſe un Lac que les Naturels appellerent en leur Langue *Lac de Sang*. Ce

Lac fut ainſi nommé à l'occaſion de *Guainacapac Ynca* du *Perou*, qui détruiſit ou fit jetter dans ce Lac plus de vingt mille habitans de cette Province, pour quelqu'offenſe qu'il prétendoit en avoir reçu. Cela arriva à peu prés au tems de la venuë des Eſpagnols.

Aprés avoir paſsé ce Lac, on trouve *Carangua*. C'eſt un endroit où l'on voit encore de belles citernes, que les *Yncas* firent faire. On voit auſſi à *Carangua* de beaux reſtes des Palais des *Yncas* Rois de *Cuſco*, & d'un Temple dédié au Soleil. Tout cela eſt encore admirable, & entretient dans l'eſprit des *Perouans* le ſouvenir de la magnificence de leurs anciens Souverains.

Il y avoit dans ce Temple deux cent Vierges, que l'on gardoit avec un ſoin extraordinaire, afin qu'elles ne ſe corrompiſſent point, aprés avoir voüé leur virginité au Soleil. Lorſqu'elles avoient eu le malheur de la perdre, on les puniſſoit trés-ſévérement, & le ſupplice qu'on leur faiſoit ſouffrir c'étoit d'être étranglées ou enterrées toutes vives. Les Prêtres avoient leur logement auprés du Temple, où ils faiſoient tous les jours des offrandes & des ſacrifices. Du tems des *Yncas* ce Temple étoit en gran-

de réputation & renfermoit des Trésors immenses. Tous les Vaisseaux & Ustenciles du Temple étoient d'or & d'argent ; les murailles étoient aussi couvertes d'or & d'argent. Il y avoit une infinité d'émeraudes, de perles & d'autres joyaux. Les *Yncas* tenoient une forte garnison à *Carangua*, pour retenir de ce côté-là les Peuples dans le respect.

De *Carangua* on va à *Otaballo* & à *Cocesqui* : mais il faut passer par des montagnes couvertes de neiges. On va ensuite à *Guallabamba*, qui est à trois lieuës de *Quito*, où il fait de grandes chaleurs, parce qu'on est sous la ligne & que l'air s'échauffe beaucoup plus qu'ailleurs dans les endroits qui sont renfermez entre les Montagnes.



CHAPITRE V.

Description de la Ville de Quito, &c.

LA Ville de *Quito* est la principale Ville du *haut Perou.* Cette Ville est dans la Vallée d'*Añaquito*, à un dégré de hauteur Meridionale. *Quito* étoit autrefois Capitale du Royaume de *Quito*, dont *Guainacapac* donna la Souveraineté à son fils *Athaualipa*. C'est en cette même Ville que *Pizarre* défit *Nunnez* & lui fit trancher la tête. En 1545. elle étoit au plus haut point de sa gloire; car c'est alors qu'on fit la découverte de plusieurs mines d'or aux environs de *Quito*: Mais depuis ce tems-là elle a perdu quelque peu de son premier lustre.

Le terroir de *Quito* est fertile & propre à nourrir du bétail, il y croît des grains & des fruits. On peut dire que le Climat ressemble beaucoup à celui de nôtre Espagne; car l'Eté y est à peu prés de même.

Quoique les Indiens de *Pasto* soient d'assés bonnes gens, quand on sçait les prendre, cependant ceux de *Quito* les

surpassent. Il demeure beaucoup d'Espagnols, mais pour un qu'il y a, on y trouve six Indiens.

Pour le transport des marchandises & des denrées, on se sert à *Quito*, ainsi qu'ailleurs, au *Pérou* & au *Chili*, de certains *Moutons-Chameaux*, que les Naturels du Pays apellent *Llamas*, & les Espagnols *Carneros de la tierra*. Ils ont la tête petite, le col haut & droit, la levre superieure fenduë en deux. Quand on les inquiette, ils se défendent en crachant, ce qui cause des pustules à celui sur qui ces animaux ont craché. Ils portoient depuis quatre-vingt, jusqu'à six vingt livres pesant. Ils ne marchent point la nuit, & ne font que quatre ou cinq lieuës par jour. Quand ces animaux sont las, ils se couchent par terre, & y restent jusqu'à ce que les forces leur soient revenues : après quoi ils recommencent à marcher. Il n'y a point d'animal qui marche aussi surement que celui-là dans les rochers, parce qu'ils s'accroche par une espece d'éperon qu'il a naturellement au pied.

Il y a trois ou quatre sortes de *Llamas*; l'Animal proprement nommé ainsi, la *Vigogne*, les *Guanacos* & les *Al-*

m.I.Pag.352. *Llama et Vigognes.*



pacas. La laine du *Llamas* n'eſt pas ſi belle que celle de la *Vigogne*. La laine de l'*Alpaca* eſt très-fine & noire. Il ſe fait de l'une & de l'autre beaucoup de commerce.

On trouve dans la Province & aux environs de *Quito* quantité de pourceaux, de chevres, de lapins, de poulets, de perdrix, de pigeons, & tourterelles; beaucoup de Maïz, & pluſieurs ſortes de racines & de fruits. Autrefois les Indiens de cette Province filoient & travailloient aux toiles & aux habits, pendant que leurs femmes alloient labourer les terres; mais cela ne les empêchoit pas de s'appliquer dans l'occaſion à l'exercice des armes. Aujourd'hui cela eſt un peu changé: quoique les moins civiliſez d'entre ces Indiens vivent encore à la maniere de leurs Peres.

Il y a à *Quito* des Manufactures de drap, de ſerge & de toiles de coton, qui n'empêchent pas qu'on n'en fourniſſe quantité d'ailleurs. Ces étoffes, qui ſont groſſieres, ſervent à habiller le peuple. On en débite auſſi dans le *Pérou* & dans le *Chili*, & même à la *Terra-Fierma* & à *Panama* par *Guiaquil*, qui eſt comme le port de *Quito*.

On en transporte aussi par terre dans le *Popayan*. Les hautes Montagnes qui enferment cette Ville abondent en or, que les pluyes violentes & les ravines d'eau détachent de ces vastes montagnes, & entraînent avec le sable. Au tems de ces pluyes, & lorsque les neiges forment les ravines, les *Indiens* s'y rendent en troupes, ramassent ce sable & le lavent pour en tirer l'or. C'est cet or si désirable, qui y attire nos Espagnols, & qui fait qu'en certain tems de l'année, *Quito* regorge de gens, qui viennent de tous côtez trafiquer avec les *Indiens*, & qui se dispersent ensuite aux environs, comme à *San-Miguel d'Ybarra*, à *Sevillade l'Oro*, & à *Bajeça*, &c. quand il n'y a rien à faire à *Quito*.

Pour diminuer le plaisir & le bonheur que l'on attend des richesses immenses de *Quito*, & des lieux qui l'environnent, on y respire un air mal sain & des broüillards épais, qui causent des fiévres, des coliques dans les entrailles, & des fluxions dangereuses : de sorte que bien souvent, ceux qui vont chercher leur félicité dans les montagnes de *Quito* y rencontrent la maladie & la mort.

Quito eſt le ſiége Epiſcopal. L'Evêque a dix-huit mille Ducats de revenus, ſon Vicaire & les ſubalternes ont dequoi s'entretenir à proportion. Le Roy paye cela ; mais ce qu'il paye, & qui eſt couché ſur l'Etat n'eſt qu'une bagatelle, en comparaiſon des profits ſecrets & des revenus cachez.

Les Palais de *Tomebamba*, ou plûtôt les reſtes de ces Palais, ſont à trente lieuës de là. De *Quito* on va à *Pancaleo*. Les Indiens qui y demeurent different un peu des autres pour l'habillement. Ils ont conſervé la langue de *Buſco*, mais ils ont leur langage particulier. Ils portent la chevelure longue, & quand elle les incommode, ils la noüent avec un ruban. Ils portent auſſi une eſpece de chemiſe de coton, ou de longues chemiſettes, ſans manches & ſans collet, & par deſſus des manteaux de laine ou de taffetas ſuivant la ſaiſon ; ils en portent auſſi de coton : mais en général les habillemens de tous les Indiens du *Pérou* ne different pas beaucoup les uns des autres. Les gens diſtingués par les biens & les honneurs ſe diſtinguent en ces choſes, comme par tout ailleurs. Pour les femmes, elles portent ordinairement de longues

robes, qu'elles attachent avec une bande fort large de laine. Elles se mettent aussi autour du col des bandes de laine très-fine, qu'elles attachent avec des agraffes d'or ou d'argent. Leur maniere de se parer est assez propre. Elles portent leurs cheveux en cadenettes, qui leur tombent agréablement sur les épaules; & comme avec cela elles ont le teint frais & blanc, elles frappent & plaisent beaucoup, sur-tout quand ces agrémens se trouvent accompagnez d'une grande vivacité.

On a à deux lieuës de *Pancaleo* les restes d'un Bourg qui s'appelle *Mulehalo*. Tout prés il y a un Volcan. Plus loin on a la *Tacunga*, qui autrefois n'étoit pas moins fameuse que *Quito*. Ses ruines en font foi. De la *Tacunga* on va à *Muliambo*, de là à *Rio* d'*Ambato*. Deux lieuës plus loin on est à *Moscia*, puis à *Riobamba* dans le *Purvaes*, où se voyent de belles campagnes pleines de fleurs & d'herbes excellentes. *Caiambi*, *Tambos*, *Tiguicambi*, *Cannaribamba* & *Tamboblanco* suivent ensuite. Tous ces lieux sont du ressort de *los Cannares*, de même que *Tomebamba*, qui est dans le *Chemin* Royal au pied des *Andes*, Pays froid, arrosé de deux

rivieres, où l'on voit assez de gibier. Il y avoit dans la terre de *los Cannares* les Magazins & les Arsenaux des *Yncas*, à dix lieuës de distance les uns des autres. Ces lieux étoient gardez par les principaux Officiers des *Yncas*, & ils y faisoient même leur residence par ordre de leur Souverains, afin d'être à portée d'empêcher les troubles.

Le Temple du Soleil, qu'on voyoit autrefois à *Tomebamba*, étoit bâti de belles pierres noires & vertes. C'est une espece de Jaspe, que les naturels de ces montagnes reçoivent en troq contre d'autres marchandises des *Indiens* de l'*Amazone*. Les portes du Palais Royal des *Yncas* à *Tomebamba* étoient toutes ornées de figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds & de toutes sortes de répresentations fantastiques. L'or & l'argent reluisoient par tout, & l'on y voyoit quantité d'émeraudes enchassées en des plaques d'or.

Quand on a passé la *Cordilliera* du côté de *Tomebamba*, on entre dans les Terres des *Pacamoras*. Ce Pays, qui est assez inconnu encore, fut découvert autrefois par *Jean Porzei* & par *Vergara*. Ils y bâtirent quelques Villes, pour tenir en bride les *Indiens*. Ces

Terres sont à plus de 60. lieuës de *Quito* par les montagnes. A quarante-cinq lieuës plus loin on entre chez les *Chicapoyas*, où les Espagnols ont bâti *San Juan de la Frontera.* On assure que tout ce Pays, qui est au de-là des *Andes*, est très-abondant en or, & que les *Indiens*, qui habitent au Nord-Est de *San Jago de las Montanas*, n'en font pas plus de cas que nous du cuivre & du fer : mais les Espagnols n'ont pû encore subjuguer ces Peuples, soit à cause des difficultez qu'on rencontre avant que de pouvoir penetrer dans leurs Pays, ou parce qu'ils se sont mieux défendus que leurs Voisins. Toute l'étenduë de terres qui est renfermée entre les *Andes, Aguarica,* le Fleuve des *Amazones* & *Majobamba*, est très-riche en or & en pierres précieuses, comme sont les Emeraudes, les Saphirs, &c. Les peuples y seroient assez dociles, pourvû qu'on les traitât doucement : mais ils sont courageux & guerriers, fort prévenus contre les Espagnols, & se tenant beaucoup sur leurs gardes, quand ils négocient avec eux.

Ces Peuples sont robustes, de haute taille & bienfaits. Les femmes sont bel-

les & affables. Leurs habillemens sont des toiles de coton, qu'elles fabriquent elles-mêmes, aussi industrieusement qu'on les fabrique en Europe, ou des petites étoffes de *Quito*, des taffetas, & autres étoffes de soye, que nos Espagnols leur troquent avec un profit de deux ou trois cent pour cent. Les hommes s'occupent à la chasse & font des courses dans les terres pour trafiquer avec leurs voisins, ou pour leur faire la guerre. Ces Provinces furent d'abord réduites sous la Domination Espagnole, par *Alonzo d'Alvarado* en 1536.

Des *Chicapoyas*, tirant au Nord-Ouest, on va à *Jaen*, & chez les *Chaguancas*, qui habitent dans les *Andes*. *Jaen* est une petite ville au pied d'une des *Andes*, dans la vallée de *Vega*. Les environs de *Jaen* sont sous la domination Espagnole. Il y a dans les montagnes des mines d'or, & dans la vallée beaucoup de grains & de bestiaux. Autrefois les habitans de ce canton ne s'occupoient qu'à fabriquer les étoffes qui servoient à habiller les *Yncas* & leur Cour; parce que tous ces Peuples étoient fort industrieux. Ils conservent encore cette industrie & s'occupent à

des ouvrages qui demandent de la délicatesse & du soin, comme la Tapisserie, les ouvrages de broderie, &c. qui ne cedent en rien à ce qui se travaille le plus proprement en Europe. On assure que la coutume de ces Peuples étoit de faire enterrer les femmes toutes vives avec leurs maris défunts, & l'on dit que cela se pratique ainsi plus avant vers l'*Amazone :* mais en général pour les mœurs, les coutumes & la Religion, ils ne different pas des autres Indiens.

Des *Chicapoyas* tirant au Sud-Est on se trouve chez les *Moteyones* & l'on va à *Maiobamba*. Au delà, vers le Sud-Ouest on a *saint Leon* de *Guanuco*, à quarante lieuës de *San Juan de la Frontera. Guanuco* est dans un Pays agréable & de bon air, où tous les fruits que l'on a apporté d'Espagne, viennent fort bien. Il y a beaucoup de gibier. Le *Chemin Royal* passe à *Guanuco.*

On trouve à quarante-huit ou cinquante lieuës de *Guanuco* une autre *Colonie* d'Espagnols. C'est *Guamanga,* que nos gens nommérent *saint Juan de la Vittoria* de *Guamanga.* Elle fut bâtie par les Espagnols qui étoient avec *François Pizarre*, pour défendre les passages qui

qui sont entre *Lima & Cusco*. Il passe à *Guamanga* une riviere dont l'eau est fort bonne, & l'on y voit d'assez jolies maisons de pierre, des jardins & une belle place où les Indiens portent leurs denrées à vendre. Le *Chemin Royal* passe à *Guamanga*.

L'air de *Guamanga* est fort temperé, & sain. Les habitans y sont courtois & affables, passant la vie dans la tranquillité & les plaisirs que la situation du lieu leur procure. Ils ont quantité de parcs pour leurs bestiaux aux environs de la Ville près de *Rio Vinoquo*, qui est la riviere de *Guamanga*. Il passe souvent des Missionnaires par cette ville, pour aller convertir les Peuples d'au-de-là les Montagnes. Le froment qui croît en ce Pays-là est aussi beau que le plus beau froment d'*Espagne*. Il en est de même des fruits.

Je n'oublierai pas de remarquer, qu'il y a près de *Rio Vinoquo* les ruines d'un beau Palais des *Yncas*, d'une structure toute differente des autres Palais du *Pérou* : celui de *Vinoquo* étant quarré, au lieu que les autres étoient longs & étroits.

De *Guamanga* à *Cusco* il y a quarante-cinq lieuës. *Bilcas* est à huit lieuës

de *Guamanga*. La Riviere de *Bilcas* vient d'un Païs assés abondant & plein de mines, où les Indiens sont guerriers, & gens de fatigue. De là on passe aux *Andaguaylas*, & ensuite à *Abançay* sur la riviere du même nom. Tout ce canton est aussi rempli de mines. Le *Chemin Royal* passe à *Abançay* : mais cela n'empêche pas que les routes ne soient mauvaises, perilleuses, & difficiles à travers les rochers & les montagnes, dont les descentes sont dangereuses; sur tout pour les chevaux & les mulets, quand ils sont chargés. A cause de cela on s'y sert beaucoup de *Llamas*.

D'*Abançay* on va à *Matambo*, & passant les Montagnes de *Villaconga* on entre dans la Vallée de *Chiguixagana*, terre de mines, comme toutes les précedentes. Il y avoit autrefois dans cette Vallée des Jardins & des Maisons de plaisance des *Yncas*. *Matambo* n'est qu'à quatre lieuës de *Cusco*. On passe par le *Chemin Royal*, sans quoi la route seroit beaucoup plus mauvaise. De là on va à *Cusco* autrefois la capitale de l'Empire des *Yncas*. Cette ville fut bâtie par *Mango-capac*, premier Prince de la famille des *Yncas*,

en un terrain inégal & fermé de montagnes de tous côtez, près de la Riviere d'*Yucay* & de l'*Apurina*. On voit au Nord sur une colline les restes d'une forteresse jadis fameuse par ses trésors. *Cusco* a au Nord & à l'Est les *Andesuios* & les *Omasuios*, au Sud les *Callogas* & les *Condesuios*.

La Ville de *Cusco* est divisée en deux parties, dont l'une s'appelle *Havan-Cusco* & l'autre *Oran-Cusco*. On voyoit au tems des *Yncas*, sur le Mont *Caremga*, qui est auprés de *Cusco*, de certaines tours où ces Princes faisoient marquer le cours du Soleil. Au milieu de la Ville ces mêmes *Yncas* avoient pratiqué une belle & grande Place, d'où sortoient, pour ainsi dire, quatre ruës magnifiques, qui représentoient les quatre parties de la Monarchie du *Perou*, & cela subsiste encore ainsi aujourd'hui. On peut dire que de toutes les Villes de ce grand Etat celle-ci étoit la plus superbe, la mieux bâtie, la plus ornée de beaux Bâtimens, la plus riche & la plus puissante. Il n'étoit pas permis d'en transporter des richesses, sans la permission du Souverain, & il y alloit de la vie à s'y hazarder. Le plus riche & le plus fameux Temple du So-

leil étoit à *Cusco*. On le nommoit *Curiacanche*. Le Grand Prêtre du Soleil s'appelloit *Villaouna*. Ce Temple superbe renfermoit des richesses prodigieuses. On y voyoit comme des trophées ou des captifs dûs au Soleil & toutes les Idoles des Peuples que les *Yncas* avoient subjugué. Un quartier de la Ville étoit habité par des étrangers nommez *Mitimacs*, qui s'étoient soûmis aux *Yncas*, & qui observoient une police fort rigide, conformément à leurs propres usages & cérémonies, quoique devenus sujets des *Yncas*. Les *Yncas* avoient leur Palais dans la Forteresse de *Chachsa-huama*, qui étoit en quelque façon composée de trois Forteresses, disposées en triangle. Celle du milieu faisoit le domicile des *Yncas*. Les Murailles y étoient incrustées d'or & d'argent, & ornées de toutes sortes de figures. On ne pouvoit aller à cette fameuse Citadelle que par des souterrains difficiles, dont les chemins embarrassez & tortueux formoient un labyrinte d'où l'on avoit peine à sortir. Toute la Citadelle pouvoit être regardée comme imprenable, étant bâtie de quartiers de pierres quarrées, d'une grandeur si extraordinaire, qu'à peine plusieurs

bœufs pouvoient tirer une de ces lourdes masses : de sorte qu'on pouvoit regarder ce Bâtiment comme un chef-d'œuvre de l'industrie humaine. Nos gens ont détruit cet Edifice superbe ; mais n'ayant pû remuer ces pierres enormes, ils ont été obligez de laisser subsister la plus grande partie des murailles. Ce qu'ils en ont pris a servi à bâtir plusieurs belles maisons de la Ville.

Du tems des *Yncas* il n'étoit point permis aux habitans de *Cusco* de s'aller établir ailleurs. Il y avoit autrefois en cette Ville un grand concours de sujets de ces Princes, ce qui n'est pas étonnant, puisque la forme du Gouvernement de ces Monarques obligeoit tout le monde à lui venir rendre ses hommages : car les Principaux du Pays étoient forcez par ordre du Souverain de lui remettre leurs enfans comme des ôtages, sous prétexte de leur faire apprendre la langue de *Cusco*, ainsi que je l'ai déja dit : & les autres particuliers y venoient pour travailler aux Bâtimens de la Ville, pour nettoyer & entretenir les ruës & les chemins, pour faire toutes sortes d'Ouvrages Méchaniques à l'usage de la Cour, & y exercer les arts sous les yeux du Prince.

Cette forme de Gouvernement entretenoit en même tems la fidelité & l'émulation des *Perouans*.

L'or & l'argent du *Perou* venoient aborder à *Cusco*. Il y avoit autrefois aux environs, & il y a encore aujourd'hui des mines fort riches : mais on les a un peu negligées, à cause de celles du *Potosi*, qui depuis longtems fournissent beaucoup de richesses avec moins de danger que celles des environs de *Cusco*. Celles de *Lampa* & celles de la *Cordilliera* de *Cusco* sont considérables ; quoiqu'il y en ait d'infiniment plus riches vers les *Moxes*, où l'on trouve des Indiens fort riches en or, mais d'un naturel sauvage & farouche. Nos Espagnols ont quelque peu de commerce avec les Peuples qui sont au de là des montagnes de *Cusco*.

Il y avoit à *Cusco*, du tems des *Yncas*, des quartiers assignez pour chaque Province du *Perou*. Les *Collaguas*, les *Caguares*, ceux de *Pastos*, de *Quito*, &c. demeuroient tous en des Quartiers differens, & s'y gouvernoient suivant leurs propres coutumes & cérémonies : mais les uns & les autres étoient obligez d'adorer le Soleil Pere des *Yncas*. Il y avoit, en differens endroits de la

Ville, des Edifices ſouterrains où ſe tenoient les Devins & les Enchanteurs : & c'eſt en ces ſouterrains que nos Eſpagnols déterrent de tems en tems quantité d'or & d'argent.

Les Vallées qui ſont autour de *Cuſco* abondent en grains & en fruits. Celle d'*Yucay* renferme des Jardins & des Maiſons de Campagne, où nos gens n'ont rien épargné de ce qui peut occuper agréablement les paſſions. On y voit auſſi de beaux reſtes de la magnificence des *Yncas*. L'air y eſt ſi pur que les gens indiſpoſez & malades s'y font mener pour reprendre leurs forces & recouvrer la ſanté. Les autres Vallées ſont auſſi fort agréables. Enfin, rien ne manque à *Cuſco*, & c'eſt le ſéjour où j'aimerois le mieux paſſer ma vie pour le plaiſir & pour la ſanté ; quoique l'air y ſoit un peu froid, à cauſe du voiſinage des *Andes*.

On compte dans *Cuſco* quinze à ſeize mille Eſpagnols, Creoles ou Indiens, ſans parler des Etrangers qui s'y rendent pour le trafic. Les Egliſes y ſont trés-riches, de même que les Maiſons Religieuſes, entre leſquelles brille ſurtout celle des Jéſuites.

CHAPITRE VI.

Suite de la Description du Perou, *depuis* Cuſco *juſqu'au* Potoſi. *Suite de la Côte, depuis* Arequipa *juſqu'au* Chili.

LA Vallée d'*Yucay*, dont je viens de parler, s'étend à plus de trois lieuës au delà de *Cuſco* entre de hautes montagnes. A deux lieuës plus loin eſt le Val de *Tambo*, où l'on voit encore des ruines magnifiques des Magaſins & Arſénaux des *Yncas*. Enſuite on ſe trouve dans le Pays des *Calloguas* & des *Condeſuios*, peuples guerriers & belliqueux, qui n'obeïſſent pas volontiers à nos gens, & qui leur font du pis qu'ils peuvent. Ils habitent dans les hautes montagnes, où ils ont leurs Bourgs & leurs Villages. Ils ſont adroits & grands chaſſeurs, à la maniere de tous les Indiens. Le *Chemin Royal* paſſe à *Chancas* & des deux côtez du Lac de *Titicaca*, ſi fameux au tems des *Yncas*. Tout le Pays qui eſt autour de ce Lac abonde en Mines, dont une partie eſt découverte ; mais les principales reſtent in-

connuës, à cause de la grande haine que les Indiens de ces terres ont pour la Nation Espagnole, qui les tyrannise d'une maniere impitoyable.

Le Lac de *Titicaca* est dans le Pays des *Calloguas* & des *Omasuios*. Les environs sont bordez des habitations de ces Peuples. On y ttouve de fort bon poisson. Il y avoit là autrefois un fameux Temple du Soleil & divers trésors cachez. On assure qu'il y en a encore plusieurs aux bords de ce Lac de *Titicaca*, & nos Espagnols y vont creuser de tems en tems pour en chercher. Au delà du Lac de *Titicaca* le *Chemin Royal*, qui se séparoit en deux Chemins à droite & à gauche de ce Lac, n'en fait plus qu'un au-dessous de *Choquiapo* entre les *Andes*, & continuë ainsi jusqu'à *Plata*. Tout ce Pays est fort rude & fort difficile, à cause des Montagnes, qui le rendent d'un accès malaisé, mais en récompense il enferme quantité de richesses dans ses entrailles.

Plata est une jolie Ville dans la Province de *las Charcas*, à cent cinquante lieuës de *Cusco*, & à deux cent, ou à peu près, de *Lima*, dans un des endroits le plus froid du *haut Pérou*. Elle n'est pas maintenant des plus habitées,

mais ses Bourgeois sont tous fort riches, à cause des Mines. Celles de *Porto* & du *Potosi* n'en sont qu'à dix huit lieuës. Voici comment les Mines de *Plata* furent découvertes. Certains *Indiens* voyageant un jour dans le voisinage de cette Ville avec un nommé *Juan de Villareal* habitant de *Plata*, vinrent à une haute Montagne située dans une plaine. Comme ils y apperçurent des marques d'argent, ils se mirent à foüiller & tirerent de cette terre grande quantité de ce précieux métal. Le bruit de cette découverte s'étant répandu à *Plata*, il s'y fit un si grand concours de monde, qu'en peu de tems le nombre des habitans augmenta jusqu'à sept ou huit mille ames. Cela fut cause que l'on abandonna d'abord les autres Mines de *Porco*, de *Sant-Jago*, & de *Caravaia*, à cause du grand profit qu'on trouva à celle de *Plata* il est certain qu'il s'en trouvera quantité d'autres, quand on s'avisera de les chercher, & qu'outre cela il y a plusieurs veines de Mineraux.

A l'égard de la côte ; d'*Arequipa* on va à *Xuli*. Ces deux Places sont à 17. dégrez de hauteur. *Xuli* a été autrefois de plus d'abord qu'elle ne l'est presentement. A trois lieuës de là est la ri-

riviere de *Tambopalla*, & sept lieuës plus loin s'étend une pointe environ une lieuë en mer, au bout de laquelle gissent trois écueils. Une autre lieuë au-dessous de cette pointe on a le hâvre d'*Yllo* à l'embouchure d'une riviere de même nom, & à 18. dégrez & demi de hauteur. C'est un lieu toûjours assez bien pourvu de vivres & de rafraîchissemens. * De-là, la Côte s'étend au Sud-Est & au Sud-Est quart à l'Est. Cinq lieuës plus loin on a le Cap appellé le *Morro del Diabolo* près de *Rio de Sama*: Au Sud-Est & Sud-quart à l'Est sept lieuës plus loin, on trouve une colline ou monticule avec quelques dunes; après quoi on trouve un islet, & enfin le Port d'*Arica*.

Cette Place est importante à cause des Mines; & défenduë par d'assez bonnes fortifications. Sa rade est à couvert des vents de Nord par de hautes Montagnes steriles. Il y a beaucoup d'*Indiens* aux environs de cette Ville, qui s'occupent à ramasser la *Guana*. Cette *Guana* est de la fiente d'Oiseaux, dont

* Ce Havre d'*Yllo* ressemble assés bien à une Isle, & c'est une pointe de terre basse, qui demande que les Navires se tiennent à distance, à cause qu'elle s'élance dans la Mer.

on se sert pour fumer les terres, & c'est un des meilleurs revenus d'*Arica*. Autrefois toutes les richesses du *Potosi* & des autres mines de *las Charcas* y étoient voiturées sur des *Llamas* ou *Guanacos*. Maintenant on a changé de route & pris celle de *Lima* comme plus sure : ce qui n'empêche pas qu'*Arica* ne soit encore une Place de grand commerce.

Vers le Sud il y a un rocher qui met la Ville à l'abri des vents de Sud & lui ôte par conséquent la fraîcheur que ces vents apportent : desorte que l'air de cette ville est mal sain & fievreux. La *Guana* y donne une odeur insupportable aux étrangers ; mais les habitans s'y accoutument, quoiqu'avec le tems les exhalaisons qui s'élevent de cet amas de *Guana*, qu'on voit aux environs d'*Arica*, jointes au mauvais air qu'on y respire, leur causent des maux de tête insupportables & leur donnent une couleur de mort. Outre ces désagrémens, *Arica* est encore fort exposée à des tremblemens de terre.

Avant la venuë de nos Espagnols, les *Perouans* alloient faire leurs sacrifices sur le grand rocher qui couvre la ville du côté du Sud. Après qu'ils a-

voient sacrifié, ils jettoient dans le creux du rocher ce qu'ils offroient à leurs Idoles ; & l'on croît dans le Païs, que si l'on pouvoit y penetrer, on y trouveroit des trésors immenses : mais les Creoles & les Indiens du Pays disent que le Diable garde ces tresors. On croit la même chose de la rançon que les *Indiens* apportoient à *Pizarre*, pour la délivrance de l'*Ynca Athaualipa*, que ce Général Espagnol fit perir inhumainement, après que Frere *François de Valverde* ayant vainement travaillé à le convertir, se crut obligé de solliciter *Pizarre* à tirer l'épée contre ce Prince. Ces *Indiens* apprenant la mort de leur Souverain ensevelirent la rançon ou la jetterent dans les creux des rochers, & l'on s'imagine dans le Pays, que les Demons s'en sont attribuez la garde.

Explication des lettres qui sont dans la Planche qui répresente la vûë d'Arica.

A le grand rocher où les Indiens faisoient leur sacrifice.

B La Paroisse.

C Convent des Peres de la Mercy.

D Convent de Saint François.

E Sucreries.

F L'endroit du rivage où eſt la ſource.

D'*Arica* la côte s'étend ſept lieuës vers le Sud-Oueſt, où eſt l'embouchure de la riviere de *Pizzagua*, & tenant la même route ; il y a dix-neuf lieuës juſqu'au Cap de *Tarapaca*, vis-à-vis duquel il y a l'Iſle de *Goüana*, qui eſt d'une lieuë de circuit, & à une & demie du Continent. Le Cap de *Tarapaca* eſt plus haut vers la mer que vers les terres.

De *Tarapaca* la côte s'étend encore au Sud quart de l'Oueſt environ quatre lieuës. Alors on arrive à la pointe de *Decacana*. Douze lieuës par de-là cette pointe, on a le havre & la Baye de *Moxillon* ou *Meſſillones* à 22. dégrez & demi de Latitude Meridionale. De *Meſſillones* la côte s'étend au Sud-Sud-Oueſt pendant ſoixante ſept lieuës. On trouve chemin faiſant *Moeno*, & quelques autres Caps ou pointes, juſqu'à ce qu'on arrive à *Copiapo*, qui eſt dans un Golfe. Un peu plus loin on a la Baye de *Rio-Selado*. Cette riviere de *Selado* prend ſa ſource dans les Montagnes de *Guaſco* chez les *Calchaques*.

Suivant la Côte encore au Sud-Ouest environ huit lieuës, on trouve une pointe sans bois ni eau douce, près de laquelle est *Coquimbo*. Entre *Coquimbo* & *Guasco* on a les Isles appellées *Muchillones*.

Coquimbo est une belle ville habitée des Creoles, des Espagnols & des Indiens. Cette ville est riche & trafique beaucoup au *Perou*, sur tout à *Lima*. Les Anglois maltraiterent fort cette Place en 1680. & ce qui y contribua en partie fût le manquement de parole du Gouverneur: Mais d'autre côté il étoit fort naturel de se débarasser de tels hôtes, & le manquement de parole est fort excusable, quand la promesse est arrachée.

Cette Ville est environnée de beaux vergers & de jardins, où l'on voit de très-beaux fruits. Il y a beaucoup de froment, d'huile, de poix, de coton, &c. Il y a aussi du cuivre, de l'herbe qui sert à faire des cordages & des toiles: enfin on y voit toutes sortes de denrées necessaires à la vie. Le Hâvre de *Coquimbo* est un des meilleurs de l'*Amerique*. On y peut ancrer sur huit ou neuf brasses.

De *Coquimbo* on va à *Herradura* & à

la Baye de *Tongoyo* ; de là on va à la riviere de *L.lmara*. Depuis cette riviere on ſuit toujours le même cours juſqu'à *Choapa*, qui eſt une pointe haute & mauvaiſe. Quinze lieuës plus loin ſur le même cours on trouve le Havre de *Quinteros* à 32. dégrez : mais avant le Havre de *Quinteros*, on trouve des bancs qui paroiſſent hors de l'eau, & qui s'appellent les bancs de *Quinteros*. Toute la terre eſt très-fertile entre *Quinteros* & *Val-paraïzo*, à ſept lieuës de *Quinteros*.

La Ville de *Sant-Jagho* eſt voiſine de *Val-paraïzo*. C'eſt un Siége Epiſcopal : mais le voiſinage de *Val-paraizo* & les guerres des Eſpagnols avec les *Chiliens* l'ont faite tomber en oubli, & elle déchéoit de plus en plus. Pour *Val-paraïzo*, il s'y fait beaucoup de commerce en toutes ſortes de choſes, & l'on y recueille ou tranſporte beaucoup d'or, ſur tout des parties Meridionales du *Chili*. Il peut y avoir environ trois cent cinquante, à quatre cent familles d'Eſpagnols ou de Creoles, gouvernez par un Eſpagnol : mais l'interieur des terres eſt ſous la puiſſance des *Caciques* du *Chili*, dont une partie reconnoît en quelque façon l'autorité des Eſpagnols.

De *Val-paraïzo* on va à *Topa de Calma*. A neuf lieuës de *Calma* on a la pointe de *Maule* & une riviere de même nom. Les *Chiliens* de ce quartier-là ne ſont nullement ſubjuguez, & les terres qu'on a à cette hauteur ſont fort peuplées, à ce qu'on aſſure. Leurs habitations bordent le rivage de la riviere de *Maule* & ils y ont toutes les proviſions neceſſaires à la vie. De *Maule* on va à *Ytata*, & d'*Ytata* à la *Conception*, ville bâtie par *Valdivia*. La *Conception* eſt une belle ville, où le Gouverneur du *Chili* fait ſa reſidence. On y fait le même commerce que dans les autres Ports du *Chili*. Les *Araugues*, qui habitent dans les terres ſont ennemis mortels de nos gens, & les plus vaillans de tous les *Indiens* du *Chili*. Plus avant au Sud & Sud quart de l'Oueſt on a *Biobio* à dix-huit lieuës d'*Ytata*, enſuite le Port *Canero*, vers lequel la terre eſt extrêmement haute; puis *Imperiale*, ville qui donne ſon nom à la riviere & fut bâtie par *Valdivia*. Enfin on trouve *Obſorno* & *Carelmapo*. Après cela on trouve des terres inconnuës ou peu frequentées. Tous les *Indiens* du *Chili*, & ſur tout ceux des parties Meridionales, haïſſent mortellement nos gens.

Le mot de *Chili* signifie froid, à ce qu'on dit : aussi le Pays est-il froid, principalement en allant vers le Pole *Antarctique*. Ces Contrées, furent découvertes en 1539. par *Pedro di Valdivia*. Elles sont fort peuplées dans les lieux qui ne dépendent pas des Espagnols. Les *Indiens* du Pays tiennent du *Perou* pour les coutumes & la maniere de vivre, même pour les habillemens : mais ils sont beaucoup plus braves que les *Pérouans*, & beaucoup moins soumis qu'eux aux Espagnols, qui les ménagent, & n'oseroient les traiter comme des esclaves.

Le *Chili* est un Pays très-fertile, où l'air est fort sain. Tous les fruits de l'Europe y viennent fort bien & l'on y trouve quantité de Simples, dont la vertu & l'usage nous sont encore inconnus. On y trouve des Bois entiers de cocotiers ; des oliviers, des amandiers du cumin, de l'anis, de l'ambre, de l'herbe à filer, &c. Il y a de riches mines d'or & d'argent, sur tout à l'Est vers le *Tuceman* & le *Paraguay*, près de la *Conception* & du côté de *Rio de Guanache*, qui traverse le Pays ou quartier de *Cuyo* & le separe de celui de *Pampas*. L'avidité que nos gens eurent pour ces

richesses ruina presque autrefois les Colonies du *Chili*. Depuis ce tems-là les Hollandois & les Anglois ont essayé de s'y établir à leur tour : mais les *Indiens* voyant que ces Peuples ne sont pas moins interessez que nos Espagnols, n'ont eu garde de favoriser leurs entreprises; & je trouve qu'ils sont sages d'en user ainsi. C'est principalement à l'avarice insatiable de *Pedro di Valdivia* qu'est dûë la haine implacable que les Naturels du *Chili* portent à nos gens. Ce *Valdivia* les employoit par milliers à lui amasser de l'or, & quand ils n'avoient pas fourni leur tâche, il les traitoit d'une maniere si cruelle, qu'enfin ils se revolterent sous la conduite de *Caupolica* & massacrerent impitoyablement un grand nombre d'Espagnols. Ils firent perir miserablement ce *Valdivia*, & lui versant dans la bouche après sa mort deux ou trois livres d'or fondu, accompagnerent le suplice du malheureux Espagnol de ces paroles insultantes. » ô *Valdivia*, tu n'a jamais pû te rassasier d'or pendant ta
» vie, quoique nous ayons fait de no-
» tre mieux pour apaiser ton avidité :
» mais puisque nous n'avons pû y
» réüssir jusqu'à présent, bois en tout

» ton saoul après ta mort. Voila de » quoi étancher ta soif. » Ceux qui ont succedé à *Valdivia* n'ont gueres profité de son désastre : ce qui aliene de plus en plus l'esprit de ces Peuples du *Chili*.

Les Quattiers de *Maule*, d'*Ytata* & de la *Conception* sont les plus beaux du *Chili*, & c'est-là principalement que nos Espagnols sont établis, & où ils ont quantité de riches fermes. Celui de *Biobio* est fort riche, car cette riviere passe sur des veines d'or que les *Indiens* amis de nos gens vont ramasser dans les sables que le courant de la riviere entraine. Les Campagnes de *Biobio* sont pleines de *Sarsaparilla*, & de plusieurs autres Simples, dont les *Indiens* connoissent l'usage, & dont ils se servent daus leurs maladies. Quand on a passé cette riviere de *Biobio*, on entre dans les terres des *Chiliens* qui sont en guerre avec nous. C'est le Peuple ple le plus guerrier & le plus adroit qu'il y ait en *Amerique* ; car outre qu'ils combattent à la maniere des *Europeans*, ils ont encore apris l'usage des armes à feu, & à s'en servir comme nous. Il ne fait pas bon parmi eux pour ceux qui vont essayer de les convertir : car

ils payent fort mal le zele des Missionaires. L'avarice des Peuples *Europeans* a toûjours été un grand obstacle à la Religion Chrêtienne en *Amerique* : car les *Indiens* disent ordinairement, qu'on les fait Chrêtiens pour les rendre esclaves ; & il me semble que cela est assez veritable.

Je n'entre pas d'avantage dans le détail de ce grand Pays ; ne le connoissant que parce que j'en ai apris au *Perou*.

CHAPITRE VII.

De la Religion & des Coutumes des Perouans.

LEs Perouans adoroient du tems des *Yncas*, le Créateur du Ciel & de la Terre sous le nom de *Pachacamac*. Ceux de la Vallée de ce nom lui avoient bâti un fort beau Temple, ainsi que nous l'avons déja dit. Cependant le Soleil étoit regardé chez eux comme le plus grand & le premier de tous les Etres, le Dieu Souverain & l'Arbitre de l'Univers. On l'appelloit *Tecebiracocha* en langage de *Cusco*, & c'est

par sa seule influence que, suivant eux, toutes choses furent créés. Outre le Soleil & *Pachacamac*, ils avoient de la vénération pour plusieurs créatures inanimées, & soutenoient que le Soleil avoit enfermé un esprit dans chacune de ces Créatures; ainsi que le croyent encore les Idolâtres du *Perou* & tous les Peuples voisins. C'est à ces esprits qu'ils attribuent le bon ou le mauvais succès de leurs entreprises. Sans le secours d'aucun livre, & par la seule tradition, ils ont conservé jusqu'à maintenant, quoiqu'avec beaucoup de confusion, l'Histoire de leur Origine. Ils disent qu'il vint chez eux des Parties Septentrionales du Monde, un homme extraordinaire, qu'ils nomment *Choun*: que ce *Choun* avoit un corps sans os & sans muscles, qu'il abaissoit les montagnes, combloit les vallées & se faisoit un chemin par des lieux inaccessibles. Ce *Choun* créa les premiers habitans du *Perou*, & leur assigna pour subsistance les herbes & les fruits sauvages des Champs. Ils racontent encore, que ce premier Fondateur du *Perou* ayant été offensé par quelques habitans du plat Pays, convertit en sables arides une partie de la terre, qui

auparavant étoit fort fertile, arrêa la pluye, dessecha les plantes; mais qu'ensuite émû de compassion, il ouvrit les fontaines, & fit couler les rivieres. Ce *Choun* fut adoré comme Dieu, jusqu'à ce que *Pachacamac* vint du Sud.

Choun disparut à la venuë de *Pachacamac*, qui étoit beaucoup plus puissant que lui, & qui convertit en bêtes sauvages les hommes que *Choun* avoit créés. *Pachacamac* créa les Ancestres des *Perouans* d'aujourd'hui, leur apprit la maniere de planter les arbres & de cultiver la terre. C'est lui qu'ils out dépuis ce tems-là regardé comme leur Dieu, à qui ils bâti des Temples & rendu les autres Honneurs Divins. *Pachacamac* a été adoré de cette maniere jusqu'à la venuë des Espagnols.

Ils disent qu'il leur apparoissoit autrefois en forme humaine, & c'est sous cette forme qu'il rendoit ses Oracles aux Prêtres. Il paroit qu'ils ont ouï parler d'un ancien Déluge universel, auquel il n'échapa quefort peu de gens, qui se cacherent dans les creux des hautes Montagnes, où ils s'étoient pourvûs de vivres. Les Perouans ajoutent, que pour voir si les eaux avoient diminué sur la surface de la Terre,

on lâcha deux Chevres à plusieurs reprises ; mais ces Chevres n'ayant pû trouver la moindre petite herbe à brouter, s'en retournerent fort moüillées dans la caverne, d'où ils comprirent que les eaux n'étoient pas encore en état de s'écouler : Ainsi ils ne jugerent pas à propos de sortir encore de leur retraite. Ils les lacherent deux autres fois après cela, & à la derniere ils comprirent, par la bouë qu'ils virent aux pieds des Chevres, que les eaux achevoient d'écouler. Alors ils descendirent dans la Plaine, où ils trouverent quantité de serpens que le limon de la Terre avoit engendré. Ils croyoient aussi la destruction de l'Univers, & qu'elle seroit précedéé d'une secheresse extraordinaire ; après quoi l'air échauffé par cette séchéresse excessive s'embraseroit de lui même, allumeroit successivement toutes ses parties & consumeroit les Astres. C'est pour cela que quand ils voyoient quelque Eclypse, ils chantoient des chansons fort tristes, & faisoient des lamentations, croyant que la fin du monde approchoit. Ils croyoient non-seulement la fin de toute la Nature, mais aussi son renouvellement & l'immortalité de l'ame. Ils attendoient

doient la resurrection des corps : puisque quand nos Espagnols nouvellement arrivez au *Perou* allerent chercher des tresors dans les sepulchres des morts, les *Perouans* les suplioient de ne point endommager les os de leurs Peres, de peur que cela n'empêchât leur resurrection. Quelques sauvages que soient la plûpart de ces Peuples de l'Amerique, on trouve pourtant chez eux une idée plus ou moins confuse de l'immortalité de l'ame.

Les *Perouans* ensevelissoient leurs Princes & les personnes distinguées avec beaucoup de magnificence, si tant est qu'on puisse appeller ensevelir ce qu'ils pratiquoient en cette occasion : car ils les plaçoient sur des sieges élevés & parés le plus richement qu'ils pouvoient. Ils ornoient ces morts d'une maniere superbe, & ensevelissoient ensuite auprès d'eux, deux de leurs plus belles femmes; car tous les Peuples de l'Amerique ont toujours pratiqué la poligamie, & regardé comme une chose dure & extraordinaire, que le Christianisme or- ordonne de vivre avec une seule femme jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Nous avons parlé de cela dans la premiere partie de cette Relation. Ce qu'il

y a de plaiſant eſt qu'aucun de ces Peuples ne permette aux femmes une pareille liberté : mais je trouve bien plus plaiſant encore, que les femmes des Grands du *Perou* fuſſent aſſés folles pour diſputer entre elles à qui ſeroit enſevelie avec eux. Il y a apparence que leurs Prêtres & Magiciens trouvoient des raiſons pour les perſuader à mourir ; mais peut-être qu'elles y étoient forcées par une loi tyrannique des Maris, & que l'honneur que l'on attribuoit à cette mort prétenduë volontaire ſervoit à en cacher l'horreur. On enterroit encore avec ces Grands deux ou trois domeſtiques, qui s'offroient de même volontairement à la mort, & quelquefois en ſi grand nombre, qu'il falloit en envoyer vivre juſqu'à nouvel ordre. Ils ajoutoient pour les beſoins de l'autre vie beaucoup d'or & d'argent travaillé, la plus belle & la plus riche vaiſſelle, des fruits, du pain, du maïz, & autres pareilles choſes. De tems en tems on alloit ſervir à boire & à manger au défunt en lui ſoufflant la nourriture dans la bouche, par le moyen d'une Sarbacane, craignant qu'il ne mourut de faim après ſa mort. Ils le pleuroient pluſieurs jours, & mettoient ſa figure en bois

ſur le ſepulchre. L'Artiſan y apportoit ſes ouvrages, & le ſoldat y mettoit ſes armes: tout cela pour honorer la memoire du défunt. Le deüil du Roy ou *Yncas* duroit pendant toute l'année: le premier mois ſans relâche, & dans le cours de l'année on le renouvelloit tous les quinze jours.

Je ne ſçai pas s'ils ont eu quelque communication avec le Diable, ni s'ils lui faiſoient des demandes, & s'ils en recevoient des réponſes. Tout ce qui n'eſt pas Chriſtianiſme, & tout ce qui eſt Héréſie doit toûjours s'attribuer à l'artifice du Diable, mais quoi qu'il en ſoit du Culte que nos Theologiens Catholiques, Apoſtoliques & Romains prétendent que tous les *Indiens* ont rendu au Diable; ſi les *Perouans* l'ont ſervi, ce n'étoit pas un effet de leur reſpect, mais de leur crainte; car ils ont toûjours regardé le Soleil comme le Dieu Souverain. Lorſque Frere *Vincent de Valverde* ſe mit à prêcher à L'*Yncas Athaualipa* les veritez de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, & qu'il lui parla de la *Création du Monde, de la Redemption du Genre humain, par la mort de Jeſus-Chriſt, comment il avoit été crucifié, ayant enſuite laiſſé N. S.*

Pere le Pape, pour son Successeur, &c. l'*Yncas* lui répondit, » je ne reconnois » point de Createur de l'Univers que » *Pachacamac*. Le Soleil est immortel. » Vous autres Espagnols croyez tant » qu'il vous plaira, en Jesus-Christ, » qui est mort à ce que vous dites, cru- » cifié. Pour moi je sçai que le Soleil » ne meurt point. Je m'en tiens à lui » & à mes *Guacas*. (ces *Guacas*, sont » en quelque façon les Dieux tutelai- » res des *Perouans*,) il m'importe fort » peu que le Pape soit successeur de » de Jesus-Christ, mais je sçai que *Pa-* » *chacamac* a tiré toutes choses du » néant, &c. Quand les Prêtres, ou même les personnes distinguées avoient à faire au Soleil quelque priere extraordinaire, ils montoient de grand matin au lever de cet Astre, sur un haut échaffaut de pierre destiné à cet usage. En quelques lieux du *Perou*, les portes des Temples étoient du côté de l'Est, principalement sous la Ligne. Ils y pendoient des toiles de coton peintes de diverses couleurs. On voyoit aussi dans les Temples du *Perou* deux figures de pierre taillée, qui réprésentoient deux Boucs noirs, & devant lesquels on tenoit toûjours un feu allumé. On y

jettoit du Bois de ſenteur. On voyoit encore dans ces Temples des figures de Serpens : mais cela étoit plus ordinaire vers la Ligne & aux environs de *Cuſco*.

Pour les *Guacas*, dont j'ai parlé, les *Perouans* les veneroient ſous la figure de pierres, & les regardoient comme les Directeurs de leurs actions. Ces ſaintes Pierres étoient ſelon eux les Vicaires ou les Commis de la divinité ; qu'ils croyoient trop élevée au deſſus des hommes, pour s'occuper de tout ce qui les regarde. Il n'étoit permis à perſonne de s'aprocher de ces *Guacas*, ſinon aux Prêtres, qui en approchoient habillez de blanc, & qui ſe proſternoient enſuite en terre, tenant en leurs mains des linges blancs. C'eſt en cette poſture, qu'ils prioient les *Guacas*, mais dans une langue non vulgaire & non entenduë du Peuple. Ils recevoient les offrandes que les devots leur preſentoient, en enfoüiſſoient une partie dans le Temple, & gardoient l'autre partie pour eux. Ces offrandes devoient être d'or ou d'argent. S'il y avoit quelque choſe fort extraordinaire à demander aux *Guacas*, ils leur offroient des animaux & même des hommes, qu'ils ou-

vroient, pour juger par leurs entrailles, si les *Guacas*, leur seroient propices, & si leur colere étoit apaisée ; s'ils accorderoient enfin, ou s'ils leur refuseroient encore ce qu'ils avoient demandé. Ceux qui faisoient les offrandes, qui rendoient leurs vœux, ou qui venoient suplier les *Guacas*, s'abstenoient du commerce des femmes, ne cessoient de crier, & de heurler toute la nuit. Ils couroient, comme des extravagans, à l'honneur des *Guacas*, & jeunoient avant que de commencer leurs prieres. Quelques-uns se couvroient les yeux, s'estimant indignes de voir les *Guacas*, & même, il y en avoit qui se les arrachoient par un excês de devotion. Les *Yncas* & les gens de façon n'entreprenoient rien sans avoir auparavant consulté ces *Guacas* par la bouche de leurs Prêtres, qui oignoient la bouche & la face de ces Idoles, & les portes de leurs Temples du sang des hommes & des bêtes qu'ils avoient sacrifié. J'ai oüi dire, qu'on avoit trouvé en quelques endroits parmi les richesses consacrées à ces *Guacas*, des Crosses & des Mîtres tout à fait semblables à celles de nos Evêques. Mais on ne sçait pas à quel usage les *Perouans* destinoient ces choses.

Outre les Temples du Soleil & des *Guacas*, il y avoit encore en divers lieux du *Perou* des Convens de Vierges, qui étoient comme les Vestales Romaines. Elles étoient obligées de faire vœu de continence & leur chasteté devoit durer autant que leur vie. Elles voüoient leur virginité au Soleil & s'ocupoient dans ces Convents à filer, à coudre, à travailler en toile, en laine & en coton. Ces ouvrages servoient à l'usage des Temples & des Idoles. On assure même dans nos vieilles Histoires des Indes, que ces Ouvrages étoient destinez au feu, & qu'on les bruloit avec des os de brebis blanches, pour en jetter ensuite les cendres en l'air, en se tournant vers le Soleil : ce qui signifioit qu'on les lui avoit consacrées. Pour revenir aux Vierges dévoüées au Soleil, elles étoient gardées par des Prêtres uniquement destinés à cette fonction, & aucune d'elles ne pouvoit sortir du Convent, sous peine de mort. Si par malheur elles devenoient enceintes, on leur faisoit subir la même peine, à moins qu'elles ne voulussent faire serment qu'elles devoient leur grossesse aux sacrées influences du Soleil : secret infaillible pour sauver la mere, l'enfant

& le Prêtre par le moyen duquel le Soleil avoit daigné operer sur le corps de la Vestale. Cette grossesse divine, qui s'attribuoit au prétendu commerce du Soleil avec la Vestale, causoit sans doute de grands abus, & je m'imagine que le Soleil devoit avoir beaucoup d'enfans. Pour moi je suis persuadé qu'il en revenoit un double profit; car d'un côté les Prêtres se divertissoient à jeu sûr, & de l'autre le Peuple n'étoit pas scandalisé des divertissemens de ses Prêtres.

Tous les ans & en Automne, les *Perouans* celebroient une grande Fête, lors qu'ils faisoient la recolte de leurs grains. La coutume étoit pour lors d'élever au milieu de la Place deux grands mâts, tels que sont nos *Mays* en Europe. On mettoit au haut, autour d'un cercle orné de fleurs, certaines statuës de forme humaine. Il y avoit a certaine distance quantité de *Perouans*, tous rangez en bon ordre, qui joüoient du tambour, & qui, en faisant beaucoup de bruit, tiroient, chacun à son tour, sur ces figures, jusqu'à ce qu'elles fussent abatuës. Ensuite les Prêtres aportoient une autre figure, que l'on posoit au pied d'un de ces deux mâts. On y

ſacrifioit quelque bête, ou même un homme: & l'on frotoit cette figure avec le ſang de la victime. Si les Prêtres apercevoient quelque marque dans les entrailles de la victime ils la déclaroient au peuple, & ſelon que les ſignes paroiſſoient bons ou mauvais, la Fête s'achevoit dans le plaiſir ou dans la triſteſſe. On y buvoit comme il faut, on y danſoit, & l'on y joüoit à diverſes ſortes de jéux en uſage chés les *Pérouans.*

CHAPITRE VIII.

Abrégé Hiſtorique du Regne des Yncas.

LE *Perou* a été civiliſé & gouverné avec ſuccès par les *Yncas*, qui étoient iſſus du grand Lac de *Titicaca*, Le premier de ces *Yncas* s'appelloit *Mango-capac* que les *Perouans* diſoient né d'un rocher qu'ils montrent encore aujourd'hui près de *Cuſco*. Ce *Mango-capac* eut un fils nommé *Sicarocha*, qui lui ſucceda. Il eſt à remarquer que la ſucceſſion du Royaume venoit au fils aîné en droite ligne; que celui-ci venant à mourir, ſon frere lui ſuccedoit, qu'après celui-ci le gouvernement re-

tournoit au fils aîné de son frere aîné, après lui au frere de ce fils, ensuite aux enfans de ce fils, &c. La succession sautoit, pour ainsi dire, de la ligne directe à la collaterale, & de la collaterale à la directe. *Llogue-Yupanghi* succeda à *Sicarocha* & le fils de celui-ci, qui s'appelloit *Mayta-capac*, agrandit le Royaume du *Perou* par la conquête de la Province de *Cusco*. Il eut pour successeur son fils *Capac-Yupanghu*, qui fut suivi de *Mamma-Gagua*. Ce *Mamma-Gagua* eut plusieurs fils & entr'autres *Yahuar-huacac-Yupajaghe*, qui étoit un Prince fort guerrier, & qui réduisit plusieurs Etats sous sa domination *Viracocha* son fils lui succeda, & à celui-ci *Pachachutec*, ensuite *Coyan* fils de *Pachachutec*. *Coyan* fit bâtir la forteresse de *Cusco*, que *Tupac Ynca-Yupanghi* fit achever. Cet *Ynca* conquit aussi *Xila* & *Quito*, & fit commencer le fameux *Chemin Royal* où, il établit des postes de demi lieüe en demi lieüe, qui couroient aussi vîte à pied que nos postes à cheval, portant même les voyageurs sur leurs épaules, ainsi que l'on assure que cela se pratique aussi au *Congo*; car avant notre venuë au *Perou*, il n'y avoit ni chevaux, ni ânes, ni mulets, ni autre bêtes de charge. On assu-

re que cet *Ynca* laiſſa cent cinquante fils après lui, entre leſquels *Guainacapac* ſon ſucceſſeur ne dégénéra nullement de la généroſité & du mérite de ſes Ancêtres. Il adminiſtra la juſtice avec beaucoup de droiture, ſoit dans la paix ou dans la guerre, maintint l'ordre & la police dans l'état, & reduiſit le Gouvernement ſous une meilleure forme qu'il ne l'avoit auparavant. Il annulla les loix anciennes, changea les vieilles coutumes & leur en ſubſtitua de nouvelles. *Guainacapac* eut, dit-on, encore plus d'enfans que ſon pere; & laiſſa pour ſucceſſeur *Guaſcar Ynca. Guainacapac* fut toujours fort reſpecté de ſes ſujets, qui, pour lui mieux témoigner leur affection, travaillerent volontairement à perfectionner les deux grands Chemins Royaux, qu'on peut regarder comme une merveille de l'Univers. Ce Prince étant parti de *Cuſco*, pour faire la guerre contre la Province de *Quito*, fut obligée de paſſer par de hautes Montagnes fort eſcarpées & d'un accès dangereux. Ses ſujets réſolurent de lui faciliter le retour, & entreprirent avec une peine incroyable de lui aplanir les montagnes & les rochers, de combler des vallées de quinze & vingt braſſes de profondeur.

Ils firent enfin, après un travail immense, un grand chemin de cinq cent lieuës, qui sera toujours un momument de l'amour des *Perouans* pour leurs Princes, & de la grandeur des *Yncas*; quoique nos gens l'ayent gâté en plusieurs endroits, pour rendre les passages impraticables à leurs ennemis, dans le tems des guerres qu'ils eurent entr'eux, ou qu'ils soutinrent contre les Naturels du *Perou*. *Guainacapac* ayant entrepris un nouveau voyage à *Quitto*, pour visiter les Provinces qu'il avoit conquises, prit sa route à travers le plat-Pays, & ces mêmes Sujets travaillerent avec le même zéle & avec une peine inexprimable, à faire un nouveau chemin, en comblant les vallées & les marais, qui se trouvant dans la route de ce Prince la rendoient mauvaise. Ce chemin avoit quarante pieds de largeur, & des deux côtez de hautes murailles. Sa longueur étoit de cinq cens lieuës. Les murs se voyent encore & sont même assez entiers en plusieurs endroits. *Guainacapac* bâtit plusieurs Temples à l'honneur du Soleil, & fit grand nombre de *Tambos*, (c'est ainsi qu'ils nommoient leurs Magazins & leurs Arsenaux;) pour y amasser des munitions

pour la guerre, tant dans les montagnes que dans les plaines, & le long des rivieres. On en voit en plusieurs endroits des ruines assez entieres. Ces lieux étoient toujours remplis de vivres & d'armes pour vingt ou trente mille hommes, & il y en avoit de dix en dix lieuës, ou tout au plus ils n'étoient qu'à une journée de distance l'un de l'autre.

Au lieu de Couronne & de Sceptre, les *Yncas* portoient pour ornement autour de leur tête des houpes de laine rouge. Ces houpes leur couvroient presque les yeux, & ils y attachoient un cordeau quand ils avoient à faire faire ou à commander quelque chose. Lorsque l'*Yncas* avoit donné ce cordeau à quelque Seigneur de sa Cour; le peuple étoit obligé de respecter ce signe d'autorité, & d'obéïr à tout ce que le Seigneur lui commandoit; quelque extraordinaire que put être le commandement. Par exemple, quand il se seroit agi de ruiner une Province, il auroit fallu obéïr à ce Gentil-homme, s'il avoit donné cet ordre injuste ayant le cordeau.

Les *Yncas* etoient portez dans une voiture fort semblable à la Litiere, ou-

verte par les côtez, & couverte de plaques d'or. Une centaine de Seigneurs & de Gentilshommes diſtinguez la portoient ſur leurs épaules, ou le ſuivoient: mais ſouvent l'*Yncas* étoit porté ſur un brancard. Il falloit bien prendre garde de ne pas heurter ni la litiere, ni l'*Yncas*; car il y alloit de la vie. Il n'étoit pas non plus permis d'aprocher de ſa perſonne ou de lui parler, ſans avoir les mains garnies de préſens. Il falloit lui en faire toutes les fois qu'on vouloit avoir audience; & quand on l'auroit demandée dix fois en un jour, dix fois il auroit fallu ſe mettre en état de faire des préſens à l'*Yncas*. Il étoit auſſi défendu de le regarder en face.

Quand l'*Yncas* avoit fait la conquête de quelque Province, il y faiſoit de nouvelles Colonies & tranſportoit les anciens habitans en des Provinces plus éloignées, obſervant pourtant de faire ces *Trans-migrations* en des Climats qui ſe reſſemblaſſent. C'eſt ainſi que les habitans d'un Pays chaud étoient envoyez en un Pays chaud, & ceux d'un Pays froid en un Pays froid; les montagnars dans d'autres montagnes, &c. Il impoſoit à ſes ſujets pour tribut un certain revenu qu'il s'attribuoit ſur le

rapport de leur terroir, & personne n'étoit obligé de payer autrement qu'il ne pouvoit, ni au-dessus de ses moyens.

L'*Yncas Guainacapac* ayant conquis la Province de *Quito* y établit son sejour pendant quelque tems. C'est en cette Ville que naquit *Athabaliba* ou *Atahvvalpa*, fils de *Guainacapac*, qui lui donna la Souveraineté de *Quito*: mais *Cuascar*, autre fils de *Cuainacapac*, ne voulut pas consentir à cette donation, & fit la guerre à son frere; ce qui causa dans la suite la perte de la Monarchie du *Perou*. Le mot de *Guascar*, signifie corde ou cable, & l'*Yncas Guascar* fut ainsi nommé, parce que quand il naquit, son pere *Guainacapac* fit faire un cable d'or si gros & si grand, qu'à peine deux cens hommes le pouvoient porter. Ce même *Yncas* avoit une plaque d'or de la valeur de vingt-cinq mille ducats. Elle échut en partage à *François Pizarre*, premier Vice-Roy du *Perou*. Toute la vaisselle, ses vases, &c. étoient d'or. Les *Yncas* avoient établi à *Cusco* quantité de boutiques d'orfevrerie, pour y fabriquer toutes sortes de vaisseaux d'or & d'argent, de joyaux, de statuës d'hom-

mes, de bêtes, d'oiseaux & autres figures. Et bien que les Orfévres du *Perou* n'eussent pas l'usage des instrumens de fer, comme nous, ils ne laissoient pas de faire ces Ouvrages & de les finir avec beaucoup d'industrie.

La guerre entre *Guascar* & *Atahualipa* fit perir quantité d'hommes de part & d'autres ; mais enfin *Atahualipa* eut du pire & fut pris dans la Province de *Tomebamba*. *Guascar* le fit enfermer dans un Château, d'où *Atahualipa* trouva moyen de se sauver pendant que *Guascar* s'amusoit à se divertir avec ses Officiers après la victoire. *Atahualipa* s'étant ainsi échapé se retira à *Quito*, & y fit accroire que son pere *Guaïnacapac* l'avoit changé en serpent, que par ce moyen il s'étoit sauvé en se glissant par un petit trou. Il les invita à recommencer la guerre & à lui prêter du secours. Enfin il fit si bien qu'ils se remirent en Campagne, & ils combatirent si vaillamment pour *Atahualipa*, que *Guascar* fut vaincu à son tour & pris prisonnier. *Atahualipa* le fit mener à *Cusco* : mais François *Pizarre*, qui entra alors dans le *Perou*, profita de la dissention qu'il y avoit entre ces deux freres, & conquit ce

Royaume si riche & si florissant ; après s'être rendu maître de la personne du Roy, lui avoir demandé une rançon excessive & presque immense, & l'avoir ensuite fait étrangler dans la grande Place de *Cusco*, contre la parole donnée. Vingt jours avant la mort tragique de l'*Yncas Atahualipa*, il parut une Comete qui fit dire à ce Prince infortuné qu'elle présageoit la mort prochaine de quelque Grand Prince, sans penser qu'elle pouvoit bien présager la siene.

Dans le tems qu'il traitoit de sa rançon avec les Espagnols, il fit tirer *Guascar* son frere des prisons de *Cusco* &, le fit tuer ; craignant que s'il tomboit aussi entre les mains des Espagnols, il ne fut cause qu'ils demandassent une plus forte rançon. Ces deux freres étant morts, la couronne fut donnée à *Manco-Yncas*, autre fils de *Guainacapac*. Ce Prince, qui n'avoit que l'apparence & l'ombre de la Royauté, se fit appeller *Manco - Capac*, *Puchuti Yupan*, & fut soumis au Roy d'*Espagne* comme son Vassal en 1557. le 6. de Janvier, qui est la Fête des Rois. Dans la suite du tems ceux qui restoient de la Famille Royale des *Yncas*

ne pouvant plus vivre ſous la ſervitude s'allerent, dit-on, établir dans l'interieur de l'*Amerique Meridionale*; où l'on aſſure qu'ils ſe ſont emparez d'un Pays, où ils regnent encore avec beaucoup de magnificence, & qu'ils y ont conſervé les Loix & la Religion du *Perou*. Le Pays qu'ils occupent eſt très-riche en or & en argent. Telle fut la fin de l'Empire des *Yncas* du *Perou*.



CHAPITRE IX.

Voyage de Quito *à* Panama. *Ville qu'on trouve sur la Route de* Quito *à* Popayan. *Coutume des Indiens de la Province de ce nom.*

JE partis de *Lima* sur la fin de 1695. pour m'en aller à *Quito*. C'étoit la troisiéme fois que je me retrouvois en cette Ville, où il n'auroit pas tenu à moi que je n'eusse fini ma vie à l'abri de ma petite fortune ; à cause des habitudes que j'y avois contractées autrefois, si l'état de mes affaires me l'avoit permis alors. Mais j'avois à craindre d'ailleurs les poursuites de certaines personnes devotes de *Lima*, qui prenoient à tâche de me décrier par tout, à cause que j'avois découvert certaines intrigues qui ne s'accordoient pas avec la devotion qu'ils professoient, & qu'il m'étoit échapé d'en publier quelque chose. Non seulement ils me haïssoient pour l'amour de Dieu, mais leur pieté m'auroit encore fait saisir par l'Inquisition comme un Heretique, si je m'étois obstiné à demeurer à *Lima*, & que dans la suite du tems on

eut appris qu'on me trouvoit encore dans le *Perou*. Je pris donc la resolution de m'en retourner en Europe, & je sortis de *Quito* après y avoir sejourné deux mois entiers, dans le dessein d'aller par terre à *Panama*, pour peu que la route me parut praticable.

Je profitai de l'occasion qui se presentoit pour aller a *Popayan*, & je me mis en chemin avec le Convoi des marchandises que l'on y transporte qui sont des étoses fabriquées à *Quito*, de la Canelle, qui croît dans la Province de *Los Quixos*, du fer, du cuivre, du vin, diverses étoffes de soye & autres fabriquées en Europe, des dentelles d'or d'argent & de fil, & quantité de petits Ouvrages de mercerie, qui se négocient à 4 ou 5 cent pour cent de profit aux *Indiens* qui sont dans les terres. On y transporte encore beaucoup de Maïz & d'autres grains.

On trouve la route de *Quito* à *Popayan* assés agréable jusqu'à *Pasto* pourvû qu'on ait passé les Montagnes de *Quito*. On suit toujours le *Chemin Royal* qui finit à *Pasto*. Cette Ville est à 55 lieües de *Quito* & à 50 de *Popayan*. *S. Michel d'Ybarra*, qui est sur la route de *Pasto* près des Montagne de *Quacos*, est une petite Ville

peuplée d'Indiens assujettis aux Espagnols, & de Creoles. Un *Padre* gouverne ces gens. Le voisinage des *Indiens* non assujettis est fort incommode aux habitans de *S. Michel.* Cette Place est sur la frontiere de la Province de *Popayan.*

Tout le plat Païs jusqu'à la mer est habité par des Nations Indiennes, que nos Espagnols confondent sous le nom de * *Braves* & de *Guerriers*, parce qu'elles leur font bonne guerre. Ceux que nos gens peuvent attraper sont envoyés aux Mines du *Pérou* ou du *Popayan.* Pour eux ils massacrent les Espagnols. Ces Nations occupent des Montagnes pleines de mines fort riches, & je ne doute pas que l'on ne tirât de grands avantages d'une alliance avec ces gens que l'on pourroit civiliser avec le tems.

De *Pasto*, qui est une fort jolie Ville habitée par quelques centaines de Creoles, parmi lesquels il y a soixante à soixante dix Espagnols, la route est difficile & dangereuse jusqu'à *Popayan*, tant à cause des *Indiens* sauvages, qui ne font aucun quartier à ceux qu'ils attrapent, que pour les Montagnes qu'il faut passer, qui sont pleines de precipices

* *Indios Bravos, Indios de Guerra.*

dangereux. Ceux qui voyagent dans ces quartiers-là doivent se munir de bons fusils pour éloigner de tems en tems les *Indiens* & les bêtes sauvages. Il faut aussi prendre garde de ne pas s'écarter des Convois, & de se tenir toujours dans le grand chemin; parce qu'il y a ordinairement des *Indiens* en embuscade dans les défilés & dans les bois. Ces *Indiens* sont fins & subtils, & dissimulent fort bien leur haine, quand ils ne se sentent pas les plus forts. On leur troqua sur la route diverses bagatelles pour des vivres qu'ils nous donnerent en échange. Les *Indiens* du *Popayan* & des environs de cette Province ont pour demeure les creux des rochers, ou tout au plus de petites huttes ou cabanes faites de *Palmite*. Ils parlent si fort du gosier, qu'on a peine à distinguer leurs paroles, à moins que d'y être accoutumé. Les femmes ont pour habillement une jupe de toile ou un tablier de coton qui leur ceint le corps. Les hommes portent une espece de chemise qui passe à peine la moitié de la cuisse. Ils ont au nés & aux oreilles des anneaux d'or & des pierres que je pris pour des émeraudes; aux bras & aux jambes des brasselets de verre & de corail, qu'ils preferent à tout l'or du monde; & sur la tête des

plumes de diverſes couleurs. Ils ont pour le moins autant d'attachement pour les petites bagatelles qu'on leur troque, que nous en avons pour l'or & l'argent. A l'égard du courage, ils en ont jusqu'à la fureur & traitent impitoyablement nos Eſpagnols, ainſi que je l'ai déja dit. Ils ont ſoin d'entretenir cette haine dans l'eſprit de leurs enfans, & leur apprennent avec ſoin la date & l'Epoque de la Conquête de leurs terres. Ils ont de certains cordons de coton, auſquels ils font des nœuds d'eſpace en eſpace, qui par leur groſſeur ou par leur couleur ſignifient les choſes qu'ils veulent ſe répréſenter. Ils appellent ces cordons *Guappas*. Les Peuples de l'*Amerique* n'avoient pas l'uſage de l'écriture avant l'arrivée de Europeans, & la plus grande partie d'entr'eux ne conſervoit la memoire des choſes que par le moyen de ces cordons. Ceux du *Popayan* montrent à leurs enfans les nœuds qui marquent l'arrivée de nos gens aux *Indes Occidentales*, & les exhortent à ſe reſſouvenir, *qu'il vint alors de la mer une troupe de voleurs avec des barques aîlées pour leur violer leurs femmes, pour les piller, les tuer, & les détruire avec leurs enfans.* C'eſt

ce que j'ai appris à *Popayan* même.

Cette Ville, qui prend son nom de la Province, ou qui le lui donne, est le Siege d'un Evêque. Les habitans sont tous Creoles ou *Indiens*, excepté quelques Espagnols. Ils vivent fort à leur aise & fort agréablement. L'Evêque & les *Padres* y gouvernent le Temporel autant que le Spirituel : mais les courses des *Indiens* rendent les environs de la ville de *Popayan* peu surs, & generalement on peut dire que le plat Pays de cette Province n'est point encore soumis. On a même été obligé d'abandonner plusieurs établissemens dans la Province, à cause des *Indiens* qu'on n'a pu dompter : cependant si l'on en croit les Missionnaires, leurs armes feront sur les Sauvages ce que celles de nos gens n'ont pû faire encore ; car il s'en convertit tous les jours, & leurs mœurs s'adoucissent beaucoup par la conversion. Quoi qu'il en soit, j'ai remarqué que les Creoles de cette Province sont fort adroits aux armes & très-propres à la fatigue. Ils ont beaucoup de courage & ne songent pas tant à leurs plaisirs que ceux du *Mexique* & du *Perou* : ce que j'attribue aux guerres continuelles qu'ils ont avec les *Indiens*,

diens, qui les empêchent de vivre dans la molleſſe. J'y ai remarqué encore, qu'auſſi-tôt que les *Indiens* ſont convertis par nos gens, on les mélange avec les Creoles & que l'on s'allie même avec eux, afin de leur faire oublier leurs parens & leurs amis. Cette politique, qui eſt trés-bonne, ſe pratique dans le *Popayan* & le *Paraguay* bien plus que dans les autres Pays des *Indes Occidentales*. La Province de *Popayan* a beaucoup d'or & diverſes ſortes de pierres précieuſes. On en tire auſſi du Baume, du Sang-dragon, du jaſpe, & une eſpece d'agathe. Sa ſituation eſt très-forte, à cauſe qu'elle a d'un côté la mer, & de l'autre les montagnes où ſe tiennent ordinairement les Naturels du Pays que l'on n'a pas encore pû ſoumettre. Nos gens trafiquent avec eux par le moyen des *Indiens* convertis : mais ces troqs ne ſe font jamais ſelon la valeur réelle des choſes, parce que ces Peuples eſtiment ce qu'on leur offre à proportion du beſoin qu'ils en ont, & du plaiſir qu'ils trouvent à le poſſeder.

De *Popayan* à *Cali* nous ſuivîmes la grande route. C'eſt à *Cali* que ſe tient le Gouverneur de la Province. Cette Ville eſt à quarante lieuës de *Popayan*, au

pied des montagnes & ſur le bord du *Cauca*, riviere qui prend ſa ſource dans les monts qui ſéparent le *Perou* du *Popayan* Meridional. Le voiſinage des *Indiens güerriers* y eſt incommode & facheux, mais les habitans ont la précaution de ne pas s'engager dans les lieux où les Naturels du Pays ſe tiennent. Ces gens de *Cali* ſont adroits & braves. Ils ont une eſpece de lance qu'ils dardent avec une juſteſſe ſi grande, qu'ils ne manquent jamais leur coup. Les environs de cette Ville ſont fort agreables, excepté vers les Montagnes, où, comme j'ai dit, il y a beaucoup de mines d'or, que les *Indiens* cachent avec ſoin.

Pour aller de *Cali* à la Mer *du Sud* je traverſai les montagnes où ſe tiennent les *Indiens Guerriers*, avec quelques hommes que le Gouverneur envoyoit au Fort de *Saint Bonaventure*. Nous étions tous bien pourvus de poudre & de bonnes Armes à feu, afin de nous défendre contre leurs inſultes, & nous arrivâmes au Fort après avoir fait douze mortelles journées avec beaucoup de fatigue & de danger. Quand on a paſſé les montagnes, on trouve auſſi-tôt pluſieurs habitations

des *Indiens*. Nous n'y rencontrâmes en arrivant qu'un ſeul vieillard & quelques enfans. Le vieillard, qui paroiſſoit un homme de ſoixante-cinq ans, nous parla en fort mauvais Eſpagnol. Il nous dit que ſes gens étoient en courſe, mais qu'ils reviendroient le ſoir avec les femmes. C'eſt la coutume chez ces *Indiens*, que les femmes s'occupent à la culture des champs, pendant que les hommes chaſſent & vont à la courſe, emmenant avec eux les garçons, dès qu'ils ont atteint l'âge de douze ans. Lorſque ces hommes rétournent aux habitations, ils ramenent leurs femmes avec eux & tous enſemble ils reviennent en chantant & en danſant au ſon d'une eſpece de flute & d'un tambour, dont leurs Prêtres ou Devins joüent. Ceux qui danſent au ſon de ces inſtrumens, répondent aux Prêtres par des paroles entrecoupées d'un bourdonnement, qui approche fort de celui des mouches; & ce bourdonnement eſt toûjours accompagné de geſtes comiques & ridicules, & d'un mouvement ſi violent, qu'on diroit qu'ils veulent ſe diſloquer tout le corps. Après qu'ils ſe ſont bien ſecoüés, ils ſe regalent entr'eux de leur chaſſe & de leur boiſ-

ſon, ſans y apporter beaucoup de façon. Quand il y a quelque choſe d'important ſur le tapis, comme ſeroit peut-être une partie de chaſſe, &c. on s'aſſemble & l'on mange enſemble. Les Anciens préſident à ces déliberations & donnent les ordres aux jeunes : mais ces Anciens reſtent au logis avec les filles & les garçons, qui ne ſont par encore en âge de pouvoir aider à leur Pere & à leur mere.

Le vieillard, dont je viens de parler, fit d'abord quelque difficulté de nous donner des proviſions que nous lui demandions. Nous lui offrîmes de l'argent, qu'il refuſa, en nous diſant, *qu'il ne ſçauroit que faire de cela*. Alors nous lui preſentâmes des bagatelles, & il en choiſit ce qui l'accommodoit le mieux : mais rien ne lui plût davantage qu'une petite linote de bois, qui imitoit le ramage de cet oiſeau, quand, après l'avoir remplie d'eau, on y ſoufloit par une petite ouverture. Cela divertit extrement le vieillard & le mit de fort bonne humeur, ſi bien qu'il n'eut rien à nous refuſer. Cela prouve qu'il eſt aiſé de s'attirer l'affection de ces Sauvages, pour peu qu'on veüille s'apprivoiſer à la foibleſſe de leur raiſon. Lorſqu'on a gagné

cela & qu'on a eu l'adresse de remarquer comment il faut prendre les *Indiens*, on peut se flater de se les attacher entierement : mais quoiqu'ils nous paroissent fort sauvages & des plus bêtes, ils n'aiment pourtant ni la violence, ni le mépris, & sçavent bien défendre leur vie & leur liberté.

La traversée de ces Montagnes est fort longue, & c'est ce qu'il y a de plus dangereux sur cette route. Nous fimes un sejour de huit à dix jours, à la Baye de *Saint Bonaventure*, dont j'ai parlé cy-devant. Nos Espagnols y ont fait bâtir un Fort, pour assurer la Côte en cet endroit-là, & tenir en bride les *Indiens* des environs. Ce Fort renferme quelques maisons de bois, assez chetives. Il est défendu par quatre Bastions, sur lesquels on a posé quelques pieces de canon fait au *Perou* : mais il seroit necessaire que ce poste très-important fut mieux entretenu d'hommes & de munitions ; quoiqu'on n'ait peut-être rien à craindre en cet endroit que de la part des Pirates. A l'égard des *Indiens*, il ne faut pas tant d'affaires pour les tenir éloignez : mais si les Anglois ou les Hollandois, qui font maintenant la guerre pour ôter à l'*Espagne* son Roy

legitime, & lui en subſtituer un qui ſoit à leur guiſe, trouvoient moyen, ſous ce pretexte, de s'aller établir un jour dans le Golfe de *Darien*, à l'embouchure de la riviere, & ſi, en s'alliant avec les *Indiens* des montagnes, qui ſont entre l'*Audience de Santa Fé*, & celle de *Panama*, ils penetroient à la mer du Sud; ce Fort & la Baye ne ſoutiendroient pas ſix heures d'aſſaut. Cette Baye de *Saint Bonaventure* eſt pourtant diſpoſée de telle maniere, qu'il ſeroit aiſé de la rendre inacceſſible aux ennemis; & pour garantir la verité de ce que j'avance, on peut lire ce que j'en ai dit dans la ſeconde partie de cette Relation. Elle a un autre avantage, c'eſt d'être le port & l'étape de *Cali*, de *Popayan*, de *Santa Fé*, & generalement des parties Meridionales de *Terra fierma*.

Je m'embarquai ſur un Vaiſſeau qui s'en retournoit à *Panama*. Je pris cette route malgré moi, voyant que celle de terre ſeroit abſolument impraticable, & ne trouvant perſonne qui voulut s'hazarder à la prendre, à cauſe des Pays deſerts & des Nations ſauvages qu'il falloit traverſer, avant que d'arriver à *Sainte Marie*, d'où le trajet

jusqu'à *Panama* n'est gueres moins difficile & perilleux. Je m'arrêtai à *Panama* le moins qu'il me fut possible, de même qu'à *Porto-belo*, d'où je passai à la *Havana* sur un vaisseau d'avis. Je sejournai à la *Havana* une partie de l'année 1697.

CHAPITRE X.

Suite de la Description de la Province de Popayan. *Des Naturels de l'Isthme de* Panama *& de leurs Coutume.*

EN general tout ce qui croit au *Mexique* & au *Perou* croît effectivement, ou peut aussi croître dans le *Popayan*. Je ne suis point d'avis d'imiter plusieurs Voyageurs, qui, pour trouver quelque chose de nouveau, ont inventé des plantes, des animaux, des hommes, des coutumes & des Pays, qui ne se trouvent nulle part que dans leur imagination. La Terre, le Soleil, le Ciel & les Elemens ne produisent pas toûjours des monstres & des prodiges; & quand ils le font, ce n'est pas à cause qu'ils agissent en des climats éloignés du nôtre.

On trouve quantité de Cotoniers dans le *Popayan*. Cet Arbre porte une Noix pleine de laine, qui en ſort quand elle eſt mûre, & dont on ne fait pas grand cas. Les *Indiens* de *Panama* creuſent ces arbres par le moyen du feu pour en faire des canots.

Les *Cedres* de ce Pays-là ſont fort hauts & gros à proportion. Il en croît beaucoup ſur la côte du *Perou* & ſur celle de *Mexique*. Le bois en eſt rouge, & de bonne odeur : mais avant la venuë des Europeans ils ne ſervoient aux *Indiens* qu'à brûler, ou à faire des canots. Pour le Palmier il eſt preſque inutile d'en parler, tant il eſt connu. Sa tige eſt droite & garnie de piquans. Le cœur de l'Arbre eſt rempli de moüelle, la côte de la feüille eſt auſſi garnie de piquans, & la feüille eſt dentelée. Le fruit croît entre les racines des feüilles, en forme de grape de raiſin. Les *Indiens* employent le bois de cet Arbre à la ſtructure de leurs Cabanes, ils en font auſſi leurs fléches. Les femmes en font des navettes pour leurs toiles de Coton.

Il y a auſſi des *Cocotiers* dans le *Popayan*, & des Arbres de *Cacao*, dont le fruit ſert à faire du Chocolat.

On y trouve encore des *Plantains*, de même que vers *Panama*, & au *Mexique*. La tige de cet Arbre eſt couverte de feüilles qui pouſſent les unes dans les autres juſqu'au ſommet, où le fruit croît. Ces feüilles s'écartent du tronc, & forment un panache tout autour. C'eſt la nourriture des *Indiens* qui les plantent en ſillons. On en fait auſſi des gâteaux, & des confitures.

Le *Sappota* a ſon fruit petit, & d'une très-belle couleur quand il eſt meur. On en trouve dans le *Popayan* & dans le *Perou*, auſſi bien que dans le *Mexique*.

Le *Sapotillo* y croît auſſi. Cet Arbre n'eſt pas des plus hauts, il n'a point de branches au ſommet ; mais on lui voit une tête comme celle d'un Chêne. Son fruit eſt agréable, gros comme une petite Poire, & couvert d'une peau aſſez mince.

Le *Poirier piquant* croît à l'Iſthme de *Panama*. C'eſt un Arbriſſeau de quatre à ſix pieds de hauteur, dont les feüilles ſont épaiſſes. Il eſt remplis de piquans. La Poire vient à l'extremité de la feüille.

Pour les *Cannes de Sucre*, elles ne manquent pas dans les *Indes Oocciden-*

tales; mais les Naturels du *Popayan* ne s'embaraſſent gueres du ſoin de les cultiver. Je dirai encore un mot du *Mancenillo*, dont j'ai parlé cy-devant. Son fruit porte le nom de *Pomme de Mancenille*. Il a l'odeur agréable & l'apparence d'une belle Pomme ; mais c'eſt un poiſon, & ſi l'on en mange il tuë. Si l'on mange même de la chair de quelque animal, qui s'en ſoit nourri, l'on en eſt empoiſonné & l'on a péine d'en revenir. Cet Arbre croît dans les prairies. Il a le tronc gros & la tête fort chargée. Le bois peut ſervir à des Ouvrages de marqueterie : mais il eſt dangereux à travailler.

Je regarde comme infiniment utile la plante d'où l'on tire de la ſoye, ou plûtôt du lin fort délié. Il y en a quantité dans les montagne de *Popayan* & du *Perou*. La racine de cette plante eſt pleine de nœuds ; ſes feüilles ſont comme la lame d'une Epée, de l'épaiſſeur de la main dans le milieu près de la racine, plus minces vers les bords & vers le haut, où elles ſe terminent en pointe. Les *Indiens* & nos gens coupent ces feüilles, quand elles ſont à une certaine grandeur. Aprés les avoir ſechées au Soleil, on les bat, & l'on en tire du Lin plus fort que celui d'Eſpagne. Les

Indiens en font auſſi des cordons pour les Hamacs, des cordages, & des Filets. Nos *Eſpagnoles* en font des Bas, que l'on eſtime. Les Mulatres & les Negres en font des dentelles, dont elles ſe parent pour les grandes Ceremonies.

Les *Tamarins* ſont bruns & de très-bon goût. L'Arbre qui les porte eſt beau; il croît dans un terrain ſablonneux auprès des rivieres.

La *Canelle* croît au *Perou,* de l'autre côté de *Quito.* La gouſſe de ce fruit eſt plus courte que celle de la Féve; mais plus épaiſſe. Les côtes & les rivieres ſont ſouvent embaraſſées d'une eſpece de cannes ou roſeaux, qui rendent ſouvent le terrain impratiquable, principalement dans l'Iſtme de *Panama.* Il en ſort juſqu'à trente & quarante tiges d'une ſeule & même racine, toutes garnies de piquans. Elles viennent beaucoup plus dans un terrain marécageux, que ſur le bord des rivieres.

Il y en a de creuſes qui ſont longues de vingt à trente pieds, & de la groſſeur de la cuiſſe.

Pour les *Mangles,* ils croiſſent dans l'eau, dans les Iſles & en Terre ferme. Ils ont leurs racines ſi entrelacés les

unes dans les autres, qu'il est impossible de se frayer un chemin à travers. Ces racines s'élevent & s'unissant toutes ensemble vont se rendre en forme d'arcades au tronc d'un Arbre, qui a deux à trois pieds de Diametre. L'écorce des *Mangles*, qui croissent dans l'eau salée, est rouge, & sert à taner nos cuirs. Les *Mangles* croissent en quantité vers les montagnes du *Perou*, du côté des *Quixos*, & en quelques lieux de la Province de *Popayan* : mais ils y sont plus petits qu'ailleurs. Les *Indiens* en font infuser l'écorce, & en donnent à boire la ptisanne à leurs malades : mais je crois qu'ils ont appris ce remede de nos Espagnols du *Perou*.

On trouve par toute l'*Amerique Meridionale* deux sortes de *Poivre*. L'un & l'autre croissent sur un petit Arbrisseau. Le *Bois rouge* croît aussi au *Popayan*. J'y ai vû plusieurs des Arbres, dont on tire ce *Bois rouge*, qui n'est pas ce qu'on appelle *Bois de Bresil*. Ces Arbres sont de la grosseur de la cuisse & de 30. ou 40. pieds de haut. Leur écorce est pleine d'entaillures, & quand le bois en est coupé, il paroît d'un rouge qui tire vers le jaune. C'est avec ce bois & de la terre rouge, que tous les *Indiens* de l'*Amerique Meridionale* teignent le Coton

dont ils font des Branles, des écharpes, des tabliers, &c. Je ne dis rien de la *Caſſave*, des *Yucas*, des *Patates*, &c. ni du tabac. Mais il eſt bon de dire un mot de la maniere dont les *Indiens* du *Popayan* fument. Ils s'aſſeyent tous en rond ſur leurs feſſes, les jambes étenduës à terre. Le plus jeune de la compagnie prend un rouleau de tabac, l'allume au bout & faiſant le tour de cette illuſtre aſſemblée ſouffle ſur le né de chacun la fumée du rouleau de tabac. Les *Indiens* portent leurs mains autour du né & le tiennent bien fermée pour ne pas perdre cette fumée qu'ils reçoivent avec beaucoup de gravité & ſans dire mot.

A l'égard des bêtes à quatre pieds, on y voit une eſpece de Cochon, qui a le nombril ſur le dos. Si on ne le coupe pas trois ou quatre heures après qu'il a été tué, la chair de cet animal ſe corrompt & rend une puanteur inſupportable. Les *Indiens* la fument pour la garder. Ces animaux s'atroupent & courent le Pays. Il y a auſſi des *Cerfs* dans les Bois. Les Sauvages les laiſſent vivre, & témoignent un tel reſpect pour ces animaux, qu'ils regardent avec horreur & indignation ceux qui en mangent en leur préſence. Ils diſent que les cerfs emportent les ames de

ceux qui ont bien vécu. Il ne manque pas au *Popayan* de *Singes* de plusieurs sortes : car il y en a de blancs, & de noirs, de barbus & de non barbus, de grands & de petits. On en mange, si l'on veut, mais les *Indiens* n'en mangent pas, peut-être à cause que ces animaux ont souvent de la vermine dans le corps. Pour les bêtes de l'Europe, elles n'y sont pas encore des plus communes, quoiqu'on y voye, déja beaucoup de chiens, de cochons, de chevres & de brebis ; mais les chevaux & les ânes y sont plus rares. Les bœufs y foisonneront bien-tôt, aussi-bien que les mulets.

Les serpens sont assez communs en ces Pays chauds : mais il n'y en pas de plus dangereux que celui qu'on appelle *serpent sonnette*. On y trouve des sauterelles, des araignées &, des *Soldats*, qui sont beaucoup meilleurs que les écrevisses. Cet animal a au gosier une petite bourse, où il cache sa provision, & porte ordinairement la moitié du corps hors de sa coquille. On en tire une huile, dont les *Indiens* ont apris l'usage aux *Europeans*. Elle est excellente pour guerir les foulures & les contusions. Enfin, on trouve dans

le *Popayan* des Brochets & des Ecreviſſes de terre, des *Iguanas*, des *Armadillas* & des *Pareſſeux*, des Grenoüilles, des Crapaux & d'autres Inſectes.

Pour les Oiſeaux, je ne m'attacherai pas à décrire ceux que nous avons porté d'Eſpagne aux *Indes Occidentales*. Il y en a aſſez de particuliers à cette partie du Monde. Voici ceux que l'on trouve communément dans la *Popayans* & aux environs. Le *Chicali*. Cet oiſeau eſt aſſez gros; il a la queuë d'un Coq, ſon plumage eſt pennaché de diverſes couleurs vives. Les *Indiens* ſe font des ornemens des plumes qu'il a ſur le dos. Il vole ſur les arbres, & s'y tient preſque toûjours. On ne le voit que fort peu à terre. Il vit de fruit; ſa chair eſt groſſiere, mais d'aſſez bon goût.

Le *Quam* eſt un gros Oiſeau qui vit pareillement de fruits. Il a les aîles brunes, la queuë courte, ramaſſée & droite. Sa chair a beaucoup meilleur goût que celle du *Chicali*.

Le *Caraſſou* eſt noir, & de la groſſeur d'une Poule; mais la femelle de cet oiſeau n'eſt pas ſi noire que le mâle. Le *Caraſſou* a ſur la tête un penna-

che de plumes jaunes. Il se tient sur les arbres, & se nourrit de fruits. Son chant est fort charmant pour les *Indiens*, qui n'ont pas l'oreille délicate. Sa chair est un peu coriace, mais d'ailleurs d'assez bon goût.

Les *Perroquets* sont bleus, verds, jaunes, rouges; gris, &c. Il y en a une infinité & la chair en est bonne à manger.

Les *Perruches*, autre espece de perroquet, sont vertes ordinairement. Elles volent toûjours en troupes. Les *Chauve-souris* du *Popayan* & de *Panama* sont plus grosses que les Pigeons, & leurs aîles sont longues & larges. Du reste elles ne different pas des nôtres.

Il y a en divers endroits de l'Isthme des Guêpes, des Cerfs volans, & plusieurs sortes de Mouches; sur tout de celles qui luisent la nuit, comme les Vers luisans, dont on voit quantité à l'Isle *Espagnole* & à la *Havana*. Lorsqu'il y en a dans un bois-taillis, on croît y voir briller autant d'étincelles de feu.

On y trouve aussi des *Abeilles*, & par conséquent du miel & de la cire. Il y a deux sortes d'abeilles, les unes petites & rougeâtres, les autres déliées

& noires. Elles font leurs ruches au haut ou dans le creux des Arbres. Les *Indiens*, qui aiment beaucoup le miel, mettent tout en uſage pour l'avoir, juſqu'à brûler les arbres, quand ils ne peuvent avoir autrement les ruches.

Il y a des *Fourmis* aîlées fort groſſes. Elles élevent la terre ſur leurs trous, de même que les nôtres, & piquent comme il faut ceux qui les inquietent. Elles ſont fort incommodes ; ſur tout lorſqu'elles entrent dans les Maiſons, ce qui arrive ſouvent. On en voit une quantité prodigieuſe à l'Iſthme de *Panama*, & il eſt impoſſible de dormir en repos dans les endroits où il y en a. Les *Indiens* prennent garde de ne pas attacher leurs *Hamacs* aux Arbres qui ſont près des Fourmillieres ; car ces animaux ne manqueroient pas de les inquieter toute la nuit.

A l'égard des poiſſons, on en trouve de très-bons dans les Rivieres. Les *Indiens* les prennent de pluſieurs manieres. Il les pêchent comme nous avec des filets. Ils en prennent auſſi à la nage & avec la main. En pluſieurs endroits ils les tuent dans l'eau à coups de fléches.

Les Eſpagnols ont extrêmement dimi-

nué par les mauvais traitemens le nombre des *Indiens* qui habitoient autrefois l'Isthme de *Panama*. Ce qu'il en reste n'est pas à beaucoup près aussi considerable que dans les premiers tems de nos conquêtes, excepté du côté du Nord, & près de quelques rivieres. Ceux-cy sont ennemis jurez du nom Espagnol, & n'ont jamais perdu l'occasion de favoriser à nôtre préjudice les Flibustiers & les Pirates; non par amour pour ceux-ci, mais pour avoir le plaisir de faire aux Espagnols du pis qu'ils pourroient. Ceux du Sud, vers le *Perou* & le *Popayan*, ne nous haïssent pas moins, & n'en aiment pas davantage les autres Européans. Cependant il faut esperer que les Missionnaires & un traitement plus doux les rendront un jour plus traitables qu'ils ne le sont maintenant: bien que je ne croye pas qu'ils aiment jamais veritablement ceux qui viennent d'Europe, quels qu'ils puissent être, & quand même ils seroient doux & affables; parce qu'il arrive, disent-ils, que ceux qui sont des agneaux deviennent avec le tems des tigres. Ils l'ont experimenté souvent, quand ils se sont jettez entre les bras de Flibustiers François & Anglois, qui ayant tiré d'eux

tout ce qu'ils ont pû les ont maltraité ensuite. Ils disent encore ordinairement entr'eux, qu'il *n'a pas lieu de se fier à des gens qui viennent de si loin pour avoir de l'or, & que ceux qui en sont si affamez ne sçauroient estre gens de bonne foi.* Ils font là-dessus & sur le genie des Européans une infinité de raisonnemens, dont on pourroit faire un livre entier, si l'on vouloit s'en donner la peine.

Tous ces *Indiens*, tant du *Popayan* que de l'Istme, sont fort bien tournés. Ils ont la taille droite, la jambe & les bras bienfaits, la poitrine large & les os fort gros. Je n'en ai pas vû trois qui fussent d'une taille contrefaite. Ils sont bons coureurs & très-actifs. Pour les femmes, elles sont plus petites que les hommes, mais agréables & vives, & comprennent facilement. Tant qu'elles sont jeunes, elles ont de l'embon-point, & la taille assez bien faite : mais étant agées, leur peau devient si lâche & si rude, & leur taille si engoncée & si épaisse, qu'on a peine à les souffrir. Cependant elles conservent toujours leur vivacité. Tous ces *Indiens* ont ordinairement le visage rond, le nez gros, les yeux grands & pleins de feu, le front haut, la bouche grande, les levres pe-

tites & les dents blanches & saines. Ils ont les cheveux longs, noirs & rudes. Les femmes les treſſent ou les attachent avec un cordon. Mais en general ils n'ont point d'autre peigne que leurs doigts: quoi que voyant l'uſage, que nous en faiſons, ils commencent à ſe servir de peignes comme nous: & c'eſt même une des marchandiſes, qu'ils prennent le plus volontiers en troq, & ſur laquelle on gagne beaucoup.

Ils ont beaucoup moins de cheveux que les Européans, ce que j'attribue au climat, qui deſſeche l'humidité, qui eſt la ſource des cheveux & du poil. Il y a des occaſions ſolemnelles dans leſquelles ils ſe coupent les cheveux, mais je n'en ſais pas la raiſon au juſte. Au *Popayan* les *Guerriers* les coupent après avoir tué quelqu'un de leurs ennemis, & à la Nouvelle Lune. Ils aiment fort à les avoir gras & luiſans; car c'eſt chez eux une grande beauté: auſſi prennent-ils la peine d'y eſſuyer leurs doigts gras. Ils s'oignent de même le corps & le peignent de pluſieurs couleurs: mais ordinairement ils ſe frotent avec de la teinture de *Rocou*. Ils naiſſent blancs, ou du moins d'une couleur beaucoup plus claire, qu'ils ne ſont dans la ſuite

des-années. Je crois qu'ils ne deviennent de couleur de cuivre & bazanez, qu'à force de se hâler au Soleil. On assure même qu'il y a dans l'Isthme un ordre particulier d'*Indiens* blancs comme du lait, & que ceux-cy sont méprisez des autres *Indiens*, qui regardent comme un défaut considerable cette blancheur éblouissante. Les *Indiens* en disent plusieurs choses merveilleuses, comme par exemple, qu'ils ne voyent, ne sortent & n'agissent qu'au clair de la Lune; que le jour ils sont insensibles, & qu'ils dorment jusqu'à la nuit, &c.

Le bleu, le rouge & le jaune sont les couleurs favorites de ces *Indiens*. Quand elles viennent à s'effacer de dessus leur corps, ils ont soin de les renouveller aussi-tost. Pour mieux imprimer ces couleurs, aprés avoir tracé une figure sur l'endroit du corps qu'ils veulent peindre, ils le piquent avec des épines ou des arrêtes de poisson fort fines, & le frottent ensuite avec la main, qui est teinte de la couleur qui leur plait le plus.

Les enfans vont nuds, les femmes, ainsi que je l'ai déja dit, on une espece de tablier qui descend à demi-cuisse devant & derriere. Les hommes n'y sont

pas tout-à-fait tant de façon : ils couvrent leur corps, d'une espece de chemise, quand il leur en prend envie ; mais ils cachent general avec quelque soin ce qui doitêtre caché aux yeux.

Les Maisons de ces *Indiens* sont ordinairement dispersées, sans ordre & sans arrangement aux bords des rivieres & des lacs ; car ils choisissent l'eau autant qu'ils peuvent. Ils se logent aussi à l'entrée des Bois & dans les Montagnes. Il y a quelques-unes de ces Maisons qui sont longues & étroites, comme des boyaux, mais elles n'ont toutes qu'un étage. Le Conseil General se tient dans une maison qui appartient à toute la Communauté, & qui est comme le Fort ou la Citadelle du Village.

Je dois observer une chose à l'égard des femmes de tous les *Indiens*, que j'ai vû ; c'est qu'elles sont toujours destinées à faire tous les Ouvrages fatiguans, excepté ceux de la chasse & de la guerre L'amitié que les maris *Indiens* ont pour elles n'est pas une amitié d'égal à égal, ni de devoit, mais comme celle d'un Maître envers son valet & une amitié de suport. Ils suposent qu'elles sont faites pour servir, & que tout ce qu'on peut faire, c'est de leur pardonner leurs fau

tes. Ils juſtifient ſouvent leur Polygamie en diſant, *que pluſieurs terres labourées par un ſeul homme lui rendent bien plus de fruits, que s'il n'en labouroit qu'une.* Les vieilles femmes ſont regardées comme une marchandiſe de rebut, & ſervent à ce qu'il y a de plus vil, tant qu'il leur reſte aſſés de force pour agir. Ainſi ce n'eſt pas l'amitié qui établit chés eux le mariage, & rarement arrive-t'il que le mariage la faſſe naître. Ils trouvent fort génans les devoirs que la Religion Chrétienne preſcrit à ce ſujet; ainſi que je l'ai déja dit ailleurs. Quand une femme eſt accouchée, une commere prend la femme & ſon enfant nouveau né, les plonge dans la Riviere, ſans que la mere ni l'enfant en ſoient incommodés le moins du monde. L'enfant n'a pour couches & pour langes qu'une piece de bois ſur laquelle on l'attache les premiers mois de ſa vie. Dans la ſuite les peres élevent les garçons aux exercices de la chaſſe, de la guerre, &c. & les meres élevent les filles aux occupations des femmes. Les garçons & les filles vont tout-à-fait nuds, juſqu'à ce qu'ils commencent d'être en âge de faire l'amour. Alors ils couvrent leur nudité, & même c'eſt un uſage parmi ces *In-*

diens, que les filles nubiles ne paroissent plus en public sans un voile sur le visage. Du moins arrivè-t-il rarement qu'elles en usent autrement. Mais la retraite & le voile ne captivent pas long-tems ces Beautez sauvages; car on les met de bonne heure sous la puissance dun mari. Tous ces *Indiens* de de l'*Amerique* sont grands partisans de la nature, & croyent qu'il ne faut pas la laisser oisive: Aussi en fait d'amour, ni les filles ni les garçons n'y soupirent pas long-tems, & ne songent point du tout à faire des réflexions qui les empêchent de se satisfaire. J'attribue à la promptitude avec laquelle les jeunes gens se marient, & à la facilité qu'on trouve à se joindre, la rareté des adulteres parmi les Sauvages. On prétend qu'ils châtient severement celui qui viole une vierge. Pour les mariages, il n'y font pas beaucoup de façon. Toute la recherche, & toute la galanterie consiste de part & d'autre à se demander; car il est au moins permis à la fille, d'insinuer qu'elle voudtoit bien d'un tel; au lieu que parmi nous la regle de la bienseance veut qu'une fille ne fasse aucune declaration. Après s'être demandé & accordé, on se marie

rie d'abord, & tous ceux qui ſont invités à la cérémonie des Nôces apportent chacun un preſent. Ces préſens ſont des haches & des couteaux de pierres, du maïz, des œufs, des fruits, de la volaille, des hamacs, du coton, &c. Ils laiſſent leurs préſens en ordre à l'entrée de leurs cabanes, & ſe retirent enſuite juſqu'à ce que la Ceremonie de faire les préſens ſoit achevée. Aprés cela on ſonge à celebrer la nôce. En voici la ceremonie. Celui qui ſe marie preſente à la porte de la cabane à chacun des convives une calebaſſe pleine de *Chicali*, qui eſt la boiſſon ordinaire de ces *Indiens*. Tous ceux qui ſont de la nôce boivent ainſi à la porte, même les petits enfans : après quoi les Peres des nouveaux Mariez entrent auſſi, menant chacun leur fils & leur fille. Le Pere du garçon fait ſa Harangue à l'Aſſemblée, tenant dans la main droite l'arc & une fléche, dont il préſente la pointe. Enſuite il danſe & fait diverſes poſtures bizarres, qui ne finiſſent pas qu'il ne ſoit accablé de fatigue & de ſueur. La danſe achevée le pere du garçon ſe met à genoux & préſente ſon fils à la fiancée, dont le pere auſſi à genoux tient ſa fille par la main. Mais

avant que de se mettre ainsi à genoux le Pere de la fille danse à son tour & fait les mêmes postures que le premier. A peine a-t'il acheyé que les hommes de la suite des mariez courent tous en sautant & en dansant, la hache à la main, pour abatre les arbres, qui occupent le terrain où se doit faire la plantation de ces nouveaux mariés, & à mesure que les hommes défrichent la terre, les femmes & les filles sément le grain. La boisson ne s'épargne pas en cette occasion, & ils y boivent ordinairement jusqu'à ce qu'il n'en puissent plus, ou du moins jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus rien à boire. Ils ne perdent aucune occasion de boire & de se divertir à leur maniere. Les principales sont, outre les nôces, la tenue du Conseil, la défaite de leurs ennemis, ou lorsqu'ils vont les attaquer; les parties de chasse, le retour des traites, qu'ils font quelquefois à cinq ou six cens lieuës de leurs demeures.

Ils dansent au son d'une espece de flute, ou de tuyau qui forme un son lugubre & desagreable. C'est à leurs Dévins ou Sorciers seuls qu'il apartient d'en jouer. Les spectateurs & ceux qui dansent répondent au son de cet instru-

ment en bourdonnant d'une maniere qui leur plait beaucoup, mais qui choqueroit fort nos oreilles. Quand ils danſent, ils font un cercle de cinquante, ſoixante & plus, en s'appuyant ſur les épaules les uns des autres. A chaque tour il s'en détache un qui entre dans le cercle, fait diverſes cabrioles & ſaute de pluſieurs manieres.

Ce qu'il y a de particulier en tout cela eſt, que quand ils ſuent le plus c'eſt alors qu'ils ſe jettent le plus volontiers dans l'eau, pour ſe laver & ſe rafraichir. Les femmes en ûſent de même à l'égard de leurs maris, quand ils ont trop bû. Elles les arroſent d'eau à pluſieurs repriſes, pour les faire revenir de leur yvreſſe.

CHAPITRE XI.

Départ de la Havana, *arrivée à* Cadix. *L'auteur paſſe à* Liſbone, *& de là en* Angleterre *& en* Hollande.

NOus partîmes de la *Havana* au commencement du mois d'Aouſt 1697. & arrivâmes à *Cadix* à la fin du mois de Septembre. La charge de la

Flote n'étoit pas la moindre qui fut venue de l'*Amerique*, & la patache, sur laquelle j'étois arrivé de la *Havana*, portoit en particulier pour S. M. prés de quatre cent mille *pesos*, outre quantité d'argent, de tabac, de cochenille, de cuirs, de vanilles, &c. dont elle étoit chargée pour le compte des particuliers. Nous apprîmes à notre arrivée, que la paix étoit prête à se faire, au grand contentement des Peuples, qui paroissoient tous fort las de la guerre ; & nous en aprîmes la conclusion peu de tems après. Je ne sejournai pas long-tems à *Cadix*, où je n'avois rien à faire & je me rendis à *Carthagene*, pour y chercher mes premieres habitudes : car pour le coup je disois un éternel adieu â l'*Amerique*, & à tous les Pays lointains, ne me trouvant plus d'age, ni d'humeur à courir le monde, & pouvant vivre tout doucement de ce que j'avois. Mais la revolution de l'*Espagne*, par l'avenement d'un Prince François à la Couronne de la Monarchie, m'obligea de passer en *Angleterre* & en *Hollande*, pour dispofer, avant la nouvelle guerre, de divers effets que j'avois entre les mains des Negocians de ces deux Etats. Je passai à *Londres*

en 1700. d'où j'allai deux fois en *Hollande*, après quoi je restai encore en *Angleterre* jusqu'à la fin de l'année 1706. d'où me voici heureusement de retour chez moi, graces à Dieu, ce 25. Fevrier 1707. & j'espere d'achever d'y vivre & d'y mourir en bon Chrétien, dans la Communion de l'Eglise notre sainte Mere, en la crainte de Dieu & de Jesus-Christ mon Sauveur, duquel j'implore la misericorde, & sous le Gouvernement de mon Souverain Seigneur & Roi legitime *Don Philippe*, cinquiéme du nom. Je prie Dieu qu'il le fasse prosperer, & qu'il le maintienne sur le trone, malgré les efforts de ceux qui se sont liguez contre lui, pour lui enlever sa Couronne.

Quoique j'aye été témoin oculaire, en *Angleterre* & en *Hollande*, de la fureur de ces deux Etats contre notre Roy, & que j'aye vû leur orgueil insupportable, a cause de la prosperité qu'il a plû à Dieu, & qu'il lui plait encore de leur accorder; je dois pourtant leur rendre justice. J'ai aquis de grandes lumieres chez eux, mais principalement chez les *Anglois*, où l'on trouve des gens d'un merite & d'une capacité extraordinaires dans les arts & dans

les ſciences. On trouve auſſi en *Hollande*, des gens d'une grande capacité, mais en général il s'en faut de beaucoup qu'ils n'égalent les premiers. Les Hollandois ont peu de délicateſſe, & une groſſiereté naturelle dans leur maniere de penſer & d'agir. Ils n'ont de veritable talent que pour le Commerce. Quelque ſoin qu'ils prennent d'imiter la politeſſe des autres Peuples, ils ont beaucoup de peine à réüſſir, & il gâtent ce qu'ils imitent. Je n'ai jamais vû de railleurs plus groſſiers, ni de plaiſans plus inſupportables. Leur abord froid & bruſque choque auſſi-tôt les étrangers, qui ne s'accoutument jamais avec eux. A l'égard de l'intereſt dont on les accuſe, je leur fais volontiers grace, parce qu'ils habitent un Pays dur & ingrat, où l'on ne peut ſubſiſter un ſeul moment ſans gagner. Je n'ai pas trouvé de Sauvages plus groſſiers dans l'*Amerique* que les habitans des petites Iſles de la *Hollande*, ni qui ayent de manieres plus deſagréables & plus rudes.

F I N.

TABLE DES CHAPITRES

Contenuës dans les Voyages de *François Coreal*.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils ; & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé ANDRE' CAILLEAU Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qui lui auroit été mis un livre en main un livre qui a pour titre *Voyage de François Coreal aux Indes Occidentales, traduit de l'Espagnol* ; qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public ; mais craignant que quelque Libraires Imprimeurs & autres Personnes mal intentionés ne voulussent entreprendre de lui contrefaire ledit Voyage ci-dessus expliqué, soit par changement de titre, augmentation ou autrement, même de traduction étrangere, ce qui lui feroit un tort trés-considérable, il nous auroit en conséquence très humblement fait supplier de lui vouloir accorder nos Lettres de Privilege, sur ce nécessaire : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Voyage cidessus specifié, en tels volumes, formes, marges & caractere conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de Notre obéïssance. Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Voyage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission exptesse, & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit ex-

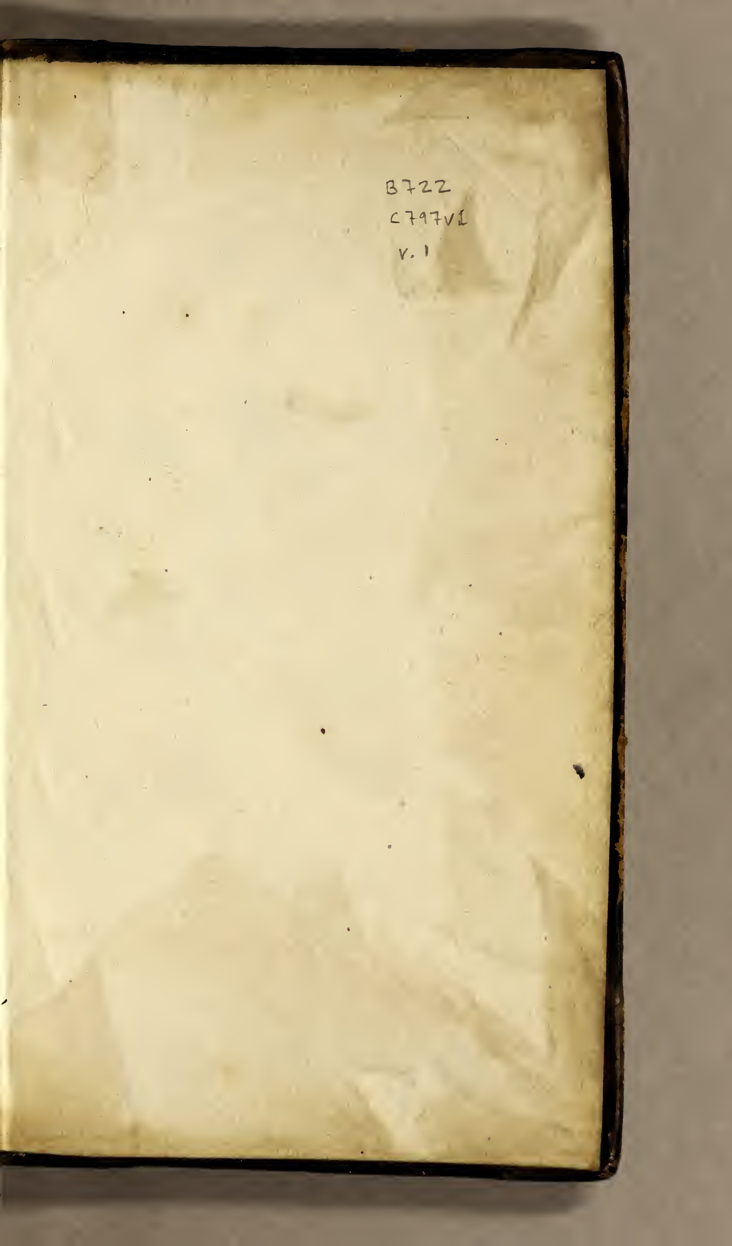
posant, & de tous dépens, dommages, & intérêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs, & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servit de copie à l'impression desdits Livres, sera remis dans le même état où l'Approbation lui aura été donée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Flauriau Darmenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit trés-cher & fealChevalier,Garde des Sceaux de Fran le Sr. Fleuriau Darmenonville, le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empéchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudits Livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux Copies collationnees par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes req is & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE BON PLAISIR. Donné à Paris le quinziéme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent vingt-deux, & de notre Regne le septiéme. Par le ROI en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

J'ai cedé à Messieur Pissot, d'Espilly, Horthemels, le jeune, & Amaulry ; tous Libraires à Paris, chacun un einquiéme au present Privilege, suivant l'accord fait entre-nous, à Paris ce 19. Mai 1722. CAILLEAU.

Registré le present Privilege ensemble la cession cisdessus sur le Registre V. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 106 N. 122 conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arest du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 22 Mai 1722. DELAULNE Synd.


35400-7.
before 1874


B722
C797V1
v. 1

